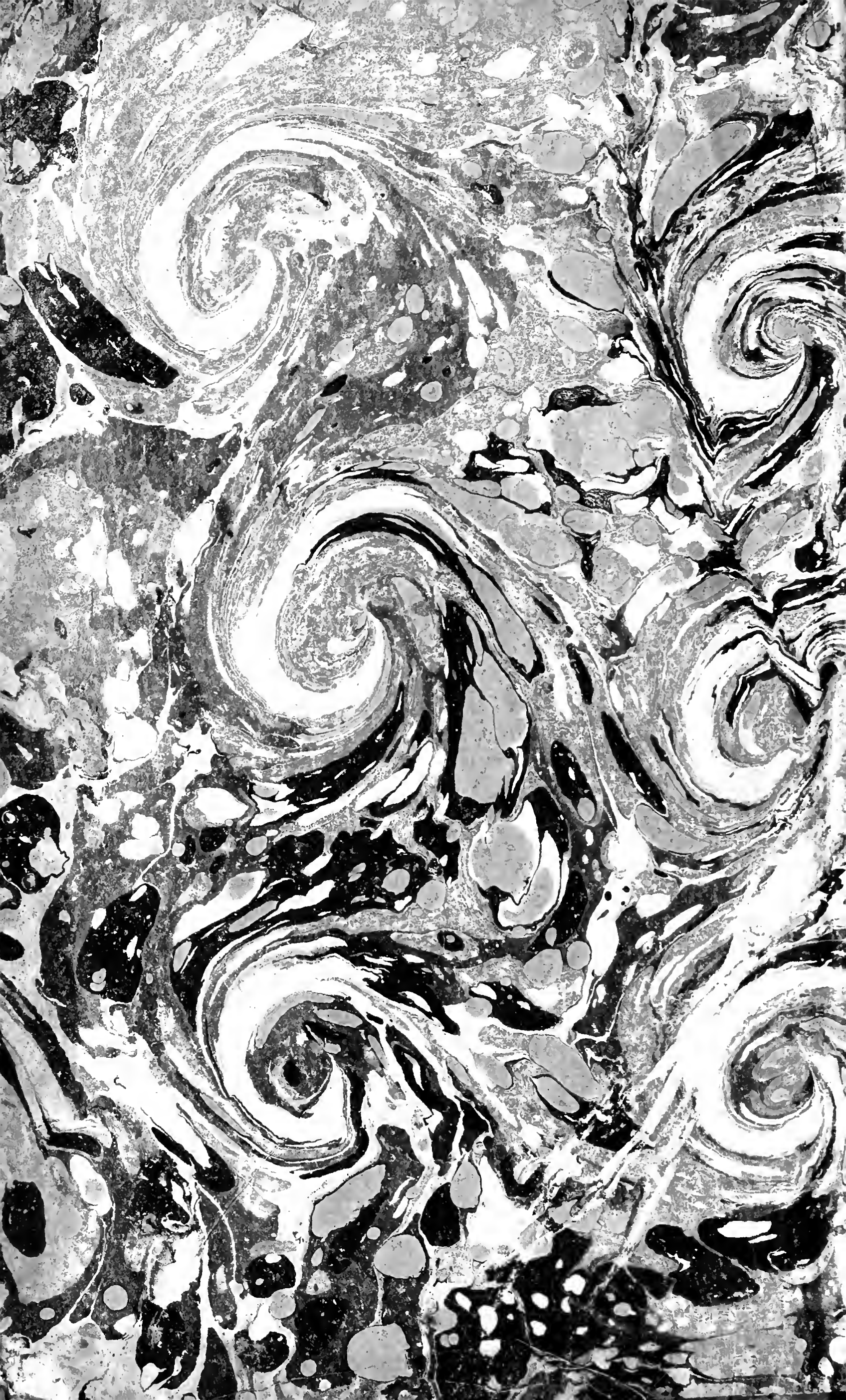
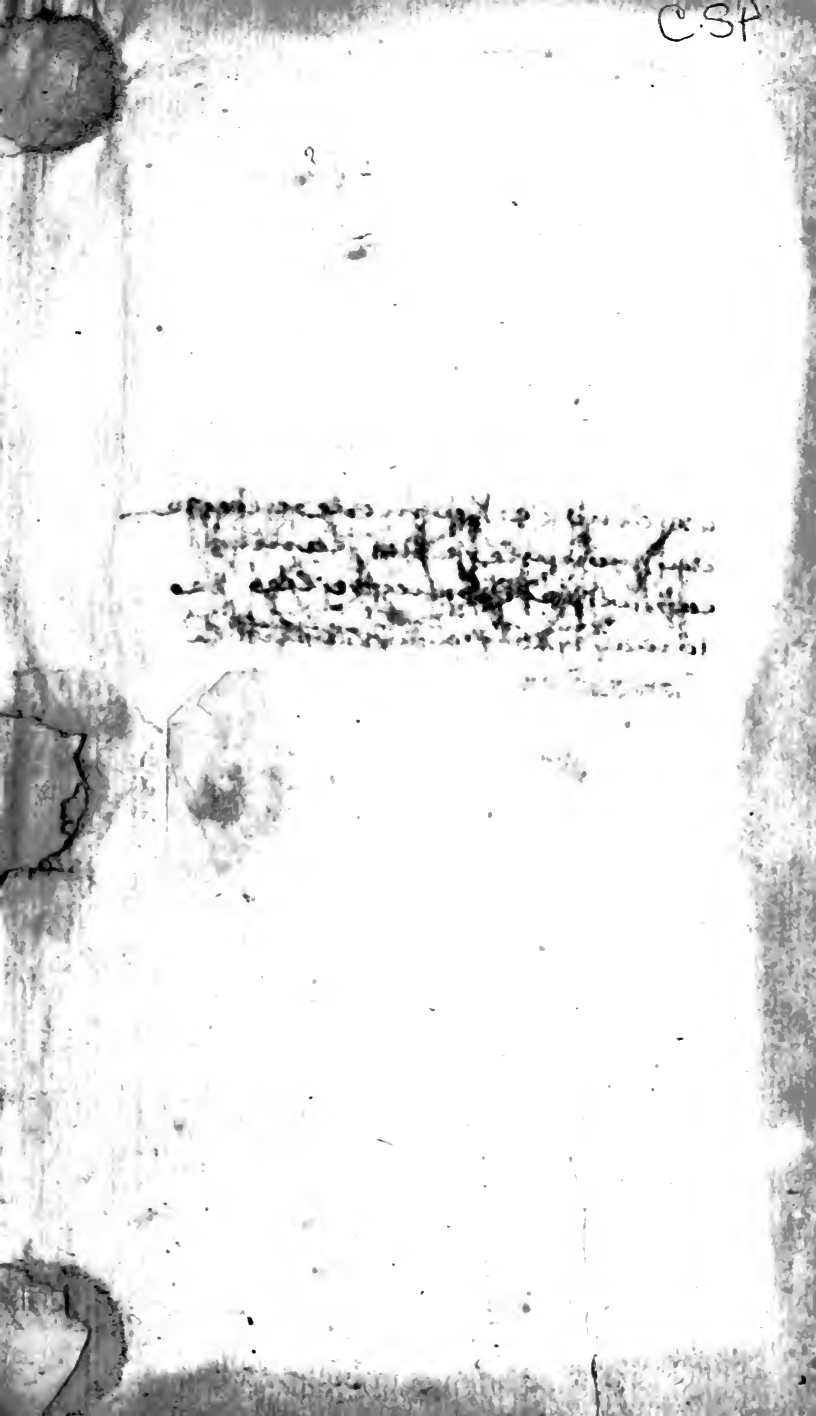





C.SP

[illegible]

Coll. ...

Hiacinthe de Verclos d'Avignon
R. P.). La vie de la Révérende Mère
nès d'Aguillenqui, Abbesse des Capucins de
rseille. *Avignon, Marc Chave*, 1740, in-8,
au ant., frontispice gravé. 30 fr.



LA RE. MERE AGNÉS D'AGUILLENQUI
Abbesse des Capucines de Marseille decedée le 18 Juin 16

LA VIE DE LA REVERENDE MERE AGNÉS D'AGUILLENQUI ABBESSE DES CAPUCINES DE MARSEILLE.

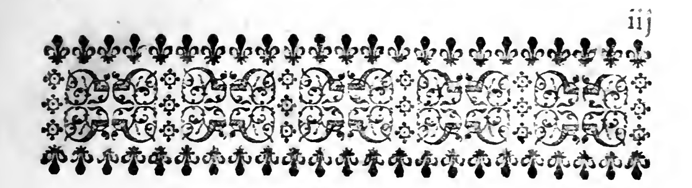
Par le R. P. Hiacinthe de Verclos d'Avignon, Exprovincial des Capucins.



A AVIGNON,
De l'Imprimerie De MARC CHAVE, Marchand Libraire, près les Grands Cordeliers, ruë Philonarde.

M. DCC. XL.
Avec Permission des Supérieurs.





AUX REVERENDES MERES CAPUCINES DE MARSEILLE.

MES REVERENDES MERES,

J'*AY l'honneur de vous présenter la Vie de la* REVERENDE MERE AGNE'S D'AGUILLENQUI*, une des plus Illustres Abbesses, qui ayent gouverné votre saint Monastere depuis son établissement. Vos premieres Fondatrices remplies du double esprit, que sainte Colete votre reformatrice avoit reçû de saint François, & de sainte Claire, pour le faire revivre dans leur Ordre, où il avoit beaucoup perdu de sa premiere splendeur, fu-*

rent si charmées à leur arrivée à Marseille des heureuses dispositions à ce double esprit, qu'elles remarquerent dans cette sainte fille, lorsqu'elle se présenta, pour être reçûë dans leur sainte Compagnie, qu'après lui avoir accordé sa demande, elles s'appliquerent de tout leur pouvoir à la former sur ce grand modèle : travaillant sur un sujet parfaitement disposé à recevoir toutes les bonnes impressions, qu'on voulut lui donner, elles travaillerent aussi avec succès : il ne faut que lire sa vie, pour y voir, & admirer le double esprit de charité, & de réforme, dont à l'exemple de sainte Colete elle fut toujours animée.

Elle fit, MES REVERENDES MERES, successivement passer ce double esprit de sa personne dans les votres : on la voit, en vous voyant : vous la faites revivre après sa mort : toutes les vertus héroiques, qu'elle pratiqua, sont aujourd'hui vos vertus : même zele, même ferveur, même charité, même humilité, même pauvreté, même éloignement des créatures, même retraite, même silence, même austerité de vie, & il suffit de pénetrer autant que j'ai eu le bonheur de le faire dans l'intérieur de votre Cloître par les devoirs du Provincialat, pour y remarquer autant de fidéles copies de ce parfait modéle, qu'on y trouve de Religieuses qui composent votre sainte Communauté. Aussi puis-je sans flaterie

vous appliquer ce bel éloge, que l'Auteur du Livre de l'Ecclesiastique donne à un sage enfant, à qui le pere avant mourir, avoit inspiré tout l'amour, qu'il avoit lui-même pour la vertu, tout le zele, dont il étoit animé pour la Religion, & pour le culte du vrai Dieu. Le Pere est mort, *dit cet Auteur sacré*, mais il semble n'être pas mort : il a laissé après lui un Fils, qui lui est en tout semblable, & qui est un autre lui-même.

C'est, MES REVERENDES MERES, ce que je puis dire à votre gloire : la Mere Agnès est morte; mais elle paroit n'être pas morte : elle a laissé après elle en vous un grand nombre de filles, qui lui sont en tout semblables, & qui marchant fidélement sur ses traces, la font revivre après sa mort, & renouvellent tous les jours le double esprit de charité, & de zele pour la réforme, dont elle leur a laissé de si rares exemples.

C'est ce double esprit de charité, & de zele pour la réforme, dont vous avés herité de cette sainte fille, qui fait, MES REVERENDES MERES, votre caractere distinctif. On remarque parmi vous une union si étroite, un amour si tendre les unes pour les autres, une si grande ouverture de cœur, tant de conformité de sentimens, de si grands empressemens à vous rendre mutuellement service, soit dans la maladie, soit dans la santé, qu'on comprend sans peine, que cette charité, cette Reine

des vertus, dont saint Paul fait un si beau portrait dans son Epitre aux Corinthiens, est la vertu dominante de votre Monastere, qui vous faisant joüir d'une paix inalterable, vous fait aussi goûter dès cette vie une sorte de béatitude prématurée, qui vous prépare, & vous dispose à une béatitude éternelle.

Que ne dirois je pas, MES REVERENDES MERES, de cet esprit de réforme, qui regne d'une maniere si édifiante parmi vous, si je ne craignois de blesser votre modestie, en exposant aux yeux du public les vertus héroiques, que vous pratiqués en secret, & que votre humilité autant que votre retraite impénetrable dérobe à la connoissance du monde? Je parlerois de cette régularité de vie toujours égale à elle même, digne d'être proposée pour modéle aux maisons Religieuses les plus saintes, & les plus reformées; de cette exactitude scrupuleuse à remplir les plus petits devoirs de votre état; de cette attention & de cette application continuelle à l'observance de toutes les pieuses coûtumes, que vous avés reçûes de vos anciennes Meres, & à ne laisser jamais rien innover, qui puisse leur donner la moindre atteinte, ni introduire parmi vous le moindre relâchement. Mais je sens la violence que je vous fais, & je n'oserois passer plus loin.

Recevés, MES REVERENDES MERES, ce present, que je prends la liberté de vous

offrir, de la Vie d'une de vos plus saintes Abbesses, dont la memoire vous est si chere, & si précieuse ; recevés-le, dis-je, comme un témoignage de ma reconnoissance, & du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MES REVERENDES MERES,

Vôtre très-humble, & très-obeïssant serviteur.
F. HYACINTHE d'Avignon Exprovincial des Capucins.

PREFACE.

LA gloire de Dieu, l'édification du prochain, le zele de l'accroissement de la Religion, l'Exaltation de la sainte Eglise, ne permettent pas de laisser ensevelies dans l'oubli les actions saintes, les vertus héroïques, & le mérite extraordinaire de certains grands Personnages, qui par leur éminente sainteté se sont distingués dans l'obscurité d'un Cloître, & n'ont été connus que de ceux, qui aïant vecû de leur tems, & passé à leur compagnie une grande partie de leur vie, ont aussi été les seuls témoins, & les seuls admirateurs de leurs prodiges.

Leurs vertus, comme nous avons droit de le présumer, les aïant rendus dignes de l'immortalité bienheureuse, il est de la justice d'immortaliser leurs noms, & de les faire connoître aux siécles à venir; & la Religion éxige, que ces éclatantes lumieres depuis si long-tems cachées sous le boisseau soient enfin tirées des ténébres, & élevées sur le Chandelier, pour éclairer tous les fidéles par le récit de leurs actions, & des grandes merveilles, que le Ciel a autrefois operées par leur ministére.

C'est cette considération jointe aux instances souvent réiterées de la part des Révérendes Meres Capucines de Marseille, qui nous ont engagé malgré notre insufisance à retirer de la terre de l'oubli les Cendres vénérables de la Révérende Mere Agnès d'Aguillenqui d'Aix en Provence,

l'une des plus illuſtres, & des plus ſaintes Abbeſſes, qui aïent gouverné leur Monaſtere depuis ſa Fondation: fille puiſſante en œuvres, & en paroles, pour parler le langage de l'Ecriture, dont néanmoins l'éminente ſainteté reſte depuis environ ſoixante-dix ans enſevelie dans l'obſcurité d'un Cloître, que je puis comparer à ce champ, dont parle le Fils de Dieu dans ſon Evangile, qui renferme dans ſon ſein de riches tréſors cachés, qu'il n'eſt pas aiſé de découvrir: il faut bien travailler, & bien creuſer pour aller juſqu'à leur ſource; c'eſt un champ ouvert aux morts du ſiécle; mais bien clos, inacceſſible, & preſque impénetrable aux yeux, & à la connoiſſance des mortels.

Les ſaintes filles, qui en font aujourd'hui la gloire, par la régularité, & la ſainteté de leur vie, m'ont fait la grace de me découvrir une partie de ces tréſors précieux cachés dans l'enceinte de leur Monaſtere: elles m'ont préſenté pluſieurs anciens Mémoires d'un grand nombre de leurs anciennes Meres, qui après avoir mené la vie du monde la plus édifiante, ſont toutes mortes en odeur de ſainteté. Je me ſuis fixé à la vénérable Mere Agnès d'Aguillenqui, pour laquelle j'ai ſenti un plus grand attrait; & quoique j'aïe d'abord remarqué dans ſa vie un tiſſu continuel de merveilles étonnantes, de miracles les plus éclatans, & de faveurs du Ciel ſi rares & ſi extraordinaires, qu'on en trouve peu d'exemples dans les vies des Saints les plus favoriſés des dons celeſtes, & que j'aïe d'autre part compris, qu'écrivant dans un ſiecle fort incrédule, où la plûpart des gens du monde ſe font honneur de l'incredulité, & une eſpéce de loi de traiter de faux, ou pour le moins de très-douteux, & de très-incer-

tain tout ce qui tient du merveilleux, je m'exposois par ce seul endroit plus que par tout autre à la censure, & à la critique de tout ce qu'on appelle les beaux esprits du tems. J'ai jugé malgré ces reflexions, & la revolte même de mon amour propre, qui n'aime pas de s'y exposer, que je devois passer au-dessus de toute ces considerations, & ne pas m'arrêter au goût d'un siécle corrompu, qui fait consister sa prudence, & la sagesse de son discernement, à donner tout à la nature, rien à la grace; à ne rien croire de ce qu'il ne comprend pas; à mesurer la puissance de Dieu sur la foiblesse de son esprit; à rejetter tous les miracles comme des erreurs populaires, & des illusions des sens; & à traiter de fabuleux tout ce qu'on lit de merveilleux dans la vie des Saints: c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le bon goût du tems.

Mais pour m'accommoder à ce prétendu bon goût si opposé à l'esprit de l'Eglise, qui ne permet l'invocation publique des Saints, qu'après qu'elle les a canonisés, & qui ne les canonise qu'après que Dieu a manifesté leur sainteté par quantité de prodiges, & de miracles, qu'elle examine avec grand soin, & toute l'exactitude possible: pour m'accommoder, dis-je, à un goût aussi dépravé, je n'aurai pas la foiblesse, & la lâcheté, de passer sous silence les merveilles, que je trouve dans les Mémoires qu'on m'a remis sur la vie de la Révérende Mere Agnès d'Aguillenqui, Mémoires d'autant plus dignes de foi, qu'ils sont écrits depuis plus de soixante-dix ans de la main propre de plusieurs saintes filles, qui ont passé une grande partie de leur vie sous la conduite, & la discipline de nôtre sainte Abbesse, qui ont fidélement, & constamment marché sur ses traces; qui ont

été les grandes confidentes de ses secrets, & qui n'ont écrit que ce qu'elles ont vû. Pourroit-on raisonnablement présumer qu'elles en aïent voulu imposer à celles , qui viendroient après elles ? Ajoûtons que tout ce qu'elles rapportent dans les Mémoires qu'elles ont laissé , se trouve confirmé par le témoignage du Pere Confesseur de la Communauté : ce fut durant dix à douze ans le R. P. Marc de Baudun ancien Professeur de Théologie, Exprovincial des Capucins de la Province de Provence , Religieux d'un éminent caráctere dans son Ordre, d'une pieté distinguée , d'une érudition profonde : ce qui paroît par la multitude des ouvrages qu'il a donnés au public. Après des témoignages aussi respectables ; le seul orgüeil de l'esprit humain peut causer cette injuste & opiniâtre incrédulité, qui porte à douter de tout ce qui n'est pas dans le cours ordinaire de la nature. C'est d'ailleurs le devoir indispensable d'un Historien de raporter fidélement tout ce qu'il trouve dans les Mémoires, qu'on lui confie ; & il seroit de l'aveu de tout le monde fort imprudent , s'il s'en érigeoit lui-même le premier censeur, le premier critique : faute essentielle , dans laquelle il tomberoit, s'il s'avisoit de supprimer ce qui lui paroîtroit trop extraordinaire , & capable de lui attirer la critique des autres. Il ne se donne ni pour témoin, ni pour garant des faits , qu'il raporte : toute son attention doit être d'examiner , si les Mémoires , qu'on lui donne, partent de bonne main, & s'ils méritent, qu'on y ajoute foi. C'est à quoi nous avons donné toute nôtre attention.

Nous devons avant que de finir cette Préface , que nous avons jugée nécessaire par raport aux faits extraordinaires , & à cette foule de miracles

qu'on trouvera dans cette vie, prévenir le Lecteur, que lorsqu'il nous arrive quelquefois de qualifier la Révérende Mere Agnès du titre de Sainte, & de Bienheureuse, nous n'avons pas la pensée de la proposer comme telle, ni de prévenir le jugement de l'Eglise, qui ne l'a pas encore Canonisée, ni même Béatifiée : il faut esperer qu'elle le fera avec le tems : mais nous avons seulement prétendu, en attendant que l'Eglise prononce, la répresenter comme une fille d'une vertu extraordinaire, d'une pieté des plus édifiantes ; une fille que le Ciel a favorisée de ses plus grandes graces, auxquelles elle a toute sa vie répondu avec une inviolable & constante fidelité ; une fille, qui a reçû du Ciel tous les dons les plus excellens, que Dieu ne communique qu'aux ames choisies, tels que le sont le don de miracles, les visions, les révélations, que nous raportons sur la foi des Mémoires, qui nous ont été communiqués, mais que nous n'avons garde de donner comme incontestables, jusqu'à ce que l'Eglise les ait examinés & aprouvés.





APPROBATION

DES THEOLOGIENS DE L'ORDRE.

NOUS soussignés avons lû & examiné par l'ordre du R. P. Jean-François de Toulon Provincial de la Province de Saint Louis, *La Vie de la Révérende Mere Agnès d'Aguillenqui d'Aix en Provence ancienne Abbesse des Religieuses Capucines de Marseille*, composée par le R. P. Hiacinthe d'Avignon Exprovincial des Capucins de la même Province; & n'y aïant rien trouvé de contraire à la foi catholique, ni aux bonnes mœurs, au contraire beaucoup d'élévation & de naturel, beaucoup d'aplications heureuses, & de saintes instructions capables sous un stile aisé de conduire à la perfection chrêtienne & réligieuse les ames, qui en feront la lecture, nous l'avons jugée digne d'être donnée au public. En foi dequoi nous nous sommes soussignés à Beaucaire le second du mois de Mars 1739.

F. SERAPHIN DE CARPENTRAS, ancien Professeur de Théologie, & Exprovincial des Capucins.

F. DANIEL DE VALREAS Capucin, ancien Professeur de Théologie, Ex-Definiteur.



LICENTIA.

REVERENDISSIMI

PATRIS MINISTRI GENERALIS
Ordinis Capucinorum.

Nos F. Bonaventura à Ferrariâ Minister Generalis, (L. J.) Ordinis Minorum Sancti Francisci Capucinorum.

LIBRUM, cui titulus est, *La Vie de la Révérende Mere Agnès d'Aguillenqui, Abbesse du Couvent des Capucines de Marseille*, à R. P. Hyacintho Avenionensi Exprovinciali Provinciæ Sancti Ludovici compositum, & à duobus Ordinis Theologis revisum, & approbatum, typis dandi, tenore præsentium facultatem facimus, servatis priùs omnibus de more, ac de consuetudine in regno Galliæ servandis. Datum in nostro Conventu Romano Die 27. mensis Martii, anno 1739.

F. BONAVENTURA Minister Generalis.



PERMISSION

Du R. P. Provincial des Capucins de la Province de Saint Louis.

NOUS F. Jean-François de Toulon Provincial des Capucins de la Province de Saint Louis, aïant vû la permiſſion de nôtre Reverendiſſime Pere Général, qui permet l'impreſſion d'un Ouvrage qui a pour titre, *La Vie de la Révérende Mere Agnès d'Aguillenqui, Abbeſſe du Couvent des Capucines de Marſeille*, compoſée par le R. P. Hiacinthe d'Avignon Exprovincial de la même Province, nous la permettons auſſi, autant qu'il eſt en nôtre pouvoir, tout ce qui eſt de droit étant obſervé. Fait à nôtre Couvent de Marſeille ce 18. Avril 1739.

F. JEAN-FRANÇOIS Provincial.

IMPRIMATUR,

SI videbitur Reverendissimo Patri Inquisitori.
S. DE FOSSERAN Vic. Generalis.

IMPRIMATUR,

F. N. BERMOND ; Inquisitor Generalis Avenionensis.



TABLE DES MATIERES ET

des choſes plus remarquables contenuës dans la Vie de la Vénérable Mere Agnès d'Aguillenqui.

CHAPITRE PREMIER.

FIN DE LA TABLE.





LA VIE DE LA REVERENDE MERE AGNÉS D'AGUILLENQUI ABBESSE DES CAPUCINES DE MARSEILLE.

CHAPITRE PREMIER.

La Naissance, & la vie seculiere de la Révérende Mere Agnès.



E n'ai pas dessein, en écrivant la vie, & les miracles de la Révérende Mere Agnès d'Aguillenqui, Abbesse des Capucines de la Ville de Marseille, de fonder sa gloire, & son mérite sur la Noblesse de sa Famille : elle la méprisa dès sa plus tendre enfance ; & ce seroit pour elle une foible matiere d'éloge, si au lieu de la loüer d'abord par

le mépris qu'elle en fit, je commençois cet Ouvrage par étaler aux yeux de mon Lecteur cette succession de grands hommes, qui ont honoré l'Eglise, la Robe, & l'Epée, & toutes les nobles alliances, qui depuis plusieurs siécles ont illustré de pere en fils la famille d'Aguillenqui, & celle de Pontevés, d'où son pere & sa mere ont tiré leur origine.

Le peu de cas qu'elle fit toute sa vie de toutes ces grandeurs mondaines, qui éblouïssent pour l'ordinaire les yeux, & l'esprit des hommes charnels, fait assés sentir, que méprisant la chair, & le sang, nôtre sainte Abbesse n'estima que la naissance spirituelle, qu'elle avoit reçûë au saint Bâtême, qui l'honorant de l'auguste qualité d'enfant de Dieu, lui donnoit un droit légitime sur son héritage éternel. Je sens assés d'ailleurs que m'arrêtant trop sur une matiere, sur laquelle cette sainte fille ferma toûjours les yeux, & dont elle ne pouvoit sans rougir, entendre parler, je m'éloignerois trop aussi de l'esprit, dont elle fut toute sa vie animée, qui est pourtant le seul, qui doit animer, & conduire ma plume, en décrivant ses vertus, & les prodiges extraordinaires, qu'elle a operés dans le cours de sa vie. Je renvois donc mon Lecteur à la lecture de l'histoire de Provence, où il trouvera les hauts faits, & les tîtres distinctifs de l'Illustre famille, dont nôtre sainte Abbesse est sortie.

Elle nâquit le 17. Fevrier de l'année 1602. à Aix Ville capitale de la Province de Provence, & deux jours après sa naissance elle fut régenerée par les eaux salutaires du Bâtême, où elle reçût le nom de Françoise comme un pronostic de ce qu'elle devoit être un jour, & de l'état qu'elle devoit embrasser dans l'Ordre de saint François.

Je ne saurois mieux commencer le détail de sa

vie, qu'en lui appliquant ce beau trait de ſaint Auguſtin, qui parlant de ſaint Jean-Bâtiſte encore dans le ſein de ſa mere, dit qu'il commença de vivre à Dieu, avant que de vivre à ſoi-méme. C'eſt ce que je puis ſans flaterie apliquer à la petite Françoiſe; puiſque ſa mere, & de ſa nourrice ont cent fois atteſté avec une grande abondance de larmes, que la joïe, & l'admiration arrachoient de leurs yeux, qu'elles-l'ont ſouvent trouvée, aïant à peine ſix mois, hors de ſon berceau, où elle étoit emaillotée, cachée en un coin de la chambre ſes petites mains, & ſes yeux élevés vers le Ciel, comme ſi elle eût été ravie dans l'ardeur d'une fervente priere, prodige qu'elles ne pouvoient atribüer qu'à la puiſſance de Dieu, & au miniſtere de ſon bon Ange, qui la délioit, & la conduiſoit dans ce coin, où elle ne pouvoit naturellement ſe trainer d'elle-même.

C'eſt à peu près un prodige égal que celui que ſa mere racontoit encore, lorſque la tenant entre ſes bras à l'âge de trois ans, cette petite fille treſſaillant de joïe, élevant ſes petites mains, & ſes yeux vers le Ciel, s'écria comme tranſportée hors d'elle-même, *Ah! ma chere Mere, qu'elle eſt Belle! qu'elle eſt Belle! je veux la prendre.* Ce qui fit conjecturer à cette pieuſe Dame, que ſa fille voïoit la ſainte Vierge. Ce mouvement précipité d'une fille de trois ans, ſa joïe extraordinaire, ſes paroles, ſes geſtes, ſes exclamations, ſes empreſſemens marquant néceſſairement quelque choſe de divin, & fort au-deſſus de la nature.

Je ne doute pas, que la prudence humaine n'ait peine à croire ces prodiges, & que les critiques, & les ſavans du ſiécle ne les faſſent paſſer pour des illuſions, des reveries, & des inventions

de l'eſprit humain. Mais que le monde, qui eſt un juge peu équitable des verités divines, & des miſteres de la Religion en juge comme il voudra ; je ne laiſſe pas de raporter ces faits tout extraordinaires qu'ils ſont, ſur la foi, & ſur le témoignage de ceux qui les ont ſouvent oüi raconter à la mere, & à la nourrice de nôtre ſainte fille. Je ne lui ravirai pas par une lâche, & criminelle complaiſance, ni pour m'accommoder au goût, & à l'eſprit d'un ſiecle incrédule, la gloire que ces prodiges lui procurent, qui furent autant de préſages évidens de ſa future ſainteté, & du choix, que Jeſus-Chriſt en avoit fait, preſque dès le ſein de ſa mere, pour être une de ſes plus cheres, & de ſes plus fidéles épouſes.

L'événement vérifiera bien-tôt la verité du pronoſtic, puiſque cette ſainte fille n'eut pas plûtôt atteint l'âge de ſept-à huit ans, qu'elle ſe conſacra entierement aux œuvres, & aux exercices de la pieté. Elle donna ſelon le conſeil du Sage, ſon cœur à Dieu dès le point du jour : ſes premieres penſées furent celles de ſon ſalut : ſes premiers exercices furent le jeune, les veilles, la priere : ſa premiere étude fut celle de la vie de Jeſus-Chriſt, qu'elle ſe propoſa toûjours pour modele ; & les premieres peines qu'elle ſoufrit, furent ſes pénitences, & ſes mortifications.

Dieu la prévint de ces bénédictions de douceur, par leſquelles il ſe hâte, pour ainſi dire, d'entrer en poſſeſſion de ſes élûs. Il lui donna un de ces naturels heureux, qui ſont faits pour la vertu, qui ſemblent être la vertu même. Auſſi peut-on dire avec verité, qu'il n'y eut jamais d'enfance pour elle ; que comme un autre petit Tobie elle ne fit jamais rien de puerile. Les jeux, les plaiſirs, les divertiſſemens, le luxe des habits,

qui ont de si grands charmes pour les Demoiselles de sa naissance, n'eurent pour elle aucun attrait : elle n'aima suivant le précepte de l'Apôtre qu'à être revêtuë de pudeur , & de modestie , trouvant indigne d'une fille chrêtienne tout ce qui ressentoit l'esprit du monde , & qui pouvoit flater la vanité.

S'accoûtumant à porter de bonne heure le joug du Seigneur , elle se familiarisoit dès cet âge si tendre avec les pratiques les plus austeres des plus parfaits Solitaires. Les disciplines sanglantes, les veilles , les jeunes au pain , & à l'eau , les haires , les cilices , l'oraison presque continuelle furent comme les coups d'essai de sa vertu naissante. Sa mere apréhendant avec toute sorte de fondement que la santé d'une fille si chere , qui étoit d'ailleurs d'un tempéramment très-délicat , ne fût alterée par des pratiques aussi austeres , qu'elle ne pouvoit dérober à sa connoissance , quelque soin qu'elle prît , pour se cacher , se servit de son autorité pour les moderer , & réduisit ses jeunes trop fréquens au pain , & à l'eau , aux seuls Vendredis de l'année , & lui retrancha le Carême entier qu'elle jeunoit avec la même rigueur. Cette sainte fille s'en défendit autant qu'elle put , avec beaucoup de douceur & d'humilité : mais trouvant sa mere inflexible sur cet article , n'ignorant pas d'ailleurs que l'obéïssance vaut mieux que le sacrifice , elle se soumit aveuglement à ses ordres si respectables , & envisagea toujours dans la suite la volonté de Dieu dans celle de sa mere.

Voulant néanmoins se dédommager en quelque façon de cet adoucissement , elle la conjura avec une abondance de larmes de lui permettre du moins d'aller une fois la semaine visiter les malades

de l'Hôpital de ſaint Lazare. Une telle demande étoit trop juſte, pour lui être refuſée par une mere auſſi chrêtienne que la ſienne : auſſi lui fut-elle d'abord accordée. Avec quelle ferveur ſe porta-t-elle à cet exercice de charité ? Elle les aſſiſtoit de tout ſon petit pouvoir, juſqu'à ſe retrancher le néceſſaire à elle-même, uſant de mille innocentes adreſſes, pour pourvoir à tous les beſoins des pauvres, ſe faiſant elle-même bien pauvre, pour les revêtir de ſes dépoüilles. Elle les inſtruiſoit, les catéchiſoit, les conſoloit, & leur rendoit les ſervices les plus bas, les plus humilians, & les plus capables de rebuter la délicateſſe naturelle aux jeunes perſonnes de ſa condition. Elle leur diſtribuoit de petits Agnus couverts d'étofe de laine, qu'elle travailloit de ſes propres mains, auxquels Dieu donnoit tant de bénédictions, que les malades en éprouvoient ſouvent des éfets miraculeux, & en récouvroient la ſanté. Leur vertu s'étant répanduë dans la ville, chacun en demandoit, pour les porter ſur ſoi, & pluſieurs à la ſuite du tems, comme on le verra dans le cours de cette hiſtoire, s'en ſervirent utilement, pour apaiſer les orages, calmer les tempêtes, éteindre les incendies, guérir les malades, & produire d'autres éfets, qui tenoient du prodige. La dévotion à ces petits Agnus ſe ſoutient encore à Marſeille, & dans tout ſon voiſinage, de ſorte que les Capucines peuvent à peine en fournir à ceux qui en demandent.

La charité de cette ſainte fille ne parut jamais avec tant d'éclat que dans ſa propre famille, & à l'endroit de ſes domeſtiques. Inſtruite de cette doctrine de ſaint Paul, qui nous apprend, que celui qui en néglige le ſoin, eſt devant Dieu d'une condition inférieure à celle d'un Gentil, &

d'un Infidele, elle s'apliqua de toutes ses forces à leur éducation, & à leur instruction, prenant un soin singulier de leur aprendre des prieres dévotes, qu'elle leur faisoit réciter matin & soir. Elle les édifioit par ses exemples, & par ses discours. Elle les catéchisoit, & les instruisoit des maximes de la Religion, & des principes de la foi. Elle les consoloit dans leurs aflictions, les soulageoit dans leurs maux, & les servoit de ses propres mains dans leurs maladies. Elle leur compatissoit dans leurs disgraces, & se réjoüissoit avec eux dans leurs heureux succès. Elle les corrigeoit, lorsqu'ils manquoient à leur devoir : ce qu'elle faisoit d'une maniere si douce, si humble, si charitable, & si civile, qu'elle se rendoit agréable à ceux qu'elle réprenoit, leur inspirant sur toutes choses une grande dévotion, & beaucoup de confiance à la Reine des Anges, à qui après Dieu elle mettoit toute la sienne.

Sa pieté envers cette divine Vierge étoit des plus tendres, & des plus sensibles, ne la nommant communément que du nom de sa chere Mere, son Avocate, sa Protectrice, son Azile, & recouroit sans cesse à elle avec la confiance d'un enfant, inventant tous les jours de nouvelles pratiques de pieté à son honneur ; & convaincuë qu'elle ne pouvoit rien faire, qui lui fût plus agréable que de l'imiter en sa pureté, elle donna toute son aplication à conserver cette vertu, qui fait les Anges de la terre.

Avec quel soin gardoit-elle les avenuës de son jeune cœur suivant le précepte du sage ? Et de quelle vûë secrete accompagnoit-elle toutes ses actions dans la crainte de plaire aux hommes ? A l'exemple du saint homme Job elle avoit fait un pacte avec ses yeux, pour ne les arrêter jamais

ſur le viſage d'un homme. Tous les objets qui la frapoient, la portoient à ſon Dieu : elle le contemploit dans toutes les créatures ; & ſemblable aux Abeilles elle cueilloit le miel de la dévotion des fleurs les plus ameres ; je veux dire, qu'elle ſe faiſoit un ſujet de mérite de ce qui perd pour l'ordinaire les perſonnes, qui vivent dans le grand monde.

Le premier uſage qu'elle fit de ce grand monde, fut d'en connoître le néant, la vanité, & la corruption. Du lieu éminent où la grace de Dieu la tint ſans ceſſe élevée, elle découvrit dans ce cahos confus du monde une multitude inombrable d'hommes animés de diferentes paſſions, enchantés par l'amour, amolis par la volupté, ſeduits par les plaiſirs, dominés par l'ambition, enflés par l'orgueïl, aveuglés par l'interêt, tranſportés par la haine, rongés par l'envie, dechirés par la jalouſie, vuides de Dieu, pleins d'eux-mêmes, qui ignorant tout ce qu'ils devroient ſavoir, ne veulent aprendre que ce qu'ils devroient ignorer ; qui prenent le bien pour le mal, & le mal pour le bien ; qui ne s'attachent qu'au préſent, qui doit finir, négligeant l'heureux avenir, qui ne finira jamais.

Elle vit dans la plûpart des grands du ſiécle cette vie de molleſſe, & d'oiſiveté, cette vie, où l'on ne ſe croit fait que pour le plaiſir, le jeu, le luxe, & la bonne chere ; cette vie enfin où l'on ne connoit pas d'autre marque de grandeur, que la fierté, l'ambition, le faſte, & l'emportement. Ce fut l'idée qu'elle ſe forma de la corruption du monde, ou pour mieux dire, le tableau que le doigt de Dieu en traça dans ſon eſprit. Que cette idée afreuſe fut puiſſante, pour en détacher l'eſprit & le cœur de cette ſainte fille ! Au milieu

du monde elle étoit hors du monde, pour parler le langage de saint Clement Alexandrin : elle en étoit séparée par cette solitude mistérieuse, qu'elle s'étoit à l'exemple de sainte Cécile, bâtie dans le cœur, où Dieu étoit adoré dans le secret ; séparée de toutes les afaires du siécle, autant que son état pouvoit le lui permettre ; séparée de toutes les compagnies mondaines, & de tout ce qui attache le plus au monde les personnes de son sexe, & de sa naissance.

Malgré toutes ces sages précautions cette sainte fille apréhenda toûjours d'être tôt ou tard vaincuë par un ennemi aussi puissant, & aussi dangereux, que l'est le monde, dont on ne triomphe guere que par la fuite. „ Qu'il est difficile, se disoit-„ elle à elle-même, d'être une vraïe Israëlite au „ milieu des abominations des Egyptiens, d'offrir „ à Dieu l'encens de ses prieres, de l'honorer, „ de le bénir, de chanter des Cantiques de „ loüange à sa gloire dans une terre étrangere, „ qui ne le connoit pas, & qu'il semble lui-même „ méconnoître à son tour ! “

De cette crainte, dont elle étoit toute pénetrée, lui venoit cette extrême repugnance qu'elle sentoit pour le commerce, & la societé des personnes mondaines. De là cette attention, & cette vigilance continuelle sur tous les devoirs d'une fille veritablement chrétienne. De là ces épanchemens de cœur, ces prieres ferventes, & ces amoureux soûpirs, qu'elle poussoit vers le Ciel, & qu'elle répandoit sans cesse dans le sein de son Dieu. De là ces larmes si abondantes, qu'elle moüilloit quelquefois le plancher de sa chambre. De là ces inquiets & sérieux examens de sa vie, où se citant au tribunal de sa timide conscience, elle se demandoit raison à elle-même deux ou trois fois par

jour de ce qu'elle avoit dit, fait, & pensé, se défiant comme le saint homme Job, de ses propres vertus. De là cette assiduité à l'oraison, où elle passoit une grande partie du jour, & souvent les nuits entieres dans la contemplation des misteres de la Passion de Jesus-Christ. De là enfin ce grand dégoût, qu'elle conçut pour le monde, & ce désir ardent de sacrifier à Dieu une fortune riante, une florissante jeunesse, une beauté recherchée, & l'heureux avenir, que le monde lui promettoit, & de chercher dans l'obscurité d'un cloître un asile à son innocence. Elle en forma la résolution, & n'en difera l'exécution, que pour attendre l'arrivée des Révérendes Meres Capucines de Paris, que Madame d'Allemagne grande servante de Dieu apelloit à Marseille, pour s'établir dans un Couvent, qu'elle avoit déja préparé pour les y recevoir.

CHAPITRE II.

La Mere Agnès entre chés les Capucines, & est reçûë au Noviciat.

IL ne faudroit pas se figurer dans l'abandon, que la Mere Agnès fit du monde dès sa plus tendre jeunesse, une de ces retraites forcées, où la dure nécessité de plier sous une autorité supérieure a plus de part qu'une douce liberté, où de malheureux enfans comme de pauvres victimes de l'ambition, & de l'interêt de leurs parents sont conduits, & comme trainés par force au pied des Autels, & contraints de chercher dans l'obscurité d'un Cloître un asile à toutes les persécutions,

qu'on leur livre dans leur maison paternelle. Notre sainte fille ne fut pas exposée à cette sorte d'insulte : son sacrifice fut très-libre , & elle ne le consomma qu'après de très-serieuses réflexions , & une mûre déliberation.

Instruite de cette grande verité de Religion , que saint Paul nous aprend dans son Epitre aux Romains , que toute l'œconomie du salut de l'homme ne roule que sur quatre demarches de la grace , qui ont entre elles une union , & une connexion si nécessaire , qu'on ne peut les séparer , sans en renverser tout l'ordre , sur la prédestination , sur la vocation , sur la justification , & sur la gloire , qui nous est préparée. *Ceux que Dieu prédestine* , dit ce grand Apotre , *il les apelle* ; *ceux qu'il apelle* , *il les justifie* ; *ceux qu'il justifie* , *il les glorifie*. Si on renverse cet ordre , toute l'œconomie du salut est aussi renversée. Qui manque à la vocation , manque à la justification , & à la gloire promise. Instruite , dis-je , de cette grande verité , sur laquelle les personnes du monde font pour l'ordinaire peu de réflexion , elle envisagea toujours le choix d'un état , comme ce qu'il y a de plus important à la vie & de plus essentiel au salut : aussi donna-t-elle tous ses soins , & toute son aplication à connoître la volonté de Dieu sur elle ; sachant qu'il n'apartient qu'à lui seul de fixer l'état d'un chacun , que c'est en cela principalement , comme le dit le savant Guillaume de Paris , que consiste le souverain domaine , qu'il a sur toutes les créatures , elle ne consulta aussi que lui seul.

Elle y emploïa les veilles , les jeunes , les larmes , l'usage fréquent des Sacremens. Elle consulta les personnes , qu'elle connoissoit fort éclairées dans les voïes du Seigneur ; elle leur découvroit

avec une grande confiance, & beaucoup de simplicité toutes les dispositions de son cœur ; & se prosternant jour & nuit devant son Dieu, elle lui disoit avec une grande abondance de larmes, & une parfaite éfusion de cœur, ces paroles de saint Paul. *Seigneur, que voulés-vous que je fasse?* & avec le saint Roi David, *Mon cœur est prêt, ô mon Dieu, mon cœur est prêt, à suivre les routes que vous me tracerés. Tous les états du monde me sont indiferens, jusqu'à ce qu'il vous plaise de me faire connoître celui qui vous est le plus agréable, & à moi le plus salutaire.*

Ce fut au sortir d'une de ses ferventes Oraisons, où elle avoit passé trois heures entieres, que son esprit se trouva rempli de si vives lumieres, & son cœur embrasé d'un désir si ardent de quitter le monde, & d'entrer chés les Capucines, dont la pieté, la régularité, & l'austerité de vie étoient déja même avant leur arrivée de Paris répanduës dans toute la Provence, qu'elle conjura avec toute sorte d'instance, & une grande abondance de larmes son pere, & sa mere de la présenter à Madame d'Allemagne, pour la prier de la mettre au rang des jeunes Demoiselles, qu'elle élevoit avec beaucoup de soin, & de zele, pour composer la nouvelle Communauté, dont elle avoit formé elle-même le projet. Dieu Maître absolu des cœurs disposa si bien de ceux de son pere & de sa mere, qu'ils se rendirent aux larmes, & aux instances réïterées de cette chere fille, l'unique objet de leur tendresse. La grace en cette occasion triompha dans leur cœur sur toutes les repugnances de la nature, qui s'oposoit à ce sacrifice ; sacrifice qui a quelque raport, & qui ne leur coûta guere moins que celui que fit autrefois le Patriarche Abraham, lorsque pour

obéïr au commaudement de Dieu , il immola ſon cher Iſaac.

L'illuſtre fondatrice à qui ils la préſenterent , n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur la petite Françoiſe, qu'elle en fut charmée. Elle y remarqua d'abord tant de douceur , une ſi grande modeſtie, jointe à une ſi rare beauté, tant de zele & de pieté, tant de ferveur , qu'après l'avoir tendrément embraſſée , & arroſée de ſes larmes, elle lui donna le rang qu'elle méritoit , parmi les autres Demoiſelles , qu'elle préparoit au même ſacrifice, ajoûtant en préſence de ſon pere & de ſa mere, qu'elle la regardoit comme une pierre précieuſe taillée de la main de Dieu même, très-propre à relever la gloire , & à ſoutenir l'édifice ſpirituel , qu'elle projettoit. Elle ne ſe trompa pas dans ſon jugement: la ſuite de ſa vie fait bien ſentir , que cette illuſtre fondatrice avoit parlé par un eſprit prophétique.

Nôtre ſainte fille fit un aprentiſſage d'une année environ de la nouvelle vie , qu'elle étoit réſoluë d'embraſſer , auprès de cette illuſtre Dame, & à la compagnie de ſix autres prétendantes , qu'elle avoit choiſies pour la même fin , & pour les préſenter aux Révérendes Meres de Paris , dès qu'elles ſeroient arrivées à Marſeille. Sous les yeux , & ſous la diſcipline d'une telle maîtreſſe, quel progrès ne fit-elle pas dans la perfection ? Elle y commença une nouvelle vie ; & quoique celle qu'elle avoit menée juſqu'alors , fut très-pure , & très-innocente , & qu'on puiſſe avec juſtice lui apliquer ces paroles de l'Eccleſiaſtique, *Les emplois de mon enfance ont été l'étude de la ſageſſe & de l'oraiſon ; mes déſirs , & mes vœux n'avoient pas d'autre objet ; je veillois dès le grand matin à la porte, & je frapois ſans ceſſe pour avoir*

entrée dans le Temple ; néanmoins depuis qu'elle eut obtenu la grace d'être reçûë au nombre des saintes filles , qui devoient les premieres former une si sainte Communauté , elle donna une plus vaste étenduë à sa ferveur : ses oraisons furent plus longues , ses pénitences plus fréquentes , son détachement du monde plus entier , & son silence si rigoureux , qu'elle ne parloit jamais sans être interrogée.

Uniquement attentive à toutes les vertus , qu'elle remarquoit dans les jeunes Demoiselles à la compagnie desquelles elle avoit le bonheur de vivre , elle ne les perdoit jamais de vûë , & les regardoit sans cesse comme un artisan son modele , pour les suivre , & les imiter. Voulant parfaitement connoître ce à quoi elle devoit s'engager dans l'état qu'elle embrassoit , elle s'apliqua sans relâche durant tout le cours de cette année à l'étude de la règle de sainte Claire , des Constitutions , & de toutes les pieuses pratiques , & coûtumes des Capucines de Paris , qu'elle se faisoit expliquer aux Capucins , qui étoient chargés de la conduite , & de la direction de cette petite , mais sainte assemblée.

Ne se contentant pas de les connoître d'une connoissance speculative , elle commença d'abord à les pratiquer , & avec autant d'exactitude , que si elle eût déja été revêtuë de leur habit , & professé le même état. C'étoit en vain qu'on s'efforçoit de lui représenter que des pratiques aussi austeres ne devoient pas être prématurées ; qu'afoiblissant trop une santé déja fort foible , & souvent chancelante , elle se mettoit hors d'état d'être reçûë à l'arrivée des Révérendes Meres de Paris ; qu'elle devoit se ménager , pour ne pas mettre obstacle à sa vocation , & à son sacrifice.

Elle répondoit avec beaucoup de douceur, & d'humilité „ que la vocation n'étant pas l'ouvrage „ des hommes, ni de la nature, mais de Dieu „ ſeul, c'étoit en lui ſeul auſſi qu'on devoit „ mettre toute ſa confiance; que lui aïant inſpiré „ le choix de l'état des Capucines, il ſauroit „ bien lui donner les forces néceſſaires à ſon „ exécution; que les adouciſſemens qu'on lui „ conſeilloit ne trouvant leur principe, & leur „ ſource que dans la nature & dans des raiſon-„ nemens humains, étoient plus propres à mettre „ obſtacle à l'accompliſſement de ſes déſirs, qu'à „ les faciliter; que les Révérendes Meres de „ Paris qu'on attendoit, ne ſe conduiſant que „ par l'eſprit de Dieu, ne ſuivroient auſſi que „ ſes mouvemens; que leur choix ne dépendoit „ pas ſans doute du déhors, & d'une ſanté ro-„ buſte, mais du dedans, & des impreſſions de „ la grace; qu'elle étoit déja très-perſuadée qu'elles „ ne s'attacheroient pas autant aux forces du „ corps qu'à celles de l'ame; qu'il convenoit „ fort d'ailleurs, avant que d'embraſſer un état, „ d'éprouver par la pratique de ſes règles, & de „ ſes coûtumes, ſi on auroit aſſés de force, & „ de courage, pour les ſuivre, & s'y conformer „ toute la vie “. Ses Directeurs ſe rendirent à des raiſons auſſi plauſibles, & la laiſſerent dans la liberté de ſuivre les mouvemens de ſon zele, & de ſa ferveur. Saint Ambroiſe avoit bien raiſon de dire, qu il n'y avoit point d'âge foible pour le Royaume de Dieu, puiſque cette ſainte fille marque une ſi grande force en un âge auſſi tendre.

Les Révérendes Meres envoïées du Couvent des Capucines de Paris, pour commencer ce nouvel établiſſement ſi long-tems déſiré, & attendu en

Provence, arriverent enfin à Marſeille. C'étoient trois illuſtres, & anciennes Religieuſes très-éclairées dans les voïes de Dieu, & dans les routes, qui conduiſent les filles à la plus haute perfection. Il faudroit des volumes entiers, pour raconter toutes leurs vertus, & celles de Madame d'Allemagne leur fondatrice. On paſſeroit, ſi on l'entreprenoit, les bornes qu'on doit ſe preſcrire. Ce n'eſt pas d'ailleurs leur vie, qu'on ſe propoſe d'écrire : c'eſt celle de Mademoiſelle Françoiſe d'Aguillenqui, que Madame d'Allemagne préſenta à ces trois illuſtres Meres avec les autres Demoiſelles, qu'elle avoit élevée avec tant de zele, de charité, & inſtruites de la règle de ſainte Claire, de toutes les pratiques, & pieuſes coutumes des Capucines de Paris, dont elle avoit pris ſoin de s'inſtruire parfaitement elle-même.

La Révérende Mere Agnès de Paris, qui avoit été élûë Superieure de ce nouvel établiſſement, après avoir rendu à Madame d'Allemagne les honneurs, qui lui étoient dûs, la reçut au Noviciat avec les ſix Demoiſelles, qu'elle lui préſenta. Elle leur donna à toutes des marques ſenſibles de ſa tendreſſe : mais elle ne fut pas tout-à-fait maîtreſſe des mouvemens de ſon cœur à l'endroit de Mademoiſelle Françoiſe d'Aguillenqui, pour laquelle elle conçut d'abord un ſentiment de prédilection, qui la porta à lui donner le jour de ſa reception au Novitiat ſon propre nom d'Agnès, comme un gage précieux de ſon amour, & un préſage des vertus qu'elle hériteroit, en la regardant toujours comme ſa mere, & ſon modéle ſur lequel elle devoit former ſa vie. Elle le fit en éfet, & ne la perdit jamais de vûë. Ce fut en imitant les vertus héroïques, qu'elle voïoit briller dans cette illuſtre Supérieure, qu'elle fit ces grands progrès dans

dans la perfection, que nous admirerons dans la suite de sa vie.

Dès-qu'elle se vit revêtuë du saint habit de l'Ordre, après lequel elle avoit si long tems soûpiré, elle fut pénetrée d'un si grand excès de joye, & d'une consolation si sensible, qu'elle avoit peine à la contenir. Elle étoit comme transportée hors d'elle-même; & ne pouvoit, quelques éforts qu'elle fit pour cela, la cacher aux yeux de celles de ses compagnes, qui l'observoient de plus près, leur avoüant avec une grande simplicité, que toutes les croix, les soufrances, & les amertumes, que le Seigneur pourroit lui faire soufrir dans la Religion, & dans tout le cours de sa vie, ne sauroient jamais égaler l'excès des consolations, qu'elle sentoit dans son cœur.

Depuis son changement d'état son désir pour la plus haute perfection fut d'abord si ardent, qu'elle se disoit tous les jours, & presque toutes les heures du jour pour s'y animer, ces paroles de saint Bernard, *Bernarde, ad quid venisti?* „ A quelle fin, Agnès es-tu entrée en Religion? „ quel est l esprit qui t'y a conduite? n'est-ce pas „ pour y mourir au monde, & ne vivre à l'ave- „ nir que de l'esprit de Jesus-Christ"? Ces quatre paroles de saint Bernard, disoit-elle à ses compagnes, étoient pour elle comme autant de traits, qui embrasoient son cœur du feu de l'amour divin, & comme autant d'aiguillons, qui l'animoient à la pratique de toutes les vertus, & à la mortification de tous ses sens. Elle la porta si loin cette mortification de tous ses sens, que la maîtresse des Novices avoit plus de peine à la moderer, & à contenir son zele dans de justes bornes, qu'on n'en a pour l'ordinaire à animer les autres.

Ce ſeroit ici le lieu de faire le détail de toutes les vertus, & de toutes les mortifications, qu'elle pratiqua dès ſon entrée au Novitiat. Mais comme c'eſt une matiere, qui reviendra ſouvent dans le cours de ſa vie, & qu'on doit éviter avec ſoin les redites, il me ſufit de dire à préſent un ſeul mot, qu'elle les pratiqua toutes en un dégré éminent. Les Révérendes Meres regarderent d'abord ſa vertu naiſſante comme une conſommation de ſainteté; & les plus parfaites ſe trouvoient confonduës par les rares exemples, qu'elle leur donnoit ſans ceſſe. Elles admiroient en elle la ferveur des commençantes, & la force des plus parfaites, une exactitude aux moindres obſervances de la règle, des conſtitutions & de toutes les pieuſes coûtumes, qu'on auroit traité de ſcrupule, ſi on n'avoit été convaincu, qu'elle ne procedoit que d'un grand fond de fidelité à ne négliger aucune occaſion de croître en grace devant Dieu, & de ſe rendre toûjours plus agréable à ſes yeux; une obéïſſance des plus promptes, & des plus parfaites, regardant toujours Dieu dans la perſonne de ſa Supérieure, & de ſa mere maîtreſſe. Le moindre ſigne de volonté étoit pour elle un commandement; & elle étoit ſi attentive ſur ce point ſi eſſentiel à la perfection religieuſe, que lorſque quelqu'une de ſes compagnes lui diſoit pour l'éprouver, de faire quelque choſe de bien dificile, & de fort au-delà de ſa portée, elle répondoit d'abord qu'elle le feroit avec plaiſir, ſi la mere Abbeſſe, ou la mere maîtreſſe l'avoit agréable.

Son humilité étoit ſi profonde, qu'elle ne ceſſoit de dire, & elle le diſoit comme elle le penſoit, qu'elle étoit indigne d'être aſſociée à une ſi ſainte compagnie, qu'elle en faiſoit la

honte & l'oprobre, ne trouvant jamais rien d'assés bas pour elle dans les exercices les plus humilians des novices Capucines. La mere maîtresse, qui étoit fort éclairée dans la vraïe humilité, affectoit sans cesse de condamner en elle en public & en présence des autres Novices ses compagnes ce qu'elle connoissoit dans son cœur. Elle l'humilioit sur ses actions les plus loüables, & lui aïant une fois ordonné de raconter le sujet de l'oraison qu'elle avoit fait après Vêpres, & les sentimens qu'elle y avoit éprouvé; cetté sainte fille lui en aïant fait le détail avec cette simplicité, qui lui étoit si naturelle, la mere maîtresse découvrit en elle tant de graces du Seigneur, un don d'oraison si excellent, qu'elle l'arrêta tout-à-coup, & lui imposa silence, soit pour ne pas décourager les autres Novices, soit pour mettre son humilité à l'épreuve. Elle la traita de bête, de stupide, de superstitieuse, lui ajoûtant qu'elle ne savoit ce qu'elle faisoit à l'oraison, qu'elle n'y avoit que des illusions; que les douceurs, & les consolations, qu'elle y expérimentoit, étoient des marques évidentes de sa foiblesse, & de son défaut de vertu; que c'est ainsi qu'on attire les enfans; que pour l'ordinaire Dieu attire par les croix, par les amertumes, par les delaissemens, & les abandons celles en qui il voïoit assés de force pour les suporter; que ce n'est pas par les douceurs qu'on monte sur le Calvaire, & qu elle ne seroit jamais digne de porter la qualité de fille de la Passion, à laquelle elle aspiroit, si elle n'y arrivoit par les soufrances, les delaissemens, & par une mortification continuelle de tous ses sens.

Cette sainte fille autant convaincuë par les bas sentimens qu'elle avoit d'elle-même, ou par les

diſcours de la mere maîtreſſe, qu'il n'y avoit en elle que ſuperbe, qu'orguëil, qu'amour propre, qu'illuſion, & tromperie du démon, la conjura avec une grande abondance de larmes de la bien humilier, de la faire mourir à tous ſes ſens, & à ſon amour propre par une mortification continuelle.

Elle portoit celle des yeux en un point, dont on trouveroit peu d'exemples. Elle ne vit jamais dans toute l'année de ſon Novitiat le lambris de ſa petite cellule ; & elle a avoüé confidemment à une de ſes compagnes, qui étoit la grande confidente des ſecrets de ſon cœur, & à laquelle nous ſommes redevables des Mémoires, qu'elle nous a laiſſés écrits de ſa propre main de toutes les actions de la mere Agnès : elle lui a avoüé, qu'elle n'avoit jamais vû le viſage des Révérendes Meres de Paris, ni d'aucune de ſes compagnes ; qu'elle ne les connoiſſoit qu'à la voix, & à leur démarche.

Voici un trait ſingulier de ſa mortification des yeux. Il y avoit dans le jardin un oranger ſi chargé de fleurs, qu'il faiſoit le ſujet de l'admiration en même tems que la récréation des Religieuſes. La mere maîtreſſe y menoit quelquefois les Novices, qui ſollicitoient d'abord la ſœur Agnès de le regarder, & de l'admirer : mais c'étoit toujours inutilement : elle leur répondoit agréablement, que la mortification étoit la plus belle de toutes les fleurs, & d'une odeur plus ſuave au Seigneur que les fleurs de cet oranger, & revenoit toujours de la recréation, ſans le regarder.

Je paſſe ſous ſilence ſon auſterité de vie, ſon amour de la pauvreté, ſa charité à l'endroit de ſes Sœurs, ſa contemplation, ſon ſilence qui trouveroit peu d'exemples parmi les plus parfaits

Solitaires. Ce sont des matieres, qui doivent nécessairement revenir dans le détail de ses vertus en particulier. On ne fait que les ébaucher dans l'année de son Noviciat, & on les passe fort légérément.

Ce fut par la perséverance constante dans la pratique de ces vertus, que nôtre sainte fille se disposa à sa profession, qu'elle fit au bout de l'an après une retraite de dix jours, qu'elle passa dans les exercices presque continuels de la priere, de la contemplation, & de toute sorte de mortifications intérieures, & extérieures. Elle reçût durant ce saint tems une si grande abondance de graces, & tant de consolations divines, qu'elle a souvent protesté à ses Novices, lorsqu'elle fut choisie pour être leur maîtresse, ce qu'on dira dans la suite, qu'elle y avoit éprouvé une sorte de béatitude prématurée, & que sa joïe intérieure étoit si sensible, qu'elle se croïoit véritablement dans la gloire, & à la compagnie des bienheureux.

Dès qu'elle eut prononcé ses vœux entre les mains de la Révérende Mere Abbesse, ce qu'elle fit avec un courage, & une ferveur, qui attirerent l'admiration, & les larmes de toute l'assemblée, qui fut très-auguste, & très-nombreuse, elle tomba dans une espece d'extase & de ravissement, & resta quelque tems comme pâmée dans la consideration de la grande grace qu'elle venoit de recevoir. Elle se trouva comme transportée hors d'elle-même, ne se possedant pas par l'excès de la joïe, que lui causoit la qualité d'épouse de Jesus Christ, dont elle venoit d'être honorée. Aussi forma-t-elle dans ce moment des désirs si ardens d'aspirer à la plus haute perfection de son état, qu'elle ne la perdit jamais de vûë jusqu'à la mort.

CHAPITRE III.

Le mépris que la Mere Agnès faisoit du Monde.

C'EST une maxime généralement reçûë dans la morale, autorisée par tous les Peres de la vie spirituelle, que pour être uniquement attaché à Dieu, il faut être entierément dégagé de l'amour du monde, & de l'attachement aux créatures; & celui qui conserve encore dans le cœur quelque affection pour ce qu'il y a de créé, & de terrestre, qu'il ne raporte pas à Dieu, ne sauroit que très-imparfaitement lui être uni. On est très-petit & très-rampant, dit l'Auteur du livre de l'imitation de Jesus-Christ, dès qu'on fait cas de quelque chose, qui n'est pas Dieu, & qu'on ne compte pas pour néant tout ce qui n'est pas cet unique bien. C'étoit l'importante leçon de morale, que saint Paul faisoit autrefois aux Philippiens, lorsqu'il leur disoit que la premiere chose que doivent faire ceux qui aspirent à la perfection chrêtienne, c'est d'oublier le monde, & tous ses apas; c'est de le mépriser, & de le regarder comme une ombre qui passe, comme une fumée qui se dissipe, comme un éclair, un faux brillant, qui paroît tout-à-coup, qui disparoît en un moment; & de porter toutes leurs pensées, tous leurs désirs, toutes leurs affections vers Dieu seul, qui est nôtre unique fin, & nôtre seule béatitude.

La mere Agnès ne perdit jamais de vûë cette

belle leçon du grand Apôtre, & regarda toute sa vie à son exemple tout ce qu'il y a de plus éclatant dans le monde, comme du fumier. Aïant eu pour lui dès sa plus tendre enfance une extrême indiférence, dès que par le vœu de sa profession elle s'en vit entierement dégagée, elle en conçut un si grand mépris, & en détacha si bien son cœur, & ses affections, qu'elle n'en pouvoit sans une extrême repugnance, en entendre seulement parler.

Une de ses sœurs s'avisant un jour d'en ouvrir la conversation à sa présence, elle lui dit avec sa douceur ordinaire „ nous avons, ma „ bonne sœur, tant de merveilles à raconter de „ nôtre Dieu, & des choses celestes, que je ne „ comprens pas comment nous nous avisons de „ parler du monde, & des choses de la terre : „ aïant par nôtre profession fait un divorce „ éternel avec lui, & foulé aux pieds toutes ses „ pompes, & toutes ses maximes, nous ne devons plus le juger digne de nos conversations, „ & de nos entretiens. Lors donc que nous parlons du monde, de ses modes, de ses plaisirs, & de ses maximes nous faisons par là „ sentir, que nous n'en sommes pas entierement détachés, & qu'il nous reste encore „ dans le cœur quelque affection pour lui. Ne „ pouvant d'ailleurs ignorer, ajouta-t-elle, que „ plus nous nous remplissons des idées du monde, plus nous sommes vuides de Dieu ; que „ nôtre esprit étant fort borné, & limité, il ne „ sauroit être en même tems en plusieurs endroits diférens, & oposés ; que s'il est à la „ terre, il n'est pas au Ciel ; s'il s'occupe du „ monde, il s'éloigne de Dieu. Remplissons-le „ donc cet esprit des idées du Ciel, afin que les

„ pensées du monde trouvant la place prise ;
„ elles n'y puissent elles-mêmes trouver aucune
„ entrée. Par là nous l'oublierons entierément ,
„ & nous le bannirons de nos entretiens, &
„ de nos conversations les plus familieres.

Lorsque les personnes séculieres , qui la visitoient , lui donnoient des nouvelles de ce qui se passoit dans le monde , elle ne répondoit rien , & restoit dans un grand silence , bouchant même quelquefois ses oreilles avec du coton , pour ne pas entendre ce qu'elles disoient. Uniquement attentive à épier avec adresse , & sans incivilité détourner la conversation , & la faire tomber sur quelque sujet édifiant , elle le faisoit avec tant d'esprit , & en des termes si vifs , si patetiques , & remplis de tant d'onction , que les personnes les plus attachées au monde , & à leurs plaisirs , se retiroient si édifiées de sa conversation , qu'elles publioient hautement , que ce n'étoit pas à une fille religieuse , qu'elles avoient parlé , mais à un Ange. Plusieurs y sont venus grands pécheurs , qui en sont rétournés grands pénitens. Ses paroles étoient comme des fleches aiguës , qui lui perçoient le cœur.

On a vû des ennemis irréconciliables se reconcilier au sortir de sa conversation , des pécheurs endurcis fondre en larmes , & entrer dans la route de la plus severe pénitence. On a vû des femmes mondaines esclaves de leurs parures , de leur luxe , & de leur vanité , y renoncer entierement pour se revêtir , suivant le précepte de l'Apôtre de pudeur , & de modestie. On a vû souvent de jeunes Demoiselles de qualité , favorisées de toutes les graces de la nature , & des biens de la fortune , élevées , & destinées par leur famille pour le monde , & le grand monde ,

renoncer après avoir écouté attentivement les leçons ſalutaires de cette ſainte fille, aux partis les plus avantageux, & les plus honorables, pour ſe retirer dans l'obſcurité d'un cloître, & n'y avoir pas d'autre époux que Jeſus-Chriſt.

Quelque illuſtre, & pieuſe d'ailleurs que fût ſa famille, jamais elle n'en parloit, jamais elle ne demandoit de ſes nouvelles. Elle n'avoit avec ſes parens d'autre commerce que celui qu'elle avoit pour eux auprès de Dieu dans la ferveur de ſes prieres, & de ſes oraiſons. On n'a jamais oüi ſortir de ſa bouche une ſeule parole de ſa naiſſance, des emplois, & des richeſſes de ſa maiſon, de ſes alliances, des dignités que ſes freres occupoient dans l'Egliſe, & dans le monde; & lorſque quelqu'un en ouvroit le diſcours, ſoit parmi ſes ſœurs, ſoit parmi les perſonnes ſéculieres, qui la viſitoient, elle répondoit en ſi peu de mots, & ſi brievément, qu'il étoit aiſé de comprendre, que ces ſortes de diſcours, bien loin de lui être agréables, lui déplaiſoient fort; & que ſi on vouloit la faire parler, il falloit la mettre ſur quelque ſujet plus édifiant, plus conforme, & plus convenable à ſa profeſſion.

C'eſt ce que ſon Confeſſeur a ſouvent expérimenté: il le raporte lui-même dans un abrégé, qu'il a donné au public de la vie de cette ſainte fille, peu de tems après ſa mort; & c'eſt dans cet ouvrage, qu'on a puiſé ſes principales vertus. (Le témoignage d'un Confeſſeur auſſi éclairé, & auſſi pieux que l'a été le Révérend Pere Marc de Baudun, ne pouvant raiſonnablement être regardé comme ſuſpect.) Ce Révérend Pere, raporte que voulant l'éprouver, il affectoit quelquefois de lui parler de l'état de ſa famille, & des affaires de ſon Couvent; elle l'écoutoit à la verité par

respect, mais sans dire mot, & dans un grand silence; que dès qu'il changeoit de discours, qu'il la mettoit sur la spiritualité, elle étoit un torrent, qu'il ne pouvoit ni tarir, ni arrêter, ni suivre; qu'elle disoit de si belles choses, qu'il en étoit charmé, & comme extasié. Elle parloit, ajoute-t-il, d'un ton de voix si fervent, & si patetique, qu'il se sentoit lui-même tout embrasé du feu de l'amour divin. C'étoit, conclut ce Révérend Pere, la secheresse même, lorsqu'il s'agissoit de parler des choses de la terre, l'éloquence même lorsqu'elle discouroit des celestes.

Elle avoit un frere Ecclesiastique Archidiacre dans la Métropole de Roüen, & Grand-Vicaire forain de Monseigneur l'Archevêque à Pontoise, homme d'un mérite très-distingué: il avoit pour cette sœur l'amour le plus tendre, & véritablement fraternel. Souhaitant passionnement, pour se dédommager de son absence, d'entretenir un doux, & saint commerce de lettres avec elle, il n'en trouvoit pas le moïen. Il avoit beau profiter de toutes les occasions, qui se présentoient, pour lui donner de ses nouvelles, lui demander des siennes, & de celles de sa famille; il n'en recevoit jamais de réponse, tant cette sainte fille étoit détachée du monde, & de ses parens. Il s'avisa d'un expedient, qui lui réüssit: ce fut de ne lui parler à l'avenir dans ses lettres que de spiritualité, de lui demander des conseils sur la conduite, qu'il devoit tenir dans l'emploi, dont il étoit chargé; & de lui communiquer ses peines intérieures. Dès qu'il eut changé de stile, sa sœur changea de conduite: elle lui répondit fort ponctuellement; ce qu'elle n'avoit jamais encore fait; & ses lettres furent pour lui des leçons très-salutaires, & des sources inépuisables de conso-

ſation. Il les liſoit, & les reliſoit non ſeulement avec complaiſance, mais avec vénération. Il en faiſoit le ſujet de ſes réflexions : ce qui lui fut d'un grand ſecours, pour arriver au dégré de perfection, auquel il s'éleva. Il ſeroit fort à ſouhaiter que ces lettres euſſent été tranſmiſes au public : ce ne ſeroit pas un petit trait, pour embellir l'hiſtoire de la vie de la Mere Agnès : on pourra en juger par les exhortations, qu'elle faiſoit aux Novices, lorſqu'elle fut choiſie, pour être leur maîtreſſe, & par celles qu'elle faiſoit à ſa communauté, lorſqu'on l'eut élevée à la dignité d'Abbeſſe : on les raportera à ſon lieu. Il faut revenir à ſon mépris du monde, & à ſon extrême indiference pour ſes plus proches parens.

Monſieur ſon frere, & Madame ſa belle-ſœur étant venus d'Aix à Marſeille, pour lui faire viſite, peu de tems après leur mariage, la mere portiere ſe hata de lui aporter cette bonne, & agréable nouvelle. Elle n'en fut pas plus émuë, que ſi on lui avoit parlé des perſonnes du monde les plus indiferentes : elle n'en témoigna pas la moindre joïe, & ne ſe hata pas même de ſe rendre au parloir. La mere portiere avoit beau lui dire de doubler le pas, pour ne pas faire languir des perſonnes de cette conſideration : elle ne donnoit pas la moindre attention à ſes paroles, & s'y rendit avec ſa modeſtie ordinaire. Après avoir ſalüé ſon frere, & ſa belle ſœur, elle ſe jetta ſur la morale, & leur fit un long diſcours ſur le néant de toutes les grandeurs mondaines, ſur leur inconſtance, leur vanité, & leur peu de durée, ne s'aviſant pas même de leur demander des nouvelles de leurs autres parens : elle n'y auroit certainement pas penſé, ſi une des ſœurs, qui ſuivant l'uſage des Capucines l'accompagnoit au

parloir, ne le lui eût rapellé : encore eut-elle beaucoup de peine à le faire, si grand & si parfait étoit son oubli du monde, & des créatures. Elle avoit pour devise, *Mourir au monde, à soi-même, & à tout ce qu'il y a de créé.* Maxime qu'elle ne perdit jamais de vûë, & qu'elle porta toute sa vie au plus haut dégré de perfection.

En voici un autre exemple : j'en passe plusieurs sous silence. La Révérende Mere Abbesse voulant donner à nôtre sainte fille la consolation de voir une de ses niéces de l'âge de quatre-à-cinq ans, permit par une condescendance, qui n'est pas ordinaire chés les Capucines, de la faire entrer dans le Couvent, & de la faire passer par le Tour. Comme elle étoit tout-à-fait aimable, elle attiroit l'admiration de toutes les Religieuses : chacune aplaudissoit à ses petites manieres fort engageantes ; mais nôtre sainte fille ne daigna pas seulement jetter un regard sur elle : on eut beau la solliciter par tout ce qui peut le plus flater la curiosité d'une tante ; elle fut ferme, & inébranlable dans sa résolution ; & quelques Religieuses voulant lui faire remarquer la richesse de ses habits, qui étoient d'une étofe d'or, elle se contenta, sans les regarder, de leur répondre, que tout cela n'étoit que vanité, & que poussiere, & des objets indignes de l'attention, & de l'estime des personnes Religieuses, qui aïant renoncé au monde, & foulé aux pieds toute ses vanités, devoient les regarder avec mépris, ou pour le moins avec une grande indiference.

Une de ses confidentes s'avisa de lui dire un jour que le monde avoit pour elle une grande estime, qu'elle devoit le connoître par les visites fréquentes, qu'elle recevoit des premieres Dames de la Province, qu'elle lui nomma. „ Hélas !

„ ma chere sœur, lui dit-elle en soûpirant, „ que sont toutes ces grandeurs, dont vous me „ parlés, & dont vous me paroissés faire un si „ grand cas ? si je les considere en elles-mêmes, „ je n'y vois que néant, que poussiere, qu'illu- „ sion. Si je les regarde dans l'essence de Dieu, „ elles ne sont qu'un petit point imperceptible : „ je n'y apperçois rien, qui mérite nôtre estime ; „ ne m'en parlés donc jamais, si vous voulés „ que je vous écoute avec plaisir. Parlés-moi „ des grandeurs de mon cher Maître ; c'est en „ lui seul que nous trouvons les véritables, & „ solides grandeurs : tout le reste n'est que songe, „ tout le reste n'est que fumée, ou tout au plus „ qu'un faux brillant.

Ce grand mépris, qu'elle avoit pour le monde, ne s'étendoit pas jusqu'aux personnes mondaines : bien loin de là : elle étoit très-industrieuse à les excuser, & même à les justifier. Elle leur compatissoit, & ne les condamnoit pas : elle prenoit même leur défense, lorsque quelqu'une de ses sœurs par un zele indiscret les blamoit à sa présence, leur disant qu'il ne falloit jamais juger de personne ; que sous les habits les plus magnifiques il y avoit souvent des haires, & des cilices cachés, & quelquefois les vertus les plus héroïques sous le luxe aparent ; qu'il falloit d'ailleurs considerer que les personnes, qui vivent dans le monde, & sur tout dans le grand monde, n'ont pas cette abondance de graces, que reçoivent les personnes, qui vivent dans le Cloître ; que les violences continuelles qu'elles sont obligées de s'y faire, pour éviter le péché, & toutes les occasions, qui les y portent, sont d'un grand poids devant Dieu, & de grands sujets de mérite pour elles. C'est ainsi que detestant le

monde, & toutes ses maximes, elle aimoit & compatissoit aux personnes, qui par leur état, & leur profession s'y trouvoient malheureusement engagées.

CHAPITRE IV.

L'esprit de mortification de la Mere Agnès.

RENONCER à tout ce qui fait plaisir en la vie; recevoir de la main de Dieu avec une humble, & parfaite soumission tout ce qui fait de la peine: vaincre en tout & par tout les répugnances de la nature; combattre toutes les inclinations de la chair, la crucifier avec sa concupiscence; livrer une guerre continüelle à toutes ses passions, & à tous ses sens; ne les contenter en rien, non pas même en ce qu'il y a de plus innocent, éloigner entierément de soi tout ce qui peut les flater, & leur plaire, c'est dans le langage de saint Paul, faire de soi-même une hostie vivante, immolée sur l'Autel de Jesus-Christ crucifié par la mortification de tous ses membres. C'est ce que la Mere Agnès pratiqua durant tout le cours de sa vie. Elle avoit commencé ce genre de mortification dans sa vie séculiere: mais dès le moment que par son entrée en réligion, & par sa profession elle se fut dépoüillée du vieil homme, & revêtuë du nouveau, elle courut avec tant de rapidité dans cette carriere, & s'y porta avec tant d'excès, qu'il fallut souvent l'autorité de ses Supérieures, & celle de ses Confesseurs, pour l'arrêter, &

moderer ſon trop grand zele.

Toute ſa vie ne fut qu'une guerre continuelle contre ſoi-même : elle traita toujours ſon corps quoique parfaitement aſſujetti à ſon eſprit, avec tant de rigueur, & ſi peu de ménagement, que ſes Supérieures apréhenderent d'abord qu'elle n'en perdit l'eſprit. Ce fut la raiſon qu'elles lui allegueren, pour la porter à moderer ſes pratiques de pénitence trop fréquentes, & trop ſeveres, & à ne pas ſe laiſſer emporter ſur tout au commencement à un zele trop outré. „ Hélas ! mes bon-„ nes meres, lui répondit-elle, que je ſerois heu-„ reuſe, ſi je pouvois être eſtimée folle de tou-„ tes mes ſœurs, pourvû-que d'ailleurs je fuſſe „ ſage aux yeux de Dieu ! la ſageſſe des hom-„ mes eſt une pure folie devant le Seigneur : ce „ n'eſt qu'un petit ſoufle de vanité, & d'amour „ propre que la ſainteté de ma profeſſion m'o-„ blige de mépriſer. Soufrés, mes Révérendes „ Meres, que je dompte l'ennemi dangereux, „ & irréconciliable, que je porte avec moi dans „ le plus intérieur de moi-même : je ne le puis „ que par une généreuſe, & conſtante mortifi-„ cation de tous mes ſens, & par le crucifi-„ ment continüel de ma chair. N'ignorant pas „ néanmoins que l'obéïſſance vaut mieux que les „ ſacrifices, je me ſoumets aveuglément à vos „ avis ſalutaires, & vous promets de ne rien „ faire à l'avenir que ce que vous aprouverés, „ & que vous me permettrés. " Elle le fit en éfet, & régla toutes ſes auſtérités corporelles par l'obéïſſance. Elle ne donna jamais néanmoins quoique ce ſoit à ſes ſens. Elle leur livra une guerre continüelle, qui ne finit qu'avec ſa vie, ne leur accordant rien de tout ce qui pouvoit leur plaire, & le contenter.

Elle porta si loin la mortification des yeux, qu'elle a avoüé à une de ses confidentes, & souvent par obéïssance à son Confesseur, qu'elle n'avoit jamais regardé personne en face depuis son entrée dans la Réligion; qu'elle ne connoissoit les sœurs, celles-mêmes qui lui étoient les plus familieres, que par leur démarche, & le ton de leur voix; qu'elle avoit passé plusieurs années sans savoir comment le Couvent étoit fait, non plus que la chambre qu'elle habitoit. On ne lui vit jamais le blanc des yeux; & une des sœurs, qui lui étoit fort afidée, a souvent dit, & laissé par écrit, que l'aïant long tems observée de près, & suivi toutes ses démarches avec une extrême attention, elle ne l'avoit jamais surprise les yeux ouverts, mais toujours fixés à terre. Lorsqu'elle étoit maîtresse des Novices, elle n'en regarda jamais aucune en face: ce qui donna occasion à une des plus simples de lui dire un jour, *Comment pouvés-vous, ma chere Mere, connoître nos défauts, & nos imperfections, ne nous regardant jamais le visage?*
„ Ma fille, lui répondit-elle, vôtre visage étant
„ l'ouvrage de Dieu, qui est parfait, n'a rien
„ à reformer: il seroit donc fort inutile de le
„ regarder: mais j'observe avec grand soin
„ avec toute sorte d'aplication vos actions, vos
„ gestes, vos démarches, vos paroles, vos habi-
„ tudes; & j'y trouve toujours beaucoup à re-
„ former. "

Elle ne regardoit ni fleur, ni fruit, ni arbre, ni images, ni rien de tout ce qu'on lui présentoit pour exciter sa curiosité, jusques-là qu'on ne put jamais la porter à jetter un regard sur une Crêche fort devôte, & assés curieuse, que les Capucines de Marseille, pour honorer le mistere de l'Enfance du saint Enfant Jesus, dressent toutes

les

les années la veille de Noël dans l'intérieur de leur Couvent. C'étoit inutilément qu'on lui répréſentoit que la vûë d'un objet auſſi ſaint & auſſi ſacré ne pouvoit être que très-agréable à Dieu ; qu'elle n'étoit pas opoſée à la mortification des yeux, qu'au contraire elle excitoit la ferveur ; la pieté & l'amour de ce Miſtere de l'amour par excellence. Elle répondoit, pour s'en défendre ; que la vûë de l'eſprit l'excitoit beaucoup mieux que celle du corps ; que la vûë extérieure ne ſervoit de rien, ſi elle n'étoit accompagnée de la vûë intérieure ; & que cette derniere n'avoit pas beſoin du ſecours de la premiere, ajoûtant que pour jetter les yeux du corps ſur la répréſentation d'un ſi grand, & ſi auguſte Miſtere, il falloit les avoir purs, & innocens ; & que les ſiens étant abominables aux yeux de Dieu, ils étoient abſolument indignes de joüir d'un tel bonheur.

On paſſe ſous ſilence cent autres traits de cette nature raportés dans les Mémoires, qu'on nous a remis : mais on ne ſauroit taire la mortification extraordinaire qu'elle pratiqua, lorſque la Reine de France Anne d'Autriche paſſant par Marſeille, entra avec toute ſa Cour dans le Couvent des Capucines. Notre ſainte fille ſe cacha, & ſe mêla parmi les Novices au fond du chœur, & ne jetta pas un regard ſur cette Princeſſe, ni ſur les Dames de ſa Cour. Cette action n'a pas beſoin d'être relevée : elle l'eſt aſſés par elle-même ; & ceux qui ſentent l'impreſſion que fait la curioſité dans un eſprit, & dans un cœur en pareilles occaſions, admireront ſans doute cet acte de mortification, autant qu'il eſt admirable. Il faut être bien maître de ſoi-même, pour ne pas ſe laiſſer vaincre en une rencontre ſi delicate.

Elle ne traitta pas mieux ses autres sens, ni avec moins de rigueur. Jamais elle ne sentit fleur, ni aucune espece de bonne odeur ; & pour mortifier son odorat, elle faisoit des actions, que la prudence engage de taire, pour ne pas blesser la délicatesse du lecteur. Elle ne prêta jamais l'oreille au son des instrumens, ni des belles voix, moins encore aux discours flateurs, complaisans, vains & inutiles, aux nouvelles du monde, ni à quoi que ce fût, capable de contenter sa curiosité, n'écoutant avec complaisance que celles de ses sœurs, qui lui parloient de Dieu, & des choses céléstes. Elles étoient si bien prévenuës là-dessus, que dès-qu'elles la voïoient paroître, & aprocher dans le tems qu'elles parloient ensemble, & qu'elles s'entretenoient de choses indiferentes, elles changeoient d'abord de discours. *Voici la Mere Agnès*, disoient-elles : *parlons de Dieu, ou de quelque autre sujet édifiant, sans quoi nous aurons certainement la correction.* Elle marchoit toujours d'un pas grave, & modeste, les mains dans la manche, même dans les plus grandes chaleurs de l'Eté ; & elle portoit si loin la délicatesse de sa conscience sur cet article, qu'elle n'a jamais touché la main à personne, ni permis à qui que ce fût, de toucher les siennes, jugeant cette liberté peu convenable à des personnes Religieuses.

Il n'est point d'innocente cruauté qu'elle n'ait inventé, pour mortifier sa chair, & les sens de l'attouchement ; elle portoit jour & nuit une grande ceinture, & des bracelets de fer armés de pointes aiguës, qui entroient bien avant dans sa chair ; & quoiqu'elle n'eût que la peau collée sur les os, & qu'on eût pû dire d'elle ce que sainte Therese disoit autrefois de saint Pierre

d'Alcantara, qu'elle étoit comme un tronc d'arbre sec, & aride, qui n'avoit que la simple écorce, elles ne laissoit pas de prendre tous les jours, & même deux ou trois fois par jour des disciplines sanglantes l'espace d'un quart d'heure, & souvent au-delà, avec tant de ferveur, que le sang, qui couloit, ensanglantoit quelque-fois le pavé.

A peine dormoit-elle deux ou trois heures dans la nuit sur des ais couverts d'une grosse toile, dans laquelle, pour ne pas paroître singuliere, elle mettoit très-peu de paille ; & comme elle regardoit le tems, qu'elle donnoit au sommeil comme un tems très-mal emploïé, elle passoit souvent les nuits entieres sans se coucher, dans cet exercice de l'Oraison, & de la contemplation. Si quelqu'une de ses sœurs lui faisoit des reproches sur ses trop longues veilles comme très-préjudiciables à sa santé, elle répondoit qu'il ne convenoit pas de donner tant de tems au repos de son ennemi : ce que Jesus-Christ, ajoutoit-elle, a bien voulu nous aprendre, lorsqu'il nous a dit dans l'Evangile, *Veillés & priés, de crainte de surprise en tentation.* Elle ne s'étendoit jamais dans le lit, n'usant l'hiver comme l'été que d'une seule, & très-pauvre couverture.

On ne la vit jamais aprocher du feu, quelque extrême que pût être la rigueur de la saison. Ses pieds s'étant une fois gélés par le grand froid, qu'elle avoit enduré, promenant long tems sans sandales dans la nége, on fut contraint de lui arracher l'ongle du gros orteil, sous laquelle on trouva des vers, qui l'avoient rongée jusqu'à l'os. Elle n'avoit pourtant jamais formé là-dessus la moindre plainte.

Quelque accablée qu'elle pût être de travail,

& d'infirmité, jamais elle ne s'assit, ni s'apuïa au Chœur pendant les Offices, qui sont très-longs chés les Capucines, puisqu'elles récitent le grand Office, & d'une maniere aussi lente que dévote. Quelque sœur charitable prenant la confiance de lui répréсenter, que les autres Religieuses trouvoient fort mauvais de la voir rester debout au Chœur même pendant la lecture des Leçons, ce qui est contraire à l'usage, elle lui répondit avec sa douceur ordinaire, *Je vous assure, ma chere Sœur, que je n'y prens pas garde.* Elle a avoüé à une de ses confidentes, que dès qu'elle vouloit s'asseoir, elle sentoit une vertu secrete, mais forte, qui la relevoit, & qu'elle n'étoit pas bien maîtresse de lui resister. Elle faisoit toutes ses lectures spirituelles à genoux, de sorte que dans toute la journée elle n'étoit assise qu'au Refectoir, & au travail commun: ce qui n'étoit pas une petite mortification, qui duroit toute la vie. Elle étoit en un mot insatiable du désir de soufrir, & de se mortifier, sur tout lorsqu'il s'agissoit du goût, & de l'apetit. Elle a porté cette mortification au dernier excès.

Elle a pû dire avec le saint homme Job que les larmes, & les soupirs ont toujours précedé son manger, qui étoit plûtôt une pénitence qu'une refection. Depuis son entrée en Religion jusqu'à sa mort elle ne but jamais de vin, ne soufrant pas même dans ses maladies, qui étoient fort fréquentes, qu'on mît dans l'eau, qu'elle bûvoit, quelque morceau de pain brulé, quelques grains d'orge, ou certaines herbes, pour en temperer la crudité, disant, pour mieux couvrir sa mortification, que son estomac ne pouvoit soufrir que l'eau pure: elle n'en bûvoit pas

même autant qu'il en falloit, pour apaiser sa soif. On l'a vûë souvent passer les huit jours entiers sans boire dans les plus grandes chaleurs de l'été. Elle portoit toujours de l'absinthe dans la bouche, pour corriger le goût des alimens qu'elle prenoit. Elle a pû dire avec le saint Roi David, qu'elle mêloit toujours son pain avec la cendre, & son breyage avec ses larmes. Elle a en éfet souvent avoüé à ses confidentes, qu'elle ne trouvoit rien de si dur, & de si austere dans la vie, que cette nécessité de manger & de boire, pour soutenir un miserable corps, qui doit un jour servir de pâture aux vers, & qui nous empêche de nous aller joindre à Dieu, qui est nôtre derniere fin, & nôtre souveraine béatitude. Aussi mangeoit-elle si peu, que les Religieuses ne pouvoient comprendre comment elle pouvoit vivre. Ce qu'elles nous ont laissé par écrit de la vie de cette sainte fille, est si extraordinaire, que quoi-qu'apuïé du témoignage de son Confesseur, on n'ose le détailler de crainte de se rendre incroïable.

Elle auroit très-souvent passé les semaines entieres, sans rien prendre, si les Officieres du Couvent, pour l'en empêcher, n'y avoient donné toute leur attention, & souvent, sur tout lors qu'elle fut Abbesse, elle trompa leur vigilance par d'innocentes adresses, & passoit les journées entieres sans prendre aucune nourriture. Elle ne mangeoit d'aucune espece de fruit, hormis qu'il fut gâté, & choisissoit toujours le pain le plus dur, le plus noir, & le plus insipide, disant, lorsqu'on vouloit le lui cacher, que chacun consultoit son goût & son apetit, que son estomac s'accommodoit mieux de ce pain que du blanc, & du mollet. On ne finiroit jamais cette

matiere, si on entreprenoit de détailler toutes les innocentes adresses dont elle se servoit, pour mortifier son goût, & crucifier sa chair : ce détail porteroit trop loin, & ennuïeroit le lecteur.

Les Religieuses, qui aimoient tendrément cette sainte fille, & qui la connoissoient d'un temperament très-délicat, & habituellement infirme, ne voïoient qu'à regret la vie austere, & crucifiée, qu'elle menoit, & qu'elle ne pouvoit leur cacher, quelque précaution qu'elle prît pour cela. La charité compatissante, qui les animoit toutes, & qui est véritablement le caractere distinctif de ce saint Monastere, les portoit à faire des plaintes continüelles aux Abbesses, aux Confesseurs, aux Provinciaux, & même aux Généraux dans leurs visites ; & après leur avoir fait un détail fidéle de toutes ses pratiques austeres, elles les suplioient avec toute sorte d'instance de moderer son zele trop outré, & l'extrême rigueur, avec laquelle elle traitoit son corps.

Les Supérieurs pénetrés des mêmes sentimens de compassion par le détail, que presque toutes les Religieuses de la Communauté leur faisoient d'un genre de vie si extraordinaire, & qui paroissoit n'avoir rien d'humain, donnoient aisément dans leur sens ; & après avoir ôté à cette sainte fille tous les instrumens de pénitence, dont elle se servoit, ils lui ordonnoient en plein Chapitre de suivre en tout la Communauté, & de se contenter des austerités corporelles de son état, & de sa profession, lui défendant absolument d'y rien ajoûter, sans une permission expresse du Pere Confesseur, ou de la Mere Abbesse.

Dieu seul témoin des sentimens de son cœur

connoissoit la peine extrême, que cette sainte fille éprouvoit dans ces traverses & ces contradictions, dans tous ces ordres & ces défenses. Néanmoins comme elle ne cherchoit en tout ce qu'elle pratiquoit, que la seule volonté de Dieu, qu'elle envisageoit dans celle de ses Supérieurs, elle se soumettoit aveuglément, sans repliquer une seule parole ; & après leur avoir remis tous les instrumens de sa pénitence, elle se retiroit avec une grande tranquillité d'esprit & de cœur, jugeant que la multitude de ses péchés la rendoit indigne de toutes ces saintes pratiques. Cependant qu'arrivoit-il ? Cas admirable ! les Supérieurs, soit Généraux, soit Provinciaux, soit Confesseurs, soit Abbesses, ne lui avoient pas plûtôt prescrit ces régles, fait ces sortes de défenses, ôté tous les instrumens de sa pénitence, qu'ils sentoient intérieurement un secret répentir, qui les déchiroit ; & ne pouvant resister à des mouvemens, & à des remords si pressans, ils se voïoient comme forcés de la rétablir dans son premier état, de lui rendre tous les instrumens de pénitence, qu'ils lui avoient ôté, de revoquer toutes les défenses qu'ils lui avoient faites, de lui permettre de suivre en tout les attraits de la grace, de vivre à l'avenir comme elle avoit vecû jusqu'alors ; & ils y ajoûtoient même le mérite de l'obéissance, qu'elle leur demandoit : ce qu'ils exécutoient toujours avant la fin de leur visite. Ecoutons comme parle là-dessus un de ses Confesseurs. C'est le Révérend Pere Marc qu'on a déja cité.

„ Je puis, dit-il, attester avec verité qu'étant „ Provincial après avoir oüi les plaintes chari- „ tables que la plûpart des Religieuses me por- „ terent dans le cours de mes visites, sur le

„ genre de vie, que menoit la Mere Agnès, je
„ ne balançai pas un moment à former la réso-
„ lution de le lui interdire, & de la reduire pré-
„ cisément aux règles, & aux pratiques de la
„ Communauté. J'assemblai pour cela les Reli-
„ gieuses à la salle du Chapitre; & après avoir
„ dit vivément mes sentimens à cette bonne
„ Mere, je lui ordonnai publiquement de me
„ remettre tous les instrumens de sa pénitence:
„ ce qu'elle fit sur le champ. J'avouë que j'en
„ fus éfraïé; je lui défendis de veiller après
„ Matines, & lui commandai de manger tout
„ ce qu'on lui servoit au Refectoir, selon la
„ portée de son estomac, & de se conformer en
„ tout aux pratiques de la Communauté, qui
„ étant très-saintes, & fidélement gardées dans
„ l'esprit intérieur, sufisoient pour la rendre elle-
„ même une grande sainte, lui ajoûtant que les
„ actions les plus extraordinaires n'étoient pas
„ toujours les plus parfaites, qu'elles étoient sou-
„ vent sujetes à la vanité, à l'amour propre, &
„ à l'illusion.

„ A peine eus-je fini mon discours, & ter-
„ miné ma visite, continuë ce Révérend Pere,
„ que je sentis en moi-même un vif regret de ce
„ que je venois de faire. J'apréhendai d'abord,
„ d'avoir plûtôt suivi l'inclination naturelle des
„ Religieuses, qui par leurs plaintes charitables,
„ souvent réïterées m'avoient inspiré ce senti-
„ ment, que l'esprit de Dieu, que je n'avois pas
„ assés consulté. Mes réflexions augmentoient
„ mon trouble, & mon remord; & je me sentis
„ intérieurement pressé de revoquer toutes mes
„ défenses, de rendre à cette sainte fille tous
„ les instrumens dé pénitence, que je lui avois
„ ôtés, de la laisser tranquillement travailler à

„ ſa perfection, & ſuivre les voïes, par leſ-
„ quelles le Seigneur l'avoit juſqu'alors attirée à
„ lui. Ne croïant pas pouvoir en conſcience re-
„ ſiſter à ces mouvemens intérieurs, & à tous
„ ces remords, que je ſentois en moi-même,
„ je rappellai cette ſainte fille, & en préſence
„ de la Révérende Mere Abbeſſe, & de ſes Aſſiſ-
„ tantes, je lui remis tous ſes inſtrumens de pé-
„ nitence, & lui permis de continüer le train
„ de vie, qu'elle avoit commencé; & afin
„ qu'elle s'en acquittât avec plus de perfection,
„ je lui accordai le mérite de ſainte obéïſſance,
„ qu'elle me demanda. Je ſentis en même tems
„ toutes mes inquiétudes, tous mes troubles,
„ tous mes remords diſſipés. J'ai éprouvé, ajou-
„ te-t-il, pluſieurs fois la même choſe, dans le
„ tems que j'étois le Confeſſeur de la Commu-
„ nauté. Le même cas eſt arrivé dans toutes ces
„ circonſtances à pluſieurs Confeſſeurs, qui ſont
„ venus après moi, à pluſieurs Provinciaux, &
„ à deux Généraux dans le cours de leurs vi-
„ ſites.

La Révérende Mere Agnès de Tours premiere Abbeſſe des Capucines de Marſeille avoit ſouvent permis à nôtre ſainte fille de ſuivre ſes exercices ordinaires, malgré les plaintes continüelles, que la plûpart des Religieuſes lui portoient ſur ſon genre de vie. Ne pouvant néanmoins reſiſter quelquefois à leurs inſtances réïterées, elle lui interdiſoit toutes ſes pratiques auſteres, & la reduiſoit aux exercices de la Communauté. Comme elle enviſageoit Dieu, dans ſon Abbeſſe, elle ſe ſoumettoit ſans replique à ſes ordres, quoi qu'elle eût des permiſſions contraires de pluſieurs Provinciaux, & de deux Généraux.

La Mere Abbeſſe ne lui avoit pas plûtôt fait ces ſortes de défenſes, preſcrit ces loix, qu'inſpirée de Dieu elle la rétabliſſoit dans ſon premier état, diſant aux Religieuſes, qui la blamoient ſur un changement ſi ſubit, qu'elle ne pouvoit faire autrement, ſans ſe rendre coupable par ſa reſiſtance à la volonté de Dieu, qui lui diſoit intérieurement, mais d'une voix forte & preſſante, de la laiſſer ſuivre les mouvemens du ſaint Eſprit qui la conduiſoit lui-même. Parmi les commandemens qu'elle lui avoit fait, il lui étoit ordonné de ſe coucher préciſément à huit heures. Elle l'exécuta le même jour : entrant dans ſa chambre elle ſe mit à genoux, ſuivant la pieuſe coûtume des Capucines, pour dire l'*Ave Maria* : elle ſe trouva tout-à-coup comme ravie en extaſe, &abſorbée en Dieu, remplie d'une ſi grande abondance de graces & de conſolations, qu'elle ne penſa plus au commandement que la Mere Abbeſſe lui avoit fait. Celle-ci fort attentive à examiner toutes les demarches de cette ſainte fille, alla quelques momens après huit heures, voir ſi elle étoit couchée ; & la trouvant encore à genoux, elle lui en fit une forte & vive correction, la traitant de déſobéïſſante, de ſuperſtitieuſe, d'hipocrite.

La pauvre fille toute confuſe ſe jugeant elle-même encore plus coupable que la Mere Abbeſſe ne le diſoit. s'humilia, confeſſa ſa faute, en demanda pardon, & la pénitence telle qu'elle jugeroit à propos de lui impoſer, ajoutant néanmoins pour l'édification de ſa Supérieure, qu'elle avoit bien voulu obéïr à ſon ordre, que c'étoit dans ce deſſein qu'elle s'étoit retirée à ſa chambre préciſément à huit heures, mais que s'étant miſe à genoux pour dire l'*Ave Maria*, Dieu

par sa miséricorde avoit répandu de si grandes consolations dans son ame, qu'elle n'avoit pas aperçû le tems qu'elle y avoit passé. Elle fit cette réponse avec une si grande humilité, & l'accompagna de tant de ferveur, que la Mere Abbesse remplie elle-même de l'Esprit de Dieu, connut que cet Esprit conduisoit cette sainte fille, & que de mettre obstacle au genre de vie, qu'elle menoit, c'étoit s'oposer à ce même Esprit. En l'embrassant tendrément elle lui dit, „ perseverés, ma chere fille, dans vos saintes „ pratiques : je vous permets de veiller, de „ prier, de mortifier vôtre corps par l'exercice „ de la pénitence, & vous promets de ne plus „ écouter les Sœurs sur vôtre sujet, de vous „ laisser vivre selon l'Esprit, qui vous anime. " Elle le fit en éfet, & depuis ce tems là, elle ferma les oreilles à toutes les plaintes, & aux clameurs des Religieuses.

Il ne seroit pas aisé de faire sentir les peines intérieures, que causerent à cette sainte fille les traverses, & les contradictions continüelles qu'elle éprouvoit de la part de ses Sœurs, par raport à la vie crucifiée, qu'elle menoit. Elles furent de son propre aveu la plus grande croix, qu'elle ait jamais soufert dans la Religion ; & quelque grand que fût d'ailleurs son amour pour les soufrances, elle a souvent avoüé à ses Confesseurs, que celle-là étoit trop pesante pour ses foibles épaules, qu'elle l'accabloit quelquefois, ne pouvant comprendre, (disoit-elle,) comment ses Sœurs la voïant coupable de mille & mille défauts, sujete à mille & mille imperfections, elles ne lui relevoient néanmoins devant tous les Supérieurs, & ne lui faisoient de cas que de la pénitence qu'elle étoit obligée de faire pour

l'expiation de ses péchés. „ Quoi ? ajoutoit-elle ; „ lorsque je me suis présentée pour être reçuë „ dans la Religion, on m'a d'abord dit que la „ vie d'une Capucine étoit une vie pénitente, „ & une pénitence continuelle ; qu'elles ne por- „ toient le nom de filles de la Passion, que „ parce-que leur vie les attachoit continuelle- „ ment à la croix de Jesus-Christ. C'est la pre- „ miere instruction qu'on m'a donné, le pre- „ mier lait, (pour ainsi dire,) que j'ai succé, „ en y entrant : c'est ce que j'ai solemnellément „ promis à ma Profession ; & infidele que je „ suis, je n'ai pas encore commencé d'accomplir „ ma promesse. On ne voit en moi que déli- „ catesses, que sensualité, que foiblesse, & que „ defauts. Par une fausse charité on ferme les „ yeux sur tout cela ; & on ne cesse de me „ faire un crime à toutes les visites de nos Su- „ périeurs d'une prétenduë austerité, (je dois le „ confesser à ma confusion,) dont je me vois „ bien éloignée. N'est-ce pas là une bisarrerie, „ & une espece de renversement de raison & de „ Religion ? " Elle ne prétendoit pas certaine- ment cette sainte fille, blâmer par ses discours, & condamner la charité de ses Sœurs : elle étoit trop pénetrée d'estime pour elles : mais elle auroit fort souhaité d'arrêter leur zele trop charitable, & trop onereux pour elle.

Elle n'en vint jamais à bout ; c'est une croix qu'elle porta toute sa vie, & qui la conduisit jusqu'au tombeau. Les Sœurs qui ne la regardoient pas dans le même point de vûë qu'elle se regardoit elle-même, qui avoient d'ailleurs pour elle un amour très-tendre, & très-compatissant, ne pouvoient se consoler de la liberté que les Supérieurs lui donnoient de continüer ce genre

de vie, qui leur paroiſſoit afreux. Elles n'attendoient que l'occaſion de renouveller leurs plaintes avec plus d'inſtance, qu'elles n'avoient jamais fait, ſur tout lorſquelles virent que ſon âge avancé, que ſes infirmités continüelles la mettoient hors d'état de ſoûtenir un genre de vie auſſi auſtere. Cette occaſion ſe préſenta bientôt par la viſite du Révérend Pere Denis de Nîmes alors Provincial: elles renouvellerent leurs plaintes, & engagerent ce Révérend Pere, à lui faire les mêmes défenſes que tant d'autres lui avoient déja faites.

Habituée à porter depuis long-tems cette croix, elle ſe ſoumit avec la même tranquillité d'eſprit qu'elle avoit toujours fait, ſans repliquer une ſeule parole. Elle ſe retira au Chœur pour adorer les deſſeins de Dieu ſur elle. Prodige ſurprenant! Le Provincial n'eut pas plûtôt fini ſa viſite, qu'il éprouva les mêmes peines intérieures, les mêmes remords, qu'avoient éprouvé les autres Provinciaux dans le même cas. Il la fit apeller par la ſœur Seraphine ſa grande confidente, & à ſa préſence elle revoqua toutes ſes défenſes, & lui permit de vivre comme elle avoit accoûtumé, lui accordant le mérite de l'obéïſſance. Cette revocation n'étant pas connuë de la Communauté, donna occaſion à de grands murmures contre nôtre ſainte fille. Les Religieuſes, qui ſavoient les défenſes que le Pere Provincial lui avoit fait en plein Chapitre, lui voïant d'ailleurs ſuivre ſon premier train de vie étoient fort ſcandaliſées; elles ſe diſoient les unes aux autres, cette pauvre mere eſt trompée, préferant ſon amour propre, & ſes auſterités à l'obéïſſance, juſques-là qu'une des plus zelées pour elle prit la liberté de lui dire en préſence de la Commu-

nauté. „ Ma chere Mere pensés-vous bien à ce
„ que vous faites ? vos austerités, vos veilles,
„ & vos autres pénitences feront le sujet de
„ vôtre condamnation au terrible jugement de
„ Dieu. Outre que par vôtre désobéïssance vous
„ scandalisés toute la Communauté, j'ose vous
„ dire que vous offrés tous les jours, & à toutes
„ les heures du jour des sacrifices au Démon,
„ puisque malgré la défense de vôtre Supérieur,
„ vous persistés dans vos pratiques, que je ne
„ crains pas d'apeller superstitieuses, & de veri-
„ tables tromperies, & illusions du Démon. "
Cette sainte fille soufrit ce sanglant reproche sans s'émouvoir; & quoi qu'il lui fût fort aisé de se justifier, elle ne dit pas une seule parole pour cela: ce que voïant la sœur Seraphine qui avoit été présente à la revocation que le Pere Provincial avoit fait de sa défense, & à la permission qu'il lui avoit donnée de suivre son premier train de vie, elle crut devoir le dire publiquément pour l'édification des Religieuses: ce qu'elle fit, & les detrompa toutes par ce moïen. Elle ôta non seulement le scandale, mais elle fit admirer le silence que cette sainte fille avoit gardé dans une occasion aussi délicate.



CHAPITRE V.

Le grand amour que la Mere Agnès a pour le ſilence.

C'EST un oracle prononcé par la bouche de l'Apôtre ſaint Jâques dans ſon Epitre Canonique, que le Religieux qui ne modere pas ſa langue par le ſilence, n'eſt Religieux que de nom, & que ſa Religion eſt vaine, qu'au contraire celui-là eſt parfait, qui ne peche pas par ſa langue. Deux oracles que la Mere Agnès ne perdit jamais de vûë, & ſur leſquels elle régla toute ſa vie depuis ſon entrée en Religion juſqu'à ſa mort. Elle prit toujours un ſoin ſi particulier de dompter ſa langue; qu'elle ne s'en ſervit précisément que pour chanter les loüanges de Dieu, ou pour donner quelques avis charitables, & quelques inſtructions à ſes Sœurs. A ces deux occaſions près elle étoit toujours en ſilence.

Une de ſes plus intimes confidentes, qui ne la perdoit jamais de vûë, a laiſſé par écrit, qu'elle n'a jamais oüi ſortir de ſa bouche une parole oiſeuſe : ce qui eſt confirmé par ſon Confeſſeur. Que ſi quelquefois elle diſoit quelque parole pour delaſſer, & divertir l'eſprit, ce n'étoit qu'en faveur des Sœurs malades, & toujours ſur des ſujets édifians. Elle ne parloit jamais ſans être interrogée ; & ſes réponſes étoient pour l'ordinaire ſi courtes, qu'elles étoient toutes renfermées dans un oüi, ou non. Souvent même

elle répondoit par des ſignes ſur tout dans le tems que les Capucines apellent le tems du grand ſilence ; qui dure la plus grande partie du jour, & toute la nuit. Elle diſoit à ſes Sœurs que le ſilence eſt le moïen le plus éficace, pour faire de grands progrès dans la vie ſpirituelle, & qu'une Religieuſe, qui ne reprime pas ſa langue, eſt rarément intérieure.

Si nous connoiſſions bien, (leur diſoit-elle,) „ l'importance du ſilence, nous ne parlerions „ jamais ſans grande néceſſité. Un ſeul coup de „ langue eſt capable de faire de grands maux. „ Le ſilence les prévient, les détourne, & pro- „ duit des biens infinis. Jamais on ne ſe repent „ de s'être tû, & rarément ſort-on d'une con- „ verſation, ſans quelque remord de conſcience, „ pour peu qu'on l'ait délicate, ſi on prend „ ſoin de s'examiner, & de peſer les paroles „ qu'on a dites. C'eſt le ſilence qui diſtingue les „ perſonnes Religieuſes d'avec les perſonnes ſé- „ culieres. Il convient généralement à tout le „ monde, mais principalement aux filles, qui „ naturellement portées à parler beaucoup, of- „ frent par le ſilence un très-agréable ſacrifice „ au Seigneur. Une Religieuſe ſilentieuſe eſt un „ jardin clos, rempli de mille fleurs, dont la „ bonne odeur monte juſqu'au trône de Dieu, „ & attire ſur elle les graces, & les bénédi- „ dictions les plus abondantes. Lorſqu'on voit, „ ajoutoit-elle, une Religieuſe ſilentieuſe, on ſe „ ſent animé de ferveur, & de dévotion : ſon „ recüeillement, ſa modeſtie, ſon air compoſé „ inſpirent des ſentimens de vénération pour „ elle : c'eſt une prédication muette, mais très- „ éloquente, qui perſuade mieux que les paro- „ les les plus efficaces, & les diſcours les plus „ étudiés. "

Elle

Elle prononçoit ces ſentimens avec tant de zele, & les accompagnoit de tant d'onction, qu'elle embraſoit le cœur des Religieuſes qui l'écoutoient, d'un déſir ardent de vivre dans le ſilence, de ne parler jamais ſans être interrogées, & dans les cas préciſément, où elles ne pourroient prudemment ſe taire. Mais c'étoit principalement à l'endroit des Novices, lorſque dans la ſuite elle fut éluë leur maîtreſſe, qu'elle fit valoir ce talent perſuaſif, qu'elle avoit reçû du Ciel : elle leur inſpiroit ſi efficacément l'amour du ſilence, que les Religieuſes Profeſſes ne les nommoient communément que du nom par excellence de ſilentieuſes. Elles ne parloient jamais ſans être interrogées, & pour l'ordinaire à l'exemple de leur mere elles ne parloient entr'elles que par des ſignes; On les voïoit aſſemblées dans le travail commun ſans dire une parole, ſe faiſant fort bien entendre les unes aux autres par ce langage müet.

Il s'en trouva une dans le nombre, qui après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention ſur tout ce qu'elle leur avoit dit en faveur du ſilence dans une conference qu'elle leur fit ſur cette matiere; fut tellement pénetrée de l'amour de cette vertu, qu'elle forma ſur le champ, la réſolution indiſcrete de ne plus parler de ſa vie : ce qu'elle lui déclara avec beaucoup de ſimplicité en préſence de ſes compagnes. « Ah ! ma „ chere fille, lui répondit la Mere Agnès, vôtre „ réſolution eſt fort indiſcrete, & des moins ju- „ dicieuſes, puiſque ſon exécution ne peut ſans „ une extrême imprudence être miſe en prati- „ que : elle eſt même abſolument impoſſible „ dans une Communauté. Aprenés que la per- „ fection du ſilence ne conſiſte pas à ne point

„ parler du tout, mais à ne parler que dans le
„ besoin, & dans les cas où la prudence le juge
„ nécessaire. Le saint Esprit nous aprend par
„ la bouche du Sage, qu'il y a un tems de par-
„ ler, & un tems de se taire : il faut donc
„ parler, lorsqu'il est nécessaire : il faut parler,
„ lorsqu'on est interrogé ; & pour ne pas violer
„ les loix du parfait silence, il faut répondre
„ en peu de paroles, & le plus brievément
„ qu'on le peut, sans se répandre en de vains,
„ & d'inutiles discours. Voilà, ma chere fille,
la perfection du silence. " C'étoit ainsi qu'elle l'enseignoit, & qu'elle le pratiquoit elle-même, soit avec ses sœurs, soit avec les personnes séculieres, qui la visitoient. C'étoit pour elle un suplice de mort d'être appellée au Parloir : mais en y allant elle prenoit tant, & de si sages précautions, qu'on ne lui entendoit jamais dire une parole superfluë, moins encore inutile.

Une Religieuse Professe, qui avoit été sa Novice, lui faisant un jour ses plaintes de ce qu'elle ne lui parloit plus, depuis qu'elle avoit quitté le Novitiat, lui ajoutant que toutes ses autres compagnes, qui se trouvoient dans le même cas, formoient sans cesse la même plainte, elle lui répondit, „ Je vous parlerai, ma
„ chere fille, & à vos compagnes, lorsque je
„ le jugerai nécessaire à vôtre avancement spiri-
„ tuel ; mais ne le jugeant pas de même, j'ai-
„ me mieux me taire, que de parler sans né-
„ cessité. C'est une leçon que j'ai tâché de bien
„ insinüer dans vôtre esprit durant le tems de
„ vôtre Novitiat : ne la perdés jamais de vûë :
„ elle sufit pour vous rendre de parfaites Reli-
„ gieuses, & pour conserver l'esprit de recueil-
„ lement après lequel vous soupirés, rien n'étant

„ plus contraire à cet esprit que de trop parler,
„ ni de plus favorable à sa conservation que le
„ silence. Ecoutons, ma chere fille, l'Epoux cé-
„ leste de nos ames ; entretenons nous fréquem-
„ ment avec lui : il nous en aprendra plus en un
„ seul jour, que toutes les créatures même les
„ plus parfaites ne sauroient nous en aprendre
„ dans l'espace de plusieurs années. Suivons le
„ conseil que nous donne l'Auteur du Livre de
„ l'imitation de Jesus-Christ. Ecoutons, voïons,
„ taisons nous. C'est en cela que consiste toute
„ nôtre perfection. " Elle les suivoit à la lettre ces conseils : tout le tems qu'elle fut particuliere, elle ne se mêla jamais de rien. Elle ne vouloit rien savoir de tout ce qui se passoit dans le Couvent, moins encore de ce qui se passoit au déhors : à peine entendoit-elle celle de ses sœurs, qui lui adressoient la parole, tant elle étoit recueillie en Dieu, & habituée au silence.

Le Pere Confesseur lui aïant dit la veille de Noël, après l'avoir entenduë en confesse, que le moïen le plus propre, & le plus convenable, pour honorer & sanctifier le mistère de la Naissance temporelle du Verbe Incarné, c'étoit de passer ces saintes Fêtes dans le silence, & dans la contemplation de ce Mistere d'amour ; que c'étoit l'importante leçon que ce divin Sauveur avoit bien voulu nous donner lui-même entrant dans le monde au milieu de la nuit, & en un tems durant lequel toutes les créatures sont dans le repos, & dans le silence. Cette sainte fille aïant écouté ce discours avec une grande simplicité, & le prenant pour elle à la lettre, forma d'abord la résolution de ne pas parler du tout durant toutes les quatre Fêtes ; & quoique ce soit pour les Capucines, de même que pour tout la

monde un tems de réjouïssance, & qu'il leur soit permis dans ces saints jours de parler entre-elles, & de prendre quelque petite recréation, elle ne laissa pas d'exécuter à la lettre la résolution, qu'elle avoit formée, de ne parler pas du tout durant ces quatre jours.

Certaines de ses sœurs attentives à toutes ses demarches trouverent celle-là trés-irréguliere, & hors de saison : elles en murmurerent hautément, lui dirent en face, que ses singularités ne lui convenoient pas ; que son silence affecté en un tems de joïe, & de réjoüissance n'étoit pas à sa place ; qu'elle seroit plus agréable à Dieu, & plus édifiante à ses sœurs, si elle suivoit la vie commune, & si elle vivoit comme les autres, qui ont autant & plus de vertu qu'elle ; que cette distinction qu'elle affectoit, ne pouvoit partir que de sa présomption ; que c'étoit tout au moins une illusion, & une tromperie du Démon ; que son silence hors de saison occasionnant autant de murmure dans la Communauté, ne pouvoit être que très-désagréable au Seigneur, & très-préjudiciable à son salut ; qu'elle agiroit plus prudemment, si se conformant aux pratiques de son état elle prenoit avec les autres Religieuses les petites récréations, qui sont permises dans ce saint tems ; qu'en un mot toute la Communauté étoit très-mal édifiée de son procedé ; que les plus charitables étoient celles, qui se contentant de la blamer, & de la condamner dans le cœur, n'en disoient ni bien ni mal, & restoient dans le silence sur cet article, qu'elles n'avoient garde d'aprouver.

Cette sainte fille écoutoit tous ces reproches avec une invincible patience, & ne répondit pas une seule parole pour s'excuser, moins encore

pour se justifier. Cependant ces plaintes, & ces murmures étant venus à la connoissance de la Mere Abbesse, elle donna dans le sens des Religieuses, & condamna hautément la conduite de nôtre sainte fille. Son silence qu'on regardoit comme affecté en un tems de récréation, lui parut très-digne de correction & de pénitence. Elle lui en fit une très-vive dans le chapitre en présence de toute la Communauté, & lui imposa de toutes les pénitences la plus severe.

Elle fit preparer une niche avec des cierges allumés de chaque côté, & ordonna à cette sainte fille de s'y mettre dedans, commandant en même tems à toutes les sœurs d'aller fléchir le genou devant elle, de lui baiser le bas de sa robe, lui disant ces paroles, *Grande sainte priés pour nous, qui sommes de grandes pécheresses.* Ce qu'elles exécuterent successivement.

Il ne seroit pas aisé de faire sentir combien cette insigne confusion lui fut sensible, & ce que soufrit cette sainte fille pendant cette bizarre cérémonie. Elle a souvent avoüé à son Confesseur, qu'elle n'a jamais éprouvé en sa vie une telle mortification. Elle avala néanmoins toute l'amertume de ce grand Calice jusqu'à la lie avec une patience, dont on trouveroit peu d'exemples, sans dire une seule parole pour s'excuser. La chose ne lui étoit pas difficile : elle n'avoit qu'à dire, que ce grand silence qui avoit si mal édifié la Communauté, trouvoit son principe dans l'ordre de son Confesseur, qui au tribunal de la pénitence lui avoit dit, qu'elle ne pouvoit mieux honorer, & sanctifier la Naissance du Verbe Incarné que par le silence, & la contemplation continüelle de ce Mistere d'amour. Elle ne le fit pourtant pas, se contentant de soufrir cette

mortification dans le ſilence, & de la porter aux pieds de la crêche de Jeſus naiſſant.

Cette offre qu'elle lui en fit, lui fut ſi agréable, qu'il répandit dès ce jour-là ſur elle une ſi grande abondance de graces, & des conſolations ſi extraordinaires & ſi ſenſibles, des lumieres ſi vives & ſi éclatantes ſur la grandeur de ce Miſtere d'amour, qu'elle en fut toute pénetrée, & comme tranſportée hors d'elle-même. L'impreſſion que cette naiſſance temporelle du Verbe fit dans ſon eſprit & dans ſon cœur, fut ſi forte, qu'elle ſembloit être réellément préſente dans l'Etable de Bethléem, où elle voïoit comme de ſes propres yeux toutes les merveilles, qui s'y paſſoient; faveur qui depuis ce tems-là lui fut accordée tout le tems de ſa vie, depuis le jour de Noël juſqu'à la fête de la Purification de la ſainte Vierge.

Le grand changement, qui ſe faiſoit alors en elle, étoit ſi extraordinaire & ſi ſenſible, que toutes les Religieuſes s'en apercevoient toutes les années. Elle avoit beau ſe contraindre, pour cacher ce qui ſe paſſoit en elle: on lui remarquoit de tems en tems de ſi grands tranſports de joïe, dont elle n'étoit pas maitreſſe, & un tremblement d'ailleurs de toutes les parties de ſon corps ſi extraordinaire, que chacun ſouhaitoit d'en connoître le principe. On lui faiſoit pour cela pluſieurs diferens interrogats; & elle avoit beſoin de toute ſon adreſſe, pour ne pas mentir, ni uſer d'équivoque. & ne pas découvrir les graces abondantes, qu'elle recevoit toutes les années, en ce ſaint tems: on ne la ſçû que lorſque les perſonnes qui avoient autorité ſur elle, le lui ont commandé par obéïſſance. Elle ſe ſoumettoit aveuglément, malgré l'extrême repugnance qu'elle

y éprouvoit. C'étoit principalement dans ces occasions qu'elle auroit voulu garder le grand silence, dont elle fit profession toute sa vie.

CHAPITRE VI.

L'exactitude & la fidélité avec laquelle la Mere Agnès s'acquitte de tous les petits emplois, dont on la charge.

C'EST un conseil bien important & bien salutaire que celui que saint Ephrem donnoit autrefois à ses Religieux. Parfaitement instruit des routes qu'ils doivent suivre, pour arriver à la perfection de leur état, & de leur profession, il ne leur recommandoit rien si expressément dans sa regle, que de bien faire tout ce qu'ils faisoient, & de s'apliquer aux plus petits emplois, dont on les chargeoit, avec autant de zele & de ferveur, que s'il s'agissoit des emplois les plus importans du Monastere, de ceux même, qui engagent à la conduite, à la conservation & au gouvernement de toute une grande Communauté.

Tout est grand, leur disoit-il, dans la maison de Dieu: tout y est digne de tous nos soins, & de toute nôtre aplication; & par la fidélité avec laquelle un Religieux remplit tous les devoirs d'un petit emploi, qu'on lui destine, il acquiert souvent plus de merite, fait de plus grands progrès dans la vertu, & se rend plus agréable à Dieu qu'il ne le feroit, en remplissant les premiers, les plus importantes charges de son Mo-

nastere. La vanité, la présomption, l'amour propre s'insinuënt aisément dans l'esprit, & dans le cœur de celui qui se voit choisi par un Chapitre pour commander aux autres. La seule obéïssance assujetit celui qui n'est destiné que pour remplir les offices les plus bas, qui n'ont rien d'éclatant par eux-mêmes, & où il ne trouve que des peines & un travail lassant. Ce dernier ne risque rien, ou très-peu pour son salut : le premier risque beaucoup : il se précipite dans de grands dangers, & s'expose à des tentations bien seduisantes : il lui faut de grandes graces, pour les vaincre, & les surmonter ; ce qui a fait dire à saint Chrisostome ces épouvantables paroles, capables d'ébranler les colomnes les plus fermes & les plus solides, de faire trembler tous les Supérieurs Ecclesiastiques & Réguliers, de leur inspirer une sainte horreur, & un grand éloignement pour le gouvernement des autres. *Miror Prætorem posse salvari.* J'admire, & je ne puis comprendre comment un Supérieur, qui se trouve chargé de la conduite des autres, peut se sauver.

La Mere Agnès fut si pénetrée toute sa vie de ces sentimens, qu'elle ne désira jamais, & ne rechercha que les emplois les plus bas, & les plus humilians. On verra dans la suite de sa vie l'extrême repugnance, qu'elle eût toujours pour les charges, qui donnent quelque autorité sur les autres, & qui ont quelque raport au gouvernement. Les violences qu'on fut contraint de lui faire, pour l'y assujétir, & l'obliger de s'en charger ; les grands dangers, qu'elle y envisageoit, joints aux bas sentimens qu'elle avoit d'elle-même, qui la portoient à se dire, & à se croire en éfet sans esprit, inhabile à tout, lui faisoient souhaiter ardemment d'étre entierément

oubliée dans la distribution des emplois, qui chés les Capucines se fait toutes les années dans leur Chapitre. Elle ne laissoit pas néanmoins de se prêter de tout son cœur à tout ce que l'obéïssance lui imposoit, & à tout ce qu'il y avoit à faire de plus bas, de plus humiliant, & de plus penible dans le Couvent.

Porter de l'eau & du bois pour le service de la cuisine, laver les herbes, les pots, & les marmites, balayer le Couvent, & les chambres des Religieuses, rendre aux sœurs malades les services les plus rebutans, se prêter à tous les offices des autres pour les soulager, c'étoient les occupations ordinaires de cette sainte fille, qui se regardant comme la servante de toutes les autres, se croïoit encore trop honorée de les servir dans ces sortes d'emplois. Après quelques années on l'en retira, pour la charger en particulier du soin & de la culture du jardin potager, & de celui des fleurs qui servent à l'Autel. Quoi qu'actuellément malade, & accablée de douleurs dans toutes les parties de son corps, les Religieuses jugerent qu'un petit exercice pourroit lui être salutaire, & lui servir comme de récréation. Sans consulter ses forces, & l'état présent où elle se trouvoit, elle accepta avec joye, & avec une parfaite soumission l'emploi dont on la chargea, s'estimant trop heureuse de pouvoir être de quelque utilité à la Communauté, à laquelle elle se croïoit fort à charge, & de contribüer par ses soins, & par son travail à la nourriture de ses sœurs, qu'elle regardoit comme autant de saintes, & de parfaites épouses de Jesus-Christ.

Elle ne se confia pas à ses propres forces, mais dans le secours de celui qui l'aïant appellée à cet emploi, ne manqueroit pas de lui donner

celles, qui lui seroient néceſſaires, pour s'en bien aquiter. Sa confiance ne fut pas vaine: Dieu la fortifia ſi bien, & lui donna un ſi bon aide, qu'elle s'attiroit par ſon travail l'admiration, & l'étonnément de toutes les Religieuſes, qui ne pouvoient comprendre comment un petit corps, qui n'avoit que la peau collée ſur les os, qui étoit ſi fort afoibli par les jeunes, les veilles, & les autres auſtérités qu'elles lui voïoient pratiquer ſans ceſſe, qu'un corps accablé d'ailleurs de tant de maux, & de douleurs ſi violentes, & ſi aiguës, pouvoit ſoutenir un travail, qui auroit accablé l'homme le plus fort, & le plus robuſte. On la voïoit arracher de gros arbres inutiles, porter de peſans fardeaux, bêcher la terre, s'y enterrer, pour ainſi dire. A cette vûë les Religieuſes ne pouvoient s'empêcher de juger, que ſon bon Ange venoit à ſon ſecours, & l'aidoit à ſoutenir un ſi grand travail. Elles ne ſe trompoient pas dans leur jugement: elle l'a elle-même avoüé, lorſque ſon Confeſſeur le lui a commandé par obéïſſance. Elle a avoüé que s'étant chargée au-delà de ſa portée; pour tranſporter de la terre d'un lieu à un autre, elle avoit quelquefois ſuccombé ſous le poids du trop peſant fardeau qu'elle portoit ſur ſes foibles épaules, & qu'étant tombée par terre avec ſa charge, elle avoit ſenti une vertu ſecrete, mais forte & puiſſante, qui l'aidoit à ſe relever, & aperçû en même tems le peſant fardeau, dont elle étoit chargée, dans l'endroit même du jardin, où elle avoit deſſein de le porter: ce qu'elle ne pouvoit attribüer qu'au miniſtere de ſon bon Ange.

Le même Pere Confeſſeur aſſûre, que deux Religieuſes très-dignes de foi, qui ſuivoient la Mere Agnès de plus près que les autres, & qui

par la grande eſtime qu'elles en faiſoient, obſervoient avec ſoin toutes ſes demarches, l'ont ſouvent aſſuré lui-même, qu'elles avoient été deux fois les témoins de cette merveille, & qu'aïant autant de fois interrogé là-deſſus cette ſainte fille, de crainte de ne pouvoir ſe tirer d'afaire ſans équivoque & ſans menſonge, elle le leur avoit ſimplément avoüé, & les avoit priées en même tems de n'en point parler. Sur de tels témoignages, c'eſt porter trop loin l'incrédulité que de ne pas ajoûter foi à ce fait, dont nous avons tant d'exemples dans la vie des Saints.

L'emploi de jardiniere faiſoit toute ſa conſolation : il lui étoit d'autant plus agréable, qu'il favoriſoit ſon recüeillement, & les entretiens continüels qu'elle avoit avec ſon céleſte Epoux. Tous les objets qui la frapoient, l'élevoient à ſon Dieu : elle le contemploit dans les feuilles, dans les fleurs, & dans les fruits ; le progrès qu'elle voïoit faire aux plantes par le ſoin qu'elle prenoit de les cultiver & de les arroſer, lui reprochoit le peu de progrès que ſon ame faiſoit dans la vertu, malgré la céleſte roſée de la grace, dont elle étoit ſans ceſſe elle-même arroſée. La peine qu'elle éprouvoit dans le travail laſſant, qu'elle étoit obligée de ſoûtenir, lui rapelloit la pénitence, que Dieu impoſa au premier homme après ſon péché, de gagner ſon pain à la ſueur de ſon front. Les ronces, les épines, les mauvaiſes herbes, qu'elle étoit ſans ceſſe obligée d'arracher, lui remettoient devant les yeux de l'éſprit les fautes, & les imperfections continüelles, dans leſquelles elle tomboit, & lui reprochoient le peu de ſoin qu'elle prenoit de s'en corriger, & de les arracher de ſon cœur. La beauté des fleurs qu'elle cultivoit pour la

décoration des Autels, lui rappelloit celle de ſon céleſte Epoux, qui par la ſplendeur de ſa divine face tient le Ciel dans un raviſſement éternel. La varieté de leurs couleurs lui répréſentoit les infinies perfections de ſon Dieu. Leur peu de durée l'élevoit à la connoiſſance du néant de toutes les grandeurs mondaines, qui ébloüiſſent, & qui paſſent auſſi vite qu'un éclair. Dieu lui donna en un mot dans ce ſaint exercice de ſi belles, & ſi ſublimes connoiſſances, qu'elle a ſouvent avoüé à la ſœur Seraphine la grande confidente de ſes ſecrets, qu'elle regardoit cet état comme une ſorte de béatitude, & que ſon grand regret étoit de n'avoir pas pris ſoin de le laiſſer par écrit pour l'inſtruction & la conſolation de ſes ſœurs, qui étant mieux diſpoſées qu'elle, elles en auroient fait auſſi un meilleur uſage.

Après que cette ſainte fille ſe fut aquittée du ſoin du jardin au gré de toutes les Religieuſes, elles la chargerent au Chapitre ſuivant du ſoin du linge de la Communauté, & de celui de la dépenſe : deux offices très-penibles chés les Capucines, qui à préſent ſervent d'occupation à deux Religieuſes, dont néanmoins elle s'aquita toute ſeule avec un zele, & une charité ſans exemple. Il n'y avoit auprès d'elle nulle acception de perſonne, & les ſervoit toutes avec un amour égal, ne conſultant que la pure néceſſité de ſes Sœurs ; & fermant les yeux ſur toute conſideration, l'amour propre, l'inclination, l'amitié particuliere n'eurent jamais la moindre part dans la diſtribution de tout ce qui concernoit les deux emplois, dont elle étoit chargée. Elle recevoit toutes ſes Sœurs avec un égal empreſſement, & tant de douceur,

qu'elle lès charmoit toutes, & leur donnoit la confiance de recourir à elle dans tous leurs besoins comme à la mere la plus tendre. Si elle en apercevoit quelqu'une qui se fit une peine de les lui découvrir, elle la prevenoit, & elle alloit au devant de tout ce qu'elle jugeoit pouvoir lui faire plaisir. Sa plus grande peine étoit l'impuissance où elle se trouvoit quelquefois par la pauvreté du Couvent, de fournir à tous leurs besoins : c'étoit alors qu'elle étoit véritablement afligée. Son recours étoit d'abord à la priere, & prosternée devant le saint Sacrement, pleine de confiance en la bonté, & en la providence du Seigneur, elle lui adressoit cette amoureuse priere.

„ Est-il possible, ô mon Dieu, que vous „ abandonniés vos chastes épouses, jusqu'à „ manquer du nécessaire à leur entretien, & à „ leur nourriture ? Vous avés soin de vêtir, & „ de nourrir les oiseaux du Ciel, qui ne tra- „ vaillent, & ne sement point, qui sont „ d'ailleurs incapables de reconnoître vos bien- „ faits. Vous fournissés jusqu'aux délices aux „ plus grands pécheurs, qui vous offensent con- „ tinuellément, & qui le plus souvent se ser- „ vent de vos bienfaits contre vous-même. Lais- „ serés-vous mourir de faim vos fideles servantes, „ qui pour se mettre à vôtre suite, chargées de „ vôtre Croix, se sont dépouillées de tout, ont „ tout abandonné, biens, parens, & amis, „ mettant toute leur confiance en vôtre provi- „ dence ? Cette même providence leur man- „ quera-t-elle dans les besoins les plus pressans ? „ Elles ne vous demandent que le pain de cha- „ que jour, suivant la priere que vous leur avés „ vous-même enseignée dans la personne de vos

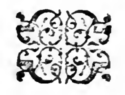
„ Apôtres. Serés-vous, Seigneur, insensible à
„ leurs clameurs, sourd à leurs prieres ? Non,
„ mon Dieu, il n'en sera pas ainsi : leur con-
„ fiance ne sera pas vaine : vos promesses ne
„ seront pas trompeuses : vous leur ferés sentir
„ que vous êtes leur bon Pere, & que vous n'a-
„ bandonnés jamais ceux qui vous servent fidé-
„ lement, & qui esperent en vous. "

Sa priere n'étoit pas plûtôt achevée, qu'elle recevoit par des voïes secretes, mais extraordinaires, & miraculeuses, tout ce qui étoit nécessaire à l'entretien, & à la nourriture de la Communauté. Ce prodige est très-souvent arrivé ; elle l'a elle-même avoüé au Pere Confesseur, qui atteste l'avoir apris par des Religieuses très-dignes de foi, qui en avoient été elles-mêmes les témoins. On n'entre pas dans le détail de toutes ces merveilles, pour ne pas user de redite ; cette matiere devant revenir en son lieu, lorsqu'on parlera de sa grande confiance en la providence.

Lorsqu'elle faisoit la lessive du linge de la Communauté, ce que les Capucines font toutes en commun, elle ne soufroit pas qu'aucune Religieuse, non pas même les plus jeunes l'aidassent à le porter au jardin pour le faire secher au soleil : elle auroit apréhendé de nuire à leur santé ; ce qu'elle ne craignoit jamais pour elle-même, leur disant, pour les engager à seconder sa charité, qu'elle étoit accoûtumée à tout, qu'elle étoit à l'épreuve des ardeurs les plus violentes du soleil, & qu'elle pouvoit y passer les journées entieres, sans en sentir la moindre incommodité. Elle soutenoit en éfet toute seule ce long & penible travail, sans jamais se rebuter : on la voïoit avec un visage ardent & brulé dans la plus grande joie

de ſon cœur, charmée de trouver dans l'exercice de ſon emploi, le moïen d'accabler de ſoif & de laſſitude ſon corps, qu'elle regardoit comme ſon ennemi le plus dangereux, qu'il falloit le moins ménager.

Dieu recompenſa par une inſigne faveur, & d'une maniere fort éclatante cette charité qu'elle exerçoit envers ſes ſœurs. On l'a vûë fort ſouvent étendre ſeule ſon linge ſur des cordes fort élevées au deſſus de ſa tête, où elle ne pouvoit atteindre naturellement, portée en l'air ſans apui ſous les pieds. Les Religieuſes, qui ont été témoins de ce prodige, l'ont ſouvent déposé au Pere Confeſſeur, & à d'autres perſonnes, ajoûtant qu'elles ne pouvoient s'empêcher de croire que ſon bon Ange la ſoutenoit & la conduiſoit d'un bout de la corde à l'autre. Il faut avoüer qu'avec le ſecours d'un tel aide on peut bien faire des choſes extraordinaires : mais il faut auſſi convenir que Dieu n'acorde ces ſortes de graces & de faveurs, qu'aux ames privilegiées, & favoriſées d'une protection ſinguliere, telle que l'étoit la Mere Agnès. Ces voïes extraordinaites, & miraculeuſes l'ont accompagnée dans tous les états de ſa vie, & dans tous les emplois, dont on la chargeoit, mais principalement dans celui d'infirmiere, dont on parlera dans le Chapitre ſuivant.



CHAPITRE VII.

La grande charité de la Mere Agnès à l'égard de ses Sœurs malades.

IL n'est pas d'emploi plus agréable à Dieu ; auquel il ait fait de si belles promesses, digne de plus grandes recompenses, ni qui exige autant de bonnes qualités, & de perfections dans ceux qu'on choisit, pour les remplir, que celui qui concerne le service des malades. Aussi voit-on par expérience que les maisons Religieuses chés lesquelles la charité regne véritablément, le regardent comme le plus important, & celui qui mérite plus d'attention dans le choix du sujet qui doit le remplir. Cette Reine des vertus caractérisant par excellence les Capucines, & leur charité pour leurs Sœurs malades trouvant peu d'exemples dans les Corps même les plus saints, & les plus reformés, elles sont particulierement attentives dans la distribution qu'elles font toutes les années à leur Chapitre des emplois du Couvent, de donner celui qui regarde le soin des malades à une Religieuse doüée d'une grande charité, d'une patience à toute épreuve, & d'un courage qui l'éleve au dessus-même de ses forces naturelles.

Comme elles avoient remarqué dans la Mere Agnès toutes ces belles qualités, toutes ces perfections dans l'exercice de tous les emplois, dont on l'avoit jusqu'alors chargée, elles la jugerent aussi très-propre, & très-capable de celui d'infirmiere.

d'infirmiere. Mais considerant d'autre part qu'elle étoit habituellement malade ; & d'un temperament très-délicat, elles ne crûrent pas pouvoir prudemment la charger seule d'un fardeau aussi pesant, qui auroit pû l'accabler sous son poids, & se contenterent de la donner pour aide à celle qu'elles choisirent pour remplir cet office.

Nôtre sainte fille parfaitément soumise aux ordres de ses Supérieures, & à toutes les dispositions de la divine providence, accepta avec bien du plaisir la destination, que le Chapitre avoit fait de sa personne pour le service des Sœurs malades. Cet emploi lui fut d'autant plus agréable, qu'il s'accordoit avec son humilité, & le grand amour, qu'elle avoit pour ses Sœurs, sur tout pour celles, qui étoient malades. Aussi se prêta-t-elle d'abord avec tant de zele, tant de courage, & un si grand empressement à leur service, qu'elle les ravissoit d'admiration. Elle auroit voulu tout faire, & tout à la fois, avoir mille mains, autant de pieds, pour fournir à tout, & se trouver en même tems par tout, où la charité l'apelloit. Elle consoloit les unes par les paroles les plus tendres : elle encourageoit les autres, elle les caressoit toutes, les embrassoit, & les baisoit, & n'épargnoit rien pour leur donner la confiance de lui découvrir tous leurs besoins, leur rendant à toutes généralément tous les services les plus penibles, & les plus rebutans à la nature. Elle étoit si sensible à tous leurs maux, qu'il est vrai de dire qu'elle ressentoit dans son ame toutes les douleurs qu'elles soufroient sur leur corps, & que comme un autre saint Paul elle étoit infirme avec toutes les Sœurs infirmes.

Mais ce fut lorsque dans la suite du tems on

l'eut élevée à la dignité d'Abbesse, qu'elle fit paroître d'une maniere éclatante l'excès de la charité, dont elle étoit animé pour les Sœurs malades. Son zele n'étant plus moderé par l'obéïssance, elle se prêtoit à tout jour & nuit, & se rendoit infatigable auprès d'elles. Faire leurs lits, balier leurs chambres, les secher lorsqu'elles suoient, les échaufer lorsqu'elles avoient froid, leur porter à manger, leur présenter leurs bouillons, & les remedes ordonnés, les goûter à leur présence pour adoucir leur repugnance, leur chercher de petites douceurs, c'étoit son occupation presque toutes les heures du jour & de la nuit.

Les Religieuses destinées au service des malades, attentives à la conservation de leur Abbesse, pénetrées d'ailleurs d'un profond respect pour sa personne, avoient beau lui répresenter qu'elle s'exposoit trop, qu'elle succomberoit sous le poids d'une si grande fatigue, qu'elle devoit se conserver pour le bien, & l'utilité de la Communauté. Elles avoient beau lui dire que c'étoit leur office de rendre aux Sœurs malades les services qu'elle leur rendoit elle-même; que le Chapitre les aïant élûës pour cela, elle usurpoit un droit, qui leur apartenoit, & leur ravissoit les couronnes qu'elles pouvoient, & devoient gagner par leur aplication au service des malades. Elle leur répondoit avec cet air de douceur, qui lui étoit si naturel. „ Aprenés, mes cheres „ Sœurs, que le précepte de l'amour du prochain, „ celui principalement qui regarde le soin, & le „ service des malades, nous oblige toutes également, & que je ne puis en conscience non „ plus que vous m'en dispenser. Travaillés de vôtre part, & laissés-moi travailler de la mienne:

„ nous remplirons ainsi les unes les autres nôtre
„ devoir : il y a de l'ouvrage pour toutes auprès
„ de nos malades : nous n'avons qu'à donner
„ toute nôtre attention à tous leurs besoins.
„ Convaincuës comme nous devons l'être, que leur
„ amour pour la Croix, & leur désir pour les
„ soufrances les empêchent très-souvent de les
„ découvrir, nous ne devons pas attendre qu'el-
„ les le fassent : il faut autant que nous pouvons,
„ les prévenir, & en quelque façon les devi-
„ ner. Souffrés, mes cheres Sœurs, que je vous
„ dise, que vous êtes dans l'erreur, si vous
„ croïés que la qualité d'Abbesse, à laquelle
„ vous m'avés élevée malgré mon indignité,
„ me dispense d'un service, qui est un précepte
„ de nôtre sainte Regle : elle m'impose au con-
„ traire une plus étroite obligation qu'à vous
„ de l'observer, puisqu'elle m'engage à vous
„ édifier, & à vous animer plus par mes exem-
„ ples, que par mes paroles. Ne m'empêchés
„ donc pas de remplir fidélément la double
„ obligation, que vous m'avés imposée en me
„ choisissant pour vôtre Supérieure. Vous n'en
„ avés qu'une : c'est d'observer le précepte de
„ vôtre Regle, qui vous recommande expressé-
„ ment le service des malades : j'en ai deux :
„ c'est de garder ma Regle sur cet article si
„ essentiel, & celui de vous édifier, & de vous
„ animer par mes exemples.

Elle les remplissoit fidélément ces deux sortes d'obligation, & dans leur derniere perfection. Sans cesse attentive à toutes les malades, elle examinoit avec soin la nature de leur maladie ; & autant qu'elle le pouvoit, elle leur procuroit toute sorte de soulagement ; elle n'épargnoit ni peine, ni travail, ni fatigue, ni veille pour leur

ſervice : rien d'aſſés rebutant dans ce ſervice qui fût capable de lui donner le moindre rebut. On la voïoit porter ſa charité , jusqu'à laver leurs playes , les netoïer, les faire ſupurer. (Pourrai-je dire le reſte , ſans bleſſer la délicateſſe de mon lecteur ?) & ſur tout des perſonnes ſenſuelles juſqu'à les baiſer , après avoir fait le ſigne de la Croix ſur la partie bleſſée ; pratique qu'elle obſerva toute ſa vie , ſoit qu'elle leur portât quelque remede , ou quelque bouillon ; pratique dont on a vû ſouvent des éfets miraculeux , qu'elle avoit ſoin d'attribüer à ce ſigne ſacré.

Si les douleurs que ſoufroient ſes Sœurs malades , étoient ſi violentes , & ſi aiguës , qu'elles les fiſſent éclater en plaintes , elle avoit un don tout particulier pour les conſoler , les animant à la patience par l'exemple ſur tout de Jeſus-Chriſt dont elles devoient être , leur diſoit-elle , des copies parfaites , ſi elles vouloient dignément porter l'auguſte nom de filles de la Paſſion. Elle les y exhortoit avec tant de grace , avec tant de douceur , tant de ferveur , & un ſi grand excès de charité , qu'elle leur faiſoit aimer leur maux , & ſe complaire dans les ſoufrances. Quelque - fois ſon amour tendre & compatiſſant ne lui permettant pas de reſter plus long-tems auprès de certaines malades , qui accablées des grands maux qu'elles ſoufroient , ne pouvoient s'empêcher d'éclater en plaintes , qui bleſſoient vivément ſon cœur , elles les quittoit , ſe retiroit pour quelque tems à ſa chambre , ou au Chœur , ſe mettoit en Oraiſon , prenoit de ſanglantes diſciplines , pour obtenir de Dieu leur ſoulagement. Ses vœux étoient très-ſouvent exaucés , & d'une façon miraculeuſe : c'eſt ce qu'on verra dans la ſuite de ſa vie , lorſqu'on parlera

de ſes miracles. La charité, dont elle étoit embraſée, ne lui permettoit pas de prendre un moment de repos, juſqu'à ce que la malade fût entierement ſoulagée.

Lorſqu'elle en avoit quelqu'une fort dégoutée, elle uſoit de mille innocentes ruſes, & d'autant d'adreſſes, pour les faire manger. Son induſtrie ſur ce point trouveroit peu d'exemples parmi les perſonnes même les plus charitables. Elle leur préſentoit un petit morceau après l'autre, tantôt d'un mets, tantôt d'un autre; & le leur préſentoit d'une maniere ſi honnête, ſi engageante, accompagnée de diſcours ſi gracieux, ſi amuſans, ſi recréatifs, que malgré leur extrême repugnance, & leur grand dégoût, elle venoit à bout de les faire manger: ce qui étoit pour elle un grand ſujet de joye, & de conſolation.

Elle leur deſtinoit tous les petits preſens, & toutes les douceurs, qu'elle recevoit de ſa famille, & de ſes amis. Et lorſque les infirmieres, qui la connoiſſoient elle-même habituellément malade, lui conſeilloient d'en conſerver une partie pour ſes beſoins particuliers, elle rejettoit leur conſeil, leur diſant que les douceurs lui étoient contraires, que ſon eſtomac ne pouvoit s'en accommoder, & les diſtribuoit elle-même toutes entieres aux pauvres malades avec une tendreſſe de mere.

Toutes les fois que le Médecin entroit dans le Couvent pour la viſite des malades, elle quittoit tout, même le Chœur, pour le joindre, & le conduire à l'infirmerie, où elle obſervoit avec beaucoup d'attention tous ſes geſtes, tous ſes mouvemens, toutes ſes paroles, pour mieux connoître par là l'état des malades; & ſi elle comprenoit que la malade étoit véritablément

dangereuſe, elle avoit d'abord recours à la priere, & demandoit à Dieu avec une grande ferveur, & une grande abondance de larmes ſa guériſon.

Si elle étoit exaucée, elle ſentoit une ſecrete joye, qui ſe manifeſtoit au-déhors ſur ſon viſage; de ſorte que les infirmieres, qui la voïoient revenir, connoiſſoient à ſon air, ſi la malade en reviendroit, ou ſi elle en mourroit. Lorſqu'elle rentroit dans la chambre de la malade, avec un air gai, & content, elles conjecturoient que la malade ſeroit bien-tôt hors d'afaire. Si au contraire elles lui remarquoient un air triſte, elles concluoient que la malade en mourroit, & rarément elles ſe trompoient dans leurs conjectures, & leurs préſomptions. Dès-qu'elle apercevoit une malade, qui tendoit à ſa fin, elle ne la perdoit plus de vûë, & ſe tenoit auprès d'elle toutes les heures du jour, & de la nuit, laiſſant toute ſorte d'occupation, & ſon ſommeil propre, pour lui rendre les derniers devoirs de la charité, & lui donner de ſes propres mains la derniere goute de bouillon.

Sa charité ne ſe bornoit pas au ſoulagement du corps : c'étoit principalément au ſalut de l'ame qu'elle lui donnoit toute ſon étenduë, & que cette vertu paroiſſoit avec tout ſon éclat. Elle avoit reçû du Ciel un talent tout extraordinaire, & un don divin, pour préparer les malades à une ſainte mort. Elle commençoit d'abord par leur inſpirer avec beaucoup de douceur & d'adreſſe, de demander le dernier Sacrement de l'Egliſe, ſi néceſſaire à ce dernier moment qui doit décider de l'Eternité, à quoi elle les diſpoſoit par les actes les plus vifs, & les plus tendres, que l'amour puiſſe fournir en pareille

occasion. Comme elle s'attendrissoit facilément elle-même, elle attendrissoit aussi & les malades, & les assistantes, jusqu'à verser des torrens de larmes. Naturellément fort éloquente elle leur faisoit des portraits si naturels, & si patetiques des miseres de cette vie, & du bonheur infini de celle que nous attendons dans l'éternité, que non seulement elle effaçoit de leur esprit, & de leur imagination toutes ces idées afreuses, ces horreurs, & ces amertumes presque inséparables de la vûë d'une mort prochaine ; mais elle les faisoit languir & soûpirer après le dernier moment, qui séparant leur ame de leur corps, les réüniroit à leur créateur. Son talent pour cet exercice de charité, étoit si extraordinaire, & si rare, que dès-qu'elle exhortoit quelque malade, les Religieuses quittoient tout, & s'y rendoient en foule, pour entendre les belles paroles que Dieu lui mettoit à la bouche. La plûpart sentoient en elles-mêmes un désir très-ardent de se trouver à cet heureux moment, qui devoit les rejoindre à leur céleste Epoux, jusqu'à envier le sort, & le bonheur de l'agonisante, qui ravie elle-même des discours de sa chere mere, mouroit le plus souvent dans des transports, des ravissemens, & dans une espece d'extase.

La mort qui met le terme à toutes les choses de ce monde, ne fut jamais capable d'en mettre à la charité de la Mere Agnès : elle la porta à l'égard de ses Sœurs au-delà du tombeau, regardant ces innocentes mortes comme les temples sacrés du saint Esprit, & les chastes épouses de Jesus-Christ, elle lavoit elle-même leurs corps avec un grand respect, & ne les touchoit qu'avec une profonde vénération. Elle les habilloit le plus proprement qu'il lui étoit possible, les

ornoit de toutes les plus belles fleurs, qu'elle trouvoit au jardin, & passoit auprès d'elles les nuits entieres en prieres. C'étoit là où à la faveur des ténebres, d'un silence profond, à la vûë de ces tristes & lugubres objets elle s'animoit elle-même à marcher fidelément, & constamment sur leurs traces, & à imiter les vertus qu'elle leur avoit vû pratiquer pendant le cours de leur vie. „ Vous avés fait vôtre chemin, „ leur disoit-elle, rempli vôtre carriere ; il est „ juste que je commence à remplir la mienne, „ pour mériter la recompense dont vous jouïs- „ sés.

Mais considerant d'autre part que ces innocentes filles étoient peut-être passées des miseres de cette vie aux miseres infiniment plus grandes du Purgatoire, pour y être purifiées par les flammes de certaines fautes légeres, dont les ames les plus pures, & les plus saintes sont rarément exemptes sur la terre, & pour lesquelles elles n'avoient peut-être pas sufisamment satisfait par la pénitence ; cette réflexion r'allumant, & redoublant les flammes de sa charité compatissante, la portoit à solliciter la miséricorde divine en leur faveur par des prieres ferventes, des larmes abondantes, des disciplines sanglantes, des jeunes austeres, & par plusieurs autres bonnes œuvres qu'elle présentoit au Seigneur, pour leur obtenir quelque soulagement dans leurs peines, s'offrant elle-même comme une victime de charité, pour supléer à ce qu'elles n'avoient pas fait, & qu'elles étoient alors incapables de faire. La suite de sa vie nous fera sentir combien ses prieres & ses larmes étoient favorables à ces ames innocentes, & efficaces pour abréger leurs peines, & accélerer leur bonheur.

Les Religieuſes ne pouvant ſoûtenir ſans une extrême violence, que leur Supérieure fût dans un mouvement, & dans une action continuelle auprès des malades, & des mortes, la conjuroient avec larmes de prendre un peu de repos après tant de fatigues qu'elle avoit eſſuïé auprès des mourantes, de ne pas tant prodiguer une ſanté toûjours foible & chancellante, ſi néceſſaire d'ailleurs au bien, & au bon ordre de toute la Communauté. Elles lui répréſentoient que c'étoit tenter Dieu que de vouloir faire au-delà de ſes forces; qu'aïant paſſé pluſieurs nuits auprès des agoniſantes, pour les aider à bien mourir, il ne lui convenoit pas de les veiller après leur mort, & de prendre ſur elle le ſoin de leur ſepulture; qu'y aïant des Sœurs établies pour cet emploi de charité, elle devoit abſolument s'en décharger ſur elles, & ne pas les priver d'un mérite attaché à leur office, lui ajoûtant qu'elles avoient droit de s'en plaindre, & qu'elles s'en plaignoient en éfet.

Elle leur répondoit avec ſa douceur, & ſon humilité ordinaire, qu'elle étoit très-ſenſible à leur tendreſſe, & qu'elle ne méritoit pas leur attention, mais qu'elles devoient conſiderer qu'en tout cela elle ne faiſoit que s'aquitter de ſon devoir, & de l'obligation de ſon emploi; que la pauvre morte étant ſon oüaille, elle ne devoit la quitter que pour la remettre entre les mains de Jeſus-Chriſt ſon ſouverain Paſteur, qu'elles auroient lieu de la blamer, & de la condamner, ſi elle manquoit à un devoir auſſi eſſentiel à la qualité de Supérieure, qui la rendant comme le Paſteur de toutes ſes Religieuſes, devoit la mettre dans l'heureuſe diſpoſition de donner ſa vie pour toutes, ſans quoi elle ne ſeroit

aux yeux de Dieu qu'une mercenaire.

C'étoit principalement auprès de ce ſouverain Paſteur de nos ames que cette ſainte fille faiſoit éclater l'ardeur des flammes, qui la conſumoient pour les Sœurs mortes, non ſeulement par les vœux & les ferventes prieres, qu'elle lui adreſſoit ſans ceſſe, pour leur procurer quelque ſoulagement dans leurs peines, mais par les reproches amoureux qu'elle répandoit dans le ſein de ſon céleſte Epoux, & qu'elle accompagnoit de l'abondance de ſes larmes. „ Mon doux „ Jeſus, lui diſoit-elle, que vous connoiſſés „ bien mon indignité, & mon inſufiſance à „ remplir les devoirs de la charge que la Com„ munauté m'a impoſée en me choiſiſſant pour „ Supérieure, puiſque toutes les fois qu'on m'é„ leve à cette dignité, vous m'enlevés quel„ qu'une de mes brebis ! Si j'en avois eu le „ ſoin qu'un bon Paſteur en doit prendre, je „ n'en aurois point perdu, & je les aurois „ toutes conſervées : ce n'eſt que pour punir les „ fautes, que je fais dans leur conduite, que „ vous me les enlevés ; pourquoi donc, mon „ divin Jeſus, permettés-vous qu'on m'éleve à „ un emploi, dont je ſuis ſi indigne, & qui de„ vient par là ſi préjudiciable à mon petit trou„ peau ? Faites porter les éfets de vôtre juſte „ colere ſur l'indigne Paſteur : mais épargnés, „ je vous en conjure, l'innocent troupeau, & „ ne permettés pas que mes defauts faſſent le „ ſujet de la honte, & de la confuſion des in„ nocentes : confondés la ſeule criminelle.

Que cette charité dans cette ſainte fille eſt admirable ! que ſon humilité eſt extraordinaire ! qu'elle trouveroit peu d'exemples parmi les perſonnes même les plus vertueuſes ! Elle ſe juge

non ſeulement indigne de la dignité, dont elle remplit tous les devoirs avec la derniere exactitude ; mais elle s'impute encore tous les maux, qui arrivent dans le Monaſtere, & ſe croit digne de punition, & de chatiment par l'exercice de la charité la plus parfaite, & la plus méritoire. L'humilité ne peut guére ſe porter plus loin ; on en parlera dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE VIII.

De l'humilité de la Mere Agnès.

APPRENEZ de moi à être doux & humble de cœur : c'eſt la belle leçon de morale, que le Fils de Dieu fit autrefois à ſes Apôtres, leçon qui renferme toute la perfection de la loi de l'Evangile, & tous les devoirs d'un parfait chrêtien ; leçon que la ſainte fille dont on écrit la vie, ne perdit jamais de vûë, & qu'elle ſuivit avec une conſtante, & une inviolable fidelité. Elle l'aima en un point, dont on trouveroit peu d'exemples, même parmi les Saints, qui ſe ſont le plus diſtingués par l'amour, & la pratique de cette vertu. Il eſt vrai de dire qu'elle fut toûjours ſa vertu dominante & favorite. A peine trouveroit-on un ſeul jour dans ſa vie, qui fut très-longue, qui ne ſoit marqué de quelque acte éclatant de cette vertu. On n'entreprend pas de les détailler tous : un volume entier ſufiroit à peine pour cela. Elle ne parloit volontiers que de cette vertu; & écoutoit

avec des transports de joïe celles de ses Sœurs qui l'en entretenoient. Elle les aimoit de toute la tendresse de son cœur, mais sur tout celles qui la lui faisoient pratiquer ; de sorte qu'on ne pouvoit mieux lui faire sa cour, qu'en l'humiliant, la méprisant, & la chargeant d'injures : ce qui faisoit dire à plusieurs de ses Sœurs, que pour se rendre agréable à la Mere Agnès, il falloit offenser Dieu, & violer à son égard toutes les regles de la charité, de la bienséance, & de l'honnêteté, mais qu'elles ne vouloient pas acheter son amitié à ce prix là.

On a déja dit qu'étant encore enfant dans le siécle elle se jugeoit indigne d'être à la compagnie de ses propres domestiques, qu'elle leur obéïssoit comme à ses maîtres, qu'elle les servoit de ses propres mains, & leur rendoit dans la nécessité les services les plus bas & les plus humilians, ne leur parlant jamais qu'avec douceur, & toute sorte de respect. Lorsqu'elle fut reçûë par Madame d'Allemagne, au nombre des filles qu'elle élevoit, pour former la nouvelle Communauté des Capucines, elle se jugeoit si indigne de cette sainte compagnie, que craignant de les souiller par son attouchement, elle n'osoit les aprocher, & se tenoit toûjours à l'écart ; & lorsqu'elle le pouvoit, sans être aperçûë, elle baisoit les vestiges de leurs pieds, si grand étoit le respect, qu'elle leur portoit, n'osant même parler à leur présence, sans être interrogée. Son humilité alloit jusqu'à croire, qu'elle profanoit la sainteté de la maison, où on l'avoit introduite, sans la connoître, ajoûtant que si on l'eût connuë telle qu'elle étoit, on l'auroit rejettée comme une malheureuse indigne d'habi-

ter un lieu ſi ſaint, & de vivre à la compagnie de ſi ſaintes filles.

Ce n'eſt là que ſon humilité naiſſante : mais où trouver des paroles propres à exprimer juſqu'à quel point elle porta cette vertu, lorſqu'à l'arrivée des Meres de Paris elle fut reçûe au Noviciat ? C'eſt ce qu'on n'écrit qu'avec peine, tant les faits paroiſſent incroïables. Il n'y avoit rien d'aſſés bas, d'aſſés humiliant dans les pratiques des Novices Capucines, qu'elle ne crût fort au-deſſus d'elle ; ſe jugeant incapable de tout elle ſe portoit pourtant à tout ce qu'il y avoit de plus penible, & de plus humiliant à faire. Ne pouvant ſoufrir que ſes compagnes en portaſſent la moindre partie, elle ſe regardoit comme la ſervante de toutes, qualité même qu'elle n'oſoit prendre, & qu'elle jugeoit fort au-deſſus de ſon mérite.

Elle conjuroit ſans ceſſe la mere Maîtreſſe de l'humilier, de la mortifier, de la faire mourir à elle-même, à ſa ſuperbe, à ſon orgueïl, à ſa vanité, qu'elle nommoit ſa paſſion dominante : ce que cette mere Maîtreſſe lui accordoit ſouvent, ſoit pour contenter ſon zele, ſoit pour éprouver ſa vertu, lui diſant en préſence de ſes compagnes, qu'elle étoit une bête, incapable de rendre jamais le moindre ſervice à la Religion ; & avec cela remplie elle-même d'orgueïl, & de vanité ; que la Communauté la connoiſſant telle, il n'y avoit pas aparence qu'elle fût jamais admiſe à la profeſſion. Elle lui tenoit d'autres diſcours encore plus humilians, qu'elle écoutoit avec une patience admirable, ou pour mieux dire avec une joïe, & un contentement, qu'il ſeroit dificile d'exprimer, ravie de ce que ſa mere Maîtreſſe la connoiſſoit, & la faiſoit connoitre à

ſes compagnes telle qu'elle ſe croïoit en éfet ; leur ajoûtant pour les mieux perſuader de la vérité des reproches que la mere Maîtreſſe lui avoit fait à leur préſence, que ſi les Religieuſes la connoiſſoient bien, elles la chaſſeroient du Couvent, & la jetteroient à la voirie comme un chien mort, ſentimens qu'elle accompagnoit d'une ſi grande abondance de larmes, qu'elles attendriſſoient ces innocentes filles, qui ne pouvoient s'empêcher d'admirer cet excès, & ce prodige d'humilité dans une de leurs compagnes, qui leur donnoit d'ailleurs de ſi rares exemples de toute ſortes de vertus.

Sortant un jour de l'Oraiſon qu'elle avoit faite ſur l'humilité, une de ſes compagnes, qui étoit cachée l'entendit ſe dire à elle-même, „ que je
„ ſerois heureuſe, & quel bonheur pour moi,
„ ſi on m'attachoit une corde au cou, & qu'on
„ me trainât par tout le Couvent, qu'on me
„ jettât enſuite dans un cloaque, ou chaque
„ Religieuſe vint à ſon tour inſulter à mon or-
„ gueïl, & à ma ſuperbe par toute ſorte d'in-
„ jures, me traitant de vil inſecte, d'abomi-
„ nable, de ſuperbe, d'orgueilleuſe, de tiſon
„ d'enfer, & qu'on m'y laiſſât paſſer toute ma
„ vie, ſans m'y donner la moindre conſolation !
„ Ce ſeroit alors que j'imiterois véritablement
„ J. C. mon divin Maitre : mais je me trompe : ce
„ ne ſeroit pas encore pour moi une véritable
„ humiliation, puiſque j'en mérite cent fois au-
„ delà, & qu'on ne pourroit jamais égaler le
„ mépris, qu'on feroit de ma perſonne, à mon
„ indignité, à ma ſuperbe, & à la multitude
„ de mes iniquités. " C'étoient là les bas ſentimens qu'elle avoit d'elle-même ; & elle auroit ſouhaité de tout ſon cœur, que toutes les Reli-

gieuſes l'euſſent enviſagée dans ce point de vuë.

Lorſque ſes déſirs, & ſes ſouhaits ſur cet article n'étoient pas accomplis, elle prenoit de là occaſion de s'anéantir juſqu'au centre de la terre, ſe diſant à elle-même, & le croïant comme elle le diſoit, que la multitude infinie de ſes pechés la rendoit indigne de ſoufrir la plus petite humiliation pour l'amour de Jeſus-Chriſt; que cette grace n'étoit accordée qu'aux ames humbles, & qu'elle étoit refuſée aux ſuperbes; que tous les bons déſirs qu'elle concevoit dans l'Oraiſon, n'étoient que des illuſions, des éfets de ſon amour propre, & de ſon orgueïl, qui ne pouvoient ſervir qu'à la rendre plus malheureuſe dans l'éternité, puiſqu'elle n'en reduiſoit aucun en pratique. Mais ſi Dieu permettoit qu'on ne tint aucun compte d'elle dans le Couvent, qu'on la regardât comme un mauvais ſujet, inutile à tout, elle ſentoit une ſecrete joïe, qui ſe manifeſtoit au déhors ſur ſon viſage, dont toutes les Religieuſes s'apercevoient. Si quelque Sœur ſoit par colere, ſoit par mépris, ſoit pour l'éprouver, l'inſultoit, & la chargeoit d'injures, elle l'embraſſoit de toute la tendreſſe de ſon cœur, & cherchoit toutes les occaſions de lui rendre quelque ſervice; elle la reſpectoit juſqu'à baiſer les veſtiges de ſes pieds, diſant qu'elle étoit la ſeule dans la Communauté, qui avoit véritablement l'eſprit de Dieu, & qu'à la faveur des lumieres qu'elle recevoit du Ciel, elle la connoiſſoit telle qu'elle étoit en éfet.

Quelque grand que fût l'amour qu'elle avoit pour la ſolitude, & le ſilence, elle étoit toûjours diſpoſée à parler, dès-que quelqu'une de

ses Sœurs la prioit de l'entretenir sur la vertu d'humilité. Elle ne se lassoit jamais sur cette matiere ; & en parloit avec une éloquence toute divine, qui lui attiroit l'admiration de toutes celles qui l'écoutoient. Ce n'étoit pas certainement ce qu'elle se proposoit : mais elle auroit voulu les embraser toutes de l'amour de cette vertu. Elle leur disoit que bâtir un édifice spirituel sur tout autre fondement que sur celui de l'humilité, c'étoit bâtir sur un sable mouvant ; que la plus legere tempête renverseroit bientôt tout l'édifice ; qu'il n'y a de vraïe vertu que celle qui est fondée sur l'humilité, que tout ce qu'on apelle vertu sans l'humilité, n'est que vice ; que ce n'est que par l'humilité qu'on peut aller à Dieu ; que toute autre voïe nous en éloigne. „ D'où pensés-vous, mes cheres Sœurs, „ leur ajoutoit-elle, que viennent les troubles, „ les inquiétudes, les chagrins que nous expé- „ rimentons, lorsqu'on nous humilie ? Ce n'est „ que du défaut de la connoissance de nous- „ mêmes : apliquons-nous à cette connoissance ; „ non seulement nous ne nous contristerons pas „ dans les mépris, dans les injures, & dans le „ peu de cas qu'on fait de nous : mais nous „ sentirons en nous-mêmes une secrete complai- „ sance, de voir qu'on nous connoit tels que „ nous sommes, & qu'on nous traite selon „ nos mérites. Mais dès-que nous perdons de „ vûë cette connoissance de nous-mêmes, & de „ nôtre misere, la moindre humiliation nous „ contriste, nous abbat, & nous renverse. “ Ce qu'elle disoit avec des sentimens si tendres, si embrasés, qu'elle enflammoit le cœur de toutes celles qui l'écoutoient, d'un desir ardent d'aimer & de pratiquer cette belle vertu, pour

laquelle

laquelle cette ſainte fille avoit un ſi grand goût, & un ſi grand attrait, qu'elle diſoit à ſes Sœurs, à celles du moins qui avoient ſa confiance, & qui marchoient ſur ſes traces, qu'elle croïoit que ſi au moment de la mort quelqu'un lui parloit de l'humilité, ſon ame s'arrêteroit dans ſon corps, pour goûter la douceur de cet entretien, tout le tems qu'il dureroit. Langage qu'elle avoit ſouvent tenu à ſon Confeſſeur : ce qui l'obligea, (il le raporte lui-même) lorſqu'il l'aſſiſta à ſa derniere agonie, & qu'il la vit reduite à cet état pitoïable, où une eſpece d'abandon de Dieu l'avoit jettée, comme on verra en ſon lieu, de lui dire & de lui repeter ſouvent ces paroles, *Mere Agnès, ne perdés pas de vûë l'humilité, dont je vous préſente le modéle en Jeſus crucifié.* Ce Pere aſſure qu'il ne lui parla jamais ce langage à cette derniere extrêmité, qu'elle ne reprit ſur le champ ſa premiere tranquillité : un viſage ſerain prononçant avec un petit ſoûrire cette amoureuſe parole, *Belle humilité ! Belle humilité !*

Elle portoit cette vertu à un ſi haut dégré de perfection, & avoit de ſi bas ſentimens d'elle-même, qu'elle ſe diſoit, & ſe croïoit en éfet la ſource funeſte, & l'unique cauſe de tous les malheurs, qui arrivoient dans le monde, des guerres, des famines, des maladies populaires, & de toutes les autres calamités, dont elle entendoit parler. Si on lui racontoit quelque malheur arrivé dans la Ville, ou dans quelque famille particuliere, elle diſoit d'abord en pleurant, „ c'eſt la peine de mes péchés, c'eſt ma vanité, „ c'eſt mon orgueïl, qui cauſe tous ces maux. Si le Couvent manquoit des choſes néceſſaires à la nourriture, & à l'entretien des Religieuſes,

elle se l'imputoit, disant que ce n'étoient que ses péchés, qui mettoient obstacle à la providence bienfaisante du Seigneur, qui punissoit un grand nombre d'innocentes filles pour la faute d'une seule coupable : ce qu'elle disoit, en versant un torrent de larmes. Il falloit même, pour la contenter, donner dans son sens, & lui imputer tous les maux, qui arrivoient.

Le terroir de Marseille soufrant une extrême secheresse peu de tems avant la vendange, on ordonna des Processions à toutes les Communautés de la Ville. Les Capucines aïant fait leur neuvaine, le Ciel se couvrit de nuages le dernier jour, & donna quelques goutes de pluye ; ce qui causa une si grande joïe à nôtre sainte fille, qu'elle en étoit comme transportée. Elevant les yeux & les mains au Ciel, elle s'écria „ courage, mes Sœurs, le Seigneur a exaucé nos „ vœux : il nous a accordé la pluye, que nous „ demandions: rendons lui de très-humbles actions „ de graces. " Mais comme elle s'aperçut que la pluye cessoit tout-à-coup, que le Ciel devint peu de tems après fort serain, elle tomba dans un si grand abbattement, qu'elle dit les larmes aux yeux. „ Ah ! mes cheres Sœurs, je suis „ la cause de ce prompt changement : ce sont „ mes péchés, qui arrêtent les bienfaits de Dieu „ sur ce terroir : c'est ma superbe, c'est ma va„ nité, qui me portant à me réjoüir avec excès „ dès-que j'ai aperçû la pluye, en ont arrêté „ tout-à-coup la continuation. C'est pour punir „ mon amour propre que vos prieres ne sont pas „ exaucées ; vous ne devés vous en prendre „ qu'à moi : je suis seule responsable de cette „ calamité publique. " Elle en étoit si persuadée qu'elle alla d'abord se jetter aux pieds du Con-

fesseur, pour s'en accuser comme d'un très-grand peché, dont elle se croïoit véritablément coupable, par la trop grande complaisance qu'elle avoit euë, de ce que les prieres de ses Sœurs avoient été exaucées, s'imaginant même d'avoir intérieurément attribüé le commencement de cette pluye à son propre mérite : ce qu'elle n'avoit certainement pas pensé.

Enfin cette sainte fille ne se lassoit jamais de l'humiliation ; industrieuse à s'en procurer tous les jours de nouvelles, elle fit un accord avec une de ses Sœurs, qu'elle connoissoit d'une humeur très-severe, de se reprendre mutüellement de leurs fautes, & de tous leurs manquemens, dont elles seroient obligées de s'accuser fidélement l'une à l'autre. S'en trouvant à son jugement tous les jours fort chargée, prosternée à ses pieds la corde au cou elle les lui accusoit avec une grande humilité. Cette Sœur prenant l'air, & le ton d'Abbesse, la traitoit fort rudement, & avec un grand mépris, l'accablant d'injures les plus atroces, & de pénitences les plus severes, l'apellant superbe, orgueilleuse, hipocrite, superstitieuse ; & lui mettant le pied sur la gorge elle lui disoit, *humilie-toi superbe. Vers de terre comment peus-tu t'énorgueillir* ? & d'autres paroles semblables, qu'elle soufroit non seulement sans peine, mais avec complaisance, charmée d'avoir trouvé une de ses Sœurs qui la connût telle qu'elle se croïoit en éfet, & qui la traittât selon ses mérites. Elle étoit si pénetrée de reconnoissance envers cette chere Sœur, qu'elle alloit au devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir, & donnoit toute son attention à chercher, & à trouver des occasions de lui rendre quelque service. Elle a souvent dit à deux de ses confidentes,

qu'elle avoit un regret extrême de n'avoir pas continüé toute sa vie cet exercice d'humilité, qui lui attiroit les plus grandes graces, & sur tout celle de la connoissance d'elle-même & de ses miseres.

Toutes les fois qu'elle se recommandoit aux prieres des Sœurs, & de ceux qui la visitoient, elle les conjuroit de demander pour elle au Seigneur la vertu d'humilité, dont elle avoit, disoit-elle, un extrême besoin, n'aïant, ajoutoit-elle, du penchant que pour l'orgueïl, & la vanité. Le Pere Confesseur à qui elle faisoit presque tous les jours la même priere, voulant mettre son humilité à l'épreuve, lui répondit en présence des autres Religieuses. „ Je ne comprends „ pas, bonne Mere Agnès, pourquoi vous fai„ tes cette priere à tout le monde. Quel fonde„ ment avés-vous de craindre la vanité, & la „ superbe ? Y a-t-il quelque passion, qui ait „ moins de raport avec vous que celle-là ? Il „ faut que vous soïés bien aveugle, & que vous „ vous connoissiés bien mal, pour être autant „ que vous êtes, pénetrée de cette crainte. Par „ quel endroit cette passion peut-elle trouver „ entrée dans vôtre esprit ? Et quelle bonne qua„ lité voïés-vous en vous-même, qui puisse don„ ner lieu à l'orgueïl, & à la superbe ? Vous „ n'avés qu'à vous examiner, & vous trouve„ rés que le Prophête Michée a voulu parler de „ vous, & de vos semblables, lorsqu'il a dit ces „ paroles, *Humiliatio tua in medio tui.* Le prin„ cipe de vôtre humiliation est dans le plus inté„ rieur de vous-même. Vous ne trouverés „ rien en vous, qui n'inspire l'humilité & l'a„ néantissement ; & par un bizarre renversement „ de raison vous ne craignés que l'orgueïl &

„ la vanité, qui vous devroit être une passion
„ fort étrangere. Toutes vos Sœurs vous regar-
„ dent comme un objet de pitié & de compassion :
„ elles sont sans cesse obligées de fermer les yeux
„ sur vos défauts & vos imperfections, sans
„ quoi la charité qu'elles exercent à vôtre égard,
„ leur seroit trop onereuse ; & avec cela vous
„ n'apréhendés que la superbe & la vanité. Com-
„ prenés que c'est un pur éfet de la foiblesse de
„ vôtre esprit qui vous aveugle sur vous-même,
„ & qui ne vous permet pas de voir en vous ce
„ que tout le monde y aperçoit d'humiliant &
„ de méprisable. "

„ Ah ! Pere Confesseur, lui dit-elle alors char-
„ mée de cette correction, que vous me con-
„ noissés bien ! Il seroit à souhaiter que toutes
„ mes Sœurs m'envigeassent dans ce même point
„ de vûë, qu'elles m'humiliassent à leur tour,
„ pour faire mourir en moi ce monstre d'or-
„ gueïl, qui me possede, & cette folle vanité
„ que j'ai aportée presque du berceau. Malgré
„ les grands défauts que vous me reprochés avec
„ tant de justice, je ne laisse pas d'être une su-
„ perbe & une orgueilleuse : la charité qui fer-
„ me les yeux de mes Sœurs sur toutes mes im-
„ perfections ne sert qu'à nourrir en moi cette
„ maudite passion : leur estime, dont je ne m'aper-
„ çois que trop dans toute leur conduite à mon
„ égard, me persuade que je suis quelque cho-
„ se, quoique je ne sois rien en éfet. Faites
„ moi donc la grace, mon cher Pere, de leur
„ dessiller les yeux sur mon compte : c'est la plus
„ grande charité, que vous puissiés me faire :
„ leur estime me flate, & me donne de la vani-
„ té, & nourrit en moi une passion, qui m'est
„ devenuë comme naturelle ; & vous, mes cheres

„ Sœurs, aprenés du Révérend Pere Confesseur à „ me connoître telle que je suis, & à me traiter „ comme je mérite. Dieu a permis qu'il m'ait „ tenu ce langage à vôtre présence, pour vous „ dessiller les yeux. L'excès de vôtre charité n'a „ servi jusqu'à présent qu'à nourrir la superbe „ dans mon esprit. Unissés-vous, je vous en con- „ jure, pour faire mourir en moi cette passion, „ qui m'a jusqu'à présent dominé : ce sera en „ m'humiliant, & en me mortifiant sans cesse, „ que vous pouvés esperer d'en venir à bout.

On ne finiroit jamais cette matiere, qui reviendra nécessairément, lorsqu'on sera obligé de parler des charges de Maîtresse des Novices, & d'Abbesse, qu'elle remplit souvent malgré son extrême repugnance. Ce fut dans l'exercice de ces deux emplois, qu'elle porta la vertu d'humilité au comble de la perfection. Mais avant que de la faire commander, voïons quelle a été son obéïssance.



CHAPITRE IX.

De l'obéïssance de la Mere Agnès.

C'EST un grand & difficile sacrifice que celui que le Religieux fait par le vœu d'obéïssance. Il n'en sauroit présenter à Dieu de plus auguste, ni de plus agréable à ses yeux, & où il expérimente plus de violence sur lui-même. Il s'immole tout entier : il est tout à la fois sacrificateur, & victime : il assujetit tous ses sens, toutes ses passions, toutes les puissances de son ame, son esprit, son cœur, sa liberté, à la volonté d'autrui. Dans tous les autres sacrifices qu'il peut offrir à Dieu, il lui presente des biens qui sont hors de lui ; un seul effort sufit pour cela. Mais que d'efforts tous les jours, & à tout moment réïterés pour se sacrifier soi-même ! Ce combat dure autant que la vie, parce que l'ennemi que nous combattons est nous-mêmes. Aussi voïons-nous que quoique les Philosophes aïent connu & pratiqué le premier de ces sacrifices, ils n'ont jamais connu, ni pratiqué le second. Ils se sont dépouillés de tous leurs biens ; mais ils ne se sont jamais dépouillés d'eux-mêmes.

Ce sacrifice est trop sublime pour eux, & trop élevé au dessus des forces de la nature. Ce n'est qu'à des parfaits chrétiens qu'on peut le proposer : ce sont eux seuls qui l'exécutent, lors qu'apellés à l'état Religieux par une vocation divine, ils font vœu d'obéïssance au jour de leur profession. C'est alors qu'ils se dépouillent

d'eux-mêmes, & qu'ils renoncent à leur propre volonté, pour n'en avoir pas d'autre que celle de Dieu, qui leur est manifestée par la bouche de leur Supérieur.

La Mere Agnès habituée dès sa plus tendre enfance à n'avoir pas d'autre volonté que celle de ses Pere & Mere, à obéïr ponctuellement à leurs ordres, à ne rien faire ni entreprendre sans leur congé, à se soumettre même à ses propres domestiques, comme on a déja dit, n'éprouva ni dificulté, ni violence dans ce sacrifice. Dès qu'elle entendit la voix intérieure du Seigneur qui l'apelloit à l'état de la Religion, & à l'Ordre des Capucines, elle y courut sans le moindre delai, & s'y engagea par la profession qu'elle y fit, non seulement sans peine, mais avec un excès de joïe, & de consolation, qu'elle ne pouvoit exprimer, à n'avoir jamais d'autre volonté que celle de ses Supérieures. Elle ne se dementit jamais sur cet article; & dans tous les diferens états de sa vie, de Novice, de Professe, d'Inférieure, & même de Supérieure, cette vertu fut toûjours l'unique ressort qui donnoit le mouvement à toutes ses actions.

Elle y étoit si exacte, & si ponctuelle, qu'elle ne la perdoit jamais de vûë, & ne faisoit pas la moindre chose, sans demander auparavant la permission, jusques-là qu'elle n'osoit mettre un point d'aiguille à son habit, à son voile, sortir de sa chambre, pour descendre au jardin, lorsque son office l'exigeoit, sans ce congé: ce qu'elle pratiqua non seulement lorsqu'elle étoit Novice, mais même ancienne Professe, disant à certaines de ses Sœurs, qui traitoient cette extrême exactitude de scrupule, & de simplicité puerile, que le Fils de Dieu nous a declaré dans son Evangile,

que si nous ne devenons comme de petits enfans, nous n'aurons jamais de part au Roïaume du Ciel ; que celui qui sera fidéle aux petites choses, sera établi sur les grandes, leur ajoûtant que ce n'est que par cette fidelité qu'une Religieuse peut parvenir à la perfection de son état, & que celle qui les méprise s'expose suivant l'oracle du saint Esprit à un danger évident de tomber dans de grandes fautes ; que l'expérience nous le fait sentir tous les jours dans les états les plus saints & les plus parfaits ; que le relâchement ne s'introduit pas tout-à-coup par la transgression des regles les plus essentielles, mais qu'il commence toûjours par la transgression, & le mépris des petites & pieuses coûtumes, qu'on viole sans scrupule, sous prétexte qu'elles ne sont pas de grande consequence, ni essentielles à sa profession.

Tandis qu'elle étoit Novice, certaines de ses compagnes voulant éprouver son obéïssance, lui proposerent de faire une chose, qui étoit fort au-delà de sa foible portée, & de ses forces naturelles ; elle leur répondit sans hésiter, que si la Mere Maîtresse, ou la Mere Abbesse le vouloit, & le lui ordonnoit, elle le feroit avec plaisir, leur ajoûtant qu'il n'y a rien d'impossible à l'obéïssance ; que celui qui le lui commanderoit par la bouche de sa Supérieure, lui donneroit les forces nécessaires, pour l'exécuter. Cette sage réponse édifia fort ces saintes filles, & leur fit comprendre, qu'elle n'agissoit pas en enfant, mais en Religieuse parfaite.

Au moindre signe de sa Mere Maîtresse, ou de la Mere Abbesse elle voloit, & n'attendoit pas qu'elles lui adressassent la parole : il lui suffisoit de connoître leur intention ; elle prenoit pour elle

tout ce qu'elles ordonnoient en général. Son obéïssance ne s'étendoit pas seulement à la Supérieure, mais à la moindre des Sœurs. Si quelque jeune Religieuse disoit à sa presence, il faut aller balier, charrier du bois, ou quelqu'autre chose semblable, elle y étoit toûjours la premiere, & obéïssoit à celle qui étoit chargée de cet office. Dans le tems qu'elle étoit Abbesse, une Sœur converse lui dit, ma Mere, il faudroit faire telle chose; sans balancer un moment elle lui répondit, aprenés-moi comment il faut le faire, je le ferai. Elle le fit en éfet, & lui obéït avec autant de soumission, que si elle avoit été la Supérieure. Il falloit bien prendre garde à ce qu'on disoit, sur tout lorsqu'elle étoit Abbesse : elle prenoit tout pour elle. Si quelqu'une disoit à sa présence, il faut aller faire telle chose, c'étoit un commandement pour elle; & avant qu'on s'en fût aperçû, la chose étoit faite. Ce cas arrivoit fort fréquemment, si on n'étoit sur ses gardes à sa présence. La parole n'étoit pas plûtôt dite, qu'elle se déroboit à la vûë de toutes ses Religieuses, & alloit sans delai exécuter ce qui avoit été simplement proposé.

La Mere Vicaire dit au sortir du Chœur : il faudroit aujourd'hui balier le Cloitre, qui est fort sale. La Mere Abbesse prit d'abord cet ordre pour elle; & le Cloitre fut balié, avant que les Religieuses fussent assemblées, pour le faire toutes ensemble suivant leur pieuse pratique; ce qui les rendoit fort attentives à prévenir ce qu'elles regardoient comme un grand inconvenient. Elle ne se servoit de son autorité que pour obéïr avec plus de promptitude, disant souvent à ses Religieuses ces paroles qu'elle avoit aprises de son Pere saint François, que si on lui donnoit

pour Supérieure une Novice d'un jour, elle lui obéïroit avec autant de promptitude, & de soumission qu'à la plus ancienne, & à la plus experimentée Professe de l'Ordre, leur ajoutant que l'obéïssance seule soûtient, & conserve une Religion; que cette vertu afoiblie, la Religion tombe insensiblement; qu'une Religieuse sans obéïssance est un phantôme de Religion, dont elle porte veritablement l'habit: mais elle n'en a pas du tout l'esprit. „ Aimons donc cette vertu, „ concluoit-elle, qui nous caracterise par excel„ lence filles de la Passion, qui a été un pur éfet „ de l'obéïssance que le Fils de Dieu a renduë à „ son Pere. Ce n'est donc qu'en aimant, & „ mourant dans l'exercice de cette vertu, que „ nous portons dignement ce nom. "

Dans le tems qu'elle étoit Maîtresse des Novices, la Mere Abbesse la chargea de faire quelque ouvrage de broderie pour la Sacristie. Elle obéït sur le champ: mais l'ouvrage achevé n'aïant pas été du goût de l'Abbesse, ou voulant peut-être éprouver son obéïssance, elle lui ordonna de le défaire; ce qu'elle exécuta d'abord avec autant de joye, & de complaisance qu'elle l'avoit commencé & fini. Une de ses Novices attendrie à la vûë de cette prompte obéïssance, lui dit les larmes aux yeux. „ Pourquoi, ma Mere, „ vous fait-on detruire un ouvrage, où vous „ avés employé tant de tems, pour lequel vous „ avés pris tant de peine, & qui d'ailleurs me „ paroît si beau? Ah! ma chere fille, lui ré„ pondit la Mere Agnès, quel langage est le „ vôtre? Est-ce là le langage d'une novice „ Capucine, qui ne doit avoir d'autre volonté „ que celle de ses Supérieures? Faut-il chercher „ des raisons, lorsqu'une Supérieure parle?

„ Faut-il lui demander pourquoi ? Eſt-elle obligée „ de rendre à ſon inférieure raiſon de ſon com- „ mandement ? Ignorés-vous que l'obéïſſance , „ pour être parfaite & agréable à Dieu , doit „ être aveugle ? J'ai obéï en faiſant cet ouvra- „ ge : j'obéïs en le defaiſant : je n'en veux pas „ ſavoir davantage : je ſuis auſſi contente , en le „ detruiſant , que je l'ai été , en le commen- „ çant ; parce qu'en l'un comme en l'autre je „ fais l'obéïſſance. Aprenés , ma chere fille , qu'il „ ne faut point avoir de vûë , lorſque la Supé- „ rieure nous commande ; qu'on ne trouve ſa paix „ ſon contentement , qu'en obéïſſant prompte- „ ment , & aveuglément ; & que vous ne ſerés „ jamais une bonne Religieuſe , que lorſque vous „ vous trouverés dans cette heureuſe diſpoſition. „ Pour moi je vous avouë , que je n'ai jamais „ de plus grande conſolation que lorſque j'o- „ béïs ; parce que je renonce alors à ma vo- „ lonté , pour faire celle de Dieu : c'eſt ce qui „ fait toute ma joïe. J'écoute la voix de tou- „ tes les Religieuſes comme celle des épouſes de „ Jeſus-Chriſt qui ſavent la volonté de l'Epoux , „ qu'elles me manifeſtent par leur bouche : c'eſt „ cette réflexion , qui me porte à obéïr à tou- „ tes indiferemment , avec autant de ſoumiſſion, „ que ſi elles étoient toutes mes Supérieures ; & „ j'éprouve une ſi grande conſolation dans cette „ obéïſſance , que je n'y trouve pas la moindre „ dificulté. Faites , ma chere fille , la même „ réflexion , lorſque quelque Religieuſe vous „ commandera quelque choſe : vous trouverés „ une véritable conſolation à obéïr. Prenés „ garde ſur tout de ne jamais raiſonner ſur l'o- „ béïſſance , & ſur ce qu'on vous commande :

rien n'eſt plus opoſé à ſa perfection que le raiſonnement.

A l'égard de ſes Confeſſeurs ſon obéïſſance fut preſque ſans exemple : elle alloit juſqu'au ſcrupule, & elle écoutoit toutes leurs leçons, tous leurs avis, toutes leurs paroles comme autant de commandemens. On n'entreprend pas de détailler les faits particuliers : on paſſeroit les limites qu'on doit ſe preſcrire. Il ſufit de dire en un mot qu'elle obéïſſoit en tout, & qu'elle n'auroit pas voulu faire un pas contraire à cette obéïſſance aveugle qu'elle leur rendoit. Il n'y avoit qu'un ſeul cas, où cette obéïſſance lui paroiſſoit très-difficile dans la pratique : c'étoit lors qu'à la ſollicitation de ſes Sœurs, ils lui retranchoient une partie, & quelque fois toutes ſes pénitences extraordinaires : elle ſe ſavoit même fort mauvais gré de la peine qu'elle avoit à obéir dans ces ſortes d'occaſions, qui étoient très-fréquentes. Elle s'en condamnoit, & l'attribuoit à ſon amour propre, & à ſa vanité. Elle en gémiſſoit devant Dieu. „ Eſt-il poſſible, ô mon Dieu, diſoit-elle, „ verſant des torrens de larmes, eſt-il poſſible, „ que je trouve de ſi grandes difficultés, lorſ- „ qu'il s'agit d'obéïr en des choſes ſi légeres, & „ ſi faciles ? Comment accorder ce déſir ardent, „ que je ſens en moi-même pour l'obéïſſance „ aveugle, avec cette repugnance que je ſens à „ obéïr en des cas auſſi aiſés ? Puis-je ignorer „ que l'obéïſſance vous eſt plus agréable que les „ ſacrifices ? Ce n'eſt donc que l'orgueïl : ce „ n'eſt que mon amour propre, qui font naître „ en moi les difficultés que j'expérimente, lors „ qu'on me défend mes pratiques ordinaires. “ Après ces ſortes de réflexions elle s'abandonnoit aux larmes, & aux gemiſſemens.

Il eſt vrai, elle la ſouvent avoüé, que ſon obéïſſance ne fut jamais expoſée à de plus fortes épreuves que dans ces ſortes de cas. Voïant que les plaintes continüelles que ſes Sœurs animées d'une charité compatiſſante pour elle, portoient à tous les nouveaux Confeſſeurs ſur ſon genre de vie, qu'elles jugeoient fort au-delà de ſes forces; voïant, dis-je, qu'elles avoient toujours leur éfet, & qu'elles étoient toujours favorablément écoutées, cette condeſcendance des Confeſſeurs lui cauſoit d'étranges peines intérieures, & de continüelles inquiétudes. Malgré néanmoins l'extrême repugnance qu'elle éprouvoit à tous ces changemens ſi ſubits, & ſi fréquens, à toutes ces défenſes ſi ſouvent réïterées, elle ſe ſoumettoit toûjours aveuglément à leurs ordres, ſans jamais dire une parole pour les engager à les revoquer, ſe contentant d'aller devant le ſaint Sacrement répandre une abondance de larmes, & épancher dans le ſein de ſon celeſte Epoux les tendres ſentimens de ſon cœur véritablément bleſſé, attendant avec une humble reſignation la revocation de toutes ces ſortes de défenſes, que ſes Confeſſeurs lui avoient faites : ce qui ne manquoit jamais d'arriver comme nous avons vû dans ſon lieu, & qui faiſoit l'accompliſſement de ſes déſirs les plus ardens.

Ce fut la déclaration publique qu'elle fit à ſes Sœurs, lors qu'après avoir été dans la ſuite du tems élûë Abbeſſe, elle les aſſembla en Chapitre. „ Mes cheres Sœurs, leur dit-elle, quoique „ je n'aïe pas fait juſqu'à préſent la moindre „ partie de ce que je ſuis obligée de faire par „ mon état, & par ma profeſſion de fille de la „ Paſſion, je m'aperçois néanmoins depuis long- „ tems, que l'excès de vôtre charité, qui vous

„ ferme les yeux ſur tous mes défauts , & qui
„ ne les ouvre que ſur une prétenduë auſterité
„ de vie , vous porte ſans ceſſe à dire à tous
„ nos nouveaux Confeſſeurs , que j'excede en
„ mortifications , & en pénitence : Dieu ſeul té-
„ moin des ſentimens de mon cœur , connoit
„ les peines intérieures que vous m'avés cauſées
„ par ces plaintes ſi ſouvent réïterées. Je vous
„ avouë, que j'en ai été quelquefois ébranlée ,
„ & même preſque renverſée. Je ſuis ravie d'a-
„ voir l'occaſion de vous deſſiller les yeux ſur
„ cet article ; ce que je n'ai jamais oſé faire ,
„ tandis que j'ai été ſujete & inférieure. Mais
„ à préſent que malgré mon extrême indignité
„ vous m'avés élevée à la qualité d'Abbeſſe , je
„ me crois obligée de vous édifier , & de vous
„ déclarer publiquément que vôtre charité vous
„ à juſqu'à préſent fort aveuglées ſur mon
„ compte , & que je ſuis fort éloignée de ce
„ que vous avés crû de moi. Bien loin d'avoir
„ excedé en auſterité de vie , j'ai toûjours été
„ fort ſenſuelle , & je n'ai jamais rempli la moin-
„ dre partie des devoirs de mon état. Je ſuis
„ par une infinie miſéricorde de Dieu apellée à
„ l'état , & à la profeſſion des filles de la Paſ-
„ ſion ; pour répondre à la grace d'une ſi ſubli-
„ me vocation , je devrois nuit & jour être atta-
„ chée à la Croix de Jeſus-Chriſt , n'aimer que
„ les ſoufrances , les perſécutions , & les humi-
„ liations. Cependant, je le dis à ma honte , &
„ à ma confuſion , je me vois très-éloignée de
„ ces ſentimens génereux. Je n'en connois point
„ parmi vous , qui ne porte plus loin que moi
„ cet eſprit de mortification , cet amour des
„ Croix & des ſoufrances , & avec des corps
„ ſans contredit plus délicats que le mien , qui

„ se trouve fait à tout, vous en faites plus que
„ moi. Detrompés-vous donc, mes très-cheres
„ Sœurs, de vos préventions, qui m'ont été si
„ préjudiciables, & qui m'ont fait si souvent
„ gémir devant Dieu. Je crois néanmoins être
„ obligée de vous dire pour vôtre édification.
„ Que je n'ai jamais rien fait de moi-même, &
„ par le mouvement de ma propre volonté;
„ mais toûjours par la permission, & l'obéïssan-
„ ce que je dois à nos Confesseurs, & à nos
„ Supérieurs. Ce ne sera donc que par le motif
„ de la même obéïssance, que je continüerai à
„ l'avenir avec la grace de Dieu le train de vie
„ que j'ai commencé, & contre lequel vous
„ vous êtes si souvent recriées. Très-convain-
„ cuë d'ailleurs que ce n'est que l'excès de vôtre
„ charité pour moi, qui vous a portées à réï-
„ terer si souvent les mêmes plaintes, il m'est
„ bien aisé de vous les pardonner. Mais je vous
„ conjure pour l'amour de Dieu, de ne donner
„ plus à l'avenir vôtre attention là-dessus, & de
„ me laisser tranquillement pratiquer ce que je
„ ne fais que par obéïssance. "

Les Religieuses autant édifiées que surprises de ce discours de leur Mere Abbesse, apréhendant qu'une telle permission ne la portât à un trop grand excès de pénitence, & de mortification, ne purent se résoudre à se rendre à la priere, qu'elle leur faisoit, & continüerent dès que l'occasion se présentoit, à porter les mêmes plaintes à tous les nouveaux Confesseurs; mais inutilement: ils n'y adheroient plus; & elle eut la consolation de finir sa vie dans l'exercice des mêmes pratiques toûjours avec le mérite de l'obéïssance, de laquelle elle ne se departit jamais, & dans l'exercice de laquelle elle mourut. Son

Confesseur

Confesseur en éfet raporte que la disposant à ce grand passage dans sa derniere maladie, joignant les mains, & élevant les yeux au Ciel, elle lui dit à haute voix les paroles suivantes. „ Je suis, „ mon Pere, toute préparée d'aller à mon Dieu, „ dès-qu'il m'apellera : je ne souhaite que de „ lui obéir, & de faire jusqu'à mon dernier „ soûpir sa sainte volonté: priés-le, je vous en „ conjure, de m'accorder sa grande miséricor- „ de, dont j'ai un si grand besoin. " C'étoit finir comme elle avoit commencé, par l'obéissance, qui l'ayant accompagnée durant tout le cours de sa vie, ne l'abandonna pas à la mort.

CHAPITRE X.

Le grand amour que la Mere Agnès avoit pour la pauvreté.

LA pauvreté qui est commune à tous les Religieux, caracterise par excellence les Enfans de Saint François. Ce saint Patriarche ne leur recommande rien si expressément dans sa Regle que l'amour de cette vertu évangelique, que le Fils de Dieu nous a aportée sur la terre, & qu'il nous a enseignée par ses exemples, & par ses paroles. C'est sur cette pauvreté comme sur un très-solide, & inébranlable fondement, qu'il a apuïé l'institution de son Ordre. A peine permettant à ses enfans l'usage des choses les plus nécessaires à la vie, il leur interdit toute sorte de proprieté, non seulement en particulier, ce qui est général à tous les Ordres Religieux, mais

même en commun, ce qui eſt ſingulier à celui de ſaint François.

Pluſieurs grands perſonnages ſe ſont fort diſtingués dans cet Ordre par l'amour de cette vertu. Sans prétendre uſer de parallele, ne pouvant ignorer qu'il n'apartient qu'à Dieu ſeul de juger des diferens mérites des Saints, comme il n'apartient qu'à lui ſeul de faire les Saints: ſans entrer, dis-je, dans ces comparaiſons toûjours odieuſes, j'oſe dire que l'illuſtre fille, dont j'écris la vie, a porté la pauvreté intérieure & extérieure auſſi loin qu'elle puiſſe aller.

La pauvreté intérieure conſiſte dans le dépouillement de ſa propre volonté, de ſon amour propre, & dans le mépris de ſoi-même: hors dans quelque état qu'on conſidere la Mere Agnès, on trouvera qu'elle n'a jamais fait ſa propre volonté, mais toûjours celle d'autrui. Il ſufit pour s'en convaincre de rappeller ce qu'on a dit dans le Chapitre précedent, parlant de ſon obéiſſance. Elle a fait mourir ſon amour propre en tout & par tout; mourir à ſoi-méme, c'étoit ſa deviſe; & ce fut toûjours la grande inſtruction qu'elle donna à toutes celles qui furent ſous ſa conduite.

L'acte le plus héroique qu'elle en ait fait, & pratiqué tout le tems de ſa vie, eſt d'avoir toûjours ſoumis ſon ſentiment à celui des autres, ſans jamais contredire à perſonne. Dès-que quelqu'une de ſes Sœurs lui conteſtoit quelque choſe de ce qu'elle avoit avancé dans une converſation familiere, non ſeulement elle cedoit ſur le champ, mais elle confeſſoit d'abord humblément qu'elle s'étoit trompée; pratique qu'elle obſervoit lors-même qu'elle étoit Supérieure; pourvû qu'il ne s'agît pas de la régularité, de l'obſervance de

la Regle, des Constitutions, & des pieuses coûtumes établies par leurs anciennes Meres. Sur ces points elle étoit inflexible, & inébranlable, comme on le verra dans la suite de sa vie : en tout le reste elle soumettoit son sentiment à celui de la moindre, & de la plus jeune de ses Sœurs.

Pour ce qui concerne le mépris d'elle-même, il seroit mal-aisé d'en trouver un exemple aussi rare : elle la porté aussi loin qu'il pouvoit aller. Elle se disoit, & se croyoit en éfet sans esprit; sans discernement, & sans jugement; & lorsqu'on lui demandoit son sentiment sur quelque afaire, *Hélas!* disoit-elle d'abord, *à qui vous adressés-vous? à une Bête, qui n'a ni esprit, ni connoissance, ni lumiere, & qui n'est capable de rien.* On ne veut pas user de redite; on n'a qu'a rapeller ce qui a été dit sur cette matiere, dans l'article qui traite de son humilité : on y trouvera dequoi se convaincre du mépris infini qu'elle avoit d'elle-même. Il étoit si grand ce mépris, qu'elle ne trouvoit de sagesse & de discernement, que dans celles de ses Sœurs qui la méprisoient, & qui la regardoient comme un objet de rebut. C'étoient les seules, disoit-elle, qui la connoissoient telle qu'elle étoit en éfet.

La pauvreté extérieure paroit encore avec plus d'éclat dans tout le cours de sa vie : toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses affections, tous ses discours, toutes ses actions portoient le caractere de cette vertu évangelique. Si elle pensoit, c'étoit au moyen de parvenir à cette sublime & très-haute pauvreté que saint François ordonne dans sa Regle, Regle qu'elle ne perdoit jamais de vûë, & qu'elle regardoit comme un artisan regarde son modéle pour le suivre &

l'imiter. Si elle formoit quelque ardent desir ; c'étoit principalement d'être bien pauvre, & de manquer des choses les plus nécessaires à la vie. Toutes ses affections ne tendoient qu'à l'amour de la pauvreté, qu'elle nommoit avec son saint Patriarche sa Mere, sa Sœur, sa chere Epouse. Si elle parloit c'étoit toûjours pour inspirer à ses Sœurs l'amour de cette vertu, & leur aprendre le moyen de l'aquerir. Toutes ses actions portoient par excellence le caractere de l'extrême pauvreté qu'elle avoit voüée ; & autant qu'il a été à son pouvoir, elle s'est toûjours fortement oposée à tout ce qui pouvoit lui donner la moindre atteinte, & lui faire la plus petite breche.

Elle ne vouloit pour son usage que tout ce qu'il y avoit de plus vil, & de plus pauvre dans le Couvent. Durant quarante sept ans qu'elle a vêcu dans la Religion, elle n'a jamais pris de drap neuf pour ses habits, n'en aïant qu'un seul à son usage, qu'elle portoit l'hyver & l'été. Elle choisissoit toûjours le voile le plus vieux, & le plus usé, les guimpes les plus grossieres, les sandales de rebut, & qui étoient hors de service. Les officieres du Couvent, qui vouloient lui faire leur cour, lui donnoient toûjours ce qui étoit rebuté de toutes les autres. Elle n'avoit pas des termes assés forts pour leur marquer son estime & sa reconnoissance, pensant alors qu'elles la connoissoient, & qu'elles la traitoient selon son mérite ; ce qui étoit le comble de sa joïe.

Une de ses Novices, qui pendant trois années avoit rempli l'office de lingiere, lui dit son terme expiré. „ Je ne crois pas, ma chere Mere, „ que la Sœur qui m'a succedé à l'emploi que „ j'ai quitté, vous serve autant de vôtre goût, „ que je l'ai fait durant tout le tems que j'en

„ ai été chargée. Le respect que vôtre âge, &
„ les grandes charges de Maîtresse des Novices,
„ de Mere Vicaire, & d'Abbesse, que vous
„ avés si souvent remplies, lui inspireront, ne
„ lui permettra pas d'en user comme j'ai fait,
„ & de vous donner tout ce qu'il y a de plus
„ pauvre, & de plus vil dans cet office; je ne
„ souhaite pas même qu'elle suive en cela mon
„ mauvais exemple : je ne l'ai fait qu'à contre-
„ cœur, pour vous complaire, & favoriser le
„ grand amour que je connois en vous pour la
„ pauvreté, dequoi je devrois vous demander
„ mille fois pardon.

„ Vous vous trompés, ma chere Sœur, lui
„ répondit cette bonne Mere : ce que vous avés
„ fait par amour, & par pure complaisance,
„ celle qui vous succédera, le fera par discer-
„ nement, & par justice; elle ne peut ignorer,
„ que je suis la moindre, & la derniere du
„ Couvent, & celle qui merite le moins; que
„ c'est trop de grace qu'on me fait, lorsqu'on
„ me donne tout ce qu'il y a de plus vil &
„ de plus pauvre : toutes nos Sœurs sont de
„ fidéles Epouses de Jesus-Christ, qui méritent
„ d'être honorées de tout le monde; je ne sau-
„ rois sans une extrême présomption me quali-
„ fier de cet auguste titre; & je ne mérite pas
„ même d'être regardée comme leur servante.
„ Vous êtes la seule, qui par une charité aveu-
„ gle, qui vous ferme les yeux sur tous mes
„ défauts, & mes imperfections, ne m'envisa-
„ gés pas dans ce point de vûë : mais les autres,
„ qui ont plus de discernement que vous, quoi-
„ qu'animée d'une même charité, me connois-
„ sent telle, que je suis, & ne s'aveuglent pas

„ comme vous ſur mes défauts, & ſur mon peu
„ de mérite.

„ Vous m'opoſez mon grand âge, & les
„ charges dont on m'a honoré ; l'un & l'autre
„ font mon extrême confuſion, & ma derniere
„ honte. N'en eſt-ce pas en éfet une grande
„ pour moi d'être plus imparfaite en un âge auſſi
„ avancé, que la plus jeune Novice, & d'avoir
„ rempli toutes ces charges avec tant d'indignité,
„ que celles qui m'y ont élevé, ont été mille
„ fois contraintes de ſe répentir de ce mauvais
„ choix, qui a fait un grand tort, & qui a
„ donné une terrible atteinte à la ſageſſe de leur
„ diſcernement. Ce ſont ces charges ſi mal rem-
„ plies, qui m'obligent d'en faire toute ma vie
„ une ſevere pénitence : heureuſe, ſi Dieu me
„ donne aſſés de tems, pour expier toutes les
„ fautes, que j'ai commiſes dans leur exercice :
„ c'eſt la grande miſéricorde que je lui deman-
„ de, & que je vous prie de lui demander
„ pour moi. " Ce diſcours nous fait ſentir juſ-qu'à quel point cette ſainte fille porta la pauvreté intérieure, auſſi bien que l'extérieure.

Elle étoit ſi jalouſe de cette derniere, & avoit pour elle un ſi grand zele, qu'elle ne laiſſoit échaper aucune occaſion favorable à la pratiquer. Pour ſa nourriture elle cherchoit toûjours le pain le plus dur, le plus bis, & le plus moiſi ; ſi elle en trouvoit quelque morceau à demi-pourri, elle en treſſailloit de joïe dans ſon cœur : c'étoit toûjours celui qu'elle choiſiſſoit. On a déja dit, en parlant de ſa mortification, qu'elle ne mangeoit d'aucune eſpece de fruit, à moins qu'il ne fût gâté & à demi pourri, diſant alors que c'étoit donner atteinte à la pauvreté que de le jetter,

ajoûtant que le bon fruit eſt l'aliment des riches, & que les pauvres doivent ſe contenter du mauvais. Sa Cellule étoit abſolument denuée de tout: c'étoit la plus ſimple, & la plus pauvre du Couvent. Elle n'avoit qu'une pauvre couverture, qui lui ſervoit pour toutes les ſaiſons, n'aïant rien du tout à ſon uſage, pas même une feuille de papier pour écrire une lettre; & toutes les fois qu'elle étoit obligée de répondre à quelqu'un de ſes parens, ce qui lui arrivoit très-rarement, elle étoit obligée d'en demander une demi-feuille à la Mere Abbeſſe, en même tems que la permiſſion d'écrire.

Dès-qu'elle recevoit quelque preſent de ſes parens, elle le portoit à la Mere Abbeſſe, & la prioit de le diſtribüer aux Religieuſes, n'en reſervant rien du tout pour elle. Si la Supérieure lui en deſtinoit une partie; elle la ſuplioit très-humblément de la diſpenſer de la prendre, lui diſant qu'elle n'en avoit pas beſoin, qu'elle lui ſeroit tout-à-fait ſuperfluë, & par conſéquent contraire à la pauvreté. Elle ramaſſoit par le même motif de pauvreté, avec une exactitude ſcrupuleuſe tout ce qu'elle trouvoit épars dans le Couvent, juſqu'à un bout de fil, un morceau de vieux drap, le petit bois qu'elle trouvoit au jardin. Ce ſont-là autant de puérilités aux yeux des mondains, & des hommes charnels; mais qu'ils ſachent que ce qu'ils traitent de puérilité, eſt bien grand aux yeux de Dieu, & que c'eſt par ces prétenduës puérilités, qu'on parvient ſouvent au comble de la perfection Religieuſe. Elle étoit en un mot ſi zelée pour la pauvreté, qu'on peut dire d'elle ſans flaterie, ce que ſaint Bonaventure diſoit de ſaint François, que jamais avare ne fut plus avide des

richesses, qu'elle l'étoit de la pauvreté.

Lorsqu'elle étoit Maîtresse des Novices, elle s'apliquoit sur toutes choses, à leur imprimer dans le cœur un grand amour de la pauvreté, qui est, leur disoit-elle, le partage par excellence des Religieuses Capucines, qui ne possedent rien, & ne veulent rien posseder en ce monde que Jesus-Christ pauvre, qu'elles ont choisi pour leur Epoux, qui doit faire toutes leurs richesses, & remplir tous leurs désirs. Si elle en voïoit quelqu'une qui eût quelque attache, ou quelque affection à certaines petites choses, comme il arrive quelquefois à la jeunesse, après lui en avoir fait la correction avec sa douceur ordinaire, elle l'en dépouilloit en même tems, lui disant que ces petites affections, si on ne les arrache de bonne heure de son cœur, jettent de profondes racines, se changent en habitude, & dégenerent dans la suite du tems en proprieté.

La plûpart des discours qu'elle leur faisoit, rouloient sur ce point le plus essentiel de leur Regle, leur faisant vivément sentir que la pauvreté, dont les Capucines font profession, est si étroite, qu'elle les engageoit à soufrir la disette de toutes choses, non seulement sans peine, mais avec complaisance ; à aimer la nudité, la mendicité, la faim, la soif, & à soufrir toutes les incommodités corporelles, sans jamais former la moindre plainte ; leçon importante qu'elle pratiqua toute sa vie, & qu'elle persuadoit beaucoup mieux à ses Novices par ses exemples que par ses paroles.

Mais ce fut principalément lorsqu'on l'eut élevée à la dignité d'Abbesse, qu'elle fit paroître dans toute son étenduë, le grand zele, & le

grand amour, dont elle avoit toûjours été animée pour l'extrême pauvreté. Elle commença d'abord par ordonner aux Meres portieres, qui chés les Capucines ſont chargées de tout l'œconomat du Couvent, de prendre bien garde à ne jamais faire de trop grandes proviſions contraires à la confiance, qu'elles doivent avoir à la providence de Dieu, & à l'étroite pauvreté qu'elles ont voüée, leur ajoûtant que les pauvres volontaires doivent ſouhaiter de ſoufrir la diſette non ſeulement des choſes ſuperfluës, mais quelque fois des néceſſaires; que ne ſe trouvant pas dans cette diſpoſition, & dans cette préparation d'eſprit & de cœur, elles ne ſont pas veritablement filles de ſaint François; que c'eſt à faux tître qu'elles en portent le nom; & qu'on pourroit avec juſtice les mettre au rang de ces faux pauvres, dont parle ſaint Bernard, qui veulent être tellement pauvres, que rien ne leur manque. Elle vouloit que tout prêchât la pauvreté dans les habits, dans le logement, & dans la nourriture des Religieuſes.

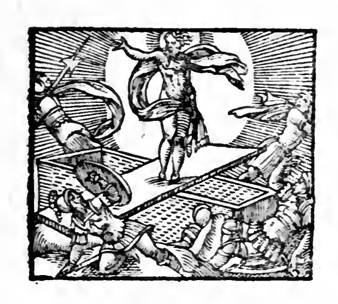
Une des anciennes aïant fait un voile noir d'une étofe trop fine, faute, diſoit-elle, d'une groſſiere, lui demanda la permiſſion de le prendre: ce qu'elle lui refuſa abſolument, & lui ordonna de s'en defaire, lui diſant qu'un tel voile ne convenoit pas du tout à une Capucine, qui en tout & par tout devoit paroître zelée pour la pauvreté. L'excuſe qu'elle aportoit pour juſtifier ſa tranſgreſſion ne lui parut pas légitime, & elle la rejetta, lui ajoutant que celle qui lui avoit fait cette charité, lui auroit auſſi-tôt donné une étofe groſſiere, & avec plus de facilité qu'une fine, ſi elle l'avoit demandée, & qu'elle en auroit été plus édifiée. Elle tint ferme,

& ne put être ébranlée par toutes les prieres & les sollicitations, que cette bonne Religieuse emploïa, pour lui faire revoquer l'ordre, qu'elle lui avoit donné de s'en defaire : cette fermeté plut extrêmément aux autres Religieuses, qui la connoissant d'un temperament très-doux, & très-complaisant, furent charmées de sa fermeté dans cette rencontre, où il s'agissoit de s'oposer à une innovation contraire à la pauvreté de la Regle, & à l'usage de la Communauté.

Ce fut avec la même fermeté, & par le même zele de la pauvreté, qu'elle refusa absolument à une des principales officieres du Couvent de faire dans son office une reparation qu'elle jugeoit superfluë. Elle eut beau la prier, la faire solliciter par les anciennes Meres ; elle fut infléxible, & leur répondit constamment, qu'elle ne soufriroit jamais d'innovation capable de déroger à la sublime pauvreté de leur profession ; qu'on s'étoit passé jusqu'alors de la reparation qu'on lui proposoit, & qu'on pouvoit également s'en passer à l'avenir ; qu'il falloit trembler, lorsqu'il s'agissoit d'innover quelque chose, pour petite qu'elle pût être ; que c'étoit par ces innovations successivement tolerées que les Religions les plus saintes & les plus affermies avoient été renversées ; que le mauvais exemple des unes entrainoit les autres, qui se croiroient en droit de faire dans leurs offices les mêmes reparations, qu'on auroit déja permises aux premieres, ce qui peu à peu renverseroit l'esprit de pauvreté, dont leurs anciennes Meres leur avoient donné de si rares exemples ; qu'elle ne se pardonneroit jamais sa condescendance, si elle avoit la foiblesse & la lâcheté d'adherer à leurs prieres sur un point aussi délicat, & aussi essentiel à la perfe-

ction de leur état, ajoûtant que ce qui avoit paru ſuffiſant à leurs anciennes Meres, devoit leur paroître tel à elles-mêmes ; qu'en ſuivant leurs traces, elles ne pouvoient s'égarer ; que tout ſeroit à craindre pour elles, dès-qu'elles s'en écarteroient, en ſoufrant des innovations contraires à leurs coûtumes, à leurs pieuſes pratiques, ſur tout en celles qui regardent la pauvreté.

Elle leur parla avec tant de force & d'éloquence ; elle accompagna ſes paroles de tant d'onction ; elle étoit d'ailleurs ſi perſuaſive, que ces bonnes Religieuſes ſe retirerent toutes charmées de ſon refus, & embraſées de zele, & de l'amour de la pauvreté. Cette ſainte fille fut toujours ferme, & inébranlable ſur cet article : on ne détaille pas une foule de cas de cette nature ; ce qui traineroit trop loin, outre que cette matiere reviendra en ſon lieu, lorſqu'on parlera de ſon gouvernement après ſon élection à la dignité d'Abbeſſe.



CHAPITRE XI.

La Mere Agnès est éluë Maîtresse des Novices.

L'AUGUSTE emploi, l'éminent ministere, que celui de Maîtresse des Novices! Personne n'ignore de quelle importance il est, sur tout dans un Ordre aussi saint, aussi parfait, & aussi austere que l'est celui des Capucines. Il s'agit de cultiver avec de grands soins de jeunes plantes, que la grace du Seigneur retire de la Babilone du monde par une vocation privilégiée, pour les transplanter dans la Jerusalem celeste de la Religion. Il s'agit de former des Vierges, qui conservant toûjours leurs lampes allumées & remplies, soient toûjours trouvées prêtes à aller au devant de l'Epoux, & à être introduites dans la salle du festin des nôces, qu'il leur a preparée; des Vierges qui après avoir blanchi leurs robbes dans le sang de l'Agneau, soient jugées dignes d'être mises à sa suite. Il s'agit de former de véritables filles de la Passion, crucifiées au monde, à qui le monde l'est aussi; des filles qui portent dans leur esprit, dans leur cœur, & sur leur corps les caracteres & les impressions de Jesus crucifié, par une vie toûjours mortifiée, par une mort continüelle à tous leurs sens, à toutes leurs affections, à tous leurs désirs, & sur tout à leur propre volonté. Il s'agit en un mot de faire mourir en elles le vieil Adam, pour ne plus vivre que de

la vie du nouveau , & pouvoir dire avec ſaint Paul, *Je vis, mais ce n'eſt pas moi qui vis : c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en moi.* Voilà la fin de l'emploi de Mere Maîtreſſe des Novices Capucines.

Ce miniſtere eſt grand ; auſſi exige-t-il de grandes qualités, & de grandes perfections dans celles qu'on choiſit pour le remplir. On n'entreprend pas de détailler ces perfections & ces qualités, pour ne pas s'écarter trop de ſa matiere ; qualités, perfections dont la Mere Agnès avoit une parfaite connoiſſance. Ce fut cette connoiſſance qu'elle en avoit jointe au mépris infini qu'elle avoit d'elle-même, qui lui firent d'abord enviſager le choix qu'on avoit fait de ſa perſonne, pour un emploi auſſi difficile à remplir, comme une eſpece de renverſement de raiſon & de religion dans celles qui l'avoient éluë, ne pouvant même comprendre (c'eſt ainſi qu'elle s'en expliquoit avec ſes confidentes) comment des filles auſſi ſaintes, auſſi prudentes, & auſſi éclairées que celles qui formoient la Communauté, avoient pû ſe réſoudre à faire un choix auſſi contraire à toutes les lumieres de la raiſon ; un choix qui faiſant un tort infini à leur ſageſſe, ne pouvoit que cauſer un très-grand préjudice à la regularité du Couvent, diſant, & le croïant comme elle le diſoit, que c'étoit renverſer de fond en comble le Novitiat, que de le mettre ſous la conduite d'une fille ſans lumiere, ſans diſcernement, ſans expérience, ſans ferveur, ſans pieté, incapable par conſéquent de la communiquer aux autres,

Ces réflexions l'accablerent tout-à-coup, & l'obligerent de recourir inceſſamment à la priére : c'étoit ſon unique reſſource dans les accablemens de ſon eſprit, & de ſon cœur. Proſternée

devant le Trés-Saint Sacrement elle se plaignoit amoureusément à son cher Epoux de ce que la connoissant telle qu'elle étoit, & sa grande incapacité à toutes choses; il avoit permis qu'on l'eût élevée à un emploi de cette conséquence, & si fort au-delà de sa foible portée. Elle y fut dans le moment toute consolée : son céleste Epoux lui fit connoître que ce choix venoit de lui; qu'il en étoit le seul principe, & qu'il vouloit qu'elle l'acceptât : ce qu'elle fit sans déliberer un moment; & fermant alors les yeux sur son indignité personnelle, elle mit toute sa confiance en celui qui a mesure qu'il apelle à un emploi, ne manque jamais de donner les graces nécessaires pour en remplir les devoirs, étant de sa sagesse de soûtenir le choix qu'il a fait. Elle plia sous le joug, dont il avoit chargé ses foibles épaules : s'offrant elle-même en sacrifice, elle lui présenta en même tems toutes ses Novices; le conjurant avec une grande abondance de larmes, d'être lui-même leur conducteur : ce qui lui fut promis. Elle entendit une voix intérieure, mais puissante, qui lui dit distinctement que sa priere étoit exaucée : ce qui la combla d'une si grande joïe, & de tant de consolation, que toutes les Religieuses s'aperçûrent sur son air, & sur son visage d'un grand changement, & connurent qu'elle avoit passé d'un excès de tristesse & d'accablement, à un excès de joïe, & de consolation. Elle a depuis avoüé à une de ses grandes confidentes, pour laquelle elle n'avoit rien de secret, & de qui nous tenons cette circonstance de sa vie, la grande grace, qu'elle avoit reçûë dans cette priere, & la promesse que Jesus-Christ lui avoit fait, d'être lui-même le conducteur de ses Novices.

Cette promesse l'anima d'une si grande confiance ; & la fortifia tellement dans sa foiblesse, qu'elle sentit d'abord en elle-même un désir ardent, de remplir dignément toute l'étenduë du ministere, que la providence lui avoit destiné, de n'épargner ni peines, ni soins, ni veille ; ni travail pour cela. Elle le fit en éfet : elle s'y donna toute entiere, & s'y apliqua sans relâche, ne perdant jamais de vûë ses Novices. Elle y réüssit si bien, que dans l'espace de neuf ans, qu'elle exerça en diferent tems cet office, le Novitiat fut si florissant en pieté, en ferveur, en sainteté, que les anciennes Professes regardoient les Novices qui excelloient en toutes les vertus qui font une parfaite Capucine, comme des modéles de perfection, & se trouvoient confonduës par leurs exemples.

Il est vrai qu'on ne pouvoit faire un plus digne choix, pour remplir cet emploi si important, que celui de cette sainte fille : elle possedoit en un dégré fort éminent toutes les qualités nécessaires à la conduite & à l'éducation des Novices ; beaucoup de pénetration, pour discerner les esprits, & démêler les bonnes d'avec les fausses & aparentes vocations ; beaucoup de prudence pour les conduire avec discretion ; une grande charité, pour couvrir leurs petits defauts, & compatir à la tendresse de leur âge, une douceur naturelle pour s'attirer leur confiance. Elle étoit d'ailleurs fort éclairée dans les voïes du Ciel, & de la perfection Religieuse, pour les conduire avec sureté dans ces routes si dificiles ; & sur toutes choses elle menoit une vie très-édifiante, pour les animer & les encourager plus par ses exemples que par ses paroles.

Convaincuë que c'est principalement par l'e-

xemple qu'on travaille plus efficacément à sa propre perfection, & à celle des autres ; qu'il persuade beaucoup mieux que les paroles les plus éloquentes ; & que comme parle Seneque, les hommes croïent plus aux yeux qu'aux oreilles, c'est-à-dire, à ce qu'ils voïent qu'à ce qu'ils entendent, elle se proposa d'abord de servir de modéle à ses Novices dans la pratique de toutes les vertus Religieuses, n'exigeant jamais rien d'elles qu'elle n'eût pratiqué la premiere, se trouvant par tout avec elles dans les exercices les plus penibles, & les plus humilians du Novitiat. C'étoit en la voïant, & en l'imitant, plûtôt qu'en l'écoutant, qu'elles aprenoient toutes les pieuses pratiques, & les saintes coûtumes des Capucines. Elle leur servoit de livre vivant, & elles n'avoient pas besoin d'autre lecture, que celle d'examiner, & de suivre ses actions ; & pour s'instruire parfaitement de tous les devoirs de la Religion, il leur sufisoit d'étudier avec aplication toutes les demarches qu'elles lui voïoient faire.

La premiere instruction qu'elle leur donnoit, rouloit pour l'ordinaire sur l'excellence de la grace de leur vocation, dont elle s'éforçoit de leur donner une haute idée, & une grande estime, & les animoit par là d'un désir ardent d'en remplir fidélément & constamment tous les devoirs, leur aprenant pour cela plusieurs moïens dont le plus éficace à son sens, (elle en parloit par l'experience qu'elle en avoit fait elle-même dès son entrée en la Religion) c'étoit celui, dont saint Bernard s'étoit lui-même servi, dès qu'il se fut retiré dans la solitude. *Bernarde, ad quid venisti* ? Bernard qu'es-tu venu chercher dans le Cloître ? Quel est l'esprit qui t'y a conduit ?

Quelle

Quelle est la fin que tu t'es proposée, en abandonnant le monde, & ta famille, pour te retirer dans la solitude ? *Bernarde, ad quid venisti* ? C'est la demande, disoit-elle, qu'une Novice Capucine doit se faire tous les jours, & plusieurs fois le jour. Qu'es-tu venu chercher dans la Religion ? Quel est l'esprit qui t'a conduite chés les Capucines ? Par quel motif est-tu sortie du monde pour entrer dans un Ordre aussi saint, & aussi austere ? Pourquoi as-tu choisi par préférence l'état, la profession, & le nom de fille de la Passion ? Est-ce pour avoir tes aises, & pour y mener une vie douce, commode & sensuelle ? N'est-ce pas au contraire pour être toute ta vie crucifiée avec Jesus-Christ ? N'est-ce pas pour mourir à toi-même, à toutes tes passions, à ton amour propre, à ta propre volonté, pour n'en avoir pas d'autre que celle de tes Supérieures ? N'est-ce pas pour y soufrir la disette de toutes choses, toute sorte de mortification, de mépris & d'humiliation ?

C'étoit pour leur faire aimer cette derniere vertu, qui est la base, & le fondement de toutes les autres, & sans laquelle, comme parle saint Augustin, les autres vertus dégénerent en vice, qu'elle donnoit sa principale aplication : elle leur en parloit avec des sentimens si vifs ; elle leur en faisoit de si beau portraits, & leur en donnoit d'ailleurs des exemples si rares & si fréquens, qu'elle la leur faisoit aimer, & les embrasoit d'un désir si ardent de la pratiquer, qu'elles la conjuroient toutes avec une grande abondance de larmes, de les bien humilier, de les exercer sans cesse dans la pratique de cette vertu, de la leur faire désirer, & de la leur faciliter par des actes souvent, & tous les jours réïterés.

Lorſqu'elle en connoiſſoit quelqu'une ſenſible à l'humiliation, qui s'alteroit, qui changeoit de couleur aux paroles de mépris, c'étoit pour l'ordinaire celle qu'elle humilioit le plus ſouvent. C'étoit à celle-là qu'elle impoſoit les pénitences les plus humiliantes, lui aſſignant toûjours la derniere place, & le plus bas office du Novitiat, juſqu'à ce qu'elle eût entierément ſurmonté cette petite délicateſſe qu'elle lui connoiſſoit; & elle mettoit tout en uſage pour leur bien imprimer l'amour de cette vertu, & ſachant que l'exemple a plus de force que les paroles pour perſuader, elle ne craignoit pas de s'abaiſſer juſqu'au centre de la terre, en préſence de ſes Novices, leur diſant qu'elle étoit la plus indigne créature du monde, remplie d'orgueïl, de vanité, de préſomption, & de mille autres defauts; qu'elle étoit l'abomination du Ciel, & l'horreur de l'enfer, leur ajoûtant que ſi le Seigneur n'uſoit de ſa grande miſéricorde à ſon égard, la terre ne pourroit plus long-tems ſuporter ſa ſuperbe; qu'elle s'ouvriroit ſous ſes pieds, pour l'engloutir vivante dans les enfers, comme autre-fois Coré, Dathan, Abiron, & leurs complices. Elle les obligeoit ſouvent de lui mettre le pied ſur la gorge, & de la fouler comme un vil inſecte, lui diſant ces paroles, *Humilie-toi, ſuperbe, infame ver de la terre*: ce que ces innocentes filles n'exécutoient qu'en tremblant, & en verſant un torrent de larmes.

La providence attentive à contenter les déſirs de nôtre ſainte fille, lui fournit une occaſion bien vive, & bien délicate de pratiquer cette vertu à la vûë, & à la préſence de ſes Novices. La Mere Abbeſſe par je ne ſai quel eſprit, & quelle intention (on ne veut pas y penetrer:) la charité

oblige de croire que c'étoit par un motif de zele, d'un zele à la verité fort indiscret, qui n'étoit ni selon la science, ni selon la prudence) la traitoit dans l'emploi, & dans l'exercice de Maîtresse des Novices avec un mépris, un dedain, une dureté, dont on trouveroit peu d'exemples dans les personnes même du monde les plus violentes, les plus passionnées, & les moins sensées. Elle la méprisoit, la bafoüoit en tout & par tout, en présence même de ses Novices, lui disant qu'elle n'étoit capable de rien; qu'elle n'avoit ni sens, ni jugement, ni conduite; qu'elle n'étoit propre qu'à mettre le desordre & la confusion par tout; qu'en la choisissant pour Maitresse des Novices, on avoit renversé de fond en comble le Novitiat; qu'il sufisoit de jetter les yeux sur ses Novices pour comprendre, qu'elle n'avoit nulle aptitude pour un emploi aussi important; qu'elle ne savoit pas même leur aprendre à dire l'office au chœur, où elles font, disoit-elle, mille fautes; qu'elles étoient très-mal élevées, n'aïant ni politesse, ni modestie, ni esprit de mortification, ne sachant pas même les coûtumes du Novitiat, qu'elle ignoroit sans doute elle-même; condamnant en un mot en plein Chapitre tout ce que cette sainte fille faisoit, n'y trouvant jamais rien de bien fait.

Son zele indiscret ne s'arrêtoit pas à des paroles, & à des injures: il la portoit jusqu'à lui imposer les pénitences les plus humiliantes, qu'elle auroit eu peine d'imposer à une Novice; & portant encore plus loin son mépris, elle se portoit elle-même au Novitiat, contre l'usage établi chés les Capucines, pour aprendre aux Novices les cérémonies du Chœur, & les instruire des autres pratiques du Novitiat, leur

disant que leur Mere Maîtresse n'en étoit pas capable. Elle portoit en un mot si loin le mépris qu'elle faisoit de cette sainte fille, que toutes les anciennes Religieuses, qui l'avoient choisie pour remplir cet emploi, en étoient scandalisées, & ne voïoient qu'à regret un tel procedé, où il n'y avoit ni raison, ni presque religion; tandis que nôtre sainte fille s'en réjoüissoit intérieurément, & extérieurément, sans perdre un seul moment sa paix, & sa tranquillité ordinaire, sans former la moindre plainte, charmée de voir que la Mere Abbesse la connoissoit telle qu'elle se croïoit en éfet, digne de toute sorte de mépris.

Dieu sait quel étoit alors l'état & la situation de ses Novices, & ce qu'elles soufroient, voïant leur Mere Maîtresse qu'elles cherissoient tendrément, traittée avec tant d'indignité & de mépris par la Mere Abbésse. Ce fut certainément une terrible épreuve pour elles, bien capable de renverser leur vocation, ou pour le moins de la bien ébranler. Il s'en trouva une dans le nombre, qui ne pouvant plus soûtenir tant de mauvais traittemens si souvent réïterés contre sa Mere Maîtresse, pour laquelle elle avoit une vénération profonde, qui étoit d'ailleurs Novice du voile noir, qui prit la liberté de lui parler en ces termes. „ Quoi, ma Mere, vous ne dites „ rien après tant d'injures atroces, que vous re„ cevés tous les jours, & depuis si long-tems de „ la part de la Mere Abbesse? Etes-vous insen„ sible à l'honneur? Faites lui sentir que vous „ n'êtes ni bête, ni imbecille, titres dont „ elle vous qualifie si souvent à nôtre présence; „ faites lui connoître que vous n'êtes pas insen„ sible à tant de mépris, & que ce n'est pas de „ cette maniere, qu'on doit traiter une Reli-

„ gieuse de vôtre âge, de vôtre rang, & de
„ vôtre mérite.

Ce discours trop hardi, & si peu mésuré dans la bouche d'une de ses Novices, humilia plus nôtre sainte fille, lui parût plus dur, & plus insuportable, que toutes les injures, dont la Mere Abbesse l'accabloit. Elle le regarde d'abord comme un piége, que le Démon lui tendoit, & la Novice comme un instrument, dont il se servoit, pour la perdre : aussi contre sa coûtume elle l'en réprit aigrément, lui disant comme Jesus-Christ dit autrefois à ses Apôtres en un cas à peu près semblable, *Vous ne savés à quel esprit vous êtes apellée* ; lui ajoûtant que l'état de Capucine, qu'elle avoit déja embrassé, & dont elle avoit fait profession, l'engageoit à envisager les mépris & les humiliations dans un point de vûë bien diferent ; qu'elle n'en connoissoit pas sans doute le prix ; que son langage scandaleux ne le faisoit que trop sentir ; qu'avec de tels sentimens elle ne méritoit pas de porter l'habit, dont elle étoit revêtuë ; qu'elle devoit savoir, qu'on n'est veritablement fille de la Passion, que lorsqu'on aime les mépris, & les humiliations ; qu'à son particulier, bien loin de savoir mauvais gré à la Mere Abbesse des manieres dures qu'elle avoit à son égard, elle la regardoit comme la meilleure de ses amies, qui ne la flatant pas, lui faisoit connoître des défauts que sa superbe, & son amour propre lui cachoient ; ajoûtant qu'elle ne méritoit pas qu'on gardât le moindre ménagement avec elle, par raport à l'emploi de Mere Maîtresse, qu'elle remplissoit ; que c'étoit lui faire trop de grace, & la trop ménager, que de ne pas la dépouiller d'un office, dont elle s'aquittoit si mal, & avec tant

d'indignité ; qu'il n'en falloit pas d'autre preuve que le diſcours ſcandaleux qu'elle venoit de lui tenir, qui eſt, ajouta-t-elle, un argument invincible de la mauvaiſe éducation qu'elle lui avoit donnée. Grand Dieu, quels ſentimens ! c'eſt bien-là inſtruire d'exemple. La Mere Abbeſſe ſe laſſa plûtôt de l'humilier, & de la mépriſer, qu'elle ne ſe laſſa de ſoufrir les mépris & les humiliations. Elle en étoit ſi avide, qu'elle ne diſoit jamais c'eſt aſſés.

La providence lui en ménagea une autre, qui ne fut ni moins délicate que la précedente, ni moins capable de revolter ſon orgueïl, & ſon amour propre, ſi elle en avoit eu autant qu'elle le diſoit, & qu'elle le croïoit. On comprend aiſément que ſa vertu fut miſe à la derniere épreuve, ſi on ſent juſqu'à quel point va la délicateſſe naturelle en cas ſemblable.

Il y avoit dans le Novitiat une Novice du voile blanc, qui avoit contracté une ſi forte attache, & une ſi grande inclination pour la Religieuſe qui avoit précedé la Mere Agnès dans l'emploi de Maîtreſſe de Novices, que dès le moment qu'elle aprit qu'on ne l'avoit pas confirmée dans cette charge, & qu'on en avoit fait une autre, elle tomba dans un ſi grand accablement, & une telle déſolation, qu'elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, ne voulant plus manger, ni écouter aucun avis ſalutaire là-deſſus, diſant qu'elle vouloit être ſous la conduite de ſon ancienne Maîtreſſe, & qu'elle n'auroit jamais de confiance en celle qu'on lui avoit donné. La choſe alla ſi loin, qu'elle tomba dans une extrême langueur, & une ſi profonde triſteſſe qu'on craignoit tout pour elle. On avoit même lieu d'apréhender, que malgré la bonté de ſa vocation,

& celle de son riche naturel, le chagrin & le désespoir ne lui fissent prendre la résolution de retourner dans le monde, qu'elle avoit quitté avec tant de ferveur, & d'empressement.

La Mere Agnès n'étant pas tout-à-fait insensible, sentoit vivément la blessure, que la conduite irréguliere de cette jeune fille faisoit dans son cœur; & son extrême humilité lui faisant envisager le danger où cette pauvre innocente étoit exposée, comme la peine & la punition de ses propres péchés, elle mit tout en usage, pour parer le coup, & pour la gagner. Elle y emploïa la douceur, les caresses, les promesses: mais le tout inutilément: elle ne pouvoit ni la voir, ni l'écouter: les expressions les plus tendres, qu'elle emploïa pour la faire r'entrer en elle-même, ne servoient qu'à la revolter, & à lui donner un plus grand dégoût pour elle. Elle eut beau lui dire, & lui réprésenter que la trop grande attache, qu'elle avoit pour son ancienne Mere Maîtresse, ne pouvoit que lui attirer quelque grand malheur, & la jetter dans quelque précipice; que ce partage qu'elle faisoit de son cœur, étoit injurieux à Dieu, qui veut lui seul l'occuper, & le remplir tout entier; que c'étoit pour le moins égaler la créature au Créateur, & même donner la préference à la premiere, au préjudice de celle qu'on doit donner à Dieu seul; que l'Epoux céleste qu'elle avoit choisi en entrant dans la Religion, étoit un Dieu jaloux, qui ne peut soufrir ni rival, ni concurrent; que c'est le chasser de son cœur, que de le partager avec quelque créature. Tous ces beaux discours accompagnés de tant d'onction, & d'une si grande abondance de larmes, ne lui faisoient pas la moindre impression: ce n'étoit qu'à son grand

regret, qu'elle se voïoit forcée de les écouter.

Notre sainte Mere afligée au-delà de toute expression, s'attribüant à elle-même, & à ses propres pechés l'obstination de cette jeune Novice, elle auroit souhaité de tout son cœur de pouvoir la remettre sous la conduite de son ancienne Maîtresse. Mais la chose n'étant pas faisable, suivant les loix & les usages des Capucines, elle lui accordoit tout ce qu'elle pouvoit, qui étoit de l'aller voir quelquefois, pour la consulter, lui découvrir ses peines, & chercher auprès d'elle la consolation, qu'elle ne se croïoit pas capable de lui donner.

Cette jeune fille profitoit avec plaisir de cette permission, qui favorisoit fort son attache, & son inclination. La Mere Agnès ne cessoit cependant de conjurer le Seigneur avec une grande abondance de larmes, & une grande éfusion de cœur, de compatir à la foiblesse, & à la jeunesse de cette pauvre Novice : ses vœux furent enfin exaucés ; elle en ressentit bien-tôt l'éfet. Lui disant un jour d'aller voir, & conferer avec son ancienne Maîtresse, elle lui répondit sur le champ. „ Pourquoi, ma Mere, m'envoïés-vous „ auprès d'elle ? C'est, lui dit la Mere „ Agnès, qu'elle vous fera faire de plus grands „ progrès dans la vertu, & dans la perfection „ que moi, qui n'en suis pas capable. “ Cette douce réponse jointe à une si profonde humilité gagna tellément le cœur de cette pauvre Novice, que fondant en larmes prosternée à ses pieds, elle lui demanda pardon, & lui donna dans ce moment toute sa confiance. Elle fut du depuis une des plus ferventes du Novitiat, & autant attachée par estime à sa nouvelle Maîtresse, qu'elle l'avoit été par inclination à l'ancienne. C'étoit par

ces sortes d'actes d'humilité, que la Mere Agnès animoit ses Novices à l'amour de cette vertu.

CHAPITRE XII.

Les autres instructions, que la Mere Agnès donnoit à ses Novices.

VOULOIR entreprendre de donner un détail fidele de toutes les instructions que la Mere Agnès faisoit à ses Novices, de toutes les regles qu'elle leur prescrivoit, pour les faire marcher avec securité dans les voïes de la perfection Religieuse, ce seroit porter la matiere trop loin, ennuïer le lecteur, & trop s'écarter de son sujet. Un volume entier sufiroit à peine pour cela : elle les instruisoit sur toutes les vertus en général, & en particulier, & leur aprenoit tous les moïens, qui pouvoient leur en faciliter la pratique ; ce qu'elle faisoit avec tant de force & d'onction, qu'elle les embrasoit d'un désir ardent de les pratiquer toute leur vie, avec une constante & inviolable fidelité.

Convaincuë de cette doctrine, qui nous est généralement enseignée par tous les Peres de la vie spirituelle, que sur tout dans les commençans l'exactitude aux petites choses est le fondement de leur perfection. Elle prenoit un grand soin de leur aprendre toutes les pieuses pratiques, & les saintes coûtumes du Novitiat, & les excitoit de toutes ses forces à s'y rendre bien fidéles, leur disant avec l'Ecriture que ceux qui méprisent les petites choses, sous prétexte qu'elles ne sont

pas d'une grande conféquence, ni fort importantes, tombent infenfiblément dans les grandes fautes, & que ce que nous regardons comme petit, eft fouvent comme parle faint Chrifoftome nôtre tout. *Illud parum non eft parum; imò verò ferè totum.* Que c'eft fouvent à ce qui nous paroit petit, & de peu de confequence que nôtre falut eft attaché: ce qu'elle leur prouvoit par un grand nombre d'exemples tirés de l'Ecriture fainte, & de l'hiftoire Ecclefiaftique, où nous trouvons tant de grands & illuftres perfonnages, qui après de très-bons commencemens ont fait des fins malheureufes, pour avoir négligé les petites chofes, & font infenfiblement tombés dans les crimes les plus énormes. Ce qu'elle faifoit avec tant d'onction & d'efficace, que ces jeunes filles faifoient de ces petites tranfgreffions la matiere de leurs confeffions, après les avoir humblément accufées à leur Mere Maîtreffe, & en avoir reçû la pénitence. Elle les perfuadoit encore plus éficacément par fes exemples que par fes difcours, étant elle-même fi exacte à leur obfervance, qu'il eft vrai de dire que fes Novices les lifoient mieux dans fa vie, & dans fes actions, que dans le petit caïer, où elles font écrites, & qu'on leur met en main dès-qu'elles entrent en probation.

Des petites chofes elle paffoit à l'inftruction des plus grandes: c'étoit dans ce point de vûë qu'elle envifageoit la mortification des yeux, & le filence. Elle leur difoit que la mort entre par les fenêtres, c'eft-à-dire que le peché s'infinuë fouvent par les yeux, qu'un feul coup d'œil fufit quelquefois, pour perdre une Religieufe, leur citant l'exemple de plufieurs grands perfonnages, fur tout celui de David, qu'un feul regard perdit; leur ajoûtant qu'il n'eft rien d'ail-

leurs qui marque tant la dissipation, & le peu d'intérieur d'une Religieuse que l'immortification des yeux. Elle leur en donnoit un exemple si rare, que jamais Novice ne vit le blanc des siens. Elle ne les connoissoit, & ne les distinguoit que par le ton de leur voix, & par leur demarche: c'est ce qu'on a déja raporté, quand on a parlé de sa mortification.

Elle réüssit si bien sur l'article du silence qu'elle leur recommandoit sans cesse, que les anciennes Religieuses, qui composoient la Communauté, ne nommoient pas autrement les Novices que par le nom de silentieuses, jusques-là qu'en certaines heures du jour qu'on nomme chés les Capucines le tems du grand silence, si elles ne pouvoient se dispenser de parler entre elles, ce n'étoit que par des signes qu'elles s'expliquoient; langage müet, mais bien édifiant, qu'elles avoient apris de leur Mere Maîtresse, qui pour les empêcher de soûtenir de longs entretiens, les obligeoit de se parler toûjours l'une à l'autre à genoux. Elle exigeoit d'elles une grande modestie, mais sans affectation, une dévotion sans superstition, & ne vouloit pas de ces dévotions mornes, melancoliques, & affectées, accompagnées de grimaces peu convenables, leur disoit-elle, aux véritables enfans de Dieu, qui doivent toûjours porter la paix & la joïe dans leur cœur, & suivant le conseil du Roi Prophête, servir le Seigneur avec joïe.

La douceur qui faisoit sans contredit son caractere distinctif, étoit aussi la vertu qu'elle leur recommandoit plus expressément, comme celle qui devoit les rendre agréables à Dieu, & aux hommes, parfaitement conformes à Jesus-Christ, qui dans ses divines Ecritures se répresente à nous

ſous le ſymbole d'un Agneau, qui eſt de tous les animaux le plus doux, & qui nous ordonne d'aprendre principalement de lui cette vertu. *Aprenés de moi que je ſuis doux & humble de cœur.* Elle leur en donnoit ſi bien l'exemple, que lors même qu'elle étoit obligée de les reprendre, & de les corriger, elle le faiſoit avec tant de douceur, & d'une maniere ſi engageante, qu'elle leur gagnoit le cœur, & s'attiroit toute leur confiance.

Elle avoit une Novice d'un naturel ſi vif, & ſi violent, qu'elle pouvoit à peine ſoufrir une parole, ſi elle n'étoit pas aſſés meſurée : elle ſe choquoit de peu de choſe : un mot qui n'étoit pas de ſon goût, étoit ſufiſant, pour la faire mettre en colere : ce qui la rendoit d'un poids très-péſant, & preſque inſuportable à toutes ſes compagnes. La Mere Maîtreſſe s'en apercevoit véritablement ; mais ſa prudence & ſa douceur naturelle la portoient à diſſimuler, à faire l'aveugle & la ſourde ſur ce grand defaut, dans la penſée que le tems & l'exemple des autres Novices modereroient enfin ce temperament. Mais voïant que le mal continuoit, & que la nature l'emportoit dans cette jeune fille ſur la grace, elle la prit en particulier, & avec ſa douceur ordinaire, ſans la moindre alteration ſur ſon viſage, dans ſes geſtes, dans ſes paroles, ni même dans le ton de ſa voix, elle lui dit, „ Ma chere fille, à quoi penſés-vous de vous „ laiſſer ſi fréquemment entrainer à l'impétuo- „ ſité de vôtre naturel ? Avés-vous juſqu'à pré- „ ſent ignoré que l'on n'entre dans cette ſainte „ maiſon, que pour y vaincre la nature ? Nous „ ſerions toutes comme vous, ſi nous ne fai- „ ſions violence à nôtre naturel. Aprenés aujour-

„ d'hui que vous ne ferés jamais bonne Capu-
„ cine, si vous ne travaillés efficacément à vous
„ faire la même violence, & à vaincre la viva-
„ cité de vôtre temperament. Formés en une
„ bonne & constante résolution ; il vous en coû-
„ tera quelque peine dans les commencemens ;
„ mais avec la grace de Dieu vous en viendrés
„ à bout. Je vous y aiderai autant que je le
„ pourrai : faisons ensemble une neuvaine à
„ l'honneur de l'immaculée Conception de la
„ très-sainte Vierge ; j'ai une ferme confiance
„ qu'elle vous favorisera de sa puissante prote-
„ ction, & qu'elle vous obtiendra les graces,
„ qui vous sont nécessaires, pour surmonter ce
„ defaut de vôtre naturel, qui vous cause tant
„ de chagrin, & d'inquiétude, & qui trouble
„ si souvent la paix, qui doit regner dans le
„ Novitiat. " Cette douceur avec laquelle sa Mere Maîtresse lui parla, lui gagna tellement le cœur, qu'elle en fit en quelque façon une nouvelle créature. La neuvaine fut à peine commencée, qu'elle devint douce comme un agneau, & changea si bien son naturel, qu'elle n'étoit plus connoissable. Elle étoit à l'épreuve des plus grandes mortifications, & de toutes les humiliations, sans marquer la moindre alteration, ni la moindre inquietude.

Une autre de ses Novices, que Dieu conduisoit par des voïes extraordinaires, & qui recevoit du Ciel les plus grandes faveurs, qui la faisoient marcher à pas de géant dans celles de la perfection Religieuse, se laissa seduire au Démon d'une maniere bien grossiere, & très-propre à renverser, & à détruire tout ce qu'elle avoit jusqu'alors édifié. Cet esprit malin lui suggera que sa Maîtresse ne marchoit pas dans les voïes de

Dieu, qu'il n'y avoit en elle qu'hipocrisie; qu'illusion, que superstition; que si elle continuoit à vivre sous sa conduite, & à suivre ses maximes, elle s'exposoit à un danger évident, & presque inévitable de sa perte; qu'elle feroit très-sagement de la fuïr, de n'avoir aucune confiance en elle, de ne lui jamais communiquer son intérieur, & d'éviter autant qu'elle le pourroit même son commerce. Cet esprit tentateur lui insinüa si bien ce sentiment si dangereux pour elle, & si injurieux à sa Maîtresse, qu'elle la fuïoit autant qu'elle le pouvoit, jusqu'à fermer les yeux à sa rencontre, pour ne pas la voir; & à boucher ses oreilles avec du cotton, pour ne pas entendre les discours, qu'elle faisoit aux Novices. On sent assés le desordre & la confusion, où se trouvoit ce pauvre esprit: le mal étoit d'autant plus dangereux, qu'elle s'éloignoit du remede, & qu'elle fuïoit avec une espece d'horreur celle qui seule pouvoit la guérir.

La Mere Agnès s'aperçut bien-tôt du grand changement, qui s'étoit fait dans cette pauvre Novice, soit que le Seigneur le lui eût revelé, comme cette fille l'a toûjours crû sur ce fondement, qu'elle n'en avoit jamais parlé à personne, soit que son trouble intérieur se fût manifesté au déhors, & que la Mere Maîtresse eût soupçonné quelque chose sur ce changement extérieur: quoi qu'il en soit, elle l'alla joindre à l'infirmerie, où elle étoit alitée, le trouble de son esprit aïant alteré la santé de son corps; & l'embrassant avec une tendresse de Mere, elle lui dit avec sa douceur ordinaire, & d'un air fort gracieux.
„ Je sai, ma chere fille, ce que vous avés dans
„ le cœur contre moi: vous fuïés autant que vous
„ pouvés ma rencontre: vous ne pouvés me

„ voir, ni m'entendre parler ſans peine, ſans
„ violence, & ſans une extrême inquietude ;
„ quel ſujet vous en ai-je donné juſqu'à pré-
„ ſent ? Dequoi vous plaignés-vous de moi ?
„ Ne voïés-vous pas que c'eſt un piége, que le
„ Démon vous tend, pour vous faire abuſer des
„ graces extraordinaires, dont le Seigneur vous
„ favoriſe depuis long-tems, & pour vous arrê-
„ ter dans le chemin de la perſection Religieuſe,
„ où vous marchés avec tant de ſuccès. Reſiſtés,
„ ma chere fille, à cet ennemi de Dieu, & de
„ vôtre ſalut, & dites-lui à l'exemple de Jeſus-
„ Chriſt, retire toi de moi, Satan.

Cette pauvre fille, qui n'avoit jamais découvert ſa peine à perſonne, voïant ſa Mere Maîtreſſe ſi bien inſtruite de tout ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit, & dans ſon cœur, perſuadée que Dieu le lui avoit revelé, fut ſi touchée de ſon diſcours & de ſa douceur, qu'elle en conçut d'abord autant d'eſtime que le Démon lui en avoit inſpiré de mépris. Elle lui rendit toute ſa confiance, & ſe remit aveuglément ſous ſa ſage conduite, où elle fit en fort peu de tems de ſi grands progrès dans la perfection, qu'elle devint un modele de toute ſorte de vertus, & l'objet de l'admiration de toutes ſes Religieuſes, qui ne pouvoient s'empêcher d'admirer tant de ferveur dans une Novice, & dans une vertu naiſſante.

La grande maxime de la Mere Agnès étoit de ne rebuter jamais aucune Novice, quelque importune qu'elle pût être par les redites des mêmes peines juſqu'à cent fois réïterées. Elle les recevoit toûjours avec joïe à quelque heure du jour & de la nuit que ce fût, quittant tout pour les écouter, & leur marquant toûjours la même complaiſance. Une Novice lui aïant dit un jour,

„ j'ai honte, ma chere Mere, de vous venir si
„ souvent importuner, pour vous dire toûjours
„ la même chose. “ Elle lui répondit avec sa
douceur ordinaire. „ Vous avés un grand tort,
„ ma chere fille, de vous faire une peine là-
„ dessus : venés toûjours avec confiance, & n'a-
„ préhendés jamais de m'importuner. Je ne suis
„ chargée du soin du Novitiat, toute indigne que
„ j'en suis, que pour instruire les Novices, pour
„ les consoler, & les soulager dans leurs peines:
„ c'est là de toutes mes occupations la plus essen-
„ tielle. Quand vous viendriés à toutes les heures
„ du jour, & de la nuit, vous ne sauriés me
„ paroître importune : je suis d'ailleurs très-ca-
„ pable des peines des Novices : j'y ai passé
„ comme vous durant l'année de mon Novitiat,
„ & même long-tems aprés j'éprouvois la même
„ peine, je sentois la même repugnance que
„ vous, de les aller si souvent redire à la Mere
„ Maîtresse : mais m'apercevant que c'étoit une
„ véritable tentation du Démon, je la surmon-
„ tai avec la grace de Dieu : surmontés-là vous-
„ même, & vous en retirerés un plus grand
„ profit que moi, étant sans contredit mieux
„ disposée aux impressions de la grace. “ Ces
pauvres Novices étoient si charmées de la com-
plaisance & de la douceur de leur Mere Maî-
tresse, qu'elles venoient sans cesse lui découvrir
avec une grande confiance leurs peines, & leurs
tentations ; ce qui leur étoit d'un grand secours
pour les vaincre & les surmonter.

Elle en avoit quelques unes attaquées de pen-
sées si oposées à la sainteté de leur état, & de
tentations si horribles, qu'apréhendant de la
scandaliser, elles n'osoient par honte les lui dé-
couvrir. C'étoit pour elles un martire bien vio-
lent

lent : mais elles n'avoient ni le courage , ni la force de chercher le remede à leur mal. L'horreur que ces pensées , & ces tentations leur inspiroient à elles-mêmes , leur ôtoit la confiance de les reveler à leur Mere Maîtresse. Or soit que Dieu les lui revelât dans l'oraison, comme ces innocentes filles l'ont toûjours crû , soit que la violence de la tentation alterât leur extérieur, à mesure qu'elle troubloit leur intérieur, dans les instructions qu'elle leur faisoit , elle les exhortoit si souvent à faire des actes contraires aux vices, dont elles étoient tentées, qu'elles ne pouvoient s'empêcher de croire que leur Mere Maîtresse lisoit dans leur esprit, & dans leur cœur les pensées, dont elles étoient si fort agitées.

Lorsque cet expédient ne lui réüssissoit pas, elle leur faisoit un long détail des pensées extravagantes & horribles, dont son esprit étoit souvent agité, & de toutes les tentations qu'elle souffroit. Ces bonnes filles voïant la simplicité & la confiance avec laquelle leur Mere Maîtresse leur découvroit ses peines intérieures, ne rougissoient plus de lui découvrir les leurs. Elle étoit charmée de leur entendre dire „ ma Mere, Dieu vous a „ fait parler : je n'aurois jamais eû le courage , „ ni la force de vous découvrir ce qui se passoit en moi , si vous ne m'en aviés donné la „ confiance, en me disant que la même chose „ se passoit en vous. Je me croïois la seule au „ monde sujete à des pensées aussi extravagantes, & aussi horribles que celles qui passent „ dans mon esprit. La honte & la crainte de „ vous scandaliser m'auroient toûjours fermé la „ bouche : à peine pouvois-je gagner sur moi „ de les découvrir à mon Confesseur , qui me „ tient la place de Dieu , aux yeux de qui je

„ ne puis les cacher, puiſqu'il ſonde le fond
„ des cœurs, & les penſées les plus ſecretes de
„ l'eſprit. Mais je n'aurois jamais pû me réſoudre
„ à vous faire la même découverte, & j'aimois
„ mieux ſoufrir mon mal dans le ſilence, que
„ d'en chercher, & d'en trouver le remede en
„ parlant, & en vous découvrant mon mal. "
C'étoit ainſi que cette bonne Mere s'attiroit la confiance de ſes Novices par ſa douceur, par ſon humilité, autant que par ſa vigilance.

Elle uſoit de mille innocentes adreſſes pour les gagner à Dieu, & pour les aider à corriger leurs defauts naturels : on en pourroit raporter un grand nombre d'exemples : mais pour éviter des redites ſur la même matiere, on ſe contente d'en raporter un ſeul, qui ſufira pour faire connoître les ſaintes ruſes, qu'elle emploïoit dans ces ſortes d'occaſions.

Elle avoit une autre Novice d'un naturel fort violent, qui aïant reçû une petite mortification d'une de ſes compagnes, vint d'abord lui porter ſes plaintes, mais d'une maniere ſi paſſionnée, & ſi emportée, qu'elle pouvoit à peine exprimer la parole. Elle ne ſe poſſedoit pas, & ſe porta juſqu'à uſer de ménaces, diſant qu'elle ſe vengeroit de l'injure qu'elle en avoit reçûë. Cette bonne Mere ſans s'émouvoir, ni ſortir de ſon aſſiete ordinaire, lui dit avec cet air de douceur, qui l'accompagnoit par tout, „ vous avés, ma
„ chere fille, toutes les raiſons du monde de
„ vous plaindre de cette indiſcrete Sœur, & je
„ vous promets d'y remédier, de la rendre plus
„ ſage, plus prudente, & plus moderée à l'a-
„ venir : mais je vous connois d'un ſi bon na-
„ turel, quoi qu'un peu vif, que je ſuis très-
„ perſuadée que vous ne ferés rien de ce que

„ vous dites dans la colere, & dans la passion;
„ que vous n'exécuterés jamais vos ménaces :
„ Dieu vous donne d'ailleurs tant de graces,
„ que j'ai tout lieu d'esperer ; que vous y ren-
„ dant fidele, vous oublierés le tort & l'injure,
„ que vous avés reçû de cette imprudente Sœur.
„ Aïés bon courage : je ferme les yeux sur vôtre
„ emportement, & j'oublie toutes les ménaces
„ que vous avés faites dans la passion ; j'en
„ suis très-capable, n'étant que trop souvent
„ tombée moi-même dans des excès encore plus
„ violens ; & avec moins de raison que
„ vous,

Cette pauvre fille fut si touchée de cette charité de sa Mere Maîtresse, & de la douceur avec laquelle elle lui parla, qu'elle revint tout-à-coup à elle-même ; & prosternée à ses pieds versant des torrens de larmes, elle lui demanda pardon de sa violence ; & du mauvais exemple qu'elle venoit de lui donner, la conjurant de lui en imposer la pénitence, de ne pas l'épargner, de la faire mourir à elle-même, & à son mauvais naturel ; offrant d'aller demander pardon à celle de ses compagnes, qui l'avoit mortifiée, & qui avoit donné occasion à son grand emportement, confessant alors qu'elle se l'étoit attiré par sa faute, & qu'elle seule étoit la coupable.

La prudente Mere la renvoïa, après l'avoir fort caressée, & tendrement embrassée ; & l'aïant laissée trois à quatre jours dans ces dispositions, pour lui donner le tems de réflechir sur la grandeur de sa faute, dès-qu'elle la jugea capable, & en état de profiter de ses charitables avis, la prenant en particulier, elle lui fit vivément connoître son égarement, & de quelle importance il étoit pour elle de combattre la vivacité

de ſon naturel violent & emporté, & à quelle extrêmité elle pourroit ſe porter, ſi elle n'y travailloit avec toute ſorte de ſoin & d'aplication, lui remettant devant les yeux tout ce qu'elle avoit dit dans ſa colere ; ce qu'elle fit avec tant de prudence & de douceur, que cette Novice changea tout-à-fait de naturel, & devint douce comme un agneau.

Une des plus importantes inſtructions qu'elle donnoit à ſes Novices, regardoit la Regle & les Conſtitutions de leur état, qu'elle leur expliquoit fréquemment avec une grande clarté, afin qu'étant bien inſtruites de leurs obligations, & des engagemens, qu'elles devoient contracter par leur profeſſion, elles les obſervaſſent avec une conſtante & inviolable fidelité, & qu'elles ne pûſſent s'excuſer ſur leur ignorance, ni dire dans la ſuite, qu'elles ne ſavoient à quoi elles s'engageoient, langage qui n'eſt que trop familier à certains Religieux, & à certaines Religieuſes, qui entrant dans le Cloître ſans vocation en négligent, & en mépriſent le plus ſouvent les devoirs les plus eſſentiels.

Pour prévenir cet inconvenient, elle ordonnoit à toutes ſes Novices d'aprendre leur Regle par cœur, & la leur faiſoit ſouvent réciter avant leur profeſſion. Elle exigeoit qu'elles euſſent une idée générale de tous les articles renfermés dans leurs Conſtitutions, & les interrogeoit là-deſſus dans les conferences qu'elle leur faiſoit tous les jours, les exhortant d'avoir toûjours l'un & l'autre devant les yeux comme un miroir fidele, ſur lequel elles devoient régler leur vie. Pour les y animer, elle leur raportoit ſouvent ces paroles que ſaint François diſoit autre-fois à ſes Freres. „ Mes cheres filles, nous promettons de grandes

„ choses au Seigneur par la profession, que
„ nous faisons de la Regle de sainte Claire, &
„ des Constitutions de sainte Colete : mais sou-
„ venons-nous que le Seigneur fidéle dans ses
„ promesses, & liberal dans ses recompenses
„ nous en promet de plus grandes. Rendons-
„ nous fidéles aux premieres, & attendons avec
„ une ferme confiance les dernieres : la peine est
„ fort courte, mais les plaisirs qui la suivent,
„ seront éternels.

Elle s'apliquoit principalement à leur faire bien sentir les obligations qu'elles contractoient le jour de leur profession par les trois vœux solemnels d'obéïssance, de pauvreté, & de chasteté, qu'elles devoient prononcer aux pieds des Autels. „ Vous vous engagerés, leur disoit-elle,
„ à obéïr aveuglément aux ordres de vos Supé-
„ rieures ; à n'avoir pas d'autre volonté que la
„ leur ; à ne jamais raisonner sur ce qu'elles
„ vous commanderont ; à ne jamais demander
„ pourquoi, & comment ; à envisager toute
„ vôtre vie dans la volonté de vos Supérieures
„ celle de Dieu-même, qui nous a déclaré dans
„ son Evangile, que celui qui les écoute, l'écoute
„ lui-même. Voilà jusques où va la perfection
„ de l'obéïssance : si la vôtre n'est pas telle, elle
„ sera très-imparfaite, très-defectueuse, & très-
„ désagréable à Dieu ; & vous ne serés Reli-
„ gieuses que de nom & d'habit, l'humble &
„ parfaite obéïssance faisant seule la parfaite
„ Religieuse.

„ Par le vœu de pauvreté, qui est celui qui
„ caracterise par excellence les Capucines, vous
„ vous dépoüillerés de tout ; vous renoncerés à
„ tout, à vous-même, à tous vos désirs, à tou-
„ tes vos affections, pour ne posseder que Jesus-

,, Chrift, qui feul fera tout vôtre trésor, & tout
,, vôtre héritage. Ce n'eft pas assés : par ce vœu
,, vous vous engagerés à soufrir, non seulement
,, sans peine, mais avec complaisance la disete
,, des choses même les plus nécessaires à la vie ;
,, à soufrir la faim, la soif, la nudité, & tou-
,, tes les incommodités corporelles, qui sont
,, presque inséparables de la sublime pauvreté
,, que vous devés voüer ; & aprenés que si par
,, malheur vous veniés à l'avenir chercher vos
,, aises, & vos commodités, vous transgresseriés
,, véritablément vôtre vœu, & vous seriés de ces
,, faux pauvres dont parle saint Bernard, qui
,, veulent être tellement pauvres que rien ne leur
,, manque, & qui recherchent avec plus de soin
,, leurs commodités, & leurs aises dans la Reli-
,, gion, qu'ils ne les auroient trouvés dans le
,, siécle.

Elle leur parloit fort rarément, & fort succin-tément du vœu de chasteté, se contentant de leur dire que par leur profession, choisissant pour Epoux Jesus-Christ qui est la pureté même, elles devoient lui garder une fidelité in-violable, & que leurs corps devenant le temple du saint Esprit, elles devoient s'éforcer de les conserver bien purs, leur ajoûtant qu'elles de-voient aimer de tout leur cœur une vertu, qui les égalant aux Anges, les rendoit véritablément les Anges de la terre, & dignes d'être placées à la suite de l'Agneau.

On ne finiroit jamais, si on entreprenoit de dé-tailler toutes les instructions que cette sainte fille donnoit à ses Novices, toutes les Regles qu'elle leur prescrivoit, tous les moïens qu'elle leur enseignoit, pour parvenir à la plus haute per-fection Religieuse.

Elle avoit pris un ſoin particulier de leur compoſer un petit cayer de tous leurs exercices journaliers, qui leur ſervoit de lecture ſpirituelle, & ſur lequel elles faiſoient tous les jours leur examen: mais ſur toutes choſes, elle prenoit un grand ſoin de les inſtruire de tout ce qui concerne le ſervice du Seigneur, de l'oraiſon mentale, du chant du Chœur, de la Communion, de l'aſſiſtance au ſaint ſacrifice de la Meſſe; ces inſtructions feront la matiere du Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XIII.

Des inſtructions que la Mere Agnès donnoit à ſes Novices ſur l'Oraiſon, la Communion, & ſur l'aſſiſtance aux divins Offices & au ſaint ſacrifice de la Meſſe.

VEILLEZ, & priez, de crainte que vous ne ſuccombiés ſous le poids de la tentation: ce que je vous dis, mes diſciples, je le dis à tous. C'eſt la belle inſtruction que le Fils de Dieu donnoit autrefois à ſes Apôtres: c'eſt ce qu'il leur recommandoit plus expreſſément: c'étoit principalement l'oraiſon mentale, diſent les Peres de l'Egliſe, que ce divin Sauveur leur recommandoit; priere ſans contredit plus parfaite, plus agréable à Dieu, & plus avantageuſe à l'homme que la vocale; priere, diſent les mêmes Peres, néceſſaire à tous les états, à toutes les conditions, à toutes les profeſſions, puiſque ſans elle & ſans ſon ſecours, rarément

un pêcheur se convertira, & très-dificilément le juste persévérera.„ Si vôtre loi, ô mon Dieu, s'écrie „ le Prophête, n'avoit fait le sujet de ma médi„ tation, j'aurois peut-être miserablement peri dans „ mon humiliation, & dans ma chûte ; "mais priere sur tout absolument nécessaire à ceux que Dieu par la grace de la vocation retire du siécle, pour les conduire dans la solitude, & dans la Religion.

C'est elle qui leur adoucit toutes les amertumes, & tous les ennuis presque inséparables de la vie solitaire. C'est elle qui leur facilite l'observance de leurs loix, & leur rend douces & agréables les plus austeres pratiques de leurs Regles & de leurs Constitutions. C'est elle qui leur découvre les perfections infinies du Seigneur, la grandeur de ses recompenses, la richesse de ses trésors, la fidélité de ses promesses, les attraits de sa miséricorde, la sévérité de sa justice, la rigueur de ses jugemens, l'horreur de ses châtimens. C'est elle qui éclaire leur esprit, échaufe leur cœur, rectifie leur volonté, reforme leur naturel, regle leurs passions, affermit leur foi, éleve leur esperance, perfectionne leur charité, allume leur ferveur, excite leur paresse, étoufe leur orgueïl, fait mourir leur amour propre, leur inspire l'humilité, & les fait marcher à pas de géant dans la voïe de la perfection Religieuse.

La Mere Agnès avoit une trop longue expérience de ce saint exercice, pour n'en pas connoître la nécessité, & pour en ignorer les avantages. On parlera dans la suite de sa vie de son oraison particuliere, & de l'ardeur avec laquelle elle s'y portoit. On se borne dans ce Chapitre aux instructions qu'elle donnoit à ses Novices sur ce

point si essentiel à la perfection de leur état. Elle n'épargnoit rien pour leur en inspirer un grand amour, leur disant avec saint Jerôme, que l'oraison mentale sert à une Religieuse comme de rempart & de forteresse, qui la défend de l'attaque du Démon, & qui la met à couvert de ses ruses, & de ses artifices. Tandis, leur ajoutoit-elle, qu'elle vaque avec une constante fidelité à ce saint exercice, qu'elle est comme retranchée dans cette forteresse, le Démon ne peut lui nuire : il craint même de l'aprocher, pour la tenter ; ou s'il le fait, c'est toûjours inutilément, & sans succès : ses éforts les plus violens ne sont propres qu'à servir de matiere à sa vertu, & de triomphe à ses victoires. Mais si sous quelque pretexte que ce soit, de zele, de pieté, de charité, ou de quelque autre occupation extérieure, elle vient à négliger l'exercice de l'oraison : si elle se laisse enlever ce rempart au Démon, elle est perduë : le Démon en est le maître : la moindre tentation l'abbat : un petit soufle la renverse : c'est ce que l'expérience nous fait sentir tous les jours. Ce n'est que dans la négligence, & l'abandon de ce saint exercice, qu'on trouve le principe, & la source du relâchement, & du renversement de la discipline reguliere, dans les Religions les plus saintes, & les plus reformées.

Après les avoir instruites de la nécessité de l'oraison mentale, & des grands avantages qu'elles en pouvoient retirer, elle avoit soin de leur aprendre une métode aisée de la faire ; & elle leur en aplanissoit toutes les difficultés, leur proposant pour sujet de leur méditation les quatre fins de l'homme, la vie, & la mort de Jesus-Christ. Elle leur donnoit cet important avis de

ne pas tellément s'attacher au ſujet qu'elles avoient préparé, qu'elles ne fuſſent toûjours diſpoſées à le quitter, lorſqu'elles ſentiroient que Dieu les attiroit à quelque autre. On ne raporte pas en détail toutes les inſtructions, qu'elle leur donnoit là-deſſus : ce qui traineroit trop loin. Ne pouvant ignorer que Dieu veut être nôtre maître dans cette ſcience, elle ne leur preſcrivoit point de Regle, ſe contentant ſeulément de leur dire qu'il falloit demander à Jeſus-Chriſt avec les Apôtres la grace de la priere, & celle de bien prier. Elle leur aprenoit néanmoins une Regle très-recommandée par les Peres de la vie ſpirituelle, qui conſiſte à ſe propoſer tous les jours, & à toutes les oraiſons l'amandement de quelque imperfection, ſur tout de certaines paſſions dominantes, pour leſquelles on ſent un plus grand penchant, juſqu'à ce qu'elles ſoient entiérément éteintes ; pratiques qu'elle jugeoit abſolument néceſſaires, pour ſe defaire ſucceſſivement de toutes les paſſions, qui nous dominent, & de toutes nos imperfections.

Elle n'aprouvoit, ni ne condamnoit abſolument celles de ſes Novices, qu'elle voïoit tout-à-coup élevées à un ſublime dégré d'oraiſon, leur préferant toûjours celles qui n'y montoient que par dégrés peu à peu, & ſucceſſivément. Elle ne rebutoit pas les premieres ; mais elle les éprouvoit long-tems, avant que d'y ajoûter foi. Elle les tenoit fort bas, les humilioit & les mortifioit plus que les autres, affectant de traitter les douceurs, & les conſolations, qu'elles goûtoient dans l'oraiſon, d'illuſion & de tromperie du Démon, les laiſſant dans leur ignorance, & ne leur faiſant jamais connoître ce qu'elle en penſoit dans ſon cœur.

Elle en avoit quelques unes dans ſon Novitiat, qui paſſoient par ces voïes extraordinaires, qui étoient favoriſées de grandes graces, & recevoient du Seigneur beaucoup de douceurs & de grandes conſolations. Leur faiſant un jour rendre compte à la conference du ſoir de leur oraiſon, du ſujet ſur lequel elles avoient médité, de la maniere qu'elles y avoient paſſé le tems, il s'en trouva une que Dieu conduiſoit par des voïes qui ne ſont pas communes, qui lui dit avec une grande ſimplicité, & beaucoup de candeur, qu'elle ne ſavoit pas ſurquoi elle avoit médité; mais que le tems lui avoit paru fort court, qu'elle s'étoit trouvée dans de grands tranſports de joïe, & qu'elle avoit goûté des douceurs, & des conſolations, qu'elle n'étoit pas capable d'exprimer. La Mere Agnès autant charmée de la ſimplicité & de la candeur de cette innocente fille, que des graces extraordinaires, que Dieu lui communiquoit dans l'oraiſon, ne laiſſa pas de la bien humilier, lui diſant que c'eſt ainſi que Dieu attire les enfans par la douceur, & par le lait de la dévotion; que n'aïant ni aſſés de courage, ni aſſés de force, pour monter avec Jeſus-Chriſt ſur le Calvaire, pour y participer à ſes ſoufrances, & boire dans le Calice de ſa paſſion, il la conduiſoit ſur le Thabor, pour y joüir de la gloire de ſa Transfiguration; que l'excès de joïe & de conſolation qu'elle y avoit expérimenté, faiſoit aſſés ſentir, que comme autrefois ſaint Pierre, elle auroit fort ſouhaitté d'y dreſſer des tentes, pour y faire ſa demeure; que l'Evangile cependant nous aſſure que cet Apôtre ne ſavoit ce qu'il diſoit, lui ajoûtant qu'elle le ſavoit encore moins, lorſqu'elle étoit tranſportée de joïe dans les conſolations, qu'elle recevoit dans l'oraiſon;

que ce n'étoit pas en ſuivant cette route qu'elle pouvoit eſperer de devenir une véritable fille de la Paſſion ; qu'on ne mérite de porter cet auguſte nom , qu'en ſuivant Jeſus-Chriſt ſur le Calvaïre , & en bûvant à longs traits dans le Calice de ſa Paſſion. „ Ne vous fiés donc pas trop , ma chere „ fille à ces douceurs , & à ces conſolations di- „ vines. Exercés-vous à l'humilité , & à la pra- „ tique de la mortification de tous vos ſens , „ au renoncement à vous-même , & à vôtre pro- „ pre volonté. "

Une autre de ſes Novices , qui paſſoit par la même voïe , & qui goûtoit à l'oraiſon les mêmes douceurs , & les mêmes conſolations , l'entendant ainſi parler à ſa compagne , lui dit , „ ma Mere , puiſqu'il y a un ſi grand danger à „ marcher dans cette voïe , je ſuis réſoluë de de- „ mander à Dieu dans toutes mes prieres de m'en „ détourner , & de me conduire par une autre „ route , par les ſéchereſſes , les aridités , & le „ dégoût. Il ne vous apartient pas , ma chere fille , „ lui répondit d'abord la Mere Maîtreſſe , de „ preſcrire à Dieu des Loix , ni de lui marquer „ les routes , que vous devés ſuivre. C'eſt à vous „ à marcher fidélément , & conſtamment dans „ celles qu'il vous trace , à lui abandonner vôtre „ conduite , & à ſuivre ſes attraits avec toute „ ſorte de reconnoiſſance , & de ſoumiſſion. Il „ ſait mieux que vous ce qui vous eſt néceſſaire, „ pour arriver au terme de vôtre vocation. Re- „ cevés donc ſes graces avec humilité : plus vous „ en recevés , plus vous devés vous humilier ,& „ reconnoître vôtre néant , & vôtre indignité. Ne „ penſés pourtant pas que je faſſe grand cas de ces „ Novices , qui reçoivent tout-à-coup du Seigneur „ ces graces extraordinaires , & qui dès le com-

„ mencement de leur conversion, & de leur
„ retraite du monde; goûtent ces grandes dou-
„ ceurs à l'oraison. J'estime beaucoup plus celles
„ que Dieu éprouve par des séchereſſes, des ari-
„ dités, & des dégoûts spirituels. Il connoit la
„ foibleſſe des premieres, leur peu de vertu, &
„ le grand danger où elles se trouveroient ex-
„ posées, de perdre leur vocation, s'il ne les
„ attiroit, & les affermiſſoit par ces sortes de
„ douceurs, & de consolations. Il voit au con-
„ traire dans les dernieres une vertu plus solide,
„ plus de force, plus de courage, pour marcher
„ fidélément & constamment dans l'état où il
„ les a apellées, malgré cette espece d'abandon où
„ il paroît les laiſſer dans l'oraison. Voilà, ma
„ chere fille, pour l'ordinaire le principe & la
„ source de cette inégalité de graces, de tant de
„ douceurs & de consolations dans les unes, &
„ de tant de dégout dans les autres. Ces dernie-
„ res se fortifient beaucoup mieux dans la pra-
„ tique de la vertu par les mortifications, &
„ les peines intérieures, qu'elles éprouvent dans
„ cet état de secheresse & de dégoût, que les
„ premieres par les douceurs, & les consola-
„ tions, qu'elles goûtent dans l'exercice de l'o-
„ raison, & sur lesquelles très-souvent elles se
„ fient trop : ce qui fait que le premier dé-
„ goût, le premier délaiſſement, le premier
„ abandon les renversent, & leur font perdre
„ courage. Elles sont moins à l'épreuve des ten-
„ tations. "

Lorsqu'elle avoit quelque Novice, que Dieu conduisoit par la voïe de la Croix, & du délaiſſement, qui ne trouvoit qu'amertume & que dégoût dans l'oraison, toujours accablée de distractions, d'aridites, & de secheresses, à qui une

heure de tems pesoit autant qu'une journée entiere, & qui lui faisoit cet aveu sincere avec beaucoup de simplicité, & de confiance, cette bonne Mere sensible à cet état triste, très-expérimentée d'ailleurs dans les voïes du Seigneur, aïant elle-même soüvent passé par le même état, prenoit cette Novice en particulier, & se faisoit rendre un compte très-exact de toute sa conduite tant intérieure qu'extérieure. Si elle trouvoit que cet état ne diminuât rien de sa ferveur, qu'elle fut également exacte à tous ses plus petits devoirs, elle la consoloit, l'encourageoit, la caressoit, l'embrassoit, & prenoit un grand soin à lui faire connoître tous les avantages attachés à cet état de délaissement, qui la rendant conforme à Jesus-Christ délaissé de son Pere sur la Croix, la rendoit aussi très-digne de porter l'auguste qualité de fille de la Passion. Elle lui faisoit en un mot un si beau portrait de cet état, & lui détailloit si bien les grandes prérogatives, qui en sont inséparables, qu'elle le lui faisoit aimer, & préferer à toutes les douceurs, & à toutes les consolations, qu'elle auroit pû goûter dans l'oraison la plus élevée. Mais de crainte de lui donner trop d'attachement pour un état qu'on ne doit jamais rechercher, qu'on doit même craindre, & qu'on ne doit suivre que lorsqu'il plait au Seigneur d'y laisser une ame, pour la rendre plus long-tems participante de ses soufrances, tel que l'est celui de l'aridité, & des secheresses, elle ne lui en disoit qu'autant qu'il en falloit, pour ne pas tomber dans le découragement & l'abbattement, & ne lui disoit que ce qu'elle jugeoit précisément nécessaire pour la consoler.

Comme toutes les Novices étoient obligées de

découvrir leur état dans les conferences que leur Mere Maîtresse leur faisoit sur l'oraison, il y en eut une qui lui dit, „ ma Mere, je soufre de
„ grandes peines intérieures à la vûë des graces
„ que Dieu me fait sans cesse dans l'oraison.
„ Les douceurs que j'y éprouve habituellément,
„ font mon martire : je souhaiterois de tout mon
„ cœur ; d'en être quelquefois privée, & de
„ n'être pas toûjours traittée comme un enfant,
„ qu'on n'attire que par des caresses, & des
„ douceurs. "

Cette bonne Mere contre sa coûtume, & son naturel, prenant un ton de voix élevé, & regardant cette pauvre fille avec une espece d'indignation, la traitta en présence de toutes ses compagnes de présomptueuse, de vaine, & de superbe.
„ Aprenés, lui dit-elle, que si Dieu vous traitte
„ de la sorte, c'est qu'il connoit vôtre foiblesse,
„ vôtre peu de vertu, & le peu de courage que
„ vous auriés, s'il vous traittoit tout autrement.
„ Il connoit que si exauçant vôtre souhait pré-
„ somptueux, il vous privoit de toute sorte de
„ douceurs & de consolations, vous seriés le
„ scandale du Novitiat, & vous n'y persévére-
„ riés pas long-tems. Sa bonté prévient tous ces
„ malheurs qui suivroient infailliblément cette
„ privation. Malgré toutes les graces qu'il vous
„ y fait, & toutes les douceurs qu'il vous y
„ fait goûter, on ne voit en vous ni zele, ni
„ ferveur, ni esprit de mortification. On n'y
„ voit que lâcheté, que négligence, qu'indo-
„ lence, que recherche de vos commodités, &
„ de tous vos aises ; que seriés-vous, pauvre fille,
„ s'il vous délaissoit un moment, & s'il vous
„ conduisoit par la voïe dans laquelle il fait
„ marcher les ames fortes, & où les plus fortes

„ ſont même quelque fois ébranlées ? Ce ſenti-
„ ment préſomptueux eſt un éfet de vôtre or-
„ gueïl, & de vôtre vanité, que je tâcherai de
„ réprimer dans le cours de vôtre Novitiat, &
„ vous connoîtrés alors combien grande eſt vôtre
„ foibleſſe, & combien vous êtes redevable à la
„ bonté de Dieu, qui juſqu'à préſent a ſupléé à
„ cette foibleſſe par l'abondance des graces, &
„ des conſolations, qu'il vous a communiquées
„ à l'oraiſon.

Cette pauvre fille toute confuſe de cette ſevere, mais juſte correction, s'humilia, demanda pardon larme à l'œil du mauvais exemple qu'elle avoit donné à ſes compagnes, & ſe fit ſage pour l'avenir. Elle ne parla plus du depuis le même langage, & ne forma plus le même ſouhait, ſe laiſſant conduire à la providence ſans demander ni dégoût, ni ſéchereſſe, ni douceur, ni conſolation, recevant avec une humble ſoumiſſion l'un & l'autre de ces deux états : c'étoit tout le fruit que la Mere Maîtreſſe avoit attendu de ſon inſtruction, & de ſa correction.

Elle ne fut pas moins ſalutaire à une autre de ſes Novices, qui lui dit durant la conference, en préſence de toutes ſes compagnes. „ Je ne puis
„ comprendre, ma chere Mere, comment une
„ ame qui goûte Dieu dans l'oraiſon, qui eſt fa-
„ voriſée des douceurs de ſa grace, & éclairée de
„ ſes divines lumieres, peut au ſortir de là avoir
„ des penſées de vanité, d'orgueïl, & de pré-
„ ſomption. N'eſt-ce pas, ajouta-t-elle, le pro-
„ pre de la grace d'humilier une ame, de l'a-
„ néantir par la connoiſſance, qu'elle lui donne
„ de ſa propre miſere, & de ſon néant ? Com-
„ ment avec cette vive connoiſſance peut-elle
„ avoir des penſees de vanité, d'orgueïl, & de
préſomption ?

„ présomption ? Et si elle s'y voit sujete après son oraison, n'a-t-elle pas tout fondement de croire, que ces graces, & ces douceurs ne viennent pas de Dieu : Que ce sont au contraire „ de pures illusions, & des tromperies du Démon, qui pour la séduire avec plus d'adresse, „ se travestit en Ange de lumiere ?“

Cette charitable Mere toûjours disposée à éclaircir toutes les dificultés que ses Novices lui proposoient, lui répondit avec sa douceur ordinaire, qu'elle raisonnoit bien mal sur cette matiere, & qu'elle étoit bien ignorante sur les diferentes impressions que la grace fait dans une ame, & sur les éfets qu'elle y produit. „ Il est vrai, lui „ dit-elle, que si cette ame que vous suposés „ sujete à des pensées de vanité, & de pré„ somption au sortir de son oraison, se plait, „ se délecte dans ces sortes de pensées ; si elle „ les aime, si elle y consent, si elle se croit „ quelque chose, tandis qu'elle n'est rien en éfet ; „ si elle s'estime plus que les autres, & qu'elle „ repugne d'ailleurs aux humiliations, & aux „ mortifications, je vous avouë que les dou„ ceurs, & les consolations qu'elle goûte à l'o„ raison, sont très-suspectes, fort équivoques, „ & suivant toutes les regles de pures illusions, „ & des tromperies du Démon, qui la séduit. „ Mais si au contraire elle a en horreur ces „ sortes de pensées ; si elle les rejette prompté„ ment ; si elle les combat, si elles lui dé„ plaisent, si elle soufre intérieurément de se „ voir après tant de graces, qu'elle reçoit, assu„ jetie à des pensées aussi extravagantes ; si elle „ s'humilie devant Dieu, & si elle aime à être „ humiliée par les autres, toutes ces sortes de „ pensées ne peuvent lui être d'aucun préjudice :

„ elles servent plûtôt de matiere aux victoires, „ qu'elle remporte sur le Démon, qui fait tous „ ses éforts, pour la perdre, en la tentant d'or- „ gueïl, & de superbe. Aprenés-le donc, ma „ chere fille, qu'une ame peut être élevée à un „ sublime dégré d'oraison, y goûter toute sorte „ de douceurs & de consolations divines, & être „ avec cela sujete à mille pensées vaines & pré- „ somptueuses, sans rien perdre de sa vertu. „ Aprenés que le peché ne consiste pas à sentir la „ tentation, mais à y consentir. " On ne finiroit jamais cette matiere, si on vouloit raporter toutes les instructions que la Mere Agnès donnoit là-dessus à ses Novices. Envisageant avec justice l'oraison mentale comme le moïen le plus essentiel, pour porter une ame à la perfection Religieuse, elle ne se lassoit jamais de leur en parler, & de leur communiquer toutes les lumieres, & les connoissances, qu'une longue expérience lui avoit donné à elle-même.

Mais le moïen le plus important, & le plus essentiel, qu'elle leur enseignoit, & qu'elle s'éforçoit de bien insinüer dans leur esprit, étoit celui dont elle se servoit elle-même, renfermé en ces trois mots qu'elle avoit pris pour sa devise, *aimer*, *mourir*, *ignorer*. „ Voulés-vous, mes che- „ res filles, leur disoit-elle, vous familiariser „ l'exercice de l'oraison? Voulés-vous en faire le „ sujet de vos plus cheres délices? Y être par- „ faitément récueillies, malgré la vivacité, & la „ dissipation naturelle de vôtre esprit? ne per- „ dés jamais de vûë ces trois mots, *aimer*, „ *mourir*, *ignorer*. Aimer Dieu de tout vôtre cœur, „ n'aimer que lui seul, & les créatures pour „ lui seul. Mourir à vous-même, à toutes vos „ inclinations naturelles, à tout ce qui n'est pas

„ Dieu. Ignorer toutes les choſes du monde, „ celles mêmes, qui regardent vos familles, vos „ parens, vos amis, pour n'étudier, & ne con- „ noître que Jeſus-Chriſt & ſes Miſteres, & pou- „ voir dire avec le grand Apôtre; j'ai ignoré & „ mépriſé toutes choſes, pour ne connoître, & „ ne poſſeder que Jeſus-Chriſt. Voilà qui vous „ ſufit pour parvenir au comble de la perfection „ religieuſe. " Cette bonne Mere étoit ſi per- ſuaſive, qu'on a remarqué que toutes les Novices, qui ont été ſous ſa conduite dans l'eſpace de neuf années, qu'elle a été en divers tems leur Maîtreſſe, elles étoient toutes fort diſtinguées par le grand attrait qu'elles avoient pour l'oraiſon.

CHAPITRE XIV.

Suite du Chapitre précedent.

LA Pſalmodie n'eſt guére moins eſſentielle à la perfection religieuſe que l'exercice de l'oraiſon mentale. La premiere étant de précepte dans la plûpart des Ordres Religieux, les oblige auſſi plus étroitément que la derniere, qui n'eſt qu'un ſimple conſeil de perfection. On ſait que l'Ordre des Capucines eſt dans le rang de ceux qui engagent par précepte à la récitation de l'office divin; & il faut ajoûter à leur gloire, qu'elles s'aquittent de ce devoir de leur état avec l'édification générale, & avec tant d'exactitude & de régularité, qu'elles peuvent dire avec le ſaint Roi David, nous chantons ſept fois le jour, Sei-

gneur, vos divines loüanges, & nous nous levons à minuit pour confesser hautément la gloire de vôtre saint Nom. Ce que ces saintes filles pratiquent avec tant de pieté, avec tant de zele, de modestie, & d'onction, que les cœurs les plus endurcis ne peuvent y assister sans en être touchés. On pourroit raporter les exemples de plusieurs grands pêcheurs, qui n'étant entrés que par hazard, ou par curiosité dans leurs Eglises, dans le tems qu'elles chantoient les divins Offices, en sont sortis grands pénitens, & pénetrés d'une véritable, & sincere componction de leurs pechés.

Mais ce n'est pas l'éloge des Capucines qu'on entreprend; c'est la vie de la Mere Agnès, qui toute pénetrée de l'esprit de son état, & de sa profession, s'éforçoit sans cesse de le communiquer à ses Novices, & de les exciter continüellément par ses exhortations, & par ses instructions à remplir dignement cet office des Anges. C'étoit la grande & solide raison qu'elle aportoit pour les y animer; „ Nous faisons, leur „ disoit-elle, sur la terre, ce que les Anges font „ continüellément dans le Ciel, & ce que nous „ souhaitons de faire éternellément avec eux. „ Avec quel zele, avec quel respect, quelle „ pieté, quelle attention devons-nous nous „ aquitter d'un office aussi important, & aussi „ glorieux? Nous devons entrer au Chœur tou- „ tes pénetrées de la grandeur de Dieu, de- „ vant qui nous nous présentons, & nous y ren- „ dre sur toutes choses avec une extrême prom- „ ptitude, dès-que la cloche nous y apelle. “

C'étoit à cette promptitude qu'elle les exhortoit de tout son zele. Elle leur ordonnoit de tout quitter, de laisser même imparfaite une lettre

à demi formée, d'écouter comme un commandement que Dieu même leur faisoit, le premier signe qui les apelloit au Chœur, pour y chanter ses loüanges ; pratique pieuse qu'elle a elle-même observée toute sa vie avec une fidelité inviolable. Nulle afaire assés importante, ni assés pressante, qui fut capable de l'arrêter un seul moment, dès-que la cloche l'invitoit au service divin. La seule charité pouvoit mettre quelque obstacle à la constante résolution, qu'elle avoit formée là-dessus dès son entrée en Religion. C'est à quoi elle animoit ses Novices autant par ses exemples que par ses discours. Mais c'étoit une promptitude accompagnée de modestie, & de receuillement qu'elle leur recommandoit, condamnant absolument celles de ses Novices, qui sous un faux & spécieux prétexte de ferveur & de zele couroient avec une extrême précipitation, pour se trouver les premieres au Chœur, & rendre les premieres leurs hommages & leurs adorations à Jesus-Christ qui y fait sa résidence ; pratique irreligieuse, qui ne sert pour l'ordinaire qu'à flater leur vanité, à nourrir leur amour propre, à blesser la modestie, qui ne doit jamais paroître avec plus d'éclat, que lorsqu'il s'agit de s'aller présenter devant Dieu pour chanter ses divines loüanges.

Cette sainte fille ne pouvant ignorer que ceux qui font l'œuvre de Dieu négligemment sont maudits dans l'Ecriture, elle prenoit un grand soin d'aprendre à ses Novices toutes les cérémonies du Chœur, & exigeoit d'elles une extrême exactitude à leur observance, les exerçant avec le même soin sur tout ce qu'elles devoient lire, & chanter durant l'Ofice divin, afin d'éviter les confusions, qui sont ordinaires aux Novices, sur

tout à celles qui commencent ; confusions néanmoins fort injurieuses au culte du Seigneur, & de très-mauvaise édification aux assistantes, à qui elles causent mille distractions. Aussi malgré sa douceur naturelle, leur pardonnoit-elle rarément les fautes qu'elles y faisoient par un défaut d'attention. Elle leur pardonnoit fort aisément toutes celles qu'elles faisoient hors du Chœur, & dans les petits emplois dont elles étoient chargées, mais elle ne pouvoit se résoudre à laisser impunies les fautes, qui regardoient le service de Dieu, tant elle étoit pénetrée de la grandeur & de l'excellence de cet auguste ministere.

C'étoit principalement durant l'Office qu'elle exigeoit d'elles cette grande modestie, & une mortification générale de tous leurs sens. Elle envisageoit avec horreur, & une extrême indignation le moindre regard, le plus petit mouvement irrégulier ; un seul faux ton dans leur chant la blessoit vivément. Aussi emploïoit-elle une bonne partie de son tems à regler leurs voix, à leur donner autant qu'elle le pouvoit, un parfait accord ; ce qui lui attiroit, & à ses Novices mille bénédictions de la part des anciennes Religieuses, qui ne pouvoient s'empêcher d'admirer leur recueillement, leur modestie, & leur belle maniere de lire & de chanter.

Les instructions les plus fréquentes, qu'elle leur donnoit sur cette matiere, regardoient les distractions, dont elles se plaignoient sans cesse. Elle en avoit une sur tout, qui en étoit si fort tourmentée, qu'elle ne pouvoit plus dire son office. On comprend sans peine le triste état, & le grand accablement, où elle étoit par là reduite. Son trouble étoit si grand, qu'elle en perdoit presque l'esprit : pressée de mille remords

de conſcience elle prit enfin la réſolution de ſe découvrir à ſa Mere Maîtreſſe, de chercher auprès d'elle quelque ſoulagement à ſon mal, & à ce qu elle regardoit comme un abandon de Dieu. Proſternée à ſes pieds, & verſant un torrent de larmes, elle lui déclara tout ce qui ſe paſſoit en elle dans le tems qu'elle chantoit l'Office divin, & de combien de diſtractions ſon eſprit étoit alors agité, malgré les ſoins qu'elle prenoit de s'en garantir, & de les rejetter. Cette bonne Mere l'embraſſa tendrément, & lui donna de ſi ſalutaires inſtructions là-deſſus, qu'elle calma tous ſes troubles, diſſipa tous ſes vains ſcrupules. Elle dit depuis ſon office avec une grande paix, & une grande tranquillité d'eſprit. Elle en avoit pluſieurs autres agitées du même trouble, qu'elle guériſſoit égalément dans les conferences, qu'elle leur faiſoit ſur cette matiere.

„ Ou les diſtractions, leur diſoit-elle, qui „ vous agitent, & qui vous inquietent, ſont „ volontaires, ou involontaires. Si elles ſont vo- „ lontaires, vous n'avés qu'à vous en prendre „ à vous-mêmes; & vous n'avés que trop de „ ſujet d'apréhender qu'on ne diſe de vous, ce „ que Jeſus-Chriſt diſoit autrefois des Juifs; ce „ peuple m'honore du bout de ſes levres; mais „ ſon cœur eſt éloigné de moi; & de craindre „ auſſi que la malédiction prononcée par le Roi „ Prophête, que leur priere ſe change en peché, „ ne tombe ſur vous. Mais ſi au contraire vos „ diſtractions ſont involontaires; ſi elles viennent „ en vous ſans vous, & malgré vous; ſi vous „ les combattés autant que vous le pouvés, „ elles ne doivent pas vous troubler, puiſqu'elles „ ne diminuënt en rien le mérite, & la vertu

„ de vos prieres, & que la douleur que vous „ en ressentés, comme parle saint Augustin, est „ elle-même une très-bonne priere, très-agréa„ble à Dieu, qui aime mieux l'humble sou„france des distractions involontaires, qui agi„tent nôtre esprit durant la priere, que les pen„sées les plus sublimes, les affections les plus „ tendres, que nous pourrions sentir dans le „ tems que nous chantons l'Ofice divin.

Elle avoit soin de leur aprendre plusieurs moïens, pour les aider à combattre ces distractions. Le plus efficace à son sens étoit celui de les mépriser, de n'y donner aucune attention, de les laisser passer, sans examiner de quelle nature elles sont, si on y a consenti, ou non; si elles ont été longues ou courtes; cet examen, leur disoit-elle, seroit lui-même une distraction volontaire, & par consequent criminelle. Elle leur recommandoit sur toutes choses, de ne jamais faire, pour les repousser, des signes de la tête, des yeux, de la bouche, ni aucune autre espece de grimace: ce qui n'est propre, ajoûtoit-elle, qu'à causer de véritables distractions à toutes celles qui s'en aperçoivent.

Le deuxiéme moïen qu'elle leur donnoit, étoit celui d'un grand recueillement durant la journée, & dans leurs exercices, „ sans quoi leur „ disoit-elle, il est très-dificile, que vous puis„siés être recueillies à l'oraison, & à l'ofice, „ un esprit ne passant pas aisément d'une extrê„mité à l'autre, d'une grande dissipation à un „ parfait recueillement: c'est ce qu'on apelle, „ leur ajoûtoit-elle, la préparation éloignée, di„ferente de la prochaine en ce que celle-ci pré„cede immédiatement la priere qu'on fait à

„ Dieu, pour lui demander la grace de bien
„ prier, lui disant avec les Apôtres, Seigneur,
„ enseignés-nous à prier.

De cette instruction elle passoit à celle du saint sacrifice de la Messe, & leur aprenoit de quelle maniere elles devoient y assister. Comme ce sacrifice est le même que celui de la Croix, puisque c'est le même Prêtre, qui sacrifie en l'un & en l'autre, la même victime qui est immolée, elle les exhortoit à y assister avec autant de respect & de révérence, avec les mêmes sentimens de tendresse & de reconnoissance, que si elles avoient été présentes sur le Calvaire, & au pied de la Croix, lorsque Jesus-Christ s'offrit à son Pere céleste pour le salut du genre-humain, leur disant qu'elles devoient s'unir en esprit à la sainte Vierge, au bien-aimé Disciple, & à la sainte Amante, pour y méditer, & participer aux peines, & aux soufrances de ce divin Sauveur, & contempler avec eux ce grand Mistere de l'excès de son amour.

Elle leur interdisoit pour cela toute sorte de prieres vocales durant le tems de la Messe, & leur ordonnoit de s'unir d'esprit & de cœur au Prêtre, de le suivre fidélément, & de méditer sur tous les Misteres de la Passion, tandis que le Prêtre les renouvelle d'une maniere mistique dans toutes les cérémonies, qu'il y fait, dans tous les habits sacrés, dont il est revêtu, dans toutes les prieres qu'il y récite, prenant grand soin de leur expliquer toutes ces cérémonies si augustes par elles-mêmes, & par tout ce qu'elles signifient.

Lorsque suivant l'usage établi chés les Capucines les Novices ne pouvoient pas participer à cet auguste sacrifice par la reception réelle du

corps de Jesus-Christ, elle les exhortoit à la communion spirituelle, qu'elles pouvoient faire tous les jours, & plusieurs fois le jour à toutes les Messes, qu'elles entendoient. Elle leur aprenoit la métode, & les Regles, qu'elles devoient suivre, pour la faire avec profit, leur disant, qu'il ne falloit guére moins de préparation, & de disposition à cette communion, qu'à la réelle, & corporelle, qu'elles devoient s'y porter avec le même désir de s'unir à Jesus-Christ, la même ferveur, le même amour, la même foi, la même humilité, & une égale pureté de conscience.

On peut aisément conclurre par les dispositions qu'elle exigeoit pour la communion spirituelle, celles qu'elle exigeoit pour la participation réelle & corporelle de cet auguste Mistere. Elle auroit voulu pouvoir leur inspirer la pureté des Anges, l'amour des Séraphins, & quelque chose au-delà, s'il eût été possible à des créatures foibles, & fragiles. „ En éfet, leur disoit-elle, si nous devons mesurer le dégré de pureté & d'amour, „ au dégré d'union que nous y contractons „ avec Jesus-Christ, celle que nous contractons „ avec lui par la communion étant sans contrédit plus intime & plus amoureuse que celle „ que les Anges & les Séraphins contractent „ avec Dieu par la lumiere de gloire, puisque „ celle-ci n'est qu'accidentelle, & que celle que „ nous contractons par la communion, est substantielle, n'étant faits qu'un même corps avec „ Jesus-Christ, qu'une même chair, qu'une même „ substance suivant le langage des Peres de l'Eglise, il faudroit aussi, concluoit-elle, si la „ chose étoit possible, en aprocher avec une plus „ grande pureté, & un plus grand amour que „ le leur. C'est en cela, ajoûtoit-elle, que nous

„ devons admirer la bonté de Jesus-Christ pour
„ les hommes, qui pour s'unir à eux de l'union
„ la plus intime & la plus amoureuse, a bien
„ voulu se contenter de la pureté, dont les mor-
„ tels sont capables, quoi qu'inférieure à celle
„ des Anges,

Il ne nous reste plus qu'à parler des instructions qu'elle donnoit à ses Novices sur la dévotion à la sainte Vierge. Elle n'étoit jamais si éloquente, que lorsqu'il s'agissoit de parler des grandeurs & des perfections de cette divine Mere, d'imprimer dans l'esprit & le cœur de ses Novices la dévotion & la confiance qu'elles devoient avoir en sa puissante protection. Sa bouche n'étoit jamais sterile & à sec sur cette matiere. Comme elle en étoit elle-même toute pénetrée, elle en pénetroit aussi aisément l'esprit & le cœur de ces saintes filles, leur aprenant mille petites pratiques de dévotion, qui pouvoient les rendre agréables à cette divine Vierge, & leur attirer ses regards favorables. On a déja remarqué son zele sur ce point, quand on a parlé de son enfance, & le soin qu'elle se donnoit pour inspirer cette dévotion à ses domestiques : on peut conclurre de-là le zele dont elle fut animée pour cette dévotion, lorsqu'elle fut Religieuse, & l'ardeur avec laquelle elle s'éforçoit de la communiquer aux autres, sur tout à ses Novices, lorsqu'elle fut chargée de leur conduite. A peine laissoit-elle passer un jour sans les entretenir sur cette matiere, qui lui tenoit si fort à cœur. Un volume entier ne sufiroit pas, pour raporter toutes les Leçons qu'elle leur faisoit là-dessus. Comme son esprit en étoit tout rempli, sa bouche étoit un torrent, lorsqu'elle en parloit ; & les flâmes dont elle bruloit pour

la gloire de cette Reine des Anges, embrasoit de ce même feu, & de ce même zele toutes celles qui l'écoutoient.

CHAPITRE XV.

La Mere Agnès est éluë Abbesse.

CELUI qui s'humilie, dit le Fils de Dieu, sera exalté. Cet oracle ne s'est jamais mieux verifié que dans l'élection de la Mere Agnès à la dignité d'Abbesse. On trouveroit peu d'exemples de sa profonde humilité : on en a donné une légere idée, lorsqu'on a parlé de cette vertu. On a vû qu'elle se croïoit non seulement inférieure à toutes ses Sœurs, mais qu'elle se jugeoit indigne de leur compagnie & de leur societé, qu'elle se regardoit comme la servante de toutes, jusqu'à ne pouvoir comprendre comment on pouvoit la soufrir dans le Couvent avec tant de defauts, & ne pas la chasser comme une malheureuse, une infame, qui ne méritoit pas d'habiter un lieu si saint qu'elle profanoit par sa vie abominable. C'étoient-là les sentimens, qu'elle avoit d'elle-même ; & de cet abîme d'anéantissement Dieu l'éleva tout-à-coup à la dignité d'Abbesse, par le choix unanime de toute la Communauté ; ce fut ici qu'elle porta cette vertu au-delà des bornes, & de toute expression.

Son élection qui fit la joïe, & la consolation de toutes les Religieuses, qui l'avoient choisie, & des personnes mêmes séculieres, qui étoient instruites de son grand mérite, fut comme un

coup de foudre, qui la renversa. Prosternée par terre elle fondit en larmes, & en répandit une si grande abondance, accompagnées de plaintes si tendres, qu'elle attendrit toutes les Religieuses, qui l'avoient éluë. Elle protesta d'abord de la nullité de l'élection sur son incapacité, & l'impuissance absoluë, où elle se disoit & se croïoit, de remplir un emploi aussi éminent. „ Helas ! disoit-elle, comment me connoissant „ telle qu'on me connoit, incapable de me con„ duire moi-même, a-t-on pû se résoudre à me „ choisir pour la conduite des autres ? A-t-on „ pû ignorer que je n'ai nulle qualité pour rem„ plir cette charge, & que j'en suis positivement „ indigne ? A-t-on prétendu me tendre un piége, „ mettre un obstacle formel à mon salut ? Veut„ on le renversement total du Monastere ? Et „ pouvoit-on y travailler plus efficacément, qu'en „ confiant sa conduite & son gouvernement à „ la plus indigne créature, qui fut jamais au „ monde ? Manque-t-on de bons sujets dans „ le Couvent dignes de cet emploi, sans „ jetter les yeux sur une fille foible d'esprit & „ de corps, telle que je suis, & qu'on me „ connoit ? Le saint Esprit qu'on doit unique„ ment consulter dans nos élections, peut-il avoir „ la moindre part à une élection aussi irrégu„ liere, qui feroit un si grand tort à sa divine „ sagesse ? Qu'on procede donc à une nouvelle „ élection : je ne puis en conscience donner „ mon consentement à celle qu'on a faite en „ ma faveur. "

Les Religieuses avoient beau lui répresenter que son élection étant très-canonique, elle ne pouvoit, sans resister à la volonté de Dieu, former cette oposition ; que par son procédé elle

irritoit toute la Communauté, qui l'avoit éluë toute d'une voix ; qu'elle devoit mettre toute sa confiance en Dieu, qui l'apellant à ce ministere ne manqueroit pas de l'assister de ses graces, pour l'aider à en soûtenir le poids. Les humbles sentimens qu'elle avoit d'elle-même, de sa bassesse, & de son indignité, ne lui permettoient pas d'écouter, moins encore de se rendre à des raisons si solides. Il fallut nécessairement interposer l'autorité du Pere Provincial ; qui avoit présidé à cette élection ; ce que ce Révérend Pere fit sur le champ, lui imposant silence sur toutes les plaintes qu'elle formoit, sur toutes les raisons qu'elle alleguoit, & lui ordonna par le mérite de l'obéïssance de se soumettre à la volonté de Dieu, qui lui étoit plus que sufisamment manifestée par le choix unanime que les Religieuses avoient fait d'elle, pour être leur Abbesse.

Cette sainte fille accoûtumée d'obéïr aux ordres, & aux moindres signes de la volonté de ses Supérieurs, & à ne faire jamais aucune resistance à l'obéïssance, ne permettant pas même à son esprit de raisonner sur ce qu'on lui commandoit, se soumit sans replique à la volonté de son Provincial. Elle plia sous le joug qu'on lui imposoit ; & résoluë de ne suivre en toutes choses que la volonté de Dieu, elle lui dit d'abord avec saint Paul, *Seigneur, que voulés-vous que je fasse?*

Toute la cérémonie de son élection finie, elle assembla suivant ce qui est ordonné dans les Constitutions des Capucines, toutes les Religieuses dans la salle du Chapitre, où après les avoir remerciées avec beaucoup d'humilité de l'honneur qu'elles venoient de lui faire, en la choisissant pour leur Abbesse, malgré son extrême

indignité, qu'elles ne pouvoient, leur dit-elle, méconnoître, elle leur fit un fort beau discours sur l'excellence de la vie Religieuse, sur la perfection particuliere de leur état, sur les vertus qui le caracterisent, & le distinguent des autres, particulierement sur la pauvreté : ce qu'elle fit avec tant de zele & d'onction, qu'elle les attendrit toutes, & les fit fondre en larmes. Une parole précedée d'un aussi rare exemple d'humilité, que celui qu'elle venoit de leur donner, ne pouvoit que faire une grande impression sur des esprits, & sur des cœurs déja si bien disposés.

Le discours fini, elle leur ouvrit son cœur, & leur parla avec cette douceur insinuante, qui lui étoit si naturelle, & qui lui attiroit l'affection de tout le monde. „ Mes cheres filles, & „ bien-aimées Sœurs, leur dit-elle, vous m'avés „ choisie pour vôtre Supérieure contre ma vo- „ lonté, & malgré tout ce que vous connois- „ siés en moi d'indignité : je n'ai garde de „ vous en faire des reproches ; je ne vous en „ dois que de très-humbles remercimens ; mais „ je ne puis m'empêcher de vous dire que vô- „ tre trop grande charité vous a fermé les yeux „ sur tous mes defauts, & comme aveuglés „ sur mon compte ; la grace que je vous de- „ mande à présent, & que je vous prie de m'ac- „ corder, est de me soufrir avec patience. Je „ conviens que c'est beaucoup exiger de vous, „ que de vous demander de suporter une Supé- „ rieure remplie de tant de defauts : mais vous „ avés voulu malgré moi vous imposer ce joug ; „ je vous l'adoucirai autant que ma foiblesse, „ & mon mauvais naturel pourront me le per- „ mettre, Il me paroît que vous deviés prévoir, „ (pardonnés, si je vous décharge mon cœur)

„ que n'aïant jamais ſçû obéïr, je n'étois pas
„ propre pour commander, que je ne pouvois
„ pas être une bonne Maîtreſſe, n'aïant jamais
„ été qu'une très-mauvaiſe, & très-imparfaite
„ diſciple: vous l'avés cependant voulu; vous
„ avés voulu charger mes foibles épaules d'un
„ fardeau qui commence à m'accabler par la ſeule
„ idée de mon inſufiſance. Je vous demande
„ par grace de me pardonner d'avance les fau-
„ tes que j'y commettrai: elles ſeront à la vé-
„ rité involontaires; mais je crains avec juſtice
„ de n'être pas moins coupable; & je me croi-
„ rois inexcuſable devant Dieu, de m'être char-
„ gée d'un emploi, que je connois ſi fort au-
„ deſſus de ma portée, ſi l'obéïſſance ne m'y
„ avoit contrainte, & ſi vous ne m'aviés vous-
„ mêmes aſſurée, pour m'y engager, que mon
„ élection eſt l'œuvre de Dieu. Si cela eſt, j'ai
„ tout lieu de me confier à ſon ſecours, & d'eſ-
„ perer que celui qui tire la lumiere des téné-
„ bres, le bien du mal, & qui des pierres peut
„ faire des enfans d'Abraham, voudra bien
„ tirer ſa gloire de la plus vile, & de la
„ plus mépriſable créature qui ſoit au monde.
„ Vous devés, mes cheres Sœurs, vous y aider
„ par la ferveur de vos prieres, ſur leſquelles
„ je m'apuïe uniquement.

„ Au reſte je vous declare que vous êtes tou-
„ tes placées dans mon cœur, & dans le plus
„ intérieur de moi-même, mais avec tant d'éga-
„ lité, que je ne me ſens pas plus d'amour
„ pour l'une que pour l'autre. Toute diſpoſée à
„ me rendre utile à toutes, à rechercher avec
„ empreſſement toutes les occaſions, qui pour-
„ ront ſe préſenter, je vous demande par grace
„ d'avoir autant de confiance en moi, que j'en

aurai

„ aurai en vous : découvrés-moi avec liberté toutes „ vos néceſſités ſpirituelles & corporelles : je „ n'épargnerai rien pour vous ſoulager, & vous „ ne ſauriés me faire un plus grand plaiſir, ni „ mieux adoucir le fardeau, dont vous m'avés „ chargée, que par cette ouverture de cœur. A „ toutes les heures du jour & de la nuit, vous „ me trouverés diſpoſée à vous écouter, & à „ vous donner tous les ſoulagemens dont je „ ſerai capable dans vos peines ; & dans vos „ infirmités. La ſeule conſolation qui me reſte „ dans le grand accablement où une Election ſi „ peu attenduë m'a jettée, eſt de me voir à la „ tête d'une ſainte & très-fervente Communauté, „ toûjours zelée pour l'obſervance de ce qu'elle „ a promis à Dieu ; je m'éforcerai à l'avenir de „ marcher avec plus de fidelité, & d'exactitude „ ſur vos traces, que je ne l'ai fait juſqu'à pré- „ ſent ; & voïant de plus près vos actions, j'eſ- „ pere auſſi de les imiter avec plus de fidelité. „ Animons-nous donc toutes mes cheres Sœurs „ à la perfection de nôtre état, par une exacte „ obſervance de nôtre Regle, de nos Conſtitu- „ tions, & de nos ſaintes pratiques, par une „ parfaite conformité à la volonté de Dieu, par „ une humilité profonde, une charité ardente, „ une mortification continuelle de tous nos ſens, „ & ſur tout par une grande pureté de cœur & „ d'intention ; & ne perdons jamais de vûë ces „ belles paroles de ſaint Bernard, que dans les „ voïes du Ciel, & dans le chemin de la vertu „ quiconque n'avance recule néceſſairement.

Ce diſcours prononcé avec tant de zele, tant d'onction, & des ſentimens ſi tendres, ne tomba pas inutilément dans des cœurs auſſi bien diſpoſés que celui de ces ſaintes Religieuſes : elles

en ſortirent toutes embraſées du feu de l'amour divin, & du déſir ardent de leur perfection, rendant mille actions de graces au Seigneur de leur avoir donné une telle Abbeſſe. Mais celle qui en fut touchée, & la plus penetrée, fut ſans contredit celle qui le prononça : elle comprit d'abord que Dieu ne l'avoit élevée ſur le chandelier que pour éclairer, qu'elle devoit être la lumiere de ſon Monaſtere, plus par ſes exemples que par ſes paroles, & préſenter à toutes ſes Sœurs dans un nouveau genre de vie un modéle de toutes les vertus Religieuſes.

De-là cette ferme réſolution de commencer par ſe reformer elle-même, de redoubler ſes jeunes, ſes veilles, & ſes autres auſterités, de gagner par une genereuſe mortification de tous ſes ſens ce qu'elle venoit de perdre par la perte de l'humilité de ſa condition. De-là cette vigilance, & cette aplication ſans relâche à tous les devoirs de ſa charge, de-là cette apréhenſion continuelle de ne pas remplir toute l'étenduë de ſon miniſtere, & d'être non pas une bonne & genereuſe Abbeſſe, mais une lâche, & une mercenaire. De-là enfin cette exactitude ſcrupuleuſe à ſe trouver toûjours la premiere à toutes les obſervances regulieres, à tous les exercices de la Communauté, ſur tout aux plus penibles, & aux dificiles. Elle y étoit toûjours la premiere, & n'en ſortoit jamais que la derniere.

Il n'y avoit rien de trop onereux pour elle, rien d'aſſés rebutant qui fut capable de lui donner le moindre rebut : ce qui étoit ſi bien connu des Religieuſes, que lorſqu'on leur préſentoit quelque travail fort penible, elles diſoient d'abord, il faut le donner à la Mere Abbeſſe qui avec ſa patience ordinaire eſt ſeule capable d'en venir à bout,

Il est vrai que c'est une loüable coûtume établie chés les Capucines ; & ordonnée par leurs Constitutions, que la Mere Abbesse se trouve toûjours la premiere dans toutes les choses penibles, quelque basses, & humiliantes qu'elles puissent être, comme balier le Couvent, faire la lessive, laver les utensilles, travailler au jardin, charrier le bois, servir les malades, leur rendre les services les plus rebutans à la nature, tout cela est autant de l'ofice de la Mere Abbesse, que de la plus jeune Novice.

Elle s'en acquitta si bien ; & avec tant d'exactitude, que toutes les Religieuses en étoient dans l'admiration, se disant les unes aux autres. „ Nôtre Mere ne nous dit jamais faites „ telle chose ; mais toûjours allons faire telle „ chose. " Elle se mettoit toûjours dans le nombre, & très-souvent par sa diligence elle surprenoit la vigilance ; & la prompte obéïssance de ses filles. La chose qu'elle avoit ordonnée, étoit achevée avant leur arrivée dans l'endroit ; où il falloit aller, pour la faire : c'étoit à quoi ces saintes filles étoient fort attentives, de crainte que leur Abbesse ne fit toute seule ce qui doit se faire en commun. On ne sauroit détailler tous les cas particuliers, sans passer les bornes qu'on doit se prescrire : on ne s'attache qu'au plus essentiel.

Elle avoit un grand zele pour l'observance des petites choses, qui regardoient la Regle, les Constitutions, & les pieuses pratiques du Couvent. Elle les observoit elle-même avec la derniere exactitude : à suivre & examiner toute sa conduite, l'on auroit dit qu'elle les avoit sans cesse devant les yeux. Elle exigeoit des autres la même attention, & la même exactitude, sur-tout

dans les cérémonies qui concernoient le culte du Seigneur, & l'office divin. On a déja parlé de son zele sur cet article dans le Chapitre précedent, & dans les instructions qu'elle donnoit à ses Novices lorsqu'elle étoit leur Maîtresse. Ce zele parût avec encore plus d'éclat, lorsqu'elle se vit élevée à la dignité d'Abbesse. Une de ses Sœurs qui étoit sa plus grande confidente, (c'est celle qui nous a laissé les Mémoires sur lesquels nous travaillons.) Cette fille, dis-je, aïant omis au Chœur une cérémonie assés legere, la Mere Agnès lui en fit d'abord la correction avec sa douceur ordinaire. Celle-ci, quoique Religieuse d'une grande vertu, & d'une éminente sainteté, s'y rendit un peu sensible, & lui répondit avec cette confiance que lui donnoit l'amitié étroite qu'elles avoient eûë ensemble depuis assés de tems, „ Ma chere Mere, la faute „ que j'ai faite au Chœur me paroît si lége„ re, que je ne la juge pas digne de vôtre „ attention, moins encore de vôtre correction : je „ reçois néanmoins celle que vous me faites „ avec toute la soumission que je vous dois, „ & je vous promets d'en profiter. Vous vous „ trompés, ma chere Sœur, lui répondit la Mere „ Abbesse ; vous vous abusés ; & aprenés qu'il „ n'y a rien de léger devant Dieu, sur tout en „ ce qui concerne son culte. Il est si grand que „ nous devons regarder tout ce qui a quelque „ raport à l'honneur que nous lui rendons, com„ me ce qu'il y a de plus grand & de plus impor„ tant : si nous n'avons cette ferme foi, nous envi„ sagerons les fautes les plus graves avec autant „ d'indiference que les plus légeres ; & à la suite „ du tems nous les négligerons avec autant de „ facilité que les plus petites. Aspirant comme

„ vous faites, ma chere Sœur, à la plus haute
„ perfection de vôtre état ne négligés jamais les
„ plus petites cérémonies que nous faisons au
„ Chœur sur tout dans le tems que nous chan-
„ tons les loüanges de Dieu. " Cette sainte fille
reçût cet avis salutaire avec ce qu'elle devoit de
soumission, & promit de se rendre plus atten-
tive dans la suite à ce qu'elle avoit d'abord jugé
de trés petite consequence.

Nous ne parlons pas de la charité de la Mere
Abbesse pour ses Sœurs malades : c'est une matiere
que nous avons touchée à fond dans le Chapitre
qui traitte en particulier de cette vertu:on peut ajoû-
ter, que lorsqu'elle se vit Abbesse, elle la porta
sans contredit aussi loin qu'elle pouvoit aller. Sa
charité devint extrême, & presque sans exemple.
Elle les servoit toutes de ses propres mains en
tout ce qu'il y avoit de plus penible, & de plus
rebutant, leur fournissant abondamment, tout
ce qu'elles pouvoient raisonnablément souhaiter,
& n'épargnant rien pour leur service. Sur toutes
choses elle ne vouloit jamais qu'on parlât de pau-
vreté, lorsqu'il s'agissoit de soulager les pauvres
malades. Elle sacrifioit tout pour cela, & défen-
doit absolument à la Mere portiere, qui chés les
Capucines est chargée du temporel, d'objecter la
pauvreté du Couvent, lorsqu'il s'agissoit de four-
nir au besoin des infirmes. A ce service près elle
ne cessoit de recommander l'amour de cette ver-
tu, comme la plus importante, & celle qui ca-
racterise par excellence leur profession.

Elle leur en donnoit un rare exemple en sa
personne, quoique habituellement malade, &
sujete à beaucoup d'infirmités, & d'incommodi-
tés, qui étoient des suites de son temperamment
délicat, elle suivoit toûjours la Communauté, &

ne vouloit rien abſolument de particulier, prenant même toûjours tout ce qu'il y avoit de plus pauvre & de plus vil, ſoit pour ſa nourriture, ſoit pour ſon logement, ſoit pour ſes habits. Elle n'avoit rien du tout à ſon uſage que l'habit qu'elle portoit : c'étoit toûjours le plus uſé, & le plus pauvre qui ſe trouvoit dans la Communauté. Si elle recevoit quelque preſent, elle le deſtinoit ſur le champ pour les malades : on a déja traitté à fond cette matiere, lorſqu'on a parlé de ſon amour pour la pauvreté : on ne veut pas uſer de redites.

Elle n'étoit jamais ſi éloquente que lorſqu'elle faiſoit des exhortations à ſes Sœurs ſur l'amour de cette vertu ; & ne leur permettoit rien à leur uſage, qui pût lui donner la moindre atteinte : on a déja vû dans le Chapitre qu'on vient de citer, avec quel zele elle s'opoſa toûjours à certaines reparations que d'anciennes Meres propoſoient de faire dans le Couvent, & qu'elle ne jugeoit pas abſolument néceſſaires. Il n'y eût ni prieres, ni ſollicitations, ni conſiderations, qui fuſſent jamais capables de l'ébranler, & cette fermeté parût dans toutes les occaſions qui ſe préſenterent dans le tems de ſa Supériorité. Elle portoit ce zele de la pauvreté, juſques dans les ornemens de l'Autel : elle y vouloit une grande propreté, c'étoit à quoi elle donnoit toute ſon attention : mais elle n'y ſoufroit rien de riche, ni de magnifique, diſant que les riches ornemens ne pouvoient s'accorder avec l'extrême pauvreté de leur profeſſion, & que ſous prétexte d'honorer la majeſté de Dieu, qui y fait ſa reſidence, on ne devoit pas donner atteinte à une vertu, qui lui eſt plus agréable que tout ce qu'il y a de plus magnifique, ſur-tout dans les Couvents,

qui en font une profession aussi étroite que les Capucines.

Elle ne leur inspiroit pas moins de zele & d'ardeur pour l'obéïssance : elle leur en faisoit connoître le mérite, & leur aprenoit les grands avantages qu'en retirent celles qui sont exactes à ne jamais rien faire que par le motif de cette vertu, pour l'établir solidement ; elle fit une loi générale, par laquelle il étoit défendu à toutes les Sœurs, soit jeunes soit anciennes, d'entreprendre aucun travail sans lui en avoir demandé, & obtenu la permission, pratique qu'elle avoit observée jusqu'alors, & qu'elle garda toute sa vie, dès qu'elle fut dechargée du pesant fardeau de la Supériorité.

Une ancienne Religieuse vivément pénetrée de l'exhortation que la Mere Abbesse venoit de faire sur cette matiere, se prosterna à genoux en présence de toute la Communauté ; & la larme à l'œil elle confessa qu'elle avoit fait sans permission de petites cassetes avec du carton pour l'usage des Religieuses. Cette bonne Mere lui en fit la correction avec beaucoup de douceur, & lui défendit d'en faire à l'avenir sans congé, lui disant que tout ce que les Religieuses font sans avoir demandé & obtenu la permission, sont des sacrifices qu'elles offrent à leur amour propre, & même au Démon. Que ce qu'elles font au contraire avec le mérite de l'obéïssance, est un sacrifice qu'elles présentent à Dieu-même, sacrifices qui lui sont très-agréables, quelques petits qu'ils puissent être, parce qu'il ne regarde pas autant le don, que le motif qui le fait offrir, & que n'y en ayant pas de plus noble, ni de plus excellent que celui de l'obéïssance, c'est aussi le seul qui doit être le mobile des Religieuses dans tout

ce qu'elles lui présentent. Cette pauvre fille fut si touchée de la douceur de cette correction, qu'elle porta sur le champ à la Mere Abbesse toutes les petites cassettes qu'elle avoit faites, pour en disposer de la maniere qu'elle jugeroit la plus convenable : ce qu'elle fit, les distribuant aux officieres du Couvent, qui en avoient besoin.

On seroit trop long si on vouloit raporter toutes les exhortations qu'elle faisoit à ses Sœurs : c'étoit-là sa principale occupation, comme le plus essentiel devoir de sa charge. Mais ce qui lui tenoit le plus à cœur, étoit de leur faire de fréquentes leçons sur la regle, & les Constitutions de leur Ordre. Elle leur en parloit avec tant de zele, & d'une maniere si sublime, qu'elles en étoient toutes ravies, ne pouvant comprendre comment une fille, qui avoit de si bas sentimens d'elle-même, qui ne se croïoit capable de rien, qui se traittoit elle-même d'imbecille, d'esprit foible, sans lumiere, sans sagesse, sans discernement, pouvoit avoir l'esprit rempli de si belles idées, & leur dire des choses aussi belles, & aussi sublimes sur un tel sujet, leur rendre si intelligible, & comme palpable ce que les plus savans exposíteurs ont traitté d'une maniere si obscure : c'est ce qu'elles ne pouvoient s'empêcher d'admirer.

Leur admiration étoit encore plus grande, lorsqu'elle les entretenoit de l'oraison ; c'étoit principalément sur cette matiere que son esprit étoit inépuisable, & sa bouche un torrent intarissable. Elle y emploïoit souvent les deux heures par jour, sans qu'aucune s'aperçût du tems qu'elle y avoit passé. Ses paroles étoient toutes de feu : son esprit dans une élevation qu'on perdoit de

vûë, & son cœur tellement enflâmé du feu de l'amour sacré, qu'elle paroissoit toute transformée en Dieu.

Comme elle avoit passé par tous les états, elle parloit aussi de tous savamment, & avec une grande clarté. Instruite par une longue expérience, elle sentoit vivément tout ce qu'elle disoit, & en pénetroit l'esprit & le cœur de ses filles qui ne pouvoient se lasser de l'écouter, & de l'admirer. Elle leur repliquoit d'une maniere claire & intelligible tout ce que les Téologiens mistiques ont écrit sur cette matiere, si obscure par elle-même, & si impénetrable à la foible portée de l'esprit humain : aussi toutes les Sœurs étoient tellément affamées de ses leçons, qu'elles alloient presque tous les jours à sa chambre les unes après les autres, pour lui proposer leurs dificultés ; & elle les recevoit toutes avec tant de charité, tant de caresses, & de si grandes demonstrations d'amitié, qu'elle gagnoit tous les cœurs, & s'attiroit toute leur confiance. N'y aïant aucun état dans ce saint exercice dont elle ne fût parfaitement instruite, & dont elle n'eût une longue expérience, elles ne pouvoient lui proposer aucune dificulté, qu'elle ne fût en état de resoudre, & d'éclaircir sur le champ : aussi sortoient-elles toutes consolées de sa chambre, & affamées d'y retourner.

Deux anciennes Religieuses qui avoient été ses Novices, recevoient de si grandes graces dans l'oraison, qu'elles ne pouvoient les soûtenir. Leur cœur y étoit tellément enflamé du feu de l'amour divin, qu'elles tomboient en défaillance, mais les défaillances si extraordinaires, qu'elles tomboient par terre en danger presque tous les

jours de se tüer, ou de se casser la tête : leur corps restoit comme tout brisé, & accablé de douleurs. Aprés plusieurs refléxions sur leur état elles résolurent de le communiquer à la Mere Abbesse, & de lui découvrir tout ce qui se passoit en elles durant le tems de l'oraison, les grandes graces qu'elles y recevoient de la bonté de Dieu, & la crainte continuelle, dont elles étoient frapées de se tüer par les violentes chûtes dont ses graces étoient ordinairement suivies.

La Mere Agnès accoûtumée à tous ces états, à toutes ces graces, à ces défaillances, à ces chutes, leur dit en soûriant, „ mes cheres „ Sœurs, vous ne mourrés pas de ces chutes, „ quelques fréquentes qu'elles puissent être : „ vous ne vous blesserés pas non plus : celui „ qui vous laisse tomber, vous relevera ; si „ vous veniés à mourir par là, vôtre mort seroit „ bien précieuse, puisque ce seroit une mort d'a„ mour, & d'obéïssance, une mort qui seroit „ une expression, & une image fidéle de la „ mort de Jesus-Christ. Vous ne serés pas assés „ heureuses pour cela : c'est la mort des plus „ grands Saints, & la recompense d'une perseve„ rance constante dans la pratique de toutes les „ vertus les plus héroïques. Ne vous flatés pas, mes „ cheres Sœurs : vous n'êtes pas encore arrivées à „ cet état : il vous reste encore bien du chemin „ à faire, & du travail à soutenir, avant que „ d'arriver sur le sommet de cette montagne „ sacrée. Je comprens par tout ce que vous ve„ nés de me dire, que Dieu travaille avec vous, „ pour vous y faire arriver. Ces graces, ces „ douceurs, ces consolations, ces défaillances „ de cœur, qui occasionnent vos chûtes dans

„ toutes vos oraiſons, ſont de purs dons de la „ miſéricorde de Dieu, des graces, de privi- „ lege qu'il n'accorde pas à tout le monde. „ Recevés-les avec beaucoup de reconnoiſſance, „ & une très-profonde humilité. Travaillés à vô- „ tre perfection avec une conſtante fidelité ; & „ banniſſés de vos eſprits & de vos cœurs cette „ crainte frivole de vous bleſſer, ou de vous „ tüer. Laiſſés-vous conduire à la providence de „ Dieu : s'il vous bleſſe, il vous guerira, ſi vô- „ tre corps eſt briſé, & accablé de douleur „ durant l'oraiſon, il le fortifiera, dès que vous „ l'aurés finie.

La choſe arrivoit ainſi, & le Pere Confeſſeur de ces deux ſaintes filles aſſure, qu'une des deux lui a ſouvent communiqué, qu'elle éprouvoit tous les jours ce que la Mere Abbeſſe leur avoit prédit, qu'étant quelque fois accablée, & mourante à l'oraiſon, ſentant tout ſon corps comme briſé, ſans force, tomber en défaillance, incapable de ſe ſoutenir, l'oraiſon finie elle ſe trouvoit tellement fortifiée, qu'elle étoit diſpoſée à tout entreprendre, & à tout ſacrifier pour l'amour de Jeſus-Chriſt.

„ La regle la plus ſûre, diſoit cette ſainte „ Abbeſſe, à ſes Sœurs dans les avis qu'elle „ leur donnoit ſur l'oraiſon, la regle la plus „ infaillible pour diſcerner ſi vos oraiſons ſont „ agréables à Dieu, c'eſt d'examiner, ſi au ſor- „ tir de celle que vous venés de faire, vous vous „ ſentés embraſées de l'amour des croix, des „ ſoufrances, & des humiliations. L'oraiſon la „ plus ſublime, leur ajoutoit-elle, celle même „ qui paroît nous unir le plus intimement à „ Dieu, & nous élever comme un autre ſaint „ Paul juſqu'au troiſiéme Ciel, eſt vaine, & inutile,

„ une véritable illusion, & une tromperie du
„ Démon, si elle n'est suivie de cet amour, &
„ de ce désir : c'est le fruit inséparable d'une
„ bonne & sainte oraison. Si nous ne sentons
„ pas cette impression, qu'au contraire nous
„ sentions de la repugnance pour tout ce qui
„ s'apelle humiliation, soufrance, & mortifica-
„ tion, défions-nous de toutes les douceurs, de
„ toutes les consolations, de tous les bons mou-
„ vemens, & de toutes les lumieres, que nous
„ y recevons. Tout cela est très-équivoque, &
„ très suspect ; la fin de l'oraison, aprenés-le
„ mes cheres Sœurs, & ne perdés jamais de vûë
„ cette leçon, n'est que de nous unir à Dieu,
„ nous détacher de nous-mêmes, & de toutes les
„ créatures. Or ce n'est précisément que par l'a-
„ mour des croix, des soufrances, des mortifi-
„ cations, & des humiliations, que nous parve-
„ nons à ce détachement. Ce n'est donc que par
„ cet amour & par ce désir, que nous pou-
„ vons juger de la bonté de nos oraisons.

On ne finiroit jamais cette matiere, si on vouloit l'aprofondir : il faut néanmoins lui donner des bornes, pour passer à la vertu la plus marquée dans la vie de nôtre illustre Abbesse : c'est la grande confiance qu'elle avoit en Dieu, & à sa providence, dont on parlera dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE XVI.

La grande confiance que la Mere Agnès avoit en Dieu, & à sa providence.

GARDEZ-vous bien, dit le saint Esprit par la bouche du sage, de revoquer en doute le soin paternel du Seigneur, rien n'allume d'avantage sa colere que cette défiance : elle est la source de toutes les miseres du monde, de tous les malheurs qui l'accablent, de tous les fleaux qui l'affligent, & de toutes les pertes, dont on s'y plaint sans cesse.

Nôtre sainte Abbesse étoit très-éloignée de ce défaut, que le saint Esprit condamne. Sa confiance en Dieu fut toûjours des plus grandes & des plus parfaites, & elle regardoit comme très-malheureux tous ceux qui se reposant sur les créatures, mettoient en elles toute leur confiance. Cette grande confiance qu'elle avoit en la bonté de son Pere céleste étoit son unique ressource dans tous ses besoins particuliers, & dans toutes les necessités de ses Sœurs. Elle ne lui manqua jamais ; & ce ne fut jamais inutilément qu'elle y eut recours. C'étoit souvent le sujet de ses entretiens avec ses Sœurs ; & elle s'éforçoit de la leur inspirer, & de la leur imprimer profondément dans l'esprit & dans le cœur.

„ Que pouvons-nous attendre, leur disoit-„ elle, des créatures, qui ne sont rien, & qui „ ne peuvent rien par elles-mêmes, incapables „ de fournir à leurs propres besoins, peuvent-

„ elles pourvoir aux nôtres ? Elles ne renferment
„ dans leur être que foiblesse, & qu'impuissan-
„ ce. Mettons donc, mes cheres Sœurs, toute
„ nôtre confiance en Dieu, qui peut tout, & qui
„ promet tout à ceux qui espereront en lui. La
„ confiance, leur ajoûtoit-elle, étant la vertu des
„ grandes ames, nous ne devons rien négliger
„ pour l'acquerir. Elle fera tout nôtre bonheur,
„ toute nôtre force ; & nous ne serons jamais
„ confonduës. Rien ne nous peut manquer, dès
„ que nous attendons tout de la divine provi-
„ dence : c'est elle qui nourrit les oiseaux du
„ Ciel, qui ne sement, & qui ne moissonnent ;
„ c'est elle qui fait lever son soleil sur les me-
„ chans comme sur les bons ; c'est elle qui four-
„ nit l'aliment aux plus grands pêcheurs qui
„ l'offensent sans cesse : quelle aparence, mes
„ cheres Sœurs, qu'elle néglige le soin des
„ pauvres filles qui le servent fidelément, &
„ qui pour se mettre à la suite de Jesus-Christ
„ ont quitté tout ce qu'elles possedoient dans le
„ monde. Ce divin Sauveur a promis le con-
„ traire, & il ne sauroit manquer à ses promes-
„ ses. Pour-moi je vous declare que je me con-
„ fie tellément en sa providence, que je n'at-
„ tens rien du tout des créatures : c'est à cette
„ seule providence que je m'adresse dans tous
„ mes besoins spirituels & corporels ; c'est en elle
„ que je trouve tout ce que je cherche, & l'ac-
„ complissement de tous mes désirs. Jesus-Christ
„ est mon unique ressource dans toutes mes pei-
„ nes ; si je suis afligée, il est mon consola-
„ teur ; si je suis foible, je me jette entre ses
„ bras, & il me soutient, si je suis fatiguée,
„ je trouve en lui mon délassement & mon
„ répos ; si je suis malade, il est mon méde-

„ cin, & il me guérit ; si je manque de quel-
„ que chose, je la lui demande, & je la reçois ;
„ si j'aprehende de m'égarer dans les routes que
„ je suis, je le conjure d'être mon guide, &
„ comme un conducteur fidéle il me prend,
„ pour ainsi dire, par la main. Mon esperance
„ n'a jamais été frustrée depuis que je l'ai mise
„ uniquement en lui. Ma confiance en Dieu,
„ disoit-elle un jour à une de ses grandes confi-
„ dentes, est si ferme que quand tout le Monas-
„ tere me paroîtroit comme perdu, & renversé
„ sans dessus dessous, je ne perdrai jamais celle
„ que j'ai en sa bonté : j'en ai fait toute ma vie
„ une si longue & si heureuse expérience, qu'il
„ n'est rien au monde, qui fût capable de l'afoi-
„ blir en moi. "

Dès qu'elle fut élûë Abbesse, elle défendit à la Religieuse, qui étoit chargée du soin du temporel de la maison, & de pourvoir à toutes les nécessités des Sœurs, de faire de grandes provisions. „ Outre, leur disoit-elle, qu'elles ne con-
„ viennent pas à de pauvres Capucines qui
„ par leur état font profession de la plus étroite
„ pauvreté ! Elles sont aussi fort oposées à la
„ confiance, & au grand abandon qu'elles doi-
„ vent avoir à la providence de leur Pere cé-
„ leste, qui s'est chargé lui-même par un excès
„ de bonté, d'être leur premier, & leur prin-
„ cipal pourvoyeur, & de fournir généralement
„ à tous leurs besoins.

„ Mais, ma Mere, lui dit l'œconome, voici
„ l'hiver qui aproche ; s'il vient à faire de grands
„ froids, que deviendront les pauvres Religieu-
„ ses, le Couvent se trouvant entierément de-
„ pourvû de bois, & de bien d'autres choses
„ qui ne sont pas moins nécessaires pour passer

„ cette rude saison ? si nous ne faisons pas des
„ provisions, nous nous trouverons depourvûës
„ de tout dans nos besoins les plus pressans.
„ Comment parlés-vous, ma bonne Sœur, lui
„ dit la Mere Agnès ; & qu'elles sont les pen-
„ sées de vôtre esprit. Où avés-vous lû dans
„ vôtre Regle, que ces grandes sollicitudes de
„ l'avenir nous soient permises ? Le Fils de Dieu
„ ne vous les défend-il pas dans son Evangile ?
„ Ne soïés pas en sollicitude pour l'avenir. Ne
„ vous dit-il pas, cherchés premierement le Ro-
„ ïaume de Dieu & sa justice, & tout le reste
„ vous sera donné. Avés-vous jamais oüi dire
„ que ceux qui ont mis leur confiance en Dieu,
„ aïent été confondus ? Peut-il mentir, & man-
„ quer à ses promesses ? N'a-t-il pas promis le
„ centuple dès cette vie à tous ceux qui ont
„ tout quitté, pour se mettre à sa suite ? Depuis
„ que vous êtes dans la Religion, avés-vous
„ jamais manqué du nécessaire ? L'expérience pas-
„ sée ne devroit-elle pas vous guérir de toutes
„ ces préventions frivoles, que vous avés de
„ manquer de tout ? Laissés ce soin à la provi-
„ dence, qui veille sur nous, tandis que nous
„ reposons ; & ne craignés pas qu'elle nous man-
„ que dans le besoin. " Cette grande confiance
ne fut jamais vaine à nôtre sainte Abbesse : dans
le tems qu'on y pensoit le moins, on voïoit
venir tout-à-coup au Couvent du bois, de l'hui-
le, du pain, du vin, & tout ce qui étoit né-
cessaire pour l'entretient des Sœurs, le plus sou-
vent par des voïes secretes, & inconnuës, qui
paroissoient tenir du prodige. Ce cas est très-fré-
quemment arrivé dans le tems que la Mere Agnès
étoit Abbesse. Elle en prenoit occasion d'animer
les Sœurs à la grande confiance qu'elles devoient
avoir

avoir en Dieu, & à sa divine providence.

Un semblable cas arriva dans une occasion, où une ancienne Religieuse remplie de charité pour ses Sœurs, chargée d'ailleurs d'aider à la Mere œconome, dit à la Mere Abbesse, en présence de plusieurs autres Religieuses, „ ma chere Mere „ je ne sai comment nous ferons à l'avenir : le „ Couvent est absolument depourvû de tout : j'ai „ jugé nécessaire de vous en informer : les au- „ mones sont très-rares : nous n'avons jamais vû „ le Couvent dans une si grande disete & une „ si extrême pauvreté ; & si Dieu ne fait quel- „ que miracle en nôtre faveur, nous courons „ risque de manquer de tout. Il conviendroit, „ ce me semble, de prévenir cette dure extrémi- „ té, & de songer sérieusement à le pourvoir „ par quelque voïe licite, & conforme à nôtre „ Regle. " La sainte Abbesse, qui ne sortoit jamais de son assiete, & qui ne perdoit jamais cette douceur, qui lui étoit si naturelle, lui répondit néanmoins avec quelque espece d'aigreur ; „ quel langage est le vôtre, ma chere Sœur ! „ convient-il à la bouche d'une Capucine, qui „ ne doit rien tant aimer que la pauvreté ? Le „ Couvent peut-il être mieux pourvû que par „ cette pauvreté, qui faisant notre caractere di- „ stinctif, doit aussi faire tout nôtre héritage, „ & l'unique objet de tous nos désirs ? Ne „ portés pas, ma bonne Sœur, vos vûës si „ loin : ne doit-il pas nous sufire de passer „ un jour après l'autre ? Avés-vous si peu de „ foi que de croire que la providence nous „ abandonnera, & nous laissera sans secours ? „ Mettons nôtre confiance en Dieu : il nous fera „ sentir qu'il est nôtre Pere. Il a pourvû usqu'à „ présent à tous nos besoins, aïons cette ferme

„ confiance que si nous lui sommes fidéles, il
„ en fera de même à l'avenir. Ce ne sont que
„ nos infidélités, & nos défiances de sa provi-
„ dence, qui peuvent arrêter le cours de ses
„ liberalités, & tarir la source de ses bien-
„ faits.

Les autres Religieuses qui étoient présentes, aïant oüi ce discours, & la douce correction que la Mere Abbesse avoit faite à cette bonne Sœur, prirent la liberté de lui repliquer avec beaucoup de soumission, & d'humilité. „ Il est
„ vrai, ma Mere, que nous devons avoir une
„ grande confiance à la providence de Dieu :
„ mais nous ne devons pas la tenter, ni atten-
„ dre qu'elle fasse tous les jours des miracles
„ pour pourvoir à nos besoins. Il nous a donné
„ la raison pour nous en servir. Les oiseaux que
„ que la Providence nourrit, quoi-qu'ils ne se-
„ ment, ni ne moissonnent, cherchent leur vie ;
„ & s'ils ne la cherchoient ils mourroient de
„ faim : ce qu'ils font par instint, il nous pa-
„ roît que nous devons le faire par raison.
„ Nous devons donc chercher la nôtre ; & si
„ nous négligeons ce moïen de pourvoir à nos
„ besoins, nous méritons de mourir de faim.

La Mere Abbesse sans sortir des bornes de sa douceur, leur répondit néanmoins avec quelque espece d'émotion, excitée par leur défiance.
„ Non, mes cheres Sœurs, nous ne mourons
„ pas de faim : mais quand cela devroit arri-
„ ver, nôtre sort seroit-il fort à plaindre ?
„ Mourons pour celui, qui par un excès de
„ miséricorde nous a conduites dans ce saint
„ Monastere, pour y mener une vie pauvre,
„ pénitente, & évangelique. Nôtre mort ne se-
„ roit-elle pas bien précieuse à ses yeux ? Et une

„ telle mort ne devroit-elle pas être l'objet de
„ nos désirs les plus ardens ? Mais vous ne
„ mourés pas : je vous le redis : vous ne serés
„ pas assés heureuses pour cela. Dieu vous re-
„ serve à une plus longue pénitence, avant que
„ de vous donner la couronne de gloire, à la-
„ quelle vous aspirés. Vôtre défiance, & vôtre
„ trop grande sollicitude pour l'avenir mériteroit
„ bien qu'il retirât pour un tems sa main bien-
„ faisante & liberale de nôtre Monastere : mais
„ j'espere qu'il ne le fera pas, & qu'il ne con-
„ fondra pas les innocentes avec les coupables,
„ celles qui s'abandonnent à sa providence avec
„ celles qui s'en méfient ; ou si le Seigneur per-
„ met que nous manquions du nécessaire, ce ne
„ sera que pour augmenter nôtre mérite & nôtre
„ gloire.

Ces pauvres Religieuses furent si confuses, & en même tems si touchées du discours de leur Mere Abbesse, qu'elles en verserent des larmes de joïe, en même tems que de componction de leur défiance, & de leur trop grande sollicitude pour l'avenir ; & formerent une constante résolution de soufrir non seulement avec patience, mais avec plaisir les incommodités presque inseparables de la pauvreté. Mais Dieu qui est bon, & la bonté même ferma les yeux sur leur faute & ne les ouvrit que sur leur pénitence, & ne permit pas que la confiance de la Mere Abbesse fût frustrée. Il inspira à des bienfaiteurs d'envoïer au Couvent tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien des Religieuses, sans qu'elles y eussent en rien contribüé par leur industrie, par leur travail, moins encore par leur recherche, n'y aïant précisément emploïé que leurs prieres, & la grande confiance de leur Mere Abbesse.

Quelques Religieuſes qui avoient des beſoins particuliers s'adreſſant en pluſieurs diferentes occaſions à la Mere Agnès, pour la prier d'y pourvoir par le moïen de quelque ami, ou de quelque bienfaiteur du Couvent, elle leur diſoit à toutes, ,, mes cheres Sœurs, adreſſés-vous à Dieu ; ,, demandés-lui avec confiance vos néceſſités, & ,, ſoïés bien aſſûrées qu'il y pourvoira. " Ces saintes filles étoient ſi ſatisfaites de la réponſe de leur Mere Abbeſſe, qu'elles ne ſongeoient plus à leurs beſoins particuliers, réſoluës de s'abandonner entierément à la providence de Dieu. Elles ſe diſoient l'une à l'autre. ,, Nôtre Mere nous a dit ,, de nous abandonner à la providence : nous ,, devons reſter tranquilles là-deſſus. " Elle les contentoit toutes par là ; & lorſqu'elles y penſoient le moins, le Seigneur pourvoïoit à tous leurs beſoins particuliers : ce qui les raviſſoit d'admiration, & les confirmoit mieux dans ce parfait abandon, que les diſcours les plus éloquens.

Dès-que nôtre ſainte fille fut éluë Abbeſſe, elle adreſſa tous les jours cette priere à Dieu. ,, Seigneur, je vous laiſſe le ſoin & la conduite de toutes mes filles, qui ſont uniquément ,, conſacrées à vôtre ſervice. Vous connoiſſés ,, leurs beſoins, & la pauvreté du Monaſtere, ,, dont on a chargé mes foibles épaules. Inhabile à tout je connois mon incapacité à pourvoir à leurs néceſſités. Elles ne pouvoient ,, mieux vous marquer la grande confiance qu'elles ont en vôtre bonté, qu'en faiſant en ma ,, perſonne le choix d'une Abbeſſe, ſans eſprit, ,, ſans jugement, ſans diſcernement, & ſans ,, prévoïance. Soïés donc, Seigneur, je vous en ,, conjure, leur pourvoïeur, & ſupléés par vos

„ bienfaits, & par vos liberalités à ma foiblesse,
„ & à mon impuissance.

Cas admirable ! jamais leur Couvent ne fut plus abondant, que dans le tems qu'elle en fut chargée. Il n'y manqua jamais rien ni pour les malades, ni pour les saines : ce qui ravissoit toutes ces saintes filles, qui attribuoient avec justice tous ces bienfaits qu'elles recevoient de la providence, à la vertu, & à la grande confiance de leur Mere Abbesse. On pourroit raporter plusieurs cas de cette nature arrivés dans le tems de sa supériorité. Mais comme ils tendent tous à la même fin, on les passe sous silence, pour ne pas ennuïer le lecteur par ces sortes de rédites. Il sufit de dire qu'ils étoient si fréquens, qu'il se passoit peu de jours, sans qu'on vît quelque chose sur cette matiere, qui paroissoit tenir du prodige. Les Religieuses y étoient si habituées, qu'elles se disoient les unes aux autres, il sufit que nôtre Mere demande à Dieu tout ce qu'elle veut, & qu'elle souhaite : tout lui est sur le champ accordé. Et lorsque dans leurs besoins particuliers elles s'étoient une fois adressées à elle, pour le lui manifester, elles restoient très-tranquilles dans cette ferme confiance qu'elles ne tarderoient pas de recevoir ce qu'elles souhaitoient. Rarément étoient-elles trompées dans leur attente ; & le plus souvent elles le recevoient par les voïes les plus éloignées, & les moins attenduës.

Lorsqu'on lui présentoit quelque prétendante pour être reçûë dans la Religion, elle examinoit avec une grande & sérieuse aplication, si sa vocation venoit de Dieu, s'il en étoit seul le principe & la fin : elle examinoit les qualités de son

corps, & de ſon eſprit, pour connoître ſi elle avoit aſſés de ſanté & de force, pour ſoûtenir les auſterités de ſa Regle, & la docilité ſi néceſſaire à une parfaite Religieuſe. Mais elle ne demandoit jamais ſi elle étoit riche, ſi elle étoit de quelque famille diſtinguée, ſi après ſa reception ſes parens étoient en état de faire de grandes charités au Couvent : c'eſt ce qui n'entroit pas même dans ſa penſée ; & lorſque quelque ancienne Mere prenoit la liberté de lui répréſenter que le Couvent étant très-pauvre, & ne ſubſiſtant que par les aumônes qu'il recevoit des perſonnes charitables & aiſées, il conviendroit fort, à l'égalité de vocation, de preférer celles qui par leur reception pourroient lui attirer des bienfaiteurs. Elle rejettoit avec horreur toutes ces conſiderations humaines, & ne vouloit pas que l'interêt entrât pour rien dans la préference que l'on donnoit à une ſur l'autre, diſant aux Religieuſes, qui lui avoient parlé ce langage, que leur regle étant fondée ſur la pauvreté, & ſur la providence, il n'étoit pas permis à une Capucine de faire de ſemblables raiſonnemens ; que la ſollicitude de l'avenir étoit entierément opoſée à l'eſprit de leur profeſſion, que toute leur confiance devoit être en Dieu ; & que préferer même, à égalité de vocation, une prétendante à l'autre précisément parce-que l'une eſt riche & noble, & l'autre pauvre & roturiere, ce ſeroit une préference de cupidité, de vanité, d'eſtime des biens de ce monde qu'on a foulé aux pieds en entrant dans la Religion, une conduite par conſequent des plus irregulieres, & des plus opoſées à la pureté, & à la ſainteté de leur état, qui doit les mettre toutes dans cette diſpoſition

d'eſprit, & de cœur, de ne dépendre que de la providence, & de mettre en elle toute leur confiance.

Elle a ſouvent dit à ſes confidentes, que ſi elle étoit ſeule maîtreſſe de la reception des filles, elle recevroit toûjours parmi celles qui ſe préſentent, les plus pauvres par préference aux riches & aux nobles, leur ajoûtant qu'elle croiroit par-là travailler efficacément à l'afermiſſement de leur inſtitut. Tel étoit le déſintereſſement de cette ſainte Abbeſſe, & ſon parfait abandon à la providence. On laiſſe les réflexions, que l'on pourroit faire là-deſſus : chacun peut s'en faire l'aplication.

Mais c'étoit principalement en ce qui la regardoit elle-même qu'elle portoit loin cet abandon, & cette confiance en la providence de ſon Pere céleſte. Elle la porta ſi loin cette confiance, qu'elle forma la réſolution de ne jamais demander, ni faire connoître ſes beſoins ſoit en maladie, ſoit en ſanté ; de s'abandonner totalement à la divine conduite, & de recevoir des mains charitables de ſes Sœurs tout ce qu'elles jugeroient à propos de lui préſenter, comme venant de la main de Dieu-même, & comme étant à ſon égard les inſtrumens de ſa providence ; de ſorte que pour fournir à ſes beſoins, les Religieuſes étoient obligées de deviner. Elles le devinoient en éfet pour l'ordinaire : celle-ci lui préſentoit une choſe, celle-là une autre ; & par une diſpoſition admirable de la providence du Seigneur, il arrivoit preſque toûjours que ce qu'elles lui préſentoient étoit conforme à ſes beſoins : ce qui la jettoit dans une ſi grande admiration, qu'elle en étoit comme tranſportée hors d'elle-même, ne pouvant réflechir ſur cette extréme bonté de Dieu

à ſon égard ſans verſer de torrens de larmes.

Lorſqu'elle étoit malade, elle ne demandoit jamais rien à l'infirmiere ; c'étoit à elle de deviner ce dont la malade pouvoit avoir beſoin. Elle prenoit tout ce qu'on lui préſentoit avec de très-humbles actions de graces. Comme elle ne demandoit jamais rien, auſſi ne refuſoit-elle jamais rien de tout ce qu'on lui donnoit. Son Confeſſeur a laiſſé par écrit qu'il en avoit lui-même été le témoin durant trois jours & trois nuits, qu'il avoit été obligé de reſter auprès d'elle à ſa derniere maladie. Voici comme il parle. „ Je „ puis aſſûrer avec verité qu'aïant été obligé de „ paſſer trois jours & trois nuits auprès de la „ Mere Agnès à ſa derniere maladie, je ne me „ ſuis jamais aperçû qu'elle ait demandé la moin„ dre choſe, ni à boire, ni du bouillon, ni „ quoi que ce ſoit au monde, non pas même qu'elle „ ait prié les Sœurs, qui étoient auprès d'elle pour „ la ſervir, de lui donner le moindre ſecours, „ ni aucun ſoulagement. Je n'ai pas vû non „ plus qu'elle ait rien refuſé de tout ce qu'on „ lui préſentoit. J'étois obligé de lui dire quel„ quefois, ma Mere, vôtre fievre eſt ſi ardente, „ qu'elle vous brule les levres : cependant vous „ ne bûvés pas. Que ne demandés-vous à boire, „ & on vous en donnera d'abord ? Si on m'en „ donne, me répondit-elle, j'en prendrai : mais „ il faut en demander, ajoutai-je, lorſque vous „ en avés beſoin. Mes Sœurs, me dit-elle, ont „ une ſi grande charité, & tant de bonté pour „ moi, qu'il n'eſt pas néceſſaire que je le leur „ demande. Elles ſont ſi attentives à mes be„ ſoins, qu'elles les previennent tous. Dieu leur „ inſpire tout ce qu'il me faut : c'eſt en lui que „ que j'ai mis toute ma confiance, & il me

„ donne tout ce qui m'eſt néceſſaire. Il gouverne „ bien, mon cher Pere, il faut le laiſſer gou- „ verner, & s'abandonner entiérement à ſa pro- „ vidence. "

Cet abandon de cette ſainte fille étoit ſi agréable à Dieu, que lorſque par oubli ou par quelque diſtraction elle étoit ſur le point de manquer à ſa promeſſe, & à la réſolution qu'elle avoit priſe de ne jamais rien demander, elle en étoit ſur le champ repriſe, aparemment par ſon bon Ange. C'eſt ce qui lui arriva, lors qu'étant une nuit couchée, & dans l'impuiſſance abſoluë de ſe couvrir elle-même, & ſans le ſecours d'autrui, à cauſe de ſon extrême foibleſſe, & des grandes douleurs qu'elle ſoufroit dans toutes les parties de ſon corps, elle forma intérieurement le deſſein d'apeller la premiere de ſes Sœurs, qui paſſeroit devant ſa chambre, pour la prier de lui rendre cet ofice de charité. Elle entendit en même tems une voix, qui lui dit diſtinctement, *Pauvre fille, où eſt ton abandon? Eſt-ce ainſi que tu oublies tes réſolutions, & les promeſſes que tu as faites à Dieu*? Toute confuſe elle s'écria, „ faites de moi ô mon Dieu tout ce „ qu'il vous plaira : je ſuis prête à tout, & „ toute diſpoſée à m'abandonner à vôtre condui- „ te, & à vos ſoins paternels. " Elle ſentit en même tems une main inviſible qui la couvroit. Ce même cas lui eſt ſouvent arrivé.

Une autre fois voulant monter le dégré de l'infirmerie, pour aller rendre la charité à ſes Sœurs malades, la foibleſſe extrême ne lui permettant pas de le monter ſans le ſecours & l'aide de quelqu'une de ſes Sœurs, elle n'oſa en faire la propoſition à aucune, de crainte de violer la promeſſe qu'elle avoit faite à Dieu de ne

jamais rien demander. Dans le tems qu'elle étoit dans cette perplexité, & qu'elle rouloit cette pensée dans son esprit, elle sentit comme une main étrangere, qui la prenant par le pied l'aida à monter le dégré, & à le monter avec une extrême facilité. Elle ne doutoit pas que ce ne fût par le ministere de son bon Ange; & elle a avoüé à certaines de ses Sœurs, qui avoient sa confiance, que ce cas étoit presque journalier, & qu'il lui arrivoit toutes les fois que sa grande foiblesse ne lui permettoit pas de monter seule l'escalier de l'infirmerie.

Soufrant dans une autre occasion une grande foiblesse de cœur dans sa chambre, où elle se trouvoit toute seule, il lui vint en pensée d'en sortir, pour demander du secours à la premiere de ses Sœurs, qui lui viendroit à la rencontre. Elle entendit en même tems la même voix qui lui reprocha son infidelité, & qui lui dit distinctement, *où est ton abandon?* Toute confuse elle se prosterna en terre, & les larmes aux yeux, la corde au cou, elle demanda pardon à Dieu de sa faute; & dans le moment elle se trouva fortifiée, & si consolée, qu'elle n'en parloit jamais à ses Sœurs qu'avec des transports.

Etant un jour en oraison, & méditant sur la Passion de Jesus-Christ, elle se sentit tellement embrasée du désir de soufrir, qu'elle demanda à ce divin Sauveur de toute l'ardeur de son cœur de la crucifier avec lui; lui disant avec saint Bernard, „ je ne puis, Seigneur, vivre sans blessure, „ voïant vôtre sacré corps tout couvert de plaïes. Elle entendit en même tems une voix qui lui dit intérieurement, mais distinctement „ Agnès, ta „ priere est exaucée: tu seras attaquée d'un rume „ très-violent, qui te tourmentera cruellement,

» tout le cours de cette année. " La chose arriva comme la voix le lui avoit prédit. Elle fut tout-à-coup attaquée d'un rume si extraordinaire & si facheux, qu'elle n'avoit du répos ni nuit ni jour.

Ce rume la jetta dans un si grand dégoût, qu'elle ne pouvoit rien manger du tout, de sorte qu'en peu de tems elle parut un squelete. Toutes les Religieuses, celles principalement, qui la suivirent de près, s'aperçûrent de ce grand changement ; mais la fidélité, & l'exactitude, avec laquelle elle assistoit de nuit & de jour à tous les exercices de la Communauté, ne leur permettoit pas d'en découvrir la source, qu'elle leur cachoit avec toute sorte de soin.

Etant un jour à dîné elle trouva dans sa serviete un pain si bis, si dur, si insipide, d'une odeur si rebutante, qu'elle n'en put jamais avaler un seul morceau, quelque violence qu'elle pût se faire pour cela, jusques-là que la violence qu'elle se fit, la fit tomber en défaillance. Dans cette extrémité, où elle se trouva reduite, ne faisant pas attention à la promesse qu'elle avoit faite à Dieu, de ne jamais demander aucun soulagement à ses maux, elle forma le dessein de prier la Sœur, qui étoit chargée de la distribution du pain, de lui en donner un morceau moins dégoûtant que celui qu'elle avoit trouvé dans sa serviete : mais elle entendit en même tems une voix, qui lui dit d'un ton fort haut, qu'elle seule néanmoins entendit, *Sœur Agnès, où est ton abandon* ? Confuse de son infidélité, elle s'humilia d'abord intérieurément, & gémit dans son cœur sur sa foiblesse. Elle en demanda pardon à Dieu, & par un miracle éclatant de la providence toûjours attentive aux besoins de cette

ſainte fille, ſon pain ſe trouva en même tems changé en un pain mollet, blanc comme la nége, & d'un goût très-délicieux, qu'elle mangea avec un grand apetit, rendant de très-humbles actions de graces à la bonté de Dieu, qui ſe rendoit attentif aux beſoins d'une ſi vile créature. Son rume finit tout-à-coup au bout de l'année, comme la voix, qu'elle avoit entenduë, le lui avoit prédit, ſans avoir jamais fait le moindre rémede, ni pris le plus petit ſoulagement, s'étant uniquement abandonnée à la divine providence.

Ces ſortes de cas ſont ſi fréquens dans ſa vie, qu'on eſt forcé, pour éviter la longueur, d'en omettre la plus grande partie. Il lui eſt très-ſouvent arrivé que ſouhaitant intérieurément quelque choſe, qui lui étoit néceſſaire, ſans avoir manifeſté ſa penſée à qui que ce fût, elle voïoit venir une Sœur. qui lui préſentoit ce qu'elle avoit ſouhaité : ce qui la tenoit dans une admiration continüelle des grandes bontés de Dieu à ſon égard, & des ſoins que ſa providence prend de ceux qui s'abandonnent entierément à ſa conduite. Elle n'étoit jamais plus éloquente, que lorſqu'elle parloit à ſes Sœurs de cette providence.

On ne doit pas oublier avant que de finir ce Chapitre, de raporter un beau trait de la confiance de cette ſainte fille. Dans le tems qu'elle étoit Abbeſſe, le Couvent perdit par la mort le plus inſigne bienfaiteur qu'il eût à Marſeille : il ne ſe laſſoit jamais de faire du bien aux Capucines : il s'épuiſoit pour leur ſoulagement, prevenant tous leurs beſoins, ſans attendre même qu'on les lui manifeſtât. Les Religieuſes furent fort ſenſibles à cette perte, & en même tems fort

allarmées de se voir par cette mort privées de tous les secours qu'elles recevoient de ce bienfaiteur. Elles ne pûrent s'empêcher de faire connoître leurs allarmes à leur Abbesse, qui conservant toûjours la paix de son cœur, & sa grande confiance en Dieu, leur dit d'abord, „ ne vous
„ contristés pas, mes cheres Sœurs; priés Dieu pour
„ le pauvre defunt, & païés les bienfaits conti-
„ nüels, que vous en avés reçûs durant tout le
„ cours de sa vie, par la ferveur de vos prieres:
„ c'est la moindre reconnoissance, que vous lui de-
„ viés pour la grande attention, qu'il avoit à
„ pourvoir à tous nos besoins: mais en même tems
„ mettés toute vôtre confiance en Dieu, qui saura
„ bien nous dédommager de la perte, que nous ve-
„ nons de faire: pour moi j'ai cette ferme esperan-
„ ce, que tandis-que nous lui serons fidéles, il
„ ne nous abandonnera jamais, & qu'il ne tar-
„ dera pas à susciter un nouveau bienfaiteur, qui
„ aura le même zele, & le même amour pour
„ nous, de qui nous recevrons autant, & peut-être
„ même de plus grands bienfaits, que du pauvre
„ défunt. “

Prodige digne d'admiration! Dieu verifia presque sur le champ la parole de cette bonne Mere, & ne permit pas que sa confiance fût vaine. Peu de jours après il leur suscita un autre bienfaiteur plus ardent & plus zelé pour elles, que celui qu'elles venoient de perdre, qui étant beaucoup plus riche les combla d'abord de plus grands bienfaits: ce qui ravit toutes ces saintes filles d'admiration, & anima de plus en plus leur confiance en la bonté de Dieu, & aux soins de sa providence.

CHAPITRE XVII.

La patience héroique de la Mere Agnès dans les soufrances, & le désir ardent qu'elle en avoit.

SOUFRIR en ce monde les miseres & les infirmités inséparables de la foiblesse de nôtre nature, c'est le partage généralement de tous les mortels : nul ne peut se dispenser de cette loi générale, portée contre le premier homme après son peché. Quelque peu de tems que l'homme reste sur la terre, sa vie, comme parle le saint homme Job, est remplie de toute sorte de miseres ; il n'est point d'état, point de condition, quelque éclatante qu'elle soit, qui puisse l'en garantir, & l'en mettre tout-à-fait à couvert. Soufrir ces miseres, & ces infirmités de nôtre nature avec patience, les envisager dans l'esprit de la foi, comme des caresses du Seigneur, & les marques les plus sensibles de son amour ; les suporter avec une humble résignation aux ordres de sa providence ; bénir Dieu à l'exemple du même Patriarche, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la maladie comme dans la santé, dans la pauvreté comme dans l'abondance des richesses, sur un fumier comme sur le trône ; baiser avec amour, avec reconnoissance la main paternelle, qui frape, c'est la sage conduite des bons chrêtiens, qui instruits de la doctrine de Jesus-Christ, des maximes de son Evangile, & animés de ses exemples, regardent les croix, les

aflictions & les soufrances comme des signes presque infaillibles de leur prédestination, par la conformité qu'elles leur donnent avec ce divin Sauveur, seul modéle, comme parle saint Paul, de tous les prédestinés. Mais désirer les croix, & les soufrances, les suporter avec joïe; soûpirer sans cesse après elles, y faire consister toute sa félicité, & son parfait bonheur; apréhender comme l'Apôtre saint André, de descendre de la croix à laquelle on a le bonheur d'être attaché; conjurer à l'exemple de saint Ignace Martyr, ses amis de ne pas s'oposer à son Martyre, d'emploïer plûtôt tout leur crédit auprès de Dieu, pour en obtenir la grace de soufrir constamment les plus cruels tourmens, c'est ce qui ne convient qu'à ces ames choisies, prévenuës des bénédictions les plus abondantes du Seigneur, élevées au plus sublime dégré de la perfection; à ces ames, qui animées de l'esprit de saint Paul, font comme lui, consister toute leur gloire dans les soufrances, & dans les Croix de Jesus-Christ. Ç'a été la disposition, & la préparation d'esprit & de cœur, dans laquelle la Mere Agnès a passé toute sa vie. Elle a toûjours desiré les soufrances avec plus d'ardeur sans contredit, que les hommes charnels ne soûpirent après les plaisirs; & l'on peut ajoûter que sur cet article elle a été insatiable.

On a déja remarqué qu'elle regardoit comme ses meilleures amies celles de ses Sœurs, qui la méprisoient, qui l'insultoient, qui la traittoient d'hipocrite, de superstitieuse & d'esprit foible; que c'étoit à celles-là qu'elle faisoit de plus grandes caresses; que c'étoient celles qu'elle prévenoit en tout, & par tout. On a aussi parlé de son extréme patience dans cette espece de persécution

très-injuste, que lui livra son Abbesse dans le tems qu'elle étoit Maîtresse des Novices, persécution que toutes les Religieuses condamnoient, qu'elle seule néanmoins trouvoit très-juste, & très-fondée sur ses defauts, & sur ses démerites. On a dit que durant trois années qu'elle dura, on ne l'entendit jamais former la moindre plainte, charmée de porter la Croix, & de participer aux soufrances de son divin Maître, dans le tems qu'elle donnoit tous ses soins, & toute son aplication à former de véritables filles de la Croix, & de la Passion. On passe légerément sur tout cela, pour ne pas user de rédite.

Elle étoit très-industrieuse à chercher des occasions de soufrir; elle n'en laissoit échaper aucune; elle y donnoit autant d'attention, que nous en donnons ordinairément, pour nous en garantir: c'étoit là toute son aplication, & sa recherche. Elle soufroit le froid, le chaud, la faim, la soif, la peine, le travail, l'austérité de vie, la mortification continüelle de tous ses sens, non seulement sans peine, mais avec complaisance. Si elle se trouvoit seule au jardin, elle frotoit ses mains avee des orties, & des épines aiguës. Elle marchoit les pieds nuds dans la nége, & elle y restoit jusqu'à ce qu'ils fussent glacés, & ensanglantés. Comme elle ne pouvoit se courber, sans soufrir d'extrêmes douleurs, renouvellant par ce mouvement forcé toutes celles dont toutes les parties de son corps étoient attaquées, on la voïoit se baisser jusqu'à terre les vingt & trente fois par jour, pour trouver par là des moïens de soufrir; & lorsque ses confidentes, qui savoient ce qu'elle enduroit dans ces sortes d'occasions, vouloient lui en faire la correction, elle la recevoit avec douceur, & avec humilité,

&

& prétextoit toûjours quelque nécessité, qui la contraignoit à ce mouvement.

Portant un jour la Croix dans une Procession que l'on faisoit dans le Couvent pour quelque nécessité publique, elle prit soin de cacher sous son voile une couronne d'épines aiguës, qu'elle enfonça avec tant de violence, qu'elle en avoit la face ensanglantée. La Sœur Seraphine sa grande confidente, qui l'observoit de près, s'en étant aperçûë, le lui fit remarquer en lui montrant le bas de son voile, sur lequel le sang couloit, & l'en gronda fort, lui disant qu'elle étoit meurtriere d'elle même. ,, Cela n'est rien, lui dit la ,, Mere Agnès, avec sa douceur ordinaire : je ,, vous prie, & je vous conjure de n'en pas ,, parler à nos Sœurs. "

La même Sœur Seraphine raporte, que lui faisant un jour les cheveux, elle lui coupa par mégarde la chair en plusieurs endroits de la tête, sans qu'elle dît un seul mot, pour se plaindre, ni qu'elle fît le moindre signe, ni le moindre mouvement. Cette pauvre fille s'en étant aperçûë lui en demanda pardon. ,, Cela n'est rien, ,, lui dit la Mere Agnès en soûriant ; coupés de ,, gros morceaux de cette mauvaise chair, qui ,, nous donne tant de peine, & dont nous ne ,, pouvons triompher qu'en la détruisant, en ,, la crucifiant, en lui livrant une guerre con- ,, tinüelle, & en la faisant mourir en nous-mê- ,, me par une géneureuse mortification. Ah ! ma ,, chere Mere, lui repliqua la Sœur Seraphine, ,, confuse de son extrême grossiereté, je vous ai ,, mise toute en sang, & fait presque autant de ,, blessures sur la tête, que j'ai donné de coups ,, de ciseau. Non, ma chere fille, lui repartit

„ la Mere Agnès, il n'y en a pas assés ; ne vous
„ contristés pas : le chef de Jesus-Christ fut
„ bien autrement percé, lorsque les Juifs le
„ couronnerent d'épines. C'étoit néanmoins une
„ chair très-innocente ; & la mienne est très-
„ criminelle. Il n'y a ni faute, ni grossiereté
„ de vôtre part : restés tranquille : c'est une dis-
„ position de la providence amoureuse du Sei-
„ gneur à mon égard, de sa grande miséricorde,
„ qui me donne par là moïen d'expier les pe-
„ chés, dont ma vie est toute remplie. "

Des faits à peu près semblables sont presque sans nombre dans la vie de cette sainte fille : on se contentera de raporter les plus remarquables. Comme elle soufroit un grand bourdonnement d'oreille, qui l'empêchoit absolument de dormir, & qui ne lui permettoit pas d'entendre dans le Chœur la lecture des leçons : ce qui lui tenoit beaucoup plus à cœur que la privation du sommeil, on fut obligé de recourir à un Chirurgien, qui après avoir cherché la source de cette surdité, ou de ce bourdonnement continüel, trouva qu'il provenoit d'une tumeur, qui s'étoit formée dans l'oreille, & qui la bouchoit entierément.

Cet homme fort mal-habile dans son art, lui apliqua d'abord un fer rouge, qu'il enfonça fort grossierément jusqu'au tambour qu'il brula, & la rendit sourde de cette oreille pour tout le reste de sa vie. Ceux qui savent par expérience combien cette partie du corps humain est sensible, comprendront aisément ce que cette fille soufrit dans cette cruelle operation. Elle la soutint néanmoins avec tant de patience, qu'elle ne fit pas le moindre mouvement, & ne prononça

d'autre parole que celle de Jesus, & de sainte Anne, à laquelle elle avoit une dévotion particuliere.

Sa patience fut si extraordinaire, qu'elle ravit d'admiration le Chirurgien, & toutes les Religieuses, qui étoient présentes à l'operation. Elle voïoit couler son sang à gros bouillons, sans donner la moindre marque de foiblesse, sans perdre la tranquilité, & la paix de son cœur : à peine s'aperçût-on qu'elle changea de couleur.

Un jour qu'elle faisoit oraison sur la Passion de Jesus-Christ, & qu'elle étoit toute pénetrée du désir de soufrir quelque chose pour son amour, on vint l'apeller de la part du Confesseur, & de la Mere Abbesse, pour lui communiquer une afaire importante. Quoi qu'elle fût alors en retraite, elle obéït dans le moment ; & sortant du Chœur, où elle faisoit son oraison, elle entendit distinctément une voix, qui lui dit, *va Sœur Agnès, où l'on t'apelle : tu y trouveras ce que tu cherches, & que tu demandes avec tant d'ardeur.* Elle le trouva en éfet : à peine fut-elle arrivée à la porte du Confessional, où on l'attendoit, qu'elle tomba par terre, & se cassa la cuisse en deux endroits, & évanoüit sur le champ.

On comprend assés l'allarme de la Mere Abbesse, qui apella d'abord du secours. Les Religieuses coururent au bruit, & la trouverent à terre presque morte, & sans sentiment. Comme elles aimoient beaucoup cette sainte fille, elles furent la plûpart attendries jusqu'à la défaillance, la voïant dans cet état. Elles la porterent le plus doucement qu'il leur fut possible à l'infirmerie, où étant revenuë de son évanoüissement à la faveur des cordiaux qu'on lui donna, voïant ses Sœurs

toutes attendries & en larmes, elle les consola par la douceur de ses paroles, leur disant. „ Mes „ cheres Sœurs, ne vous contristés pas de l'ac„ cident, qui vient de m'arriver : c'est un éfet „ de la bonté & de la miséricorde de Dieu sur „ moi, qui a voulu me faire part de ses caress„ ses. Vous n'ignorés pas sans doute ces belles „ paroles de saint Bernard, que les baisers du „ céleste Epoux sont des blessures. Vous devés „ tout comme moi vous soumettre à sa divine „ volonté, & adorer les secrets de sa providen„ ce, & de ses jugemens sur une aussi vile „ créature que je suis. Pour moi, ajouta-t-elle, „ j'embrasse cette petite croix avec toute la joïe „ de mon cœur, & j'espere que celui qui m'a „ blessée, me guérira. " Elle ne forma pas la moindre plainte sur la vive douleur qu'elle soufroit, se contentant de dire avec le saint homme Job, *le Saint nom de Dieu soit béni.* Elle n'eut pas la pensée de demander le moindre secours, s'abandonnant aveuglément suivant la promesse qu'elle avoit faite à son Dieu, à la charité de ses Sœurs.

On apella d'abord une femme de la Ville, qui étoit très-habile, & très-experimentée dans cet art, qui l'aïant visitée trouva que sa cuisse étoit rompuë en deux endroits; & elle l'accommoda. Il n'est pas nécessaire d'exagerer ce qu'on soufre dans ces sortes d'operations : elle en suporta les douleurs avec une patience admirable. On n'entendit d'elle que ces paroles qu'elle prononça trois fois. *Vierge sainte, glorieuse sainte Anne, venés à mon secours.* Cette patience héroïque charma cette femme, & toutes les Religieuses, qui assisterent à l'operation, & qui aimant tendrément la

Mere Agnès, fondirent en larmes tout le tems qu'elle dura.

Elle resta trois mois entiers dans cet état assise sur une chaise, ne pouvant rester dans le lit, sans soufrir des douleurs, qui surpassoient les forces humaines. Elle avoit un si grand amour des soufrances, qu'elle se seroit couchée de tout son cœur, si elle avoit pû soutenir celles que cette situation lui procuroit : mais la chose ne lui fut jamais possible : elle ne pouvoit ni dormir, ni manger, se faisant même une extrême peine de prendre du bouillon, disant qu'étant sans fievre elle ne devoit pas être dispensée d'un point aussi essentiel à son état. Il fallut, pour l'y obliger, l'autorité du Pere Confesseur. On n'entendit jamais durant ce long espace de tems sortir de sa bouche une seule parole de plainte, se contentant de dire aux Religieuses qui étoient nuit & jour auprès d'elle pour la servir, & la soulager, qu'elle trouvoit Jesus-Christ crucifié en tous ses membres ; que cette pensée non seulement la consoloit, mais qu'elle changeoit ses peines & ses soufrances en délices.

Son Epoux céleste voulant satisfaire l'ardeur de ses désirs, lui prépara de nouvelles douleurs, & mit sa patience à la derniere épreuve. Il lui tint bien la parole qu'il lui avoit donnée, lorsqu'au sortir de son oraison, qu'elle ne quitta que par obéïssance, il lui dit ces paroles déja raportées, *tu trouveras ce que tu cherches, & que tu demandes auec tant d'ardeur & d'empressement.* La Sœur infirmiere, qui étoit uniquement apliquée à son service, dans la pensée de lui donner quelque soulagement, voulut la remüer sur sa chaise pour la mettre plus à son aise. Elle la laissa tomber par terre, & renouvella toutes ses

douleurs. La ligature se défit, & elle se rompit une seconde fois la cuisse aux mêmes endroits.

Cette pauvre fille trop charitable se prosternant à terre, & les larmes aux yeux lui demanda pardon de sa grossiereté, & de son imprudence. La bonne Mere sans la moindre émotion lui dit avec sa douceur ordinaire, ,, levés-vous, ma ,, chere Sœur, si je le pouvois, je me mettrois ,, moi-même à genoux, pour vous demander ,, pardon de toutes les peines, que je vous donne depuis si long-tems, & pour vous remercier de tous les soins que vôtre charité vous ,, fait prendre pour une si vile créature, qui ,, n'est propre qu'à faire soufrir les autres. Dieu ,, a permis cette chute : il n'y a point de vôtre ,, faute. J'adore la providence, & je me réjoüis ,, de l'état où je suis reduite, qui me fournit ,, l'occasion d'être crucifiée avec mon divin ,, Maître, & de participer aux douleurs de sa ,, Passion. C'est à présent, ma chere Sœur, que ,, je commence de me reconnoître suivant l'esprit de ma vocation, fille de la Croix. Le ,, seul regret qui me reste, c'est de voir que ,, je vous ferai encore pratiquer la patience auprès de moi ; mais le Seigneur vous en tiendra compte, & sera vôtre recompense. " Grand Dieu, quels sentimens ! quelle patience ! quel amour ! quel désir des soufrances ! peut-on les porter plus loin ? Elle en connoissoit cette sainte fille le prix, & c'est ce que nous ne connoissons pas.

Il fallut nécessairément rapeller la femme charitable, qui l'avoit déja traittée, pour reparer ce que la trop grande charité de l'infirmiere avoit gâté. Après l'avoir examinée, & trouvé la cuisse rompuë aux deux mêmes endroits, elle

l'accommoda derechef. Renouvellement des mêmes douleurs, renouvellement de la même patience. Cette bonne femme ne pouvoit ſe laſſer d'en parler, & de la publier dans la Ville ; & nôtre ſainte fille eut la conſolation d'être encore durant deux mois attachée à la Croix de Jeſus-Chriſt : ce qui faiſoit toute ſa joïe, & l'accompliſſement de tous ſes déſirs.

Dès qu'elle fut en état de marcher, quoiqu'avec de grandes douleurs, avec le ſecours de deux potences, elle demanda par grace la conſolation d'aller au Chœur à tous les ofices du jour & de la nuit. Le Pere Confeſſeur, la Mere Abbeſſe, & toutes les autres Religieuſes ne pouvoient ſe réſoudre à condeſcendre à ſon zele, qui leur paroiſſoit fort indiſcret. Mais faiſant attention que leur charitable reſiſtance ſeroit pour cette ſainte fille une Croix plus peſante que celle qu'elle avoit portée durant près de quatre mois, on réſolut de la lui accorder dans cette penſée, (& l'on ne ſe trompa pas,) qu'elle trouveroit toute ſa conſolation au Chœur, & ſon ſoulagement à ſuivre tous les exercices de la Communauté. Cette faveur qu'on lui accorda contre toute aparence, lui fit oublier tout ce qu'elle avoit juſqu'alors ſoufert, & fut pour elle un excès de joïe & de conſolation qu'elle ne pouvoit exprimer. C'eſt ainſi qu'elle en parloit à ſes confidentes, & à ſon Confeſſeur.

Continüons à détailler ſon grand amour pour les ſoufrances, & la patience héroïque avec laquelle elle ſuportoit les plus vives douleurs. Elle fut durant deux années ſujete tous les matins à des pâmoiſons, & des défaillances de cœur, qui la réduiſoient à la derniere extrémité, ſans prendre aucun rémede pour ſe ſoulager, pas

même une goute d'eau. Comme elle cachoit avec un grand ſoin tous ces accidens journaliers à toutes ſes Sœurs, elle les paſſoit auſſi ſans le moindre ſecours, & avec une patience preſque inimitable.

Elle avoit tout le long de l'épine du dos un dertre des plus mauvais, qui lui cauſoit des douleurs & des demangeaiſons continüelles; & pour les cacher à ſes Sœurs, elle ſe faiſoit des violences, que ceux-là ſeuls peuvent comprendre, qui ſont ou qui ont été ſujets a une pareille incommodité. Elle porta durant pluſieurs années une grande plaïe ſur les reins, cauſée par l'afreuſe ceinture de fer, qu'elle portoit, ſans jamais la manifeſter à perſonne, n'y apliquant d'autre rémede que la patience, & n'y cherchant d'autre ſoulagement que celui de la ſoumiſſion à la volonté de Dieu, qu'elle enviſageoit dans tous les maux qu'elle ſoufroit, trop contente de ce que cette plaïe n'étoit pas connuë de ſes Sœurs. Elle la ſoutint durant pluſieurs années avec une patience héroïque : mais craignant de ne pouvoir plus long tems la dérober à la connoiſſance de celles ſur tout qui l'obſervoient de plus près, elle demanda à Dieu de la faire deſcendre ſur ſes jambes, pour ne pas donner la peine à ſes Sœurs de la pancer, grace qui lui fut accordée. Cependant cette jambe reſſembla d'abord à celle d'un lepreux, & ſe trouva couverte d'une plaïe univerſelle.

Elle cacha toute une année cette afreuſe incommodité ſans y faire aucun rémede, ſuivant régulierement tous les exercices de la Communauté, de ſorte que la Mere Abbeſſe, qui n'avoit aucune connoiſſance de ſon mal, la chargea de l'ofice de portiere, celle qui l'occupoit étant

tombée malade. Cet emploi exige un mouvement, & une action continüelle : ce qui ne convenoit pas à l'état pitoïable où se trouvoit la Mere Agnès. N'aïant néanmoins jamais sçû ce que c'étoit de raisonner sur l'obéïssance, elle accepta cet ofice avec une humble soumission, & sans examiner si elle pourroit porter ce fardeau, & si ses incommodités le lui permettroient, fermant les yeux sur son impuissance, elle le soutint un mois durant avec un zele, une ferveur, & une patience au-delà de toute expression. Dieu permit que le mal, qu'elle cachoit avec tant de soin, se découvrit. Une Religieuse, qui étoit auprès d'elle dans le Chœur, s'aperçût que la place où la Mere Agnès avoit fait oraison, étoit pleine de pus qui avoit coulé de ses jambes. Elle l'en avertit; cette bonne Mere l'en remercia, dui disant, que ce n'étoit rien, & la pria de n'en point parler, lui promettant de prendre tant de précaution que ce même cas n'arriveroit pas à l'avenir, & lui demanda pardon de l'incommodité qu'elle lui avoit causée par sa mal-propreté.

La charitable fille, qui lui avoit donné cet avis, s'apercevant que la Mere Agnès ne pouvoit marcher qu'avec une extrême dificulté, & qu'elle trainoit extraordinairément une jambe, conclüant de-là que l'ofice de portiere dont on l'avoit chargée, ne lui convenoit pas du tout, elle jugea prudemment ne devoir pas adherer à la priere qu'elle lui avoit faite, de ne parler à personne de ce qu'elle avoit vû au Chœur, & crut que la charité l'obligeoit malgré sa promesse d'en avertir la Mere Abbesse : ce qu'elle fit. On la visita, & on trouva que sa jambe étoit d'une grosseur épouventable, toute couverte de plaïes, &

de vers qui y fourmilloient. Dieu ſait quel fut à cette vûë l'accablement de ces ſaintes filles. Elles eurent d'abord recours au Médecin , & au Chirurgien , qui furent eux-mêmes éfraïés à ce ſpectacle, & dirent aux Religieuſes, que c'étoit un miracle, & un miracle des plus grands, que la gangrene ne s'y fût miſe depuis long-tems. Ils y apliquerent tous les rémedes les plus convenables. Cependant comme cette ſainte fille demandoit à Dieu ces ſortes de maux extraordinaires, dont ſon corps étoit afligé, & qu'elle étoit toûjours exaucée, les rémedes humains ne contribuoient en rien à ſa guériſon. Auſſi les Religieuſes ne s'empreſſoient pas beaucoup de lui en faire, étant bien perſuadées qu'après avoir demandé, & obtenu de Dieu les maux qu'elle ſoufroit, elle en guériſſoit dès-qu'elle le ſouhaitoit, & qu'elle le demandoit : c'eſt ce qui arriva au mal de ſa jambe. Lorſqu'elle vit qu'étant connu des Religieuſes, elles auroient la peine de la pancer, elle demanda à Dieu de l'en guérir ; & elle le fut ſur le champ. Cette guériſon paſſa pour miraculeuſe dans l'eſprit de tous ceux qui en furent les témoins. Elle la fut en éfet : une jambe à demi pourrie , d'où l'on voit ſortir des vers qui l'ont rongée juſqu'a l'os , ne ſauroit guérir auſſi promptement par la vertu des rémedes naturels. Il faut la puiſſance de Dieu , qui n'a pas beſoin du tems dans ces opérations miraculeuſes. Cette même merveille , ce même miracle ſe renouvelloit toutes les fois que ſes maux étoient découverts de la Communauté. Se croïant alors à charge aux Religieuſes, elle s'adreſſoit à Dieu , & en même tems elle étoit miraculeuſément guérie. Pluſieurs Religieuſes l'ont atteſté, & deux de ſes Confeſſeurs aſſûrent en avoir été témoins. On traittera

à fond cette matiere dans le Chapitre où l'on parlera de ses miracles.

CHAPITRE XVIII.

Le grand amour que la Mere Agnès avoit pour Dieu.

LE grand Apôtre dans le Chapitre huitiéme de son Epître aux Romains voulant sonder son cœur pour connoître s'il étoit veritablement animé de la charité divine, se donnoit pour cela à lui-même un grand défi. " Qu'est-ce, disoit-
„ il, qui me séparera de la charité de Jesus-Christ ?
„ Est-il quelque chose au monde qui soit capable
„ d'arracher de mon cœur l'amour de préference,
„ que je dois uniquement à mon Dieu ? Sera-ce la
„ tribulation ? Sera-ce l'affliction ? Sera-ce la faim ?
„ Sera-ce la nudité ? Sera-ce la misere ? Sera-ce le
„ glaive ? Sera-ce la persécution ? Sera-ce le dan-
„ ger? " Après s'être sérieusément examiné, & avoir bien sondé son cœur sur tous ces articles, il déclare qu'il sent en lui-même, que son cœur lui répond, qu'il est-même assûré, que ni la vie ni la mort, ni les promesses ni les ménaces, ni les richesses ni la pauvreté, ni l'abaissement ni l'élevation, ni aucune créature, quelle que se puisse être, ne seroient pas capables de la séparer de Jesus-Christ, ni d'afoiblir tant soit peu l'amour de préference qu'il doit uniquement à son Dieu. C'est un grand défi, il faut l'avoüer, que celui que l'Apôtre se donne à lui-même : la charité divine ne peut guére se porter plus loin.

La sainte fille dont on écrit la vie (on peut le dire sans flaterie (porta cette charité divine aussi loin que saint Paul. Elle a pû comme lui donner le même défi, & dire avec lui, qu'il n'y a jamais rien eu au monde, qui ait été capable d'arracher de son cœur l'amour de préference qu'elle devoit uniquement à son Dieu. Tout ce qu'on a écrit jusqu'ici de sa vie, le fait assés sentir. Ni la faim, ni la soif, ni la nudité, ni la misere, ni la tribulation, ni les persécutions, ni les maladies, ni les dangers, ni la vie, ni la mort, n'ont jamais été capables d'afoiblir le feu sacré dont elle bruloit. Elle avoit pour devise, *aimer*. Ce n'étoit pas certainément le monde qu'elle aimoit : elle l'avoit abandonné, & foulé aux pieds dès sa plus tendre jeunesse. Ce n'étoit pas son corps qu'elle traittoit comme un esclave, & qu'elle crucifioit sans cesse. Ce n'étoient pas les plaisirs sensuels : elle n'en a jamais pris aucun en sa vie. Elle n'a respiré qu'après les soufrances, & les mortifications. Ce n'étoient pas les honneurs : elle les a toûjours méprisés, & apréhendés, & n'a recherché que les mépris, & les humiliations. Ce n'étoit pas la vie : elle lui étoit à charge ; & comme un autre saint Paul, elle soûpiroit sans cesse après la dissolution de son corps, afin de pouvoir s'unir à son Dieu. Sa devise ne tomboit donc que sur l'amour de Dieu, qui étoit l'unique objet de son cœur, & de tous ses désirs les plus ardens.

Instruite de cette belle maxime de saint Augustin, que celui-là n'aime pas Dieu autant qu'il veut être aimé, & qu'il mérite de l'être, qui aime quelque chose hors de lui, qu'il n'aime pas pour lui, elle n'aimoit que Dieu seul, & les

créatures pour lui seul. C'étoit Dieu même qu'elle aimoit dans les créatures. Elle lui raportoit toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions; & elle étoit quelque fois si embrasée du feu sacré de cet amour, qu'elle a souvent avoüé à son Confesseur, qu'elle en étoit comme brulée & consommée, lui ajoûtant que si Dieu par sa bonté n'en eût temperé l'ardeur, elle seroit morte sur le champ. Elle auroit souhaité que ce feu sacré eût consumé tout les cœurs du monde.

Lorsqu'elle consideroit dans ses oraisons qu'un Dieu si aimable, étoit néanmoins aimé de si peu de personnes de cet amour pur & désinteressé, qu'il exige de ses créatures, elle y étoit si sensible, que prosternée en terre elle fondoit en larmes, & s'écrioit dans les transports amoureux de son cœur. „ Belle charité! belle charité! „ Reine de toutes les vertus, quand est-ce que „ vous regnerés dans les cœurs de tous les mortels? Le monde ne connoit pas vôtre prix: „ il est trop charnel, & trop materiel pour cela. „ Vous êtes cette perle précieuse, pour laquelle „ il faut tout vendre, tout donner, tout sacrifier. Vous êtes ce trésor caché; il faut tout „ entreprendre, tout soufrir pour vous chercher, „ & vous posseder. Quoi qu'il puisse nous en „ coûter, disoit-elle quelque-fois à ses Sœurs, „ cherchons ce trésor, qui seul, comme parle „ saint Augustin, peut remplir nôtre cœur, „ contenter tous nos désirs, & sans lequel il n'y „ a en nous qu'un vuide afreux, & des inquiétudes continüelles.

„ Je voudrois, ajoutoit-elle, que tous les „ cœurs fussent renfermés dans le mien, & que „ Dieu y versant avec profusion son saint amour, „ il les consumât tous avec le mien. Je souhai-

„ terois l'aimer pour moi ; & pour toutes les „ crétures du monde, même les plus insensibles, „ qui n'aïant point de volonté sont incapables „ de l'aimer. " C'étoient-là les transports ordinaires de cette sainte ame, lorsque dans la ferveur de ses oraisons son cœur étoit vivement blessé des flâmes du divin amour. Elle disoit à ses confidentes qu'elle n'avoit pas de plus grande complaisance en la vie que celle de chanter le saint Cantique que les trois enfans de la fournaise chanterent au milieu des flâmes, parce, leur disoit-elle, qu'elle bénissoit Dieu, & le loüoit par toutes les créatures, qui ne pouvoient ni le loüer, ni le bénir, ni l'aimer. Je les loge toutes dans mon cœur, disoit-elle, pour l'aimer avec elles, & sur ma bouche pour le loüer, & le bénir avec elles.

Le disciple de l'amour nous avertit que l'amour divin ne se fait pas sentir par la langue & par les paroles, mais par les œuvres & la verité. Il est vrai qu'il ne sufit pas de dire qu'on aime Dieu de tout son cœur, pour l'aimer veritablément : mais dès-qu'on l'aime veritablément & de tout son cœur, il est dificile de n'en pas parler : c'est même un signe de l'amour qu'on a pour un objet, lorsqu'on en parle volontiers, & avec complaisance. Nôtre sainte fille ne savoit parler d'autre chose : elle n'étoit jamais si éloquente que sur cette matiere : toute sa consolation étoit d'en parler, & d'en entendre parler. Comme elle étoit toute remplie de cet amour sacré, il falloit que son cœur se soulageât par sa bouche ; sans quoi elle en auroit été consumée, Quelques unes de ses Sœurs ont vû souvent comme des flâmes, qui sortoient de sa bouche, à mesure qu'elle leur parloit de cet amour sacré, dont elle bruloit.

Dans les entretiens qu'elle étoit quelque fois obligée d'avoir avec les personnes séculieres, sur tout dans le tems qu'elle étoit Abbesse, & chargée de répondre au déhors, elle ne leur parloit pour l'ordinaire que de cet amour ; c'étoit le sujet le plus fréquent de ses entretiens. Elle usoit de mille innocentes adresses, pour tourner les conversations sur cette matiere, qui la possedoit uniquement, dès-qu'elle les avoit satisfaites sur les demandes qu'elles lui faisoient, & sur les afaires qu'elles lui communiquoient. Elle faisoit insensiblement tomber les discours sur les bontés de Dieu, sur ses misericordes, sa providence, & ses autres perfections, mais avec tant de zele & de ferveur, qu'elles ne sortoient jamais de sa présence, sans être elles-mêmes embrasées du feu sacré, qui la consumoit.

Avec ses Sœurs elle ne parloit presque jamais que de cet amour, & elle leur en parloit avec tant de transports, & des paroles si vives, qu'elle les embrasoit de ce feu divin. Quelques Religieuses charmées de ses discours lui dirent dans le tems qu'elle étoit Abbesse ; ,, étant autant que ,, vous l'êtes silentieuse, il est surprenant de vous ,, entendre parler avec tant d'éloquence de l'a- ,, mour de Dieu. Où trouvés-vous ces belles pen- ,, sées que vous nous débités presque tous les ,, jours sur cette matiere ? Et dans quel livre ,, puisés-vous ces vives & éclatantes lumieres qui ,, charment nos esprits & embrasent nos cœurs ?

,, Hélas ! mes cheres Sœurs, leur repondit-elle, ,, que vous me connoissés mal ! Je ne suis qu'une ,, pauvre ignorante sans science, sans connois- ,, sance, & sans esprit. Si vous trouvés quelque ,, chose de bon en ce que je vous dis sur le su- ,, jet de l'amour divin, je vous avoüerai confi-

„ demment, que je le puiſe tantôt au pied de
„ mon Crucifix, tantôt au pied de l'Autel prosſ-
„ ternée devant le Très-Saint Sacrement. Ce ſont
„ là les deux livres qui renferment tout l'amour
„ que Jeſus-Chriſt a eu pour nous. Je lis dans
„ le premier cette belle leçon qui m'aprend que
„ l'auteur de la vie eſt mort pour le ſalut des
„ hommes; qu'un Dieu impaſſible a ſoufert
„ toute ſorte de tourmens pour leur amour;
„ que le Fils unique du Pere Eternel, cet objet
„ de toutes ſes complaiſances, cette image de
„ toutes ſes perfections, s'eſt rendu l'objet de
„ l'oprobre des hommes, pour leur procurer la
„ gloire éternelle. Ah! mes cheres Sœurs, que
„ cette leçon que j'y reçois tous les jours, eſt
„ puiſſante pour embraſer nos cœurs du feu de
„ l'amour divin! Dans le livre de l'Euchariſtie,
„ je vois un Dieu, qui s'étant déja anéanti dans
„ ſon Incarnation pour le ſalut des hommes,
„ s'anéantit davantage dans ce Miſtere pour leur
„ uſage, puiſqu'il n'y reçoit qu'un être rélatif
„ à nos beſoins, & à nôtre nourriture. Il y de-
„ vient l'aliment de nos ames. Il nous y donne
„ non ſeulement tout ce qu'il a, mais encore
„ tout ce qu'il eſt, puiſqu'il ſe donne ſoi-mê-
„ me. Peut-on, mes cheres Sœurs, réflechir
„ ſur tous ces avantages, & ſur cet excès de
„ l'amour divin, ſans ſe conſumer dans ſes ſa-
„ crées flâmes?

Lorſqu'elle étoit Maîtreſſe des Novices, tous les entretiens qu'elle leur faiſoit, ne rouloient pour l'ordinaire que ſur cette matiere; & elle leur en parloit avec tant de zele, tant de ferveur, qu'elle les embraſoit de ce feu ſacré, & en faiſoit des Seraphines. „ Mes cheres filles,
„ leur diſoit-elle, c'eſt l'amour de Jeſus-Chriſt

„ qui vous a conduites dans cette ſainte mai-
„ ſon ; c'eſt cet amour auſſi qui ſeul doit vous
„ y ſoûtenir, & vous y faire perſéverer avec
„ cet amour tout vous paroîtra doux & aiſé :
„ ſans cet amour tout vous y paroîtra amer, &
„ inſuportable, & vous vous trouverés accablées
„ ſous le poids de l'état auſtere, que vous em-
„ braſſés. Deſtinée à vôtre inſtruction par l'em-
„ ploi dont on m'a chargée toute indigne que
„ j'en ſuis, je dois d'abord vous dire qu'une
„ veritable amante de Jeſus-Chriſt ne doit rien
„ craindre, lorſqu'il s'agit de lui plaire, & de
„ ſe rendre agréable à ſes yeux. Elle ne doit
„ apréhender ni faim, ni ſoif, ni froid, ni
„ chaud, ni humiliation, ni ſeufrance, ni mor-
„ tification, ni contradiction, ni aucune ſorte
„ d'incommodité, de quelque nature qu'elle
„ puiſſe être. L'experience nous fait ſentir tous
„ les jours, même dans les perſonnes du ſiécle,
„ qu'un parfait amant ſe fait toute ſorte de
„ violence, pour plaire à l'objet qu'il aime. Il
„ ne trouve jamais de paroles aſſés tendres, ni
„ d'expreſſions aſſés vives, pour lui marquer les
„ ſentimens de ſon cœur ; il n'a pas de plaiſir
„ égal à celui d'en parler, & d'en entendre par-
„ ler. Si donc nous aimons veritablément Je-
„ ſus-Chriſt, mes cheres filles, nous devons uni-
„ quément nous apliquer à étudier toutes ſes
„ inclinations, ce qui peut nous rendre agréa-
„ bles à ſes yeux, faire tout nôtre plaiſir, &
„ toute nôtre conſolation d'en parler, & d'en
„ entendre parler. Quelles ont été les inclina-
„ tions de ce divin Sauveur durant tout le cours
„ de ſa vie mortelle ? Nous n'avons, pour nous
„ en inſtruire, qu'à lire l'Evangile, & nous
„ trouverons qu'il n'a aimé que les humi-

„ liations , les croix , les soufrances , les oprobres , les persécutions ; qu'il a commencé sa vie par la pauvreté & l'humilité d'une creche ; qu'il l'a continüée par les mépris , les oprobres , & les persécutions ; qu'il l'a finie sur une Croix au milieu de deux voleurs, Voilà tout ce que Jesus-Christ a aimé , & voilà , mes cheres filles , tout ce que nous devons aimer , pour nous conformer à ses inclinations : ce n'est que par cet amour que nous pouvons lui marquer le nôtre. " C'étoient là les leçons que cette sainte Maîtresse donnoit sans cesse à ses Novices , pour les embraser du feu sacré de l'amour divin , dont elle bruloit elle-même.

Elle en étoit quelque-fois si embrasée , qu'elle ne pouvoit ni le cacher , ni se contenir en présence des Religieuses , qui la voïoient souvent le visage tout en feu & éclatant , prononçant ces amoureuses paroles , *Ah ! qu'il est aimable ! ah ! qu'il est charmant ! ah ! que ne puis-je le posseder , & ne me separer jamais de lui !* Une Religieuse de ses grandes confidentes l'aïant surprise dans cet état , & dans ces transports d'amour , prit la confiance de lui dire , „ ma Mere, de qui parlés-vous ? Et à qui adressés-vous ces paroles , & ces entousiasmes ? Je ne sai ce que je dis , lui répondit cette charitable Mere , avec une grande simplicité. Je ne sai ce que je dis : mon ame est toute abîmée dans l'essence de Dieu : je sens mon cœur brulé , & consumé de son amour. Si mon divin Amant ne tempere par sa bonté les flâmes qui m'embrasent , je ne puis plus résister , je me vois mourir. "

Son Confesseur atteste que l'aïant quelque fois trouvée dans le même état , & dans de semblables transports , sur - tout dans le tems qu'elle

étoit en retraite, lui aïant fait la même demande, elle lui avoit avoüé qu'elle ne pouvoit résister aux flâmes sacrées, qui la brûloient, & la consumoient. Les graces & les consolations qu'elle y recevoit, la mettoient hors d'elle-même ; & comme elle avoit assés de simplicité pour croire que ce qui se passoit en elle, arrivoit également à toutes les autres Sœurs, elle ne faisoit pas dificulté de leur découvrir ces sortes de faveurs, lorsqu'elles l'interrogeoient là-dessus. Mais dès que son Confesseur lui fit comprendre que ces graces, & ces consolations, qu'elle recevoit à l'oraison, étoient des dons particuliers, que Dieu ne communique pas indiferemment à tout le monde, elle en parla avec beaucoup plus de reserve, & ne les découvroit qu'à celles de ses Sœurs, qui marchoient dans les mêmes voïes qu'elle, & à son Confesseur, lorsqu'il le lui ordonnoit par obéïssance.

Ce fut dans une retraite qu'elle fit l'année 1662. qu'elle reçût au raport même de son Confesseur, les plus grandes graces, & les plus grandes caresses de son Epoux céleste. Aïant choisi pour sujet de toutes ses oraisons le Mistere de la Passion de Jesus-Christ, elle en fut tellement pénetrée, & elle fut si embrasée du désir de participer à toutes ses soufrances, qu'elle ne cessa durant tout ce tems-là de conjurer son divin Amant avec les sentimens les plus vifs de son cœur, & les larmes continüelles qui couloient de ses yeux, de lui faire la grace de lui en communiquer une partie, & de l'attacher intérieurément à sa Croix. Elle lui disoit, & lui répetoit souvent ces paroles de saint Bernard, *Je ne puis, Seigneur, vivre sans blessure, lorsque je vois vôtre sacré corps couvert de plaies.*

Sa priere fut exaucée, son désir accompli, son divin Amant pour se la rendre en tout conforme, la crucifia intérieurément avec lui, & lui imprima successivément & à diverses reprises, ses sacrées Stigmates, & toutes les plaïes qu'il avoit reçûës dans le tems de sa Passion. Elle sentit le premier jour à sa main droite la même douleur que Jesus-Christ avoit ressenti à la sienne, lorsque les bourreaux la percerent d'un gros clou, pour l'attacher à la Croix. Ce fut la même chose durant les quatre jours suivans, elle éprouva à la main gauche, à ses deux pieds & à son côté les mêmes douleurs. Quelle faveur pour une veritable amante de la Croix! quelle gloire! quel avantage pour cette sainte fille de pouvoir dire avec saint Paul, je porte sur mon corps les Stigmates de Jesus-Christ; je suis crucifiée avec lui! Quelle consolation pour elle d'être attachée à la Croix par les mains de l'amour, & par la force de l'amour qu'elle lui porte.

Son divin Amant ne s'arrêta pas là: il porta encore plus loin son amour, & ses caresses à l'égard de sa sainte Amante: il lui fit ressentir le sixiéme jour de sa retraite toutes les douleurs de son couronnement d'épines. Elle sentit intérieurément dans sa tête toutes les piquures des pointes aiguës qui percerent le sacré chef de son céleste Epoux; & dans les derniers jours de sa reretraite elle ressentit dans toutes les parties de son corps toutes les plaïes & toutes les blessures, que son divin Amant avoit reçû sur le sien dans sa cruelle flagellation.

Il n'y a pas des paroles assés éloquentes, ni des expressions assés vives, pour faire sentir quel fut en cette occasion l'état où se trouva cette sainte amante de la Croix, quels furent les transports

dont son cœur fut agité, quelle fut la joïe dont son ame fut possedée : c'est ce qui est au-delà de la foible portée de l'esprit humain. La plume la plus vive, la plus rapide, & la plus éloquente languit dès-qu'il s'agit d'écrire sur une telle matiere. Le cœur peut le sentir; la plume ne peut l'exprimer. Nôtre sainte amante reçut toutes ces blessures comme des baisers de son céleste Epoux. Elle savoit déja, & elle éprouva alors ce que saint Bernard avoit dit de ces baisers, qu'ils font des plaïes ; elle l'avoit enseigné à ses Novices dans les entretiens qu'elle leur faisoit; mais elle n'en avoit jamais fait une si douce expérience.

C'est ainsi que Jesus-Christ a traité de tout tems ses amantes les plus cheres, & les plus favorites, les Catherines de Sienne, les Thereses, les Magdelaines de Pazzi, les Claires, les Coletes, & tant d'autres saintes Amantes, dont nous lisons & admirons les vies. Il étoit juste que la Mere Agnès brulant comme elles du feu sacré de l'amour divin, elle reçût les mêmes faveurs, les mêmes caresses, la même recompense, dont ces saintes avoient été favorisées. Depuis qu'elle eut reçû cette insigne faveur, on peut dire qu'elle ne vecut que par miracle; ou pour mieux dire, ce ne fut plus elle qui vecut : ce fut Jesus-Christ qui vecut en elle; & si elle vecut encore après avoir reçû cette grande grace, ce ne fut plus que d'une vie d'amour.

Industrieuse à cacher les dons qu'elle recevoit du Seigneur, elle n'auroit jamais parlé de celui qu'elle avoit reçû dans sa retraite, si l'obéïssance ne l'y avoit forcée. Son Confesseur s'apercevant que depuis quelque tems elle ne se présentoit jamais à ses pieds, sans verser de torrens de larmes entrecoupées de sanglots, qui lui permet-

toient à peine d'ouvrir la bouche pour dire ses pechés, lui ordonna par obéïssance de lui découvrir la source & le principe de ses larmes si ameres, si abondantes, & si souvent réïterées. Accoûtumée à ne jamais resister à l'obéïssance, elle lui découvrit avec une grande simplicité toutes les graces qu'elle avoit reçûës dans sa retraite, & en même tems l'abandon extrême, où elle se trouvoit depuis.

„ Hélas, mon cher Pere, lui dit-elle, que je „ paye bien cher les douceurs & les consolations, „ que j'ai goûtées dans ma derniere retraite. Je „ ne sai plus que devenir : j'ai perdu le Dieu de „ toute consolation;il s'est retiré loin de moi: il m'a „ entierément abandonnée. Je soufre tant depuis „ la tête jusqu'aux pieds, que je ne saurois assés „ vous exprimer ; & je suis très-persuadée que si „ Dieu par une providence extraordinaire ne me „ soûtenoit, j'aurois déja succombé sous le poids „ des maux infinis que j'endure. Mais ce n'est „ pas là ma plus grande peine : j'en mérite „ beaucoup plus. Ce qui m'accable, c'est que „ Dieu s'est éloigné de moi, & ma délaissée, „ pour punir mes infidélités aux graces extraor„ dinaires, dont il m'a favorisée dans ma retraite, „ & je crains de l'avoir perdu pour toujours.

Le Pere Confesseur pénetré de compassion dans la consideration d'un état aussi triste, & aussi violent, fit tous ses efforts pour la consoler, & y emploïa les expressions les plus tendres. „ Vous „ êtes, ma Mere, lui dit-il, fort industrieuse à „ vous tourmenter, & vous cherchés la source „ de l'abandon que vous éprouvés, en ce qui „ n'y a certainément aucune part. Ne devriés„ vous pas comprendre que vôtre divin Amant, „ après vous avoir crucifiée avec lui, veut aussi

„ vous rendre participante de tout ce qu'il a souf-
„ fert sur la Croix, jusques du délaissement &
„ de l'abandon, qu'il y soufrit de la part de son
„ Pere céleste, délaissement qui fut dans la pen-
„ sée des Peres, le plus cruel tourment de sa
„ Passion ? Nous voïons en éfet, que ne s'étant
„ jamais plaint de toutes les cruautés que les
„ bourreaux exercerent sur son corps, il se plai-
„ gnit de cet abandon de son Pere, mon Dieu,
„ pourquoi m'avés-vous abandonné ? Envisagés,
„ ma chere Mere, dans ce même point de vûë,
„ le délaissement & l'abandon que vous soufrés à
„ présent de la part de vôtre Epoux céleste, &
„ vous serés bien-tôt consolée : à son exemple
„ vous recevrés de sa main tous les coups que
„ sa providence vous prépare. Vous avés de-
„ mandé à Jesus-Christ dans la ferveur de vos
„ oraisons de vous rendre participante de tous
„ les tourmens de sa Passion : il vous a exaucée :
„ vous vous en plaignés à présent. Vous vous
„ laissés abbattre ; n'y a t'il pas de l'injustice
„ dans vôtre procedé & dans vos plaintes ?

„ Prétendiés-vous dans vôtre priere, & dans
„ vôtre demande prescrire des limites à vôtre di-
„ vin Amant, lui demander une peine, & non
„ pas l'autre, être crucifiée selon vôtre volonté,
„ & non pas selon la sienne ? Ne seroit-ce pas un
„ étrange égarement d'esprit, si vous aviés conçû
„ & formé de semblables prétentions ? Aimés
„ donc, ma Mere, l'état où vôtre divin Amant
„ vous a reduite : estimés-vous très-heureuse de
„ lui être en tout conforme, & soïés bien per-
„ suadée que vous lui êtes plus agréable dans cet
„ état d'abandon, & de délaissement, que dans
„ celui de consolation, de transport & d'extase :
„ c'est dans cet abandon & de ce délaissement,

„ que le parfait amour ſe fait ſentir. Aimer Je-
„ ſus-Chriſt tandis qu'il nous careſſe, qu'il
„ nous conſole, & qu'il nous comble de ſes gra-
„ ces, de ſes faveurs, & de ſes douceurs inéfa-
„ bles, c'eſt un témoignage très-léger, & fort
„ équivoque d'un amour pur & déſintereſſé. C'eſt
„ le mouvement naturel du cœur humain d'ai-
„ mer ceux qui nous aiment, & de qui nous re-
„ cevons toute ſorte de bienfaits, & des careſſes
„ continüelles. Mais aimer Jeſus-Chriſt avec la
„ même ardeur dans le tems qu'il paroît nous
„ abandonner & nous délaiſſer; lui être égale-
„ ment fidéle, lorſqu'il nous aflige, & qu'il
„ apeſantit ſon bras tout-puiſſant ſur nous, c'eſt
„ l'éfet d'un amour conſtant, d'un amour pur &
„ déſintereſſé: la nature ne peut y avoir aucune
„ part: elle repugne à ſoufrir: l'amour propre
„ ne peut s'élever juſques-là: il eſt ſenſuel &
„ délicat. C'eſt donc l'éfet du pur amour, qui
„ porte un cœur à aimer Dieu purément pour
„ Dieu ſans aucun retour ſur ſoi-même, & ſur
„ ſon propre interêt.

„ Convaincuë comme vous devés l'être, que
„ l'état de délaiſſement, où vôtre céleſte Epoux
„ vous a reduite, lui eſt très-agréable, vous de-
„ vés l'aimer, & le recevoir avec une humble
„ ſoumiſſion aux diſpoſitions de ſa divine provi-
„ dence. C'eſt un état de croix, je l'avouë, un
„ état de grandes ſoufrances, mais aprenés, ma
„ Mere, qu'une véritable Amante de la Croix
„ ne demande jamais d'en deſcendre. A l'exemple
„ de l'Apôtre ſaint André elle apréhende même
„ qu'on ne l'en détache, & conjure ſon divin
„ Amant avec cet Apôtre de ne pas la permettre.
„ Ce ſont-là les ſentimens d'une véritable Amante
„ de la Croix: abandonnés-vous donc totalement

„ à sa conduite , il vous en fera descendre , lors-
„ qu'il sera tems , & qu'il le jugera expédient à
„ vôtre salut , & à vôtre perfection. "

La Mere Agnès accoûtumée à écouter les paroles de son Confesseur avec autant de respect & de soumission , que si Dieu lui-même lui eût parlé par sa bouche , s'abandonna sans plus raisonner , à toutes les dispositions de la divine providence , & baisa avec une humble résignation la main amoureuse qui la frapoit , dans la pensée & la ferme créance que son humilité lui inspiroit , que ce délaissement quelle soufroit , étoit la juste punition de ses infidélités aux grandes graces qu'elle avoit reçûës dans sa derniere retraitte ; & trop satisfaite de l'assûrance que son Confesseur venoit de lui donner , que cet état d'abandon la rendant conforme à Jesus-Christ la rendoit aussi très-agréable à ses yeux , elle ne désira plus d'en sortir : elle l'aima au contraire , & consentit de tout son cœur d'y passer le tems , qu'il plaisoit à son céleste Epoux , & même tout le tems de sa vie , si telle étoit sa volonté.

Elle n'y resta pourtant pas long-tems dans cette rude épreuve : son divin Amant la consola bien-tôt , & la dédommagea avec usure de tout ce qu'il lui avoit fait soufrir par son éloignement. Cette sainte fille méditant peu de jours après sur le Mistere de la Naissance du saint Enfant Jesus , pour lequel elle sentoit de plus grands attraits , elle tomba dans un si grand ravissement , dans de si grands transports de joïe , qu'elle ne se possedoit pas. Dans cet extase elle reçût entre ses bras le saint Enfant Jesus des mains de la sainte Vierge. Cette vision si extraordinaire & si gracieuse enflâma son cœur d'un feu divin , qui sortant de ses yeux & de sa bouche , donnoit un

si grand éclat à son visage, que toutes les Religieuses, qui en furent temoins, en furent ravies, & la contemploient avec admiration.

Son Confesseur qui raporte ce fait sur le témoignage des Religieuses, n'ose assurer que cette vision fût réelle, ou purement imaginaire & mistique, se contentant de dire qu'il a toute sorte de fondement de la croire veritablement réelle, ajoûtant qu'une Religieuse d'une éminente sainteté grande confidente des secrets de la Mere Agnès, l'a souvent assûré; qu'elle avoit apris de sa propre bouche, qu'elle avoit réellement vû le saint enfant Jesus, qu'elle l'avoit tenu entre ses bras un assés long espace de tems, & que dans ce tems-là son cœur bruloit & se consumoit d'amour pour ce divin Enfant. Ce qu'il y a de bien certain, continuë le Pere Confesseur, c'est que toutes les fois qu'il lui parloit de cette vision, pour examiner si elle avoit été réelle, elle lui répondoit avec de si grands transports de joïe, & des paroles si enflâmées, qu'il en étoit lui-même touché, pénetré, & comme consumé du feu de l'amour. „ Que pensés-vous, mon Pere, „ lui disoit-elle, de la bonté de Dieu, qui com- „ munique une si grande grace, & une telle „ faveur à une pauvre pécheresse, qui n'a fait „ que l'ofenser toute sa vie ? Il connoit ma foi- „ blesse, & il emploïe toutes ses faveurs les plus „ extraordinaires, pour m'attirer à lui; & in- „ grate que je suis, plus il me caresse, plus je „ suis froide en son amour, & imparfaite dans „ toutes mes actions. Priés-le pour moi, mon „ cher Pere, afin qu'il change mon cœur. “ Ce Révérend Pere conclud de ces réponses qu'il recevoit de la Mere Agnès, que cette vision avoit été réelle, ou que tout au moins elle la croïoit

telle. On ne porte pas plus loin cette matiere, parce-qu'elle reviendra, lorſque dans un Chapitre particulier on parlera de ſes extaſes. Il eſt tems de paſſer à ſon grand amour pour le prochain.

CHAPITRE XIX.

Le grand amour que la Mere Agnès avoit pour ſon prochain.

IL en eſt de l'amour de Dieu, & de celui du prochain comme des vertus, qui ont, dit le grand Pape ſaint Gregoire, une liaiſon ſi étroite & ſi indiſſoluble, qu'il eſt impoſſible d'en avoir une dans toute l'étenduë de ſa perfection, ſans avoir toutes les autres. Elles ſont, dit ce ſaint Docteur, comme des fondemens, qui ſoutiennent un même édifice, comme des pierres, qui ſont ſi étroitément liées, que dès-que l'une manque tout le bâtiment croule inſenſiblément. Il en eſt de même de l'amour de Dieu, & de celui du prochain : ces deux genres d'amour ont une liaiſon ſi étroite & ſi néceſſaire, qu'il eſt impoſſible d'aimer Dieu dans toute la perfection de la loi, ſi on n'aime ſon prochain comme ſoi-même. Comment aimerés-vous Dieu, que vous ne voïés pas, dit ſaint Jean, ſi vous n'aimés vôtre frere que vous voïés ?

La Mere Agnès fit toute ſa vie de l'amour qu'elle avoit pour ſon Dieu la meſure de celui qu'elle devoit avoir pour ſon prochain, ne l'aimant qu'en Dieu, pour l'amour de Dieu, & ne

regardant que Dieu ſeul dans le prochain, elle ſentoit pour lui dans ſon eſprit & dans ſon cœur les mêmes ſentimens de tendreſſe, les mêmes empreſſemens, le même zele, le même amour, qu'elle éprouvoit à l'égard de Dieu. On lui a mille fois oüi dire, que ſi elle avoit mille vies, elle les donneroit de tout ſon cœur pour le ſervice, & le ſalut de ſon prochain : c'eſt toute l'expreſſion que l'amour le plus parfait du prochain peut faire dans un cœur, qui en eſt veritablement animé. C'eſt l'impreſſion que cet amour fit toujours dans le cœur de la Mere Agnès.

On a déja raporté juſqu'à quel excès cet amour du prochain l'a portée à l'égard de ſes Sœurs malades. On a dit qu'elle a mille fois ſacrifié ſa ſanté, expoſé ſa propre vie, pour leur conſerver l'une & l'autre. On n'a rien à ajoûter ſur cette matiere. Son amour ne fut ni moins parfait, ni moins ardent à l'égard de celles qui étoient en ſanté. Uniquément attentive à tous leurs beſoins, toujours empreſſée à leur tendre quelque ſervice, elle ne ſortoit preſque jamais de ſa chambre qu'à cette fin. Elle en épioit les occaſions avec toute ſorte de vigilance, s'ofrant agréablément à toutes, &. les ſupliant même de lui faire le plaiſir de l'emploïer avec confiance dès-qu'elles la jugeroient capable de leur rendre quelque ofice de charité.

Elle prévenoit avec adreſſe ſur tout en faveur des anciennes leur entrée dans leurs chambres au retour de l'ofice, & de la Meſſe de la Communauté. Elle les balioit, couvroit leurs lits, rangeoit toutes choſes, pour les diſpenſer de la peine de le faire elles-mêmes. On la voïoit toutes les nuits, rouler de chambre en chambre, pour aider

les Sœurs, & fournir à tous leurs beſoins. Elle couvroit celles-ci, elle aidoit celles-là à ſe coucher, elle portoit du feü à l'une, de l'eau à l'autre, panſoit les plaïes de celles qui étoient incommodées, faiſoit chaufer des briques ou des cailloux pour mettre ſous les pieds de celles qu'elle connoiſſoit frilleuſes, portant ſa charité juſqu'à ſe priver durant la nuit de ſa propre couverture, pour fermer au déhors les fentes de la porte de la chambre de celles qui craignoient l'air, & qu'elle connoiſſoit faciles à s'enrumer. Pour dire tout en un mot, elle ſe prétoit à l'ofice de toutes, pour les ſoulager toutes. Elle ôtoit le balai à une, la bêche à l'autre, le linge à celle-ci pour l'étendre en plein midi, & à l'ardeur du ſoleil. Si elle rencontroit quelque Sœur chargée d'un fardeau trop peſant, elle le lui ôtoit pour s'en charger elle-même. On ne finiroit jamais ſur cet article; les Sœurs pour ne pas la contriſter étoient comme forcées de la laiſſer, & d'adherer à tous ces excès de ſa charité.

Lorſqu'elle étoit Abbeſſe, elle conduiſoit toutes ſes Religieuſes avec une douceur & une charité, qu'elles ne pouvoient aſſés admirer. Elle leur ouvroit ſon cœur avec la même tendreſſe, que la Mere la plus tendre l'ouvre à ſa fille unique, prevenant toutes leurs néceſſités, qu'elle pénetroit même dans celles qui par un eſprit de mortification auroient voulu les dérober à ſa connoiſſance; de ſorte que la plûpart des Sœurs croïoient, que ſon bon Ange les lui découvroit. Ce cas eſt très-fréquemment arrivé. Quelques Sœurs attaquées de certaines indiſpoſitions, qui ne paroiſſoient pas au déhors, & qu'elles vouloient tenir ſecretes pour pratiquer la patience, voïoient aprocher leur Mere avec un petit ſoûrire,

qui les careſſant leur diſoit avec ſa douceur ordinaire „ pourquoi me cachés-vous une telle in-
„ commodité, que vous ſoufrés depuis quelques
„ jours ? Je ſai que vous l'avés, & je n'en
„ puis douter : il eſt inutile que vous preniés
„ tant de précautions pour me la cacher : je
„ veux qu'à ce moment vous montiés à l'infir-
„ merie, & que vous faſſiés les rémedes qu'on
„ jugera néceſſaires à vôtre guériſon. " De-là les Sœurs concluoient qu'une vertu divine les lui reveloit, & leur jugement paroiſſoit aſſés fondé.

Le plus grand plaiſir de cette ſainte fille étoit de voir la confiance que les Sœurs avoient en elle, mettant tout en uſage pour la leur donner. Dès-qu'elles lui découvroient leurs néceſſités, elle les embraſſoit, les careſſoit, & ſe donnoit toute ſorte de mouvemens pour les leur procurer, leur diſant ſans ceſſe, pour augmenter leur confiance, qu'elle s'obligeoit elle-même, lorſqu'elle pouvoit leur rendre quelque ſervice. Très-auſtere pour ſoi-même elle n'avoit que des douceurs pour les autres. Embraſée du déſir ardent de ſoufrir toutes choſes pour l'amour de Dieu, elle ne pouvoit voir ſoufrir la moindre de ſes Sœurs : le plus petit mal qu'elle leur apercevoit, lui paroiſſoit un mal accablant & dangereux ; & elle n'étoit jamais ſi éloquente, que lorſqu'il s'agiſſoit d'exagerer les maux de ſes Sœurs. Ne comptant pour rien les ſiens propres, & ne ſe diſpenſant jamais d'aucun exercice, quelque accablée qu'elle pût-être ; à la moindre incommodité qu'elle apercevoit dans les autres, elle les diſpenſoit du Chœur, des jeunes de la Regle, & de tous les exercices poſſibles, & les y contraignoit par le mérite de l'obéïſſance. Ce n'étoit pour l'ordinaire que dans

ces ſortes d'occaſions qu'elle ſe ſervoit de l'autorité de Supérieure.

Sa charité étoit égale pour toutes : nulle partialité, nulle acception de perſonne, autant empreſſée pour la plus jeune, que pour la plus ancienne Mere ; ſe regardant comme la ſervante de toutes, elle ſe croïoit obligée de les ſervir toutes avec un zele égal. Si la pauvreté du Couvent ne lui permettoit pas d'avoir tout ce qu'elle jugeoit néceſſaire pour la nourriture, & l'entretien de ſes Sœurs, elle y ſupléoit par les ſecours ſpirituels, qu'elle leur procuroit, & tachoit de les ſoulager par la ferveur de ſes prieres, par ſes diſciplines, par ſes mortifications, & par des neuvaines, qu'elle faiſoit pour elles. Cette reſſource qui ne lui manquoit jamais, avoit le plus ſouvent ſon éfet, & par des voïes qui tenoient du prodige.

La charité, qui comme parle ſaint Paul, eſt aveugle, lui fermoit tellément les yeux ſur ces défauts, & les petites imperfections de ſes Sœurs, qu'elle les regardoit toutes comme autant de ſaintes. Elle n'y voïoit que ferveur, que zele, que vertu, que perfection, & ſe trouvoit toujours confonduë par leurs exemples. Si quelque Religieuſe lui raportoit quelque defaut particulier de quelque Sœur, elle l'excuſoit d'abord, ou ſur l'ignorance, ou ſur l'inadvertance, ſur la ſurpriſe, ſur un defaut d'attention, ſur un trop grand zele, ne pouvant ſe perſuader, diſoit-elle, qu'une de ſes Sœurs fût capable de la plus légere imperfection, ne connoiſſant, ajoutoit-elle, dans toute la Communauté qu'elle ſeule de defectueuſe & d'imparfaite ; & lorſqu'elle ne pouvoit abſolument excuſer l'action, elle excuſoit l'intention.

Quelques Religieuſes anciennes, qui n'aprou-

voient pas cette trop grande charité dans une Supérieure, lui dirent en certaines occasions, „ il „ est fort inutile, ma Mere, de vous découvrir charitablement les defauts de nos Sœurs ; „ puisque vous n'en croïés rien, & que vous „ êtes toûjours disposée & préparée à les excuser : par là vous nous dispensés de l'obligation que nos Constitutions nous imposent, „ d'avertir charitablément nôtre Supérieure des „ defauts que nous nous remarquons les unes „ dans les autres. Mes cheres Sœurs, leur répondoit d'abord la Mere Agnès, vous vous „ trompés, & vous vous trompés grossierément : „ je fais ce que je dois en excusant les defauts „ de mes Sœurs ; vous faites ce que vous devés, en me les raportant. Persuadée que vous „ ne le faites que par un esprit de zele & de „ charité, & pour obéïr à ce point si essentiel „ de nos Constitutions, je ne puis qu'aprouver „ & loüer vôtre conduite. Ne condamnés pas la „ mienne, lorsque j'excuse les defauts de mes „ Sœurs : nous remplissons par-là les unes les „ autres notre obligation, vous en m'avertissant „ charitablement, & moi en les excusant. Nos „ actions quoi qu'en aparence contraires aïant „ également la charité & l'obéïssance pour principe & pour fin, ne peuvent être que très-agréables à Dieu ; c'est la charité qui vous „ porte à me découvrir les defauts que vous „ remarqués dans vos Sœurs, c'est l'obéïssance „ que vous devés aux loix portées par nos Constitutions, c'est aussi la charité qui me porte „ à les excuser ; c'est l'obéïssance que je dois à la „ loi de Dieu, qui me le commande : nous remplissons donc toutes également nos devoirs : je „ me suis fait toute ma vie une loi, & une

habitude

habitude de ne jamais condamner personne. Com-
„ ment pourrois-je condamner mes Sœurs que
„ je reconnois si parfaites ? Je louë vôtre zele
„ pour leur perfection ; j'admire vôtre charité, &
„ vôtre exactitude à l'observance de nos saintes
„ pratiques : ne blâmés pas, je vous prie, ma
„ conduite dans cette occasion. Je puis vous assu-
„ rer que je ne saurois faire autrement par la
„ longue habitude que j'en ai contractée.

Quelques Religieuses, qui par un zele trop outré ne pouvoient aprouver une telle conduite dans une Supérieure, qui doit remedier aux abus, & pour cela les croire, lorsque des Sœurs d'un certain caractere l'en avertissent, en porterent la plainte au Pere Provincial dans le tems qu'il faisoit sa visite. Cette plainte lui parut très-juste, & il en réprit en particulier la Mere Agnès, lui faisant connoître les grands inconveniens, qui pouvoient naître d'une telle pratique. Elle lui répondit avec sa douceur, & son humilité ordinaire, qu'elle ne pouvoit faire autrement ; que s'étant fait toute sa vie une loi d'excuser toujours les défauts de son prochain, il lui étoit impossible de changer sur cet article, lui ajoûtant que les Religieuses, qui avoient connu son peu d'esprit de discernement, avoient grand tort de l'avoir choisie pour leur Abbesse, plus grand encore de l'avoir contrainte d'accepter cette dignité, dont elle étoit absolument incapable, le priant & le conjurant en même tems avec larmes, d'assembler avant que de finir sa visite, le Chapitre, pour en faire élire une autre plus capable de remplir cet emploi. Le Provincial autant charmé de son humilité que de sa charité, se contenta de lui dire, „ ma Mere, continués dans
„ cette pratique : elle est très-agréable à Dieu,

„ très-conforme à ſa volonté, & à la perfection
„ de vôtre état; bien loin de la condamner, je
„ l'aprouve, je la canoniſe. “ Elle y perſévera
en éfet tout le tems qu'elle fut Abbeſſe, & même
toute ſa vie.

Lorſque quelque Religieuſe venoit ſe plaindre
de quelque parole indiſcrete, ou de quelque legere mortification qu'elle avoit reçûë d'une de
ſes Sœurs, elle l'écoutoit avec beaucoup de patience & de charité; & après l'avoir entenduë
elle lui diſoit avec beaucoup de douceur, „ il
„ ne faut pas, ma chere Sœur, vous fâcher de
„ cela: vous devés au contraire vous en réjoüir
„ dans cette penſée que nôtre bon Dieu l'a
„ permis, pour vous faire pratiquer la vertu,
„ & vous faire avancer en la perfection, à laquelle vous aſpirés avec tant de zele. Vous
„ devés bénir & admirer la providence, qui
„ vous fournit des occaſions de vous rendre agréable à ſes yeux, ſouhaiter autant de grace & de
„ benediction à la Sœur qui vous a mortifiée,
„ que vous en demandés pour vous-même. Il
„ eſt certain que cette bonne Sœur, de qui
„ vous vous plaignés, n'a pas eu l'intention de
„ vous faire la moindre peine: vous la connoiſſés tout comme moi, remplie de charité,
„ de ferveur & de pieté. Elle aime le bon Dieu
„ de tout ſon cœur, & marche dans les voïes
„ de la plus haute perfection. Enviſagés-là dans
„ ce point de vûë, & telle qu'elle eſt: je m'aſſure que vous ceſſerés d'être fâchée contre
„ elle. Allés l'embraſſer, & vous éprouverés que
„ vous n'avés pas dans le Couvent une meilleure
„ amie. Je ſai dans quels termes elle m'a parlé
„ de vous en pluſieurs occaſions; & je puis
„ vous aſſurer que vous avés toute ſon eſtime,

„ & son amitié. “Elle lui parla avec tant de douceur & d'éficace que cette bonne Sœur en fut toute consolée, & suivit dans le moment le conseil de son Abbesse.

Cette bonne Mere usoit de mille innocentes adresses, pour pacifier les petits diferents des Sœurs. Il y en eut une jeune qui lui porta ses plaintes contre une de ses compagnes, qui l'avoit vivement mortifiée par des paroles peu mésurées : ce qu'elle fit, avec quelque aigreur, & en des termes qui marquoient un cœur vivement blessé. La Mere Agnès l'embrassa d'abord, & la caressa tendrement, lui disant, „ vous avés raison ma
„ chere fille : cette bonne Sœur pouvoit mieux
„ parler, & vôtre plainte me paroit très-fondée :
„ mais avés-vous fait réflexion sur son intention ?
„ Peut-être qu'elle est fort bonne, & qu'elle n'a
„ prétendu que vous faire du bien : vous n'ig-
„ norés pas qu'elle est une très-bonne Reli-
„ gieuse ; qu'elle aparence donc qu'elle ait voulu
„ vous choquer, & violer à votre égard les
„ regles de la charité : vous pécheriés vous-mê-
„ me notablement contre cette vertu, si vous le
„ pensiés ainsi. Je conviens néanmoins qu'elle
„ pouvoit emploïer des expressions plus mode-
„ rées, & plus conformes à la sainteté de sa
„ profession, & aux regles que la charité pres-
„ crit : mais c'est peut-être le zele de la gloire
„ de Dieu & de vôtre perfection, qui l'a por-
„ tée à cet excès dont vous vous plaignés : il
„ pourroit bien arriver aussi que vous n'ayés pas
„ bien entendu : souvent on ne s'entend pas bien
„ dans les disputes ; je lui ferai pourtant la
„ correction, & je veux qu'elle vous demande
„ pardon. Non, ma chere Mere, repondit d'a-

„ bord cette pauvre fille déja adoucie par la „ douceur de la Mere Abbeſſe, non ma chere „ Mere, je vous demande par grace de ne pas „ lui en parler, & de regarder la choſe comme „ non avenuë : peut-être que la charité ſe re- „ froidiroit entre nous: je l'embraſſerai, & tout „ ſera fini. " C'étoit tout ce que la Mere Agnès ſouhaitoit. Par ſes innocentes adreſſes elle conten- toit toutes ſes Religieuſes ; elle ne laiſſoit pourtant pas de corriger charitablement & en particulier cel- les qui étoient coupables : ce qu'elle faiſoit avec tant de douceur qu'elle leur gagnoit toûjours le cœur. On paſſe ſous ſilence pluſieurs cas ſembla- bles, où ſa prudence & ſa charité paroiſſoient toujours avec éclat.

La plus grande peine, lorſqu'elle étoit Supé- rieure (elle l'avoüoit à ſes confidentes) c'étoit de recevoir des plaintes contre les Sœurs : on don- noit par là la gêne à ſon eſprit : elle ne ſavoit à quoi ſe determiner. Ajoûter foi aux plaintes qu'on lui portoit, c'eſt ce qui ne lui étoit pas poſſible. Elle ne pouvoit s'empécher de les excu- ſer, l'aïant toute ſa vie pratiqué. Ne pas croire ce que la plaignante lui diſoit, c'étoit la juger capable d'invention, & violer à ſon égard les regles les plus eſſentielles de la charité. Dans cette perplexité d'eſprit elle prenoit le parti d'excuſer l'une & l'autre. Elle excuſoit l'abſente, diſant qu'elle avoit eu bonne intention, ou qu'elle avoit été ſurpriſe. Elle excuſoit la préſente, en attri- büant ſa plainte au zele qu'elle avoit pour la re- gularité, & le bon ordre. Elle conſervoit par-là la charité à l'égard de l'une & de l'autre, & tran- quiliſoit par ce moïen ſon eſprit.

Cette grande charité dont le cœur de la Mere

Agnès étoit animé, & qui la portoit à excuser tous les défauts du prochain, lui faisoit envisager les murmures dans un point de vûë si afreux, que jugeant des autres par elle-même sur cet article, elle ne pouvoit se persuader qu'une Religieuse pût s'en rendre coupable. Elle n'ignoroit pourtant pas que c'est le grand foible des filles; qu'étant naturellément fort délicates & fort sensibles, peu de chose, une parole dite par mégarde, indiscretément, & sans réflexion les blesse souvent jusqu'au fond du cœur; que c'est un poids qu'elles portent avec violence, & que le trouvant trop pesant, elles cherchent d'abord à s'en décharger par le murmure, & par les plaintes qu'elles font contre celles qui les ont blessées. Elles sont guéries, dès-qu'elles trouvent l'occasion de murmurer, & de faire entendre leurs plaintes à toutes celles qui leur viennent à la rencontre.

Malgré ce penchant naturel que la Mere Agnès connoissoit dans les filles, elle ne pouvoit se persuader qu'une Religieuse, sur tout une Capucine fût capable de tomber dans ce cas, tant il lui inspiroit d'horreur. Elle en parloit à ses Sœurs avec des sentimens, & des expressions si vives, qu'elle les faisoit toutes trembler, leur répréfentant ce vice comme la source funeste de toutes les froideurs, de toutes les brouilleries, & de toutes les inimitiés, qu'on ne remarque que trop souvent dans les Cloitres les mieux réglés, & les plus reformés. C'est par là, leur disoit-elle, que le Démon trouble la paix & le répos, l'union & la parfaite harmonie qui doivent regner dans une maison Religieuse, & en faire la parfaite félicité. Cet Esprit tentateur, leur ajoutoit-elle, ne tente pas pour l'ordinaire les Religieuses

de grands crimes : il est trop rusé pour cela : il comprend assés qu'il perdroit son tems, & qu'il seroit rebuté avec un insigne mépris, & une extrême horreur. Il s'éforce de les perdre par le murmure ; & il n'y réüssit que trop souvent.

Elle ne sortoit jamais des bornes de sa douceur naturelle, que lorsqu'il s'agissoit d'invectiver contre ce vice. Si elle en découvroit quelqu'une en faute sur cet article, quelque leger que pût-être le murmure, elle la reprenoit avec un ton de voix, & un zele, qui lui faisoit vivement sentir toute son indignation, & l'extrême horreur, qu'elle en avoit, lui mettant devant les yeux la rigueur avec laquelle Dieu a toujours puni ce vice dans l'exemple des Israëlites, de la Sœur de Moïse, & des impies Coré, Dathan & Abiron, & de leurs complices. Elle ne pouvoit en un mot soufrir celles qui murmuroient de leurs Sœurs : sa charité en soufroit trop, & en étoit trop vivement blessée : aussi on peut assurer qu'elle bannit entierement ce défaut de son Couvent, pour y faire regner la plus parfaite charité. Son exemple plus puissant que ses paroles entrainoit toutes les autres.

On ne doit pas finir ce Chapitre sans parler de l'acte le plus héroïque, qui regarde l'amour du prochain. Ce fut lorsque la Ville de Marseille fut afligée de la Peste, & que le mal s'étoit glissé dans le Couvent. Il attaqua d'abord une Religieuse apellée la Sœur Marthe, qui en mourut en moins de trois jours. Trois Religieuses qui s'étoient consacrées au service de cette pauvre fille, furent separées des autres après sa mort. La Mere Agnès alors Abbesse voulut les joindre dans l'endroit où elles faisoient leur quarantaine, pour les servir elles-mêmes, & les assister dans

tous leurs besoins. On eut beau lui dire, & on eut beau faire pour la détourner de cet office de charité; larmes, prieres, sollicitations, tout fut inutile: la charité dont elle bruloit, lui ferma les yeux sur toute autre consideration; & se croïant obligée de donner cet exemple à sa Communauté, elle se rendit au quartier de ces trois saintes filles, qui avoient exposé leur vie pour le service de leur Sœur. Elle les embrasse, les caresse, les console avec tant de bonté & de tendresse. qu'elles en étoient dans l'admiration. Confuses de la charité de leur Mere Abbesse elles la conjurent de ne pas les aprocher, de crainte de prendre le mal, si elles en étoient atteintes elles-mêmes, comme il y avoit lieu de le craindre & de le présumer. „ N'apréhendés rien, mes cheres Sœurs, leur „ dit-elle en soûriant, ni pour vous, ni pour „ moi: je suis certaine que, le mal n'aura pas „ des suites plus facheuses dans nôtre Couvent: „ Dieu se contente de la Sœur Marthe, qui étoit „ un fruit mur pour la gloire: il n'en demande „ pas davantage. " La chose arriva comme la Mere Agnès l'avoit prédit: toutes les Religieuses se rassurerent sur sa parole dans cette ferme croïance que Dieu le lui avoit reveié: ce qu'elles avoient éprouvé en bien d'autres occasions. Quoi qu'il en soit, il est vrai de dire qu'elle pratiqua pour lors l'acte le plus héroïque de la plus parfaite charité, n'y en aïant point de plus excellent selon l'oracle de Jesus-Christ même, que celui d'exposer sa vie pour le service du prochain.

La charité de cette sainte fille n'étoit pas tellement renfermée dans son Cloître qu'elle ne se répandit au déhors, principalement en la personne des pauvres. Envisageant Jesus-Christ en eux,

elle les aimoit de toute la tendresse de son cœur ; & leur parloit avec autant de respect qu'aux premiers Seigneurs de la Province qui lui faisoient quelquefois l'honneur de la visiter. Elle étoit si sensible à leur misere, qu'elle auroit voulu de tout son cœur se priver elle même de manger pour les nourrir. La pieuse pratique des Capucines favorisoit fort son désir. Comme elles donnent aux pauvres tout ce qui leur reste après qu'elles ont diné, elle mangeoit très-peu, & le moins qu'elle pouvoit, pour augmenter la portion des pauvres. Elle étoit si sensible & si compatissante à ce qu'ils soufroient, qu'elle n'en pouvoit parler, sans verser de larmes.

„ Hélas ! mes cheres Sœurs, disoit-elle, nous „ avons tout à souhait, tandis que les pauvres „ de Jesus-Christ meurent de faim. Pourrions-„ nous nous rendre insensibles à leurs miseres, „ si nous faisions réflexion que Jesus-Christ sou-„ fre en leurs personnes ? J'ai eu faim, j'ai eu „ soif, j'ai été nud, dit-il dans son Evangile, „ & vous ne m'avés ni nourri, ni vêtu. " Elle leur servoit d'Avocate auprès des personnes riches qui la visitoient, & ne cessoit de leur recommander les pauvres, jusqu'à se rendre importune. Elle n'étoit jamais plus contente, que lorsqu'elle leur avoit procuré quelque soulagement, ni plus afligée, que lorsque quelqu'un lui parloit de leurs miseres. On lui dit un jour qu'il y avoit à la porte du Couvent un pauvre à demi nud, quoique le froid fût fort rigoureux. „ Que ne puis-je, dit elle en pleurant, lui don-„ ner la moitié de nôtre habit ? Je le ferois de „ tout mon cœur ; mais la chose ne dépend „ pas de moi ; & c'est ce qui fait ma grande „ peine ; c'est ce qui m'accable. " La Mere

Portiere lui dit quelques heures après qu'une perſonne charitable avoit promis de l'habiller, & qu'elle avoit donné les ordres pour cela. La Mere Agnès en loüa Dieu, & le conjura ſur le champ de lui donner en recompenſe de ſa charité le centuple qu'il a promis dès cette vie, & la gloire éternelle dans l'autre.

Lorſque les pauvres s'adreſſoient à elle, pour lui demander quelque ſecours, ſi la pauvreté du Couvent ne lui permettoit pas de les aſſiſter, elle s'éforçoit du moins de les conſoler par les paroles les plus douces, les plus tendres, & les plus compatiſſantes, leur promettant d'adreſſer ſes vœux au Seigneur pour le ſuplier d'inſpirer aux riches du monde les ſentimens de compaſſion qu'ils doivent avoir pour leur miſere. Elle les exhortoit à porter avec patience les Croix & les ſoufrances inſéparables de la pauvreté, leur en faiſant connoître le bonheur, & les grands avantages qu'elles pouvoient leur procurer, ſi les enviſageant dans le deſſein de la providence ils en faiſoient un bon uſage. Elle leur diſoit que par leur ſoumiſſion à une pauvreté forcée, ils pouvoient la rendre auſſi méritoire & auſſi agréable aux yeux de Dieu que la pauvreté volontaire & évangelique, leur ajoûtant que le Roïaume du Ciel étoit pour eux, que les miſeres de cette vie n'étoient pas de durée, & que la recompenſe qui les ſuivroit, ne finiroit jamais. Elle leur parloit en un mot avec tant de douceur, tant d'amour, & un ſi grand reſpect, qu'elle les portoit à aimer, & à eſtimer leur état, tout miſerable qu'il étoit, & les renvoïoit plus ſatisfaits que ſi elle leur avoit diſtribüé des aumônes conſiderables. Mais la charité de la Mere Agnès ne parut jamais avec tant d'éclat que dans

le zele qu'elle eut toute sa vie pour la conversion des pêcheurs. C'est la matiere du Chapitre qui suit.

CHAPITRE XX.

Le zele que la Mere Agnès avoit pour la conversion des pécheurs.

TRAVAILLER avec zele au salut des pécheurs ; bruler d'un désir ardent de procurer leur conversion ; chercher avec soin, & avec toute sorte d'aplication les moïens les plus convenables à leur retour ; emploïer les jeunes, les veilles, les prieres, les larmes, & les pénitences les plus severes pour leur attirer les graces du Ciel ; s'éforcer de faire une espece de violence au Seigneur, pour apaiser sa justice, & faire éclater sur eux sa seule misericorde ; comme un autre Moïse, & un saint Paul demander d'être soi-même anatême pour faire écrire leurs noms dans le livre de vie, ce sont les sentimens les plus héroïques, que l'amour du prochain le plus parfait, & le zele le plus pur de la gloire de Dieu puissent inspirer aux plus grands Saints. C'est s'aprocher autant qu'une pure créature en est capable, de la charité de Jesus-Christ même, qui s'est abaissé, anéanti, & fait l'oprobre des hommes pour le salut des pécheurs. C'est la charité (on peut le dire sans flaterie) dont la Mere Agnès fut animée toute sa vie à leur égard.

Elle en étoit si pénetrée de cette charité, qu'on lui a très-souvent oüi dire, que si elle

avoit mille vies à perdre, elle les donneroit toutes de tout son cœur pour le salut d'un seul pécheur. Avec ce sentiment dequoi n'étoit-elle pas capable dès-qu'il s'agissoit de travailler à leur conversion ? La plus grande partie de ses pénitences étoit apliquée à cette fin, qu'elle ne perdoit jamais de vûë. Prosternée jour & nuit aux pieds de son Crucifix, elle gémissoit sans cesse sur leur perte, & conjuroit en leur faveur avec une grande abondance de larmes la bonté & la misericorde de ce divin Sauveur, & s'offrant elle-même comme une victime d'expiation pour leurs péchés, elle auroit souhaité de tout son cœur d'en porter elle-seule toute la peine. Embrasée du feu sacré de cette divine charité, elle travailloit sans cesse à l'inspirer à toutes ses Sœurs.

„ Helas ! mes cheres Sœurs, leur disoit-elle, „ pouvons-nous être insensibles à la perte de tant de „ pécheurs que nous voïons miserablément perir, „ malgré la bonté de Dieu, qui veut les sau- „ ver ? Le Démon veille sans cesse à leur perte : „ il n'oublie rien, pour consommer leur repro- „ bation, & enlever à Jesus-Christ ce prix de „ son sang ; resterons-nous dans l'inaction ? Au- „ rons-nous moins de zele pour concourir à „ leur salut, que le Démon en a pour les per- „ dre ? N'est-ce pas le premier devoir, que nous „ impose la charité, dont nous faisons une pro- „ fession particuliere, que celui de travailler à leur „ conversion ? Nous ne sommes à la verité, ni „ Docteurs, ni Prédicateurs, ni Apôtres, ni „ Prophêtes ; nôtre état non plus que nôtre sexe „ ne nous permet pas d'élever nos voix sur les „ chaires pour instruire les pêcheurs, & décla- „ mer contre leurs vices : mais nous pouvons „ leur être d'un grand secours par nos vœux,

„ par nos prieres & par nos larmes. Oposons-
„ nous comme des murs d'airain autant que nô-
„ tre état peut nous le permettre à tous les
„ efforts que le Démon fait pour les perdre.
„ Oposons à sa malice nos vœux les plus ardens :
„ Jesus-Christ nous exaucera ; il écoutera nos
„ prieres, & se rendre sensible à nos larmes.
„ Présentons à ce divin Sauveur nos mortifica-
„ tions, & nos pénitences, pour obtenir la
„ grace de leur conversion. Offrons de satisfaire
„ nous-mêmes pour eux à sa justice : par-là nous
„ fléchirons sa miséricorde ; nous attirerons sur eux
„ les graces les plus abondantes, qui leur don-
„ neront la force de rompre les liens de leurs
„ mauvaises habitudes. Par-là nous les délivre-
„ rons de la servitude du Démon, & nous ac-
„ complirons en nous comme parle saint Paul,
„ ce qui manque à la Passion de Jesus-Christ.

Elle ne cessa jamais cette sainte fille, de travailler à ce grand ouvrage ; elle y emploïa non seulement les veilles, les prieres, les jeunes, les disciplines, mais encore les exhortations, les avis charitables, & les corrections autant que son état le lui pouvoit permettre, & qu'elle pouvoit le faire, sans violer les loix que la prudence prescrit. Elle avoit un cousin germain dans la Ville d'Aix, qui menoit la vie du monde la plus libertine, une vie plus païenne que chrêtienne, une vie d'un veritable Epicurien. Le scandale étoit public, & généralément connu, & il vint enfin à la connoissance de la Mere Agnès. Pénetrée d'une très-sensible, & très-cuisante douleur, après avoir fait de très-ferventes prieres pour lui, & de severes pénitences pour sa conversion, elle forma la résolution de lui écrire : ce qu'elle exécuta, mais en des termes si touchants,

si tendres, si vifs, si patetiques, qu'elle abbatit ce colosse d'orgueïl, & ramollit la dureté de ce cœur de roche. Elle lui dépeignit toute l'horreur de ses vices avec des couleurs si affreuses, & en même tems si naturelles, le danger évident où il s'exposoit de tomber bien-tôt entre les mains d'un Dieu vengeur, & de porter éternellement tout le poids de sa justice; elle lui répresenta d'autre part la bonté de Dieu, sa miséricorde qui surpasse infiniment les iniquités des hommes, & qui est toujours disposée à les recevoir s'ils sont eux-mêmes disposés à venir à lui, qu'elle l'attendrit.
„ C'est un bon Pasteur, lui disoit-elle, qui „ court après la brébis égarée, & qui a plus „ d'empressement pour celle-là seule, que pour „ quatre vingt dix-neuf fidéles, qui ne sont ja- „ mais sorties du bercail. C'est un céleste mé- „ decin qui n'a de sollicitude que pour les mala- „ des; c'est le pêcheur qu'il est venu chercher, non „ pas le juste comme il le dit lui-même: il ne veut „ pas la mort du pécheur: il veut sa conversion: „ il est tout prêt d'aller au devant de son en- „ fant prodigue, de l'embrasser, de le caresser, „ de le combler de toute sorte de bienfaits, de „ le rétablir dans tous ses droits, si ce prodi- „ gue est lui-même dans la résolution de venir à „ lui. Revenés-donc, mon cher cousin, lui „ ajoûtoit-elle, de vôtre égarement; ne fuïés „ pas devant un Dieu, qui vous apelle, & qui „ vous poursuit avec tant de bonté: il est tout „ prêt d'oublier tous vos péchés, dès-que vous „ serés vous-même prêt à les detester, & a en „ faire pénitence. Ne faites pas plus long-tems „ la sourde oreille à sa voix; & apréhendés que „ lassé de vôtre resistance il ne vous dise un jour „ je vous ai apellé, vous ne m'avés pas répon-

„ du : vous m'apellerés, je ne vous répondrai
„ pas.

La lecture de cette lettre fit dans son esprit & dans son cœur toute l'impression que la Mere Agnès s'en étoit promise. Il ne l'eut pas plûtôt achevée, qu'il se jetta par terre, fondit en larmes, & prosterné comme un criminel devant son Dieu, le cœur penetré de la plus vive douleur, il s'écria comme un autre David pénitent, *Seigneur ayés pitié de moi selon la grandeur de vôtre misericorde*, paroles qu'il répeta cent & cent fois durant la nuit, arrosant de ses larmes le pavé de sa chambre.

Dès le point du jour, il alla décharger sa conscience aux pieds d'un Confesseur, mais avec tant de larmes, tant de soûpirs & de sanglots, tant de confusion de lui-même, avec un cœur pénetré d'une si grande componction, qu'il attira les larmes en même tems que l'admiration de son Confesseur, qui ne put s'empêcher de bénir Dieu à la vûë d'un si grand & si subit changement, & admirer le doux empire que la grace exerce sur les cœurs des plus grands pécheurs. Sa confession finie il monte à cheval, se rend à Marseille, va en droiture aux Capucines, pour remercier sa bienfaitrice.

Dès-qu'elle fut descenduë au Parloir avec ses deux assistantes suivant l'usage des Capucines, & qu'il eut entendu sa voix, il se prosterna à genoux, & avec une voix entrecoupée de soûpirs & de sanglots, il lui adressa les paroles suivantes. „ Voici, ma chere cousine, le chef
„ d'œuvre de la miséricorde du Seigneur : voici
„ le fruit de vos larmes, de vos jeunes, de vos
„ veilles, de vos prieres : voici le plus grand
„ pécheur du monde, & le plus scélerat des

„ mortels : voici ce malheureux , dont la vie
„ abominable a fait durant ſi long-tems le ſujet
„ de vos larmes, le ſcandale non ſeulement de
„ la Ville d'Aix , mais de toute la Province :
„ voici de tous les cœurs le plus endurci ; mais
„ en même tems voici le grand changement
„ que le Très-haut vient d'operer à la faveur de
„ vôtre lettre que je ne reçûs qu'hier au ſoir.
„ J'étois abſolument perdu ſans vôtre ſecours :
„ vôtre lettre a fait en moi le même prodige
„ que fit autrefois la voix de Jeſus-Chriſt ſur
„ Saul, lorſqu'elle le renverſa de ſon cheval ſur
„ le chemin de Damas, & qu'il s'écria d'abord,
„ Seigneur, que voulés-vous que je faſſe : Cette
„ lettre m'a renverſé de mon lit, où j'étois cou-
„ ché, lorſqu'on me la remit, & après ſa lectu-
„ re, je m'écriai d'abord, Seigneur, aïés pitié
„ de moi ſelon la grandeur de vôtre miſericor-
„ de. Je viens, ma chere couſine, vous en ren-
„ dre mille actions de graces, & vous conju-
„ rer par les entrailles de la miſericorde de
„ Jeſus-Chriſt de me tendre la main, pour me
„ retirer de l'abîme profond où je ſuis tombé ?
„ Ne me refuſés pas, je vous en conjure, vos
„ charitables avis, & le ſecours de vos prieres,
„ qui me ſont ſi néceſſaires dans ce grand
„ changement que je projette avec la grace de
„ Jeſus-Chriſt.

Il prononça ce diſcours avec tant de larmes, dans une poſture ſi humble, & un cœur ſi contrit, que la Mere Agnès, & ſes aſſiſtantes ne pûrent lui répondre que par leurs pleurs & leurs gémiſſemens, ne pouvant ſe laſſer d'admirer la force, & le doux empire d'une grace, qui en un moment avoit fait un doux Agneau d'un loup raviſſant. La Mere Agnès conjura cependant

son cousin de se relever & de s'asseoir, mais ce fut toûjours inutilément. „ Je suis, répondit-il, „ dans la posture qui convient au plus grand „ de tous les criminels, tel que je suis aux „ yeux de Dieu, & des hommes. " Toutes les prieres, toutes les sollicitations, toutes les instances furent inutiles; & il passa dans cette humble posture tout le tems que dura la conversation. Il raconta à sa cousine en présence des deux assistantes tout ce qui s'étoit passé dans son intérieur à la lecture de sa lettre, & la conjura de ne pas lui refuser la continuation de ses conseils, & de ses avis charitables. La Mere Agnès avoit trop de zele pour son salut, & trop de joïe de son changement, pour lui refuser une demande aussi juste & aussi raisonnable. Elle les lui donna sur le champ, & il les écouta avec autant de respect & de soumission, que si Dieu lui avoit parlé par sa bouche.

Elle l'exhorta à rendre de continüelles actions de graces à la bonté de Dieu, qui venoit de lui faire une si grande miséricorde, à ne la perdre jamais de vûë, à vivre dans une attention & vigilance continüelle sur lui-même, à haïr autant le péché qu'il l'avoit aimé, à fréquenter souvent les Sacremens, à vivre dans la retraite, & la fuite de ce qu'on appelle le grand monde, à s'éloigner de toutes les occasions, & de toutes les compagnies, qui jusqu'alors avoient été si funestes à sa conscience, à vâquer à l'oraison mentale, & à la pratique de toutes les vertus conformes à son état; à mortifier ses sens, afin de vaincre plus aisément & plus efficacément, toutes les passions qui l'avoient jusqu'alors dominé.

Ce pécheur converti profita si bien de ces instructions,

tructions, & de ces avis salutaires, qu'il ne s'en écarta jamais. Il devint tout-à-coup l'exemple de toute la ville d'Aix, qu'il édifia pour le moins autant par l'éclat de ses vertus, qu'il l'avoit scandalisée par l'excès de ses débauches. Son changement fut si extraordinaire & si constant, qu'il effaça entierement dans l'esprit du public le souvenir de sa vie libertine. Son exemple entraina une foule de compagnons de ses débauches, qui l'aïant suivi dans ses égaremens le suivirent aussi dans sa pénitence : cet exemple fut pour eux comme une prédication muette, qui les persuada mieux que les discours les plus éloquens & les plus patetiques ; & l'on peut dire que son changement changea la face de cette grande Ville.

Il écrivoit souvent à sa cousine, & la consultoit comme son oracle sur toutes ses difficultés, lui découvrant son intérieur avec autant de confiance qu'à son Confesseur. Dès-qu'il recevoit ses réponses, il les baisoit, les lisoit, & les relisoit toûjours à genoux. Elles lui servoient de lecture spirituelle & de sujet de méditation. S'il sentoit quelque découragement, il lui sufisoit de lire une de ses lettres, pour être d'abord tout fortifié. Il persévera constamment jusqu'à la fin dans ce genre de vie, & arrïva enfin ao terme, qui fut le commencement de sa béatitude. C'est l'assurance qu'il en donna lui-même à sa bienfaitrice au moment de sa mort. Il lui aparut tout resplendissant de gloire, & après l'avoir remerciée de tous les soins qu'elle avoit pris pour son salut, il lui déclara qu'il montoit au Ciel : ce que la Mere Agnès découvrit à quelques unes de ses confidentes, avant même qu'on eût apris la nouvelle de sa mort. Mon cousin de la Forest, leur

dit-elle, eſt mort cette nuit : il m'a aparû tout couvert de gloire, & m'a aſſuré de ſa béatitude. Il faut avoüer que c'eſt là veritablement un grand prodige de la grace, & un grand fruit du zele que la Mere Agnès avoit pour la converſion des pécheurs.

Celle d'un héretique obſtiné ne fut pas moins admirable que celle de ſon couſin. Dieu ſe ſervit même du miniſtere de ce dernier pour l'operer. Il y avoit à Aix un Calviniſte condamné à la mort par arrêt du Parlement. Les Peres Capucins, qui dans cette Ville ſont chargés de la direction des priſons, & de conduire au gibet les pauvres patients, firent tous leurs efforts pour convertir celui-ci : mais tous leurs efforts furent inutiles : il ſe môquoit d'eux, & de toutes leurs raiſons les plus ſolides : il leur répondoit ſuivant les principes de ſa Secte que s'il étoit prédeſtiné, tout ce qu'il avoit fait, ne lui étoit pas imputé à peché ; qu'étant du nombre choiſi des fidéles il ne lui étoit pas permis de douter de ſa juſtice, & par conſequent de ſon ſalut ; qu'il étoit très-inutile de lui parler de changement de Religion ; que c'étoit perdre le tems ; & qu'on feroit beaucoup mieux de le laiſſer mourir en repos, que de jetter de vaines fraïeurs dans ſon eſprit en un tems où il n'avoit beſoin que de confiance. Le Pere Directeur des priſons avoit beau lui répliquer, combattre ſes faux principes, & ſa fauſſe ſécurité : tout étoit inutile ; il ne vouloit pas même l'écouter, & fermoit les oreilles à ſes inſtructions. On commençoit déja à déſeſperer de ſon ſalut, à le voir mourir en héretique obſtiné, lorſque par une diſpoſition de la providence amoureuſe du Seigneur, Monſieur de la Foreſt depuis quelque tems converti par les charitables

soins de la Mere Agnès sa cousine, entra à ce moment dans la prison, pour visiter selon sa pieuse coûtume les prisonniers, les instruire, les consoler, & les assister de ses charités. Il fut témoin de l'obstination, & de l'endurcissement de ce pauvre malheureux : ce qui le toucha sensiblement, & lui perça vivement le cœur.

Le zele du salut de cette ame rachetée par le sang de son Sauveur, l'embrase tout-à-coup. Il se joint au Pere Directeur des prisons; il l'exhorte, il l'embrasse, il le flate, il le caresse, & le conjure de profiter du peu de tems qui lui reste, pour sauver son ame : mais le tout inutilement. Cet obstiné se môque de lui, comme il avoit fait des Capucins, qui l'avoient entrepris les uns après les autres. Monsieur de la Forest ne se rebute point de son obstination : il le presse, il le sollicite de faire attention aux raisons qu'on lui dit, de se guérir de ses préventions si funestes au salut de son ame : ce cœur endurci le prie de se retirer, de le laisser en repos, lui disant qu'il n'a que faire de prêter l'oreille à des discours inutiles; que sa controverse n'est pas de saison en un tems où il doit uniquement penser à se préparer à une bonne mort. Il le conjure en un mot de ne lui plus parler de Religion, & de le laisser mourir tranquille. Dieu sait ce que soufrit Monsieur de la Forest à la vûë de cette résistance, & de l'obstination de ce pauvre aveuglé. Dans cette perplexité où se trouvoit son esprit, il eut recours à la priere, & se sentit intérieurement pressé avant que de l'abandonner, de lui présenter à baiser un de ces petits Agnus qu'il avoit reçû des mains de la Mere Agnès, & qu'il portoit sur soi par dévotion. Il lui en fit la proposition, qui naturellement

devoit plus le revolter que tout ce qu'on lui avoit dit jusqu'alors. Cependant, prodige de la miséricorde de Dieu, ce pauvre malheureux lui accorde sa demande, il baise cet AGNUS, & dans le moment il est renversé, & tout-à-fait changé. Il se prosterne à genoux, verse des torrens de larmes, propose de se convertir, d'abjurer toutes ses erreurs, demande pardon à Dieu, confesse ses crimes, meurt bon catolique, & donne toutes les marques de la plus sincere conversion. Ah! qu'il faut que le zele que la Mere Agnès avoit pour le salut & la conversion des pécheurs, fût bien agréable à Dieu, puisqu'il opera un si grand prodige par le moïen d'un petit ouvrage de ses mains. Cette merveille qui fut généralement connuë de tout Aix, inspira à tous ses habitans une si grande dévotion pour les AGNUS de la Mere Agnès, que chacun en demandoit avec de grands empressemens; & ceux-là s'estimoient fort heureux, qui à force de prieres & de sollicitations pouvoient en obtenir un.

Une Demoiselle de Marseille très-vertueuse, & très-charitable, bonne amie de la Mere Agnès eut recours à elle pour la prier d'adresser ses vœux au Ciel, pour la conversion d'un jeune libertin, qui lui apartenoit de fort près, & pour lequel elle s'interessoit beaucoup. Elle ne fit pas difficulté de lui déclarer que le cherchant un jour sur des avis qu'on lui avoit donné, de sa vie irréguliere & scandaleuse, elle l'avoit trouvé dans une de ces maisons de débauche & de prostitution, qui servent d'azile & de refuge au libertinage, avec une jeune fille perduë d'honneur & de conscience, qu'il y entretenoit depuis quelque tems; que leur aïant fait la correction d'une maniere fort vive, ils s'étoient l'un & l'autre

môqués d'elle & de sa correction, & qu'ils l'avoient traitée avec le dernier mépris. La Mere Agnès lui demanda d'adord de quelle maniere elle les avoit elle-même traités. „ Je les ai, dit-elle, „ quérellés de toutes mes forces, je les ai chargés „ de toute sorte d'injures, aussi bien que le maitre de cette maudite maison; je les ai ménacés de porter mes plaintes aux Magistrats, & „ de les faire punir; je n'ai rien en un mot épargné, pour marquer aux uns & aux autres ma „ juste indignation, & j'ai eu le déplaisir de les „ voir rire de ma colere, & de mes ménaces: je „ n'ai rien gagné sur leurs esprits.

„ Vous n'avés pas pris le bon parti, ma chere „ Demoiselle, lui dit la Mere Agnés : on gagne „ plus par la douceur que par l'amertume, & la „ colere. Si vous voulés travailler efficacément à „ la conversion de ces deux personnes, il faut „ premierement la demander à Dieu par de ferventes prieres : je vous promets de m'y aider, „ d'adresser mes vœux au Ciel, de faire des communions, & des pénitences à cette intention. „ Si le Seigneur daigne exaucer nos prieres, il „ ne manquera pas de leur changer le cœur, & „ de les rendre dociles à vos avis charitables. „ Retournés dans quelques jours dans cette malheureuse maison; & si vous y trouvés ces deux „ personnes, mettés-vous à genoux à leur présence, implorés sur eux la miséricorde divine, „ corrigés-les sans aigreur, avec des paroles douces & tendres; faites leur connoître l'énormité „ de leur conduite; réprésentés leur avec la même douceur la miséricorde de Dieu toute „ prête à les recevoir à pénitence, s'ils veulent „ l'un & l'autre se jetter entre ses bras. Ils vous „ écouteront : vôtre douceur leur gagnera cer-

„ tainement le cœur, & vous aurés la consola-
„ tion de les voir bien-tôt deux grands péni-
„ tens.

La Demoiselle exécuta de point en point tout ce que la Mere Agnès lui avoit dit, & elle eut la consolation de voir l'accomplissement de tout ce qu'elle lui avoit prédit. Ces deux débauchés furent si touchés de la douceur, & de la moderation avec laquelle elle leur parla dans une occasion où elle auroit, ce semble, dû faire feu & flâme, qu'ils se prosternerent à ses genoux, verserent des torrens de larmes, lui demanderent pardon, & lui promirent de changer de vie. Cette sainte femme charmée d'un changement si subit les embrassa, les consola, & les conduisit en même tems chès la Mere Agnès pour la remercier de la bonté qu'elle avoit euë de s'interesser auprès de Dieu par ses prieres, pour obtenir leur conversion. Ce qu'ils firent avec les sentimens de la plus sincere contrition. La Mere Agnès les reçut avec sa charité ordinaire, & leur parla avec tant de douceur & d'efficace, qu'elle en fit de nouvelles créatures. La fille prit le parti de se retirer dans une maison de pénitence, pour y pleurer le reste de sa vie ses débauches passées ; & le jeune homme ména depuis une vie si retirée dans le monde, qu'il devint l'exemple de tout Marseille, ne s'apliquant qu'à la priere, & aux œuvres de charité : ce qu'il continüa jusqu'à la mort, qui suivant toute aparence fut très-précieuse aux yeux de Dieu.

On ne pousse pas plus loin cette matiere : il faudroit écrire des mains de papier, pour détailler toutes les conversions que cette sainte fille à operées dans le cours de sa vie. Le zele dont

elle bruloit pour la converſion des pécheurs, la portoit à tout faire, à tout entreprendre, à tout ſoufrir, à tout ſurmonter, à tout vaincre, dès-qu'il s'agiſſoit de concourir à leur ſalut. Elle mettoit tout en uſage à cette fin : elle y emploïoit, on l'a déja dit, les veilles, les prieres, les larmes, les jeunes, les diſciplines ſanglantes, & & les pénitences les plus ſeveres : auſſi rarement eut-elle le déplaiſir d'en entreprendre quelqu'une, ſans y réüſſir. Il ſuſiſoit qu'elle parlât une fois à un grand pécheur, quelque endurci, & obſtiné qu'il fut d'ailleurs pour le voir abbattu à ſes pieds, fondre en larmes, faire une confeſſion publique de tous les deſordres de ſa vie, & lui dire „ ma Mere, que voulés-vous que je faſſe ? „ Preſcrivés-moi les loix, & le genre de vie, que „ vous jugerés à propos : impoſés-moi toutes les „ pénitences que vous voudrés : je m'y ſoumets de „ tout mon cœur : je veux changer de vie, & „ reparer le ſcandale que j'ai donné juſqu'à pré- „ ſent au public. " Dieu ſait quelle étoit la joïe, quelle étoit la conſolation de la Mere Agnès, lorſqu'elle voïoit le fruit de ſes prieres, de ſes veilles & de ſes larmes, les bénédictions qu'elle donnoit à Dieu, à qui elle renvoïoit toute la gloire de ces promptes converſions, comme au ſeul principe, & à l'unique ſource de tout bien.

C'étoit avec le même ſuccès, & avec le même empire qu'elle travailloit à la reconciliation des ennemis les plus irreconciliables. On ne détaille pas les faits particuliers : ce qui traineroit trop en longueur. Il ſufit de dire qu'elle ſe portoit à cette œuvre de charité avec tant d'innocentes adreſſes, tant de ſaintes ruſes, & ſur tout avec tant de prudence & de diſcretion, qu'elle ſe

rendoit toûjours maîtresse absoluë de leur esprit ; & leur gagnoit tellement le cœur par sa douceur, qu'ils ne pouvoient rien lui refuser de ce qu'elle exigeoit d'eux, pour marquer que leur reconciliation étoit sincere, & partoit de cœur. Pacifier leurs quérelles, terminer leurs diferends, accommoder leurs procès, les faire embrasser visiter & manger ensemble, vivre comme s'ils n'avoient jamais rien eu à démêler, devenir d'ennemis irreconciliables les meilleurs amis, & même grands confidens, c'étoient les fruits ordinaires des charitables soins de la Mere Agnès. Ces conversions, & ces reconciliations si fréquentes firent un si grand éclat à Marseille & dans tout le voisinage, qu'elles lui attirerent à son grand regret une estime générale. Ce sera la matiere du Chapitre suivant.

CHAPITRE XXI.

De l'estime que le monde faisoit de la vertu de la Mere Agnès.

LA vertu a quelque chose de si aimable & de si charmant, qu'elle se fait aimer, & estimer non seulement de ceux qui la pratiquent constamment, & qui en font une profession ouverte, mais même des plus grands pécheurs, qui s'écartent sans cesse de ses voïes ; & le monde tout corrompu qu'il est dans ses maximes & dans ses usages, ne peut s'empêcher de l'aimer, de l'aprouver, de l'estimer, de la loüer par tout où elle se trouve, de faire un grand

cas, de respecter tous ceux qui en suivent fidélément les routes. Cette estime que les personnes veritablément pieuses n'ont garde de rechercher, qu'elles méprisent au contraire, & qu'elles fuïent avec toute sorte de soin & d'aplication, est une espece de recompense que Dieu leur donne dans le tems, leur reservant la gloire dans l'éternité. C'est ce centuple qu'il a promis dès cette vie. Elles ont beau se cacher, chercher les ténebres, & les nuits les plus obscures, les lieux les plus écartés, les solitudes les plus impénetrables, cacher à leur main droite ce que fait leur main gauche, & à celle-ci ce que fait la droite, dérober à la connoissance de ceux avec qui elles vivent, leurs exercices, & leurs pratiques de vertu; Dieu les manïfeste le plus souvent pour leur gloire, & pour en tirer la sienne propre : il les éleve autant qu'elles s'abaissent, & place sur le chandelier ce qu'elles ont caché sous le boisseau.

L'exemple de la Mere Agnès est une preuve bien convaincante de cette admirable conduite de la providence du Seigneur. Une fille retirée dès sa plus tendre enfance dans l'obscurité d'un Cloître inaccessible à tout le monde, cachée dans une solitude impénetrable, dans l'état du monde le plus pauvre & le plus obscur; une fille qui n'a de commerce qu'avec Dieu seul dans le plus secret de son cœur, qui a toûjours pris plus de soin de cacher ses vertus, que nous n'en prenons pour l'ordinaire de cacher nos vices; une fille qui se publie, & se croit en éfet sans esprit, sans discernement, sans prudence, sans sagesse, capable de toute sorte de maux, incapable de tout bien; une fille qui sous le voile de l'ignorance la plus grossiere & la plus materielle, cache toutes

les lumieres que le Seigneur lui communique dans l'oraiſon, & toutes les graces extraordinaires dont le Ciel la favoriſe ſans ceſſe; une fille qui ne s'étudie qu'à s'attirer le mépris de ſes propres Sœurs, de la ſocieté deſquelles elle ſe juge tout-à-fait indigne, n'oſant pas même prendre la qualité de leur ſeruante; une fille qui ſe regarde comme l'oprobre & la honte de ſon Couvent, qui ne ſe produit que par les œuvres les plus baſſes, & qui à force de dire & de ſe croire bonne à rien, le perſuade long-tems à ſes propres Sœurs, & à ſes Supérieures mêmes; cette fille dis-je, s'attire non ſeulement leur eſtime, mais encore l'eſtime des Princes, des Princeſſes, des premiers Seigneurs, & des premieres Dames de la Province, n'eſt-ce pas un prodige digne d'admiration.

Les Généraux de l'Ordre qui l'ont connuë dans le cours de leurs viſites concevoient après l'avoir entenduë, ſondée, examinée une ſi haute idée de ſa vertu, & de ſa ſainteté, que malgré les avis qu'on leur donnoit, les répréſentations qu'on leur faiſoit, les plaintes mêmes qu'on leur portoit, ſur ſon genre de vie ſi extraordinaire, ſi auſtere, & ſi fort au deſſus de la portée d'une fille, & d'une fille d'une ſi foible complexion, ſujete d'ailleurs à des infirmités habituelles; malgré, dis-je, toutes ces ſortes de répréſentations & de plaintes, qui n'avoient dans les Sœurs que la charité pour principe, ces grands hommes conduits par l'eſprit de Dieu, fort ſpirituels, & très-éclairés dans les voïes du Ciel, après avoir bien examiné, péſé devant Dieu toutes choſes, ne laiſſoient pas d'aprouver, & d'autoriſer toutes ſes pratiques, de lui en donner une permiſſion générale, & même le mérite de l'obéïſſance qu'elle leur demandoit;

grace extraordinaire, qui trouveroit peu d'exemples dans l'Ordre, & que les Généraux n'accordent qu'à ceux de leurs Religieux, qu'ils jugent après de ſerieux examens d'une éminente ſainteté, & veritablément conduits par l'eſprit de Dieu.

Les uns la traitoient d'Ange incarné, les autres de Seraphine ; ceux-ci la nommoient l'oracle, & l'interprete fidele de la volonté de Dieu, ceux-là l'image de l'Agneau ſans tâche crucifié ; tantôt ils l'apelloient un miroir de toute perfection, tantôt l'abregé de toutes les vertus, quelqûe-fois une fille céleſte, qui ne tenoit rien de la terre. Tous généralement la qualifioient de l'auguſte nom de ſainte, & la publioient telle dans leurs viſites pour l'édification de leurs Religieux. Ils ne trouvoient pas des expreſſions aſſés fortes, pour faire ſentir la haute idée, qu'ils avoient de ſa ſainteté.

Tous les Confeſſeurs qui de ſon tems ont été chargés de la direction de ſon Monaſtere, ont parlé ſur ſon compte le même langage. Toutes les Supérieures, ſur tout les trois Meres de Paris qui ſe ſuccederent l'une à l'autre, & qui étoient des filles d'une éminente ſainteté, la propoſoient pour modéle à toutes les jeunes Profeſſes. „ Imi-
„ tés, leur diſoient-elles, la Sœur Agnès : c'eſt
„ une ſainte, une image de toutes les vertus, un
„ miroir très-pur d'humilité, de douceur, d'o-
„ béïſſance, de pauvreté, de charité ; une ame
„ céleſte, dont la converſation n'eſt que dans le
„ Ciel, qui ne tient preſque plus à la terre. "
Toutes les Religieuſes les plus parfaites, les plus anciennes s'adreſſoient à elle pour prendre ſes conſeils, & lui découvroient leur intérieur avec autant de confiance qu'à leur propre Directeur.

Elles auroient ſouhaité de tout leur cœur, de l'avoir toûjours euë pour Abbeſſe, & malgré ſon extrême repugnance elles l'éliſoient toutes les fois qu'elle étoit éliſible.

Cette eſtime n'étoit pas particuliere à ſes Sœurs; les Religieuſes des autres Monaſteres de Marſeille, d'Aix, de Toulon, & des autres Villes de la Province où ſa réputation avoit volé, n'avoient pas moins de confiance en elle. Elles lui recommandoient leurs afaires les plus importantes, & la conſultoient ſur leur conduite particuliere, & recevoient ſes avis comme autant d'oracles du Ciel. Elles faiſoient un ſi grand cas de ſes réponſes, qu'après les avoir lûës, & relûës vingt, trente fois, elles les conſervoient avec autant de ſoin & de zele que des choſes ſacrées. Il y avoit même de très-pieux & ſavans Eccleſiaſtiques, de ſaints Religieux de ſon Ordre, qui avoient une ſi grande eſtime de la vertu de cette ſainte fille, qu'ils lui donnoient toute leur confiance, la conſultoient dans leurs dificultés, lui communiquoient leurs peines intérieures, & ſe conduiſoient par ſes conſeils, & par ſes avis charitables dans les voïes de la perfection de leur état.

Les grands du monde ſur la haute idée qu'ils avoient de ſa ſainteté, avoient recours à elle dans leurs afaires les plus intereſſantes; les Princes, les Princeſſes, qui paſſoient à Marſeille, l'honoroient de leur viſite, & lui donnoient toute leur confiance. Les Dames du premier rang de la Province entreprenoient de tems en tems des voïages pour la venir conſulter, & écoutoient ſes conſeils, & ſes avis comme autant d'oracles, s'eſtimant très-honorées d'avoir avec elle une heure de converſation, qu'elles préferoient à toutes les parties de plaiſir, qu'on leur préparoit à la Ville,

pour les divertir, & leur faire agréablément passer le tems de leur séjour. Les Princes & les Princesses de la maison de Vendôme ne venoient jamais à Marseille, sans lui faire l'honneur de la visiter : leur estime pour cette sainte fille alloit si loin, qu'ils ne la quitoient jamais, sans lui demander de ces petits AGNUS qu'elle travailloit elle-même, & c'étoit pour les porter sur eux, & pour en faire des presens aux principales Dames de la Cour, qui leur en avoient demandé.

Une de ses Sœurs qui étoit présente à tous les honneurs qu'elle recevoit de la part des premieres Puissances, lui dit ,, ma Mere, vous avés ,, bien besoin d'humilité, & de vous tenir sur ,, vos gardes contre la vanité & la superbe ; la ,, grande estime que le monde fait de vous, me ,, paroît une tentation bien dangereuse, & un ,, écuëil, où vous pourriés bien faire un triste ,, naufrage : chacun vous regarde comme une ,, sainte : on vous publie telle de toute part. Cet état ,, me paroît bien délicat. Vous avés raison, ma ,, chere Sœur, lui répondit la Mere Agnès : je ,, n'ai jamais eu de plus grand fondement de ,, craindre pour mon salut ; " & se tournant du côté de la Sœur Seraphine sa grande confidente, elle la conjura avec une grande abondance de larmes, & des paroles entrecoupées de soûpirs & de sanglots de prier pour elle. ,, J'apréhende, lui dit-elle, que ce que cette ,, bonne Sœur vient de me dire, ne m'arrive, ,, que la vanité ne me perde : c'est ma passion ,, dominante : il n'y a en moi qu'orguëil, que ,, superbe, que présomption. Ces aplaudissemens ,, du monde trompé & seduit par les fausses ,, aparences que mon hipocrisie lui fournit, ne ,, sont propres qu'à nourrir en moi cette maudite

„ paſſion, qui a précipité Lucifer du premier „ trône de la gloire dans les enfers : je vous „ conjure donc par tout le zele que vous m'a- „ vés parû avoir pour mon ſalut, de demander „ à Dieu par de ferventes prieres que le monde „ m'oublie, qu'on ne penſe pas plus à moi „ que ſi je n'avois jamais été, qu'on me laiſſe „ vivre tranquille dans ma ſolitude, & qu'il „ ne ſe parle plus de moi que ſi je n'étois pas. " La Sœur Seraphine le lui promit ; mais pour mieux obtenir cette grace qui lui tenoit ſi fort à cœur, elle y ajoûta ſes propres prieres, & la demanda à Dieu avec une ſi grande abondance de larmes, & une ſi parfaite éfuſion de cœur ; elle réïtera ſi ſouvent cette priere, qu'elle fut exaucée, mais pour deux années ſeulement ; & par un prodige merveilleux & ſans exemple, qu'on ne ſauroit aſſés admirer, qu'on auroit même peine à croire, ſi des perſonnes auſſi dignes de foi que les Religieuſes, qui l'ont écrit, & le Pere Confeſſeur lui-même ne l'aſſuroient comme témoins oculaires, elle tomba tout-à-coup l'eſpace de deux années dans un ſi grand oubli, qu'on n'en parloit pas plus que ſi elle n'avoit jamais été au monde, ou qu'elle n'eût jamais été connuë de qui que ce ſoit. Elle ne recevoit ni viſites, ni lettres, pas même de ſa propre famille ; perſonne ne s'aviſoit de demander de ſes nouvelles, non plus que de ſes AGNUS pour leſquels il y avoit eu durant un très-long tems une eſpece de ſainte fureur. On auroit dit en un mot qu'elle n'avoit jamais été connuë de perſonne, tant elle étoit oubliée.

Elle a ſouvent avoüé à la Sœur Seraphine, & à quelques autres de ſes confidentes, qu'elle n'a pas paſſé un tems plus doux & plus agréable

dans la Religion : elle l'apelloit un tems de grace, un tems de consolation, deux années de Jubilé. Les Religieuses cependant ne savoient que penser de ce changement si subit ; elles ne savoient à quoi l'attribüer. „ Quel mistere est celui-ci, se „ disoient-elles les unes aux autres : Nôtre Mere „ ne parle plus à personne du déhors : elle ne „ reçoit plus de visites, dont elle étoit accablée „ autrefois : personne ne lui écrit : elle n'est plus „ consultée de qui que ce soit : ses propres pa- „ rens l'ont tout-à-fait oubliée : il n'est qui que „ ce soit, qui s'avise de demander de ses nou- „ velles : on ne demande plus de ses AGNUS aux- „ quels on avoit une si grande foi, qu'on ne „ pouvoit en fournir à tous ceux qui en deman- „ doient. On ne parle plus d'elle dans le monde, „ non pas même dans la Ville, où l'on ne sa- „ voit s'entretenir que de sa vertu & de sa sain- „ teté. Elle y est à présent autant inconnuë que „ la moindre de nous ; en un mot elle est to- „ talement oubliée. ', Ces pauvres filles ne sachant que penser là-dessus, ne savoient aussi que dire, & pliant les épaules elles restoient dans un profond silence, toutes consternées d'un changement aussi extraordinaire & aussi peu attendu, tandis que la Mere Agnès faisoit éclater par toute sorte de demonstration la joïe excessive que lui causoit ce grand délaissement des créatures, après lequel elle avoit soûpiré durant si long tems, demandé avec tant de zele, & mérité par les ferventes prieres qu'elle avoit fait pour cela.

Ce tems de bénédiction, & en quelque façon de béatitude fut trop court pour elle, & pour contenter le désir ardent qu'elle avoit de vivre toûjours inconnuë. Les deux années ne furent pas plutôt terminées, que les visites, les lettres de

consultation recommencerent tout-à-coup, & de toute part; la dévotion aux AGNUS qu'elle travailloit, se renouvella avec plus d'ardeur que jamais. Le Pere Confesseur fut tout-à-coup accablé de lettres, que des personnes de la premiere distinction lui écrivoient de toute part, pour le prier de les recommander aux prieres de la Mere Agnès, & lui demander de ses AGNUS ou quelque autre chose, qui eût servi à son usage. Il avouë qu'il ne savoit que penser d'un changegement si subit, tant il lui paroissoit extraordinaire. Un si prodigieux concours de toute part après un oubli total, & général dont il avoit été le témoin, & cela tout-à-coup, sans qu'aucun nouveau cas l'eût occasionné, c'est (il le confesse) ce qu'il n'auroit jamais pû comprendre, si la Sœur Seraphine ne lui avoit dit, & attesté, qu'elle savoit de science certaine que la Mere Agnès avoit demandé à Dieu par grâce speciale cet oubli & ce delaissement général du monde, faveur qui lui avoit été accordée pour deux années seulement, quoi qu'elle l'eût demandée pour toute sa vie.

Après ce retour de confiance au mérite & à la vertu de la Mere Agnès il arriva plusieurs cas extraordinaires, qu'on ne détaille pas, pour éviter la longueur : mais il y en a deux, qu'on ne sauroit passer sous silence. Une Dame de Marseille de la premiere dinstinction, aïant oüi parler en plusieurs compagnies de la vertu & de la sainteté de la Mere Agnès, souhaita passionnément de la voir, & de s'entretenir pendant quelque tems avec elle, faveur qui lui fut accordée. Elle fut si touchée, & si édifiée de sa conversation, & conçut une si haute idée de sa vertu, qu'elle pria avec beaucoup d'instance la Mere Portiere,

de

de lui procurer quelque chose qui eût servi à son usage, quand ce ne seroit qu'une lettre écrite de sa main. La Mere Portiere pour contenter son zele & sa dévotion, lui donna un reste de voile, dont elle ne se servoit plus depuis long-tems, qu'elle reçut avec beaucoup de respect, & de reconnoissance.

Cette pieuse Dame soufroit depuis long-tems des insomnies très-longues, & très-fréquentes, qui lui faisoient trainer une vie très-languissante: elle avoit usé de tous les rémedes qu'on lui avoit ordonné, mais fort inutilement: elle n'y trouvoit aucun soulagement. Voïant l'inutilité des rémedes naturels, elle eut recours aux surnaturels; & pleine de foi & de confiance en la vertu & au mérite de la Mere Agnès, dès-que les insomnies l'attaquoient, elle couvroit sa tête du morceau de son voile qu'elle avoit reçu; & en même tems elle dormoit tranquillement. C'est elle-même, qui l'a déclaré aux Religieuses en présence de leur Confesseur, leur ajoûtant que ce prodige se renouvelloit toutes les fois qu'elle se trouvoit dans le cas de ne pouvoir pas dormir.

Le second cas regarde un Gentilhomme d'Aix, homme très-pieux & fort apliqué aux œuvres de charité. Aïant oüi parler de la vertu de la Mere Agnès qu'il ne connoissoit pas, il souhaita d'avoir une conversation avec elle, & de lui découvrir son intérieur. Il se porta pour cela à Marseille, & conçut dans l'entretien, qu'il eut avec cette sainte fille une si grande estime de sa vertu, & fut si charmé de ses discours, & de ses lumieres, qu'il souhaitoit de tout son cœur, selon ce qu'il disoit, de les avoir si bien imprimés dans son esprit, qu'ils ne s'en fussent jamais éfacés, & qu'il ne pût jamais les perdre de

vûë. Il la suplia d'agréer, qu'il lui fût permis de prendre quelque-fois la liberté de lui écrire, pour lui communiquer ses peines, & ses dificultés ; à quoi elle consentit agréablément, ne craignant pas le travail, dès-qu'il s'agissoit de la gloire de Dieu, & du salut du prochain. Ce Gentilhomme l'informoit exactement de tout ce qui se passoit dans son intérieur, & recevoit ses réponses avec autant de respect & de soumission que si Dieu lui parloit par sa plume. Après avoir lû & relû ses lettres, il les conservoit aussi précieusement que des reliques. C'étoit en éfet dans ce point de vûë qu'elle les regardoit. Il lui arriva dans ce tems-là un cas de la derniere consequence, où l'honneur se trouvoit fort interessé. La tentation fut des plus violentes : il y succomba, & forma la résolution de tirer raison de l'injure qu'il avoit reçûë, dans cette pensée qu'il ne convient pas à un Gentilhomme de soufrir une insulte, sans en demander satisfaction à sa partie. Il ne voulut néanmoins rien entreprendre sans consulter celle qu'il regardoit comme son oracle. Il lui exposa le fait dans une longue lettre, qu'il lui écrivit, & lui demanda son avis sur ce cas si délicat : cette sainte fille lui fit une réponse véritablement digne d'elle, que ce Gentilhomme lut & relut avec une grande abondance de larmes, & le cœur pénetré d'une si vive douleur à la vûë de la malheureuse résolution, qu'il avoit formée, de venger l'injure, qu'il avoit reçûë, qu'il fit sur le champ un propos ferme & constant de la pardonner, de l'oublier entierément, & d'en faire un sacrifice au Seigneur : ce qu'il exécuta avec la générosité d'un parfait chrêtien. Il confessa depuis que la réponse de la Mere Agnès lui avoit tellement touché le

cœur ; qu'il ne trouva plus de dificulté à faire un ſacrifice ; qui juſqu'alors lui avoit paru impoſſible, & qui eſt ſans contredit le plus grand, que les perſonnes de qualité puiſſent faire au Seigneur, & celui où ils éprouvent les plus grands obſtacles : ce qui fait ſentir le grand empire que cette ſainte fille avoit ſur les eſprits & ſur les cœurs ; & la grande eſtime que le monde faiſoit de ſa vertu & de ſa ſainteté. Cette eſtime générale parut principalément après ſa mort : ce qu'on rappellera en ſon lieu.

CHAPITRE XXII.

Le grand empire que la Mere Agnès avoit ſur le Démon.

IL ne faut pas que l'homme ſe flate ; ni qu'il ſe répreſente ſon ſort plus heureux qu'il n'eſt en éfet : ſa vie ſur la terre eſt une guerre continüelle ; & il ſufit d'être homme, pour être expoſé à la tentation. Outre qu'il en porte le principe en lui-même, & dans ſa propre chair, qui livre une guerre ſans relâche à ſon eſprit, il a encore au déhors un ennemi irréconciliable, qui comme un lion rugiſſant rode ſans ceſſe autour de lui, pour tâcher de le dévorer & de le perdre. C'eſt ainſi que parle le Prince des Apôtres. Celui-là donc s'abuſeroit groſſierément qui ſe flateroit de pouvoir vivre en ce monde ſans tentation. La paix n'eſt pas le partage de l'homme mortel, moins encore de l'homme chrêtien. Sa profeſſion eſt une eſpece d'engagement dans une

milice qui ne finit qu'avec sa vie. L'Eglise dont il est membre, est apellée pour cela militante; le Ciel où il aspire, est un lieu de conquête, & une couronne qui n'est promise qu'aux victorieux. Toutes les créatures sont presque autant d'ennemis, qu'il a à combattre; & tout ce vaste univers n'est, à proprement parler, qu'un grand champ de bataille, où tous les hommes occupent à la verité des rangs diferens, mais où nul ne peut se dispenser de se trouver dans la mêlée.

Il n'est point de lieu, quelque retiré qu'il soit, point de solitude assés écartée, assés impénetrable, point de vie assés sainte, point de profession assés parfaite, qui puisse mettre l'homme à couvert des tentations du Démon : il s'éforce d'autant plus de le perdre, qu'il le connoit plus parfait, & qu'il lui voit faire de plus grands progrès dans la vertu. Tout ce que nous lisons dans les vies des plus saints Solitaires, des Pauls, des Antoines, des Hilarions, des Benoits, des Bernards, des François, en sont des preuves démonstratives. Mais sans aller chercher si loin l'exemple de la Mere Agnès en est une conviction bien sensible. On trouvera peu de vies plus parfaites que la sienne, & de vertus plus solides & plus constantes que celle de cette sainte fille. Elle n'a pas laissé d'être exposée aux plus cruelles tentations du Démon : elle a soutenu contre lui les assauts les plus violens, & n'a cessé de combattre contre cet ennemi du salut de l'homme qu'en cessant de vivre.

On ne s'arrête pas à ces aparitions monstrueuses si souvent réïterées sous les figures les plus bizarres, & les plus afreuses, lorsque durant la nuit elle vâquoit toute seule à l'oraison. Elle ne les jugeoit pas même dignes de son attention, &

avec un ſigne de Croix elle les diſſipoit, & les faiſoit diſparoître. On ne parle pas non plus des piéges que cet eſprit malin lui tendoit, des violentes ſecouſſes qu'il lui donnoit, pour l'abatre & la renverſer, des coups meurtriers qu'elle en recevoit : on paſſe tout cela ſous ſilence, pour ne s'arrêter uniquement qu'aux diferentes tentations qu'il lui livra, tantôt de vanité, tantôt d'ambition, quelquefois d'impureté, d'autre-fois de déſeſpoir, ſouvent de préſomption, de penſées contre la foi, & preſque de tous les vices, dont elle avoit le plus d'horreur. Il ne la laiſſa jamais en répos juſqu'à la mort, & ce fut à ſa derniere maladie, qu'il lui livra les combats les plus violens : on le dira en ſon lieu.

Elle étoit encore jeune Profeſſe, lorſque le Démon l'attaqua avec des armes très-dangereuſes à une vertu naiſſante, peu expérimentée dans ces ſortes de combats. Il lui inſinüa dans l'eſprit qu'étant la Religieuſe la plus zélée, la plus fervente & la plus vertueuſe du Couvent, elle devoit moderer ſes auſtérités exceſſives, qu'elle avoit juſqu'alors pratiquées, & ſe conſerver pour le bien & l'avantage de ſon Monaſtere, dont elle faiſoit la principale gloire, & dont elle étoit le ſoûtien ; que macerant ſon corps avec tant de rigueur, & ſi peu de diſcretion, elle abrégeroit ſes jours, ce qui ſeroit d'un très-grand préjudice pour toutes ſes Sœurs, qui avoient un grand interêt à ſa conſervation ; que la reputation de ſa ſainteté leur attirant une foule d'amis & de bienfaiteurs, elles couroient grand riſque de les perdre tous après ſa mort, ce qui cauſeroit la ruine enſuite du Monaſtere, à la conſervation duquel elle ne devoit pas être indiferente, lui ajoûtant d'ailleurs qu'elle ne pouvoit pas ignorer que la

loi de Dieu défend d'être homicide de ſoi-même ; qu'elle la ſeroit certainement , ſi elle continüoit le genre de vie qu'elle avoit commencé.

Toute jeune qu'étoit notre ſainte fille , elle connut aiſément la ruſe du Démon ; & s'abaiſſant autant qu'il vouloit l'élever , elle lui répondit „ à ce que je vois Eſprit tentateur , tu ne „ me connois pas : tu n'aurois garde de m'a„ procher avec des armes ſi foibles. Je ſuis de „ toutes les péchereſſes la plus grande & un mon„ ſtre de Religion , l'oprobre & la honte de ce „ ſaint Monaſtere , où l'on ne me ſoufre que „ par un excès de charité. Si on ne compatiſ„ ſoit à ma jeuneſſe , on m'en auroit déja cent „ fois chaſſée comme une incorrigible , & tu veux „ me perſuader que je lui ſuis fort néceſſaire. „ Où eſt ton eſprit ? Tu ne ſais que trop que j'ai „ mille fois mérité l'enfer , & que ce n'eſt que „ par une pénitence très-ſevere que je puis atten„ dre de m'en garantir , de fléchir la miſéri„ corde de mon Dieu , & d'obtenir le pardon „ de ma vie abominable. Je n'ai pas encore com„ mencé de la faire : mais j'en forme à ce moment „ la réſolution. “ Et ſortant la cruelle diſcipline , dont elle ſe ſervoit , elle la prit avec tant de violence , qu'elle ſe déchira impitoïablément. Elle s'humilia , & s'anéantit devant Dieu : elle redoubla toutes ſes mortifications , & avec ces ſortes d'armes ſi terribles au Démon , comme parlent les Peres de l'Egliſe , elle le mit en fuite. Il la laiſſa , non pas pour long-tems ; il ne ſe rebute jamais, quelque vaincu qu'il ſoit : ſa defaite au contraire l'anime.

Il revint en éfet à la charge avec de nouvelles armes ; & ſous un faux prétexte du bien & de l'avantage de ſa maiſon , il la tenta d'ambition ,

lui ſuggerant avec beaucoup d'adreſſe , qu'étant la plus reguliere du Couvent , la plus exacte à toutes les obſervances , & d'ailleurs celle qui avoit le plus d'eſprit , elle devoit travailler à ſe faire élire Abbeſſe : qu'elle feroit dans cet emploi des biens infinis ; que ſes exemples joints à la qualité de Supérieure, & à l'autorité qu'elle lui donneroit, exciteroit toutes les Religieuſes , & les animeroit à la pratique de toutes les vertus conformes à leur état & à leur profeſſion ; lui ajoûtant qu'elle pourroit tout entreprendre pour la gloire de Dieu, & la reforme de ſon Monaſtere ; qu'elle auroit la conſolarion de voir autant d'imitatrices de ſes vertus, & de ſon zele pour l'obſervance reguliere, qu'elle auroit de Religieuſes ſous ſa ſage conduite.

„ Tu me prends par mon foible , maudit „ ſerpent , lui répondit la Mere Agnès : tu ſais , „ & tu ne connois que trop , qu'il n'y a en „ moi qu'orgueïl , que vanité , que ſuperbe ; „ que c'eſt lá ma paſſion dominante ; c'eſt pour „ cela que tu me tentes d'ambition : mais tu ne „ gagneras rien avec toutes tes ruſes & tes adreſ„ ſes. Par la grace de Dieu je me connois, & „ mes Sœurs me connoiſſent auſſi telle que je „ ſuis : elles ne ſont pas capables de prendre le „ change : tes fades flateries ne me ſeduiront pas „ non plus : me connoiſſant, je ſai que je n'ai „ ni eſprit, ni diſcernement , ni prudence , ni „ ſageſſe, moins encore d'expérience ; & tu veux „ que je penſe à me faire élire Abbeſſe. Incapa„ ble de me gouverner moi-même , pretends-tu „ me perſuader de travailler à gouverner les „ autres. N'aïant pas encore bien apris l'art d'o„ béïr , crois tu que je m'ingererai de com„ mander. Quelle folle & extravagante idée !

„ Aprens, esprit malin, que bien loin de dé„ sirer d'être la premiere du Couvent, je sou„ haite de tout mon cœur d'être toute ma vie „ la derniere, & la plus méprisée ; d'être toû„ jours regardée comme la servante des autres, „ qualité que je tâcherai de mériter à l'avenir „ par mes soins, & par mon aplication à ren„ dre à toutes mes Sœurs tous les services, „ dont elles me jugeront capables. On ne m'a „ pas jusqu'à présent jugée propre à remplir „ le plus petit ofice de la maison, & tu me „ propose le plus grand, & le plus important, „ qui est celui d'Abbesse : pour un esprit fin & „ rusé tu pense bien grossierément. Retire toi „ loin de moi. " Le Démon ne pouvant soutenir les insultes de cette sainte fille, moins encore sa profonde humilité, se retira confus, & la laissa en repos sur le sujet de l'ambition.

Il l'attaqua par un endroit plus dangereux : ce fut par des pensées contraires à la foi, & à la pureté : c'étoient des combats journaliers, qu'elle avoit à soutenir. Il lui mettoit dans l'esprit que Jesus-Christ n'est pas Fils de Dieu, mais un pur homme comme tous les autres ; que tous les Misteres les plus augustes de la Religion sont des fables inventées des hommes, pour en seduire d'autres ; que le culte divin qu'elle rendoit à l'Eucharistie, étoit une veritable idolatrie ; que la sainte Vierge ne mérite pas plus d'honneur, que le reste des femmes, & que celui qu'on lui rend est veritablément superstitieux, & mille autres blasphemes de cette nature, que cette sainte fille repoussoit avec tout ce qu'elle avoit de force. „ Je suis, disoit-elle au Démon, „ fille de l'Eglise, & très-soumise à sa foi, & „ à ses décisions. Je ne puis ignorer qu'étant

„ toujours guidée par le ſaint Eſprit, ſes oracles ſont la verité même, tandis que le menſonge, dont tu es le Prince, fait ton caractere diſtinctif. Retire-toi loin de moi, maudit ſerpent : tu ne trouveras aucune place dans mon eſprit pour tes phantômes, tes illuſions, moins encore pour tes blaſphêmes, tes erreurs & tes impietés.

Cet eſprit ſuperbe & orgueïlleux ne pouvant ſoûtenir les mépris de cette ſainte fille étoit contraint de l'abandonner ; mais c'étoit toujours pour peu de tems : il revint bien-tôt à la charge, & l'attaqua contre la vertu de la ſainte pureté, rempliſſant ſon eſprit de mille penſées impures, & ſon imagination des plus ſales idées. De toutes les tentations celle qui regarde la pureté, a toujours été celle que les plus grands Saints ont le plus apréhendé : ce qui les obligeoit de récourir aux plus violens rémedes. Les uns ſe ſont jettés dans des étangs glacés, pour abbattre le feu d'une concupiſcence émuë. Les autres ſe ſont roulés ſur la nége, dans les ronces & les épines. Le grand Apôtre confeſſe qu'il en fut lui-même allarmé. Notre ſainte fille en fut veritablément allarmée ; & ſans s'amuſer à combattre, & à diſputer avec ces ſales idées, dont le Démon rempliſſoit ſon imagination, elle ne ſongeoit qu'à les chaſſer, à les diſſiper par des diſciplines ſanglantes, par des ceintures de fer hériſſées de pointes aiguës, dont elle ſe ceignoit les reins ; par des veilles continuelles, par de longues prieres, par des jeunes les plus auſteres, juſqu'à ne prendre d'aucune ſorte de nourriture ; en marchant nuds pieds les heures entieres dans la nége, en s'humiliant & s'anéantiſſant devant Dieu ; & par mille injures atroces, qu'elle diſoit au Démon, „ Retire-

„ toi, maudit, lui disoit-elle : il faut que tu sois „ bien vilain, bien impur, puisque tu ne tra- „ vailles qu'à inspirer les choses du monde les „ plus sales, & les plus impures. " C'étoit ainsi que cette sainte fille triomphoit du Démon de l'impureté, & qu'elle nous aprenoit à le vaincre. Ce genre de Démons selon la parole de Jesus-Christ, ne se chasse que par le jeune & la priere.

De toutes les tentations auxquelles le Démon l'assujetit, celle du désespoir fut la plus dangereuse pour elle. Il lui mit dans l'esprit qu'elle étoit réprouvée, & qu'il n'y avoit point de salut à attendre pour elle; que toutes ses bonnes œuvres, que toutes ses pénitences, toutes ses mortifications n'aïant pour principe que son hipocrisie, son orgueïl, & sa vanité, étoient horribles aux yeux de Dieu; qu'il l'avoit réjettée, & éfacée du livre de vie. Sa profonde humilité, qui lui donnoit les mêmes sentimens que ceux que le Démon lui inspiroit, rendit cette tentation bien délicate, & très-dangereuse; si elle ne l'abbatit pas, elle en fut bien ébranlée : ce qui l'obligea de recourir aux lumieres de son Confesseur, à qui elle la découvrit, non pas comme une tentation, mais comme un malheûreux état, oû elle croïoit d'être tombée. „ Hélas! mon cher Pere, „ lui dit-elle, n'ai-je pas tout sujet de craindre „ d'être réjettée du Seigneur : il resiste aux su- „ perbes, & n'exauce que les prieres des hum- „ bles. Or n'y aïant en moi qu'orgueïl, que va- „ nité & qu'hipocrisie, quelle aparence que Dieu „ m'exauce? Et n'ai-je pas tout fondement d'a- „ préhender, qu'il m'ait tout-à-fait réjettée? „ Toutes mes actions en aparence les plus par- „ faites, étant toutes corrompuës par ce maudit

„ levain pharisaïque, ne sont-elles pas exécrables
„ à ses yeux, & dignes de ses chatimens éter-
„ nels ?

„ Vous raisonnés, ma chere fille, lui dit le
„ Pere Confesseur, sur de faux principes, & vous
„ ne comprenés pas, que c'est ici une tentation
„ du Démon, qui veut vous perdre, malgré la
„ bonté de Dieu, qui veut vous sauver. Vos
„ actions, dites-vous, n'ont que l'orgueïl, &
„ l'hipocrisie pour principe ; or je vous deman-
„ de, si personne ne vous voïoit ; si éloignée de
„ la vûë de toutes les créatures, vous n'aviés
„ que Dieu seul pour témoin de vos actions, ne
„ pratiqueriés-vous pas les mêmes vertus ? Ne
„ feriés-vous pas les mêmes pénitences ? Je les fe-
„ rois sans doute encore plus volontiers, répon-
„ dit-elle : je les dérobe autant que je le puis,
„ à la connoissance de mes Sœurs. Sur quel fon-
„ dement pensés-vous donc, que ce n'est que
„ l'orgueïl & l'hipocrisie, qui vous font agir,
„ lui repliqua le Confesseur ? Rejettés donc
„ avec mépris cette tentation du Démon, &
„ humiliés-vous devant Dieu. " Ce peu de paroles calmerent & tranquilliserent son esprit pour un tems. Je dis pour un tems ; puisque c'est la tentation qui l'a le plus cruellement tourmentée durant tout le cours de sa vie, sur tout à sa derniere maladie, comme on le verra en son lieu.

Cet esprit tentateur voïant avec rage & désespoir l'inutilité de ses attaques contre la Mere Agnès, tourna ses armes du côté de ses Novices, tandis-qu'elle étoit leur Mere Maîtresse. Entrant un soir dans la chambre d'une qui étoit un peu incommodée, pour l'aider à se coucher, elle la trouva toute éfrayée, disputant depuis quelque

tems avec le Démon, qui la sollicitoit de sortir du Novitiat, & de retourner dans le monde, lui disant qu'elle n'avoit pas assés de santé, pour soutenir un état aussi austere que celui des Capucines; que Dieu ne l'y avoit jamais apellée, qu'elle s'y étoit engagée trop légérément, & qu'elle s'y perdroit infailliblement, tandis qu'elle se sauveroit dans le monde, où Dieu la vouloit, & où il lui promettoit mille avantages dont elle seroit privée dans la Religion, lui ajoûtant qu'elle n'y trouveroit jamais de repos, & qu'il lui livreroit une guerre continüelle.

Dès-que la Mere Agnès parut sur la porte de la chambre de sa Novice, le Démon la laissa, & disparut, lui disant qu'il ne pouvoit rester en présence de sa Maitresse, qu'elle étoit sa plus cruelle ennemie, mais qu'il sauroit bien se venger sur ses Novices. Celle-ci voïant entrer la Mere Agnès dans sa chambre se prosterna d'abord à ses pieds, & lui embrassant les genoux, elle la suplia avec une grande abondance de larmes de ne pas l'abandonner, de ne pas la laisser seule, de l'aider de son secours contre les attaques du Démon, & lui raconta le combat qu'elle venoit de soûtenir, les ménaces que cet Esprit malin lui avoit faites, & la crainte qu'il avoit eu de sa présence, qu'il n'avoit pû soûtenir: ce qui l'avoit obligé de se retirer, & de la laisser en repos.

La Mere Agnès qui n'apréhendoit pas tant la présence du Démon que celui-ci apréhendoit la sienne, après avoir tendrément embrassé sa Novice, après l'avoir consolée, & promis de ne pas l'abandonner, l'exhorta à ne pas le craindre, & la rassura contre ses attaques, lui disant qu'avec un signe de Croix elle les mettroit tous

en fuite, conseil que cette innocente fille suivit dans la suite, & qui lui réüssit toujours. Mais comme ce tentateur ne se rebutoit pas, & que ses attaques étoient journalieres, & si fréquentes, qu'elle en perdoit tout-à-fait le repos, elle en parla encore à la Mere Maitresse, qui lui donna un souverain rémede, pour l'en défaire pour toûjours: ce fut de la venir joindre à sa chambre toutes les fois que le Démon l'attaqueroit, & de lui commander d'y venir avec elle : ce que la Novice exécuta ponctuellement. Mais à peine lui avoit-elle fait ce commandement, & pris le chemin de la chambre de la Mere Maitresse, que le Démon disparoissoit, tant il aprèhendoit sa présence. Ce cas est très-souvent arrivé à cette sainte fille : c'est d'elle-même qu'on l'a apris. Il est égalément arrivé à plusieurs autres de ses Novices; dès-qu'elles étoient agitées des tentations contre la foi, contre la pureté, des tentations de crainte & de désespoir, il leur sufisoit d'aprocher leur Mere Maitresse, de jetter les yeux sur elle, sans même lui en parler, pour en être sur le champ délivrées. Elles avoient soin de se communiquer entre elles ce souverain rémede, dont elles faisoient toutes une heureuse expérience.

Le Pere Confesseur raporte un fait des plus extraordinaires sur cette matiere : il le tient de la Novice même à qui le cas est souvent arrivé. Il dit que cette fille travaillée de toute sorte de pensées deshonnêtes, & contraires mêmes à la foi, s'avisa de ménacer le Démon, s'il ne la laissoit en repos, d'en avertir la Mere Maitresse, & que dans le moment le Démon la laissa; & toutes ses horribles pensées qui la tourmentoient si fort, furent dissipées, lui ajoûtant que cette ménace lui aïant une fois réüssi, elle s'en servit

dans la ſuite avec le même ſuccès toutes les fois que le Démon l'aprochoit, pour la tenter, juſques-là que cet eſprit ſuperbe ne pouvant plus long-tems ſoûtenir une ménace auſſi puerile, la laiſſa à la fin tranquille, & n'oſa plus l'aprocher, pour la tenter.

„ Avoüés, mon Pere, lui diſoit cette Novice,
„ que nôtre Mere Maitreſſe eſt bien puiſſante de-
„ vant Dieu, puiſque ſon ſeul nom fait trem-
„ bler & fuïr le Démon. Elle fait tous les jours
„ des miracles en ma faveur ; ſans elle je ne
„ joüirois pas d'un moment de repos : cet eſ-
„ prit malin me pourſuivroit nuit & jour comme
„ il faiſoit autrefois, tantôt par des viſions afreu-
„ ſes, le plus ſouvent par les penſées les plus
„ horribles & les plus exécrables, qui puiſſent
„ entrer dans l'eſprit : auſſi puis-je vous aſſurer
„ que je ne le crains point, que je me môque à
„ préſent de tous ſes vains éforts. Avec ces trois
„ paroles je le dirai à nôtre Mere, je le mets en
„ fuite, & j'en ſuis toûjours victorieuſe. Si
„ vous donnés, mon Pere, ce rémede à nos
„ Sœurs, elles feront la même expérience. " Ce Révérend Pere ajoute que pluſieurs autres Novices de la Mere Agnès lui ont ſouvent aſſuré à peu près la même choſe : ce qui prouve, conclud-il, le grand empire que cette ſainte fille avoit ſur cet eſprit tentateur.

La Sœur Seraphine, dont nous avons déja ſi ſouvent parlé, raporte que ſe trouvant elle-même dans l'état du monde le plus triſte par la violence des tentations dont elle étoit ſans ceſſe agitée, contre la foi, contre la pureté, contre la charité, mais ſur tout contre l'eſperance & la confiance qu'elle devoit avoir en la miſéricorde de Dieu, n'aïant au bout des levres que des

blaſphêmes exécrables, qu'elle croïoit veritablément prononcer, malgré l'extrême horreur qu'elle en avoit, aïant toûjours dans l'eſprit que la terre devoit s'ouvrir ſous ſes pieds, pour l'engloutir vivante dans les enfers, comme autrefois Coré, Dathan, Abiron, & leurs complices, après avoir long-tems ſoûtenu ce triſte état avec beaucoup de ſoumiſſion aux ordres de la divine providence, dans la penſée qu'elle le permettoit ainſi, pour l'éprouver, & la purifier par la tentation, elle entendit dire aux autres Novices ſes compagnes, que pour en être délivrée, il ſufiſoit d'aprocher la Mere Maitreſſe, elle prit la réſolution de lui découvrir ſon état; & elle aſſure qu'elle en fit une heureuſe expérience; que dès le moment qu'elle l'aprocha, toutes ſes tentations furent diſſipées: ce qui lui donna une ſi grande confiance en elle, qu'elle ne pouvoit preſque plus la perdre de vûë: ce fut dans la ſuite du tems l'unique reſſource dans toutes les attaques, que le Démon lui livroit. Du plus loin qu'elle l'apercevoit, elle étoit guérie de toutes ſes peines intérieures; & elle ajoûte qu'aïant paſſé des journées entieres auprès d'elle, ſur tout lorſqu'elle étoit malade, elle n'avoit jamais éprouvé la moindre tentation, ni la moindre penſée contraire à la vertu & à la perfection de ſon état, & finit en diſant, que toutes celles qui ſe trouvoient dans le même cas, jouiſſoient du même privilege, & recevoient le même avantage de ſa préſence.

Cette puiſſance que la Mere Agnès avoit ſur le Démon, n'étoit pas bornée dans l'intérieur de ſon Cloitre, & en faveur de ſes Sœurs. Les perſonnes du déhors, qui avoient en elle leur confiance, recevoient le même avantage de ſa

présence. Il leur suffisoit de mettre la main à la plume pour lui découvrir leurs tentations : le Démon les laissoit en même tems : toutes leurs peines étoient sur le champ dissipées : c'est ce qu'elles ont souvent déclaré, & on seroit trop long & ennuïant, si on entreprenoit de raporter tous les faits particuliers ; on se contente d'en raporter deux. Le premier regarde une Dame de Marseille agitée depuis long-tems de pensées si extravagantes, & si horribles, que quoi qu'elle eût une grande confiance à son Confesseur, elle n'osoit néanmoins les lui découvrir. Sur la réputation de la Mere Agnès qu'elle n'avoit jamais vûë, elle forma la résolution de lui faire une visite. Pleine de confiance en sa vertu elle lui découvrit toutes ses peines avec une grande abondance de larmes ; la Mere Agnès sensible à son état la consola ; & à mesure qu'elle lui parloit, toutes ses peines cessoient, & elle se trouvoit dans un grand calme ; mais dès-qu'elle la quittoit, le Démon la reprenoit, & l'agitoit à son ordinaire : ce qui l'obligeoit de revenir à la charge, & de recourir au même remede, disant pour s'excuser auprès de la Mere Agnès sur son importunité, qu'elle trouvoit le Paradis auprès d'elle, & l'enfer dès-qu'elle s'en étoit éloignée, qu'elle souhaiteroit de tout son cœur pouvoir ne la jamais quitter, & qu'elle trouveroit par-là la paix & la tranquillité, qu'elle cherchoit inutilement depuis si long tems. La Mere Agnès veritablément touchée de compassion lui dit, „ Madame, retirés-vous ; Dieu vous délivrera à „ l'avenir de tous ces phantômes, qui vous troublent, & qui vous agitent. Soïés lui bien „ fidéle, & je vous promets que vous serés soulagée de toutes vos peines. “ C'est ce qui arriva

arriva comme la Mere Agnès le lui avoit prédit : aussi ne pouvoit-elle se lasser de publier la sainteté de sa bienfaitrice, & de dire par tout que les Capucines renfermoient dans leur Couvent un trésor caché, qu'on ne pouvoit assés estimer.

Le même cas arriva à une jeune Demoiselle de la même Ville, agitée des mêmes peines, & des mêmes tentations contre la foi, contre la pureté, contre l'esperance ; elle avoit parcouru tous les Confesseurs de la Ville, pour trouver quelque rémede à son mal & quelque soulagement à ses peines : mais c'étoit toûjours inutilément & sans succès. On l'adressa à la Mere Agnès : elle s'y rendit, & en même tems qu'elle l'entendit marcher dans le Parloir, elle sentit dans son cœur une secrete joïe, & une si grande paix intérieure, qu'elle ne put s'empêcher de lui dire au premier abord, „ ma Mere votre aproche m'a „ été si favorable, que tous mes troubles se sont „ en un instant dissipés. Je ne puis donc vous „ parler de mes peines, & de mes tentations „ que comme d'une chose passée. " Elle lui en fit néanmoins le détail, qui toucha beaucoup la Mere Agnès. Elle lui donna des rémedes si efficaces, que le Démon cessa absolument de la tourmenter, & la laissa dans la possession de cette paix, que Dieu seul peut donner à une ame. Cette Demoiselle reconnoissante d'un si insigne bienfait, ne pouvoit s'empêcher de dire à toutes les personnes qu'elle fréquentoit, que la Mere Agnès avoit dissipé par sa seule présence ce que les Confesseurs les plus habiles n'avoient pû faire dans l'espace de plusieurs années ; d'où elle conclüoit qu'il falloit qu'elle fût bien sainte, puisque le

Démon ne pouvoit soûtenir son aproche, & que son seul nom le mettoit en fuite.

CHAPITRE XXIII.

De la Dévotion que la Mere Agnès avoit au Saint Sacrement de l'Autel, & du profond respect qu'elle portoit aux Prêtres.

„ LES courtisans des Princes, disoit quelquefois la Mere Agnès dans les conferences, „ qu'elle faisoit aux Religieuses, lorsqu'elle étoit „ leur Abbesse, sont pour l'ordinaire fort assidus auprès de leurs personnes; & ce n'est „ jamais sans regret qu'ils s'en séparent. Jaloux „ d'être à portée de recevoir les premiers leurs „ ordres, & de les faire exécuter, ils ne s'écartent que le moins qu'ils peuvent de leurs „ antichambres. Uniquement attentifs à leur „ marquer leur zele, leur obéïssance, & leur „ empressement à les servir, ils épient avec un „ grand soin & une extrême vigilance toutes les „ occasions qui s'offrent favorables à cette fin. Ce „ n'est que par cette assiduité, leur ajoutoit-elle, „ & par cette constante perséverance qu'ils avancent leur fortune, gagnent leur amitié & leur „ estime, & s'attirent leur faveur, & les éfets „ de leur liberalité.

„ C'est sur le modele de ces fideles courtisans, ajoutoit-elle, que nous devons nous former, pour faire notre cour à Jesus-Christ „ dans l'auguste Sacrement de nos Autels, où „ il fait réellément & corporellément sa residence,

„ où il a dressé son trône, pour y recevoir nos
„ hommages & nos adorations, pour y exaucer
„ nos prieres, & nous accorder les graces que
„ nous lui demandons. C'est par cette assiduité
„ aux pieds de ses Autels que nous pouvons es-
„ perer de nous rendre agréables à ce Roi des
„ Rois. Jalouses de lui marquer notre amour
„ notre zele, & nos profonds respects, nous ne
„ devons pas nous contenter de nous y rendre
„ assiduës, lorsque le son de la cloche nous y
„ apelle, pour y chanter ses divines loüanges;
„ mais comme de zelés & fidéles courtisans,
„ nous y porter à toutes les heures du jour &
„ de la nuit, si nous le pouvons, pour lui faire
„ notre cour; lui rendre nos hommages & nos
„ adorations, lui adresser nos vœux & nos prie-
„ res, & à l'exemple du Roi Prophête, regarder
„ comme le plus grand de tous les bonheurs ce-
„ lui de passer la plus grande partie de notre
„ vie dans son saint temple, au pied de son
„ trône, à la compagnie des Anges, des Ar-
„ canges, & des Seraphins, qui s'anéantissent à
„ sa présence.

Belle leçon de morale que la Mere Agnès ne se contentoit pas de faire à ses filles, mais qu'elle pratiqua toute sa vie, avec une fidélité inviolable. Embrasée du désir de faire sa cour à son céleste Epoux, elle passoit dans le Chœur tout le tems qu'elle pouvoit prendre sur ses occupations ordinaires; & si elle ne le pouvoit durant le jour, elle y passoit une grande partie de la nuit, & souvent les nuits entieres, prosternée la face contre terre, qu'elle arrosoit de ses larmes, dans la considération de son néant, & de la grandeur de Dieu, devant lequel elle se présentoit. C'étoit là où elle goûtoit à longs traits ces consolations

inéfables, que Dieu communique aux ames choisies, qui l'adorent en esprit & en verité. C'étoit là qu'elle étoit comme enivrée dans le torrent des délices, où elle éprouvoit une sorte de béatitude prématurée. C'étoit là où elle étoit quelque fois comme toute transformée en Jesus-Christ avec une face lumineuse, & aussi éclatante que le soleil. C'étoit là enfin où sensible jusqu'à la défaillance dans la consideration du grand mépris que les héretiques, & les mauvais chrêtiens font de Jesus-Christ dans cet auguste mistere, elle s'éforçoit de les reparer par la ferveur de ses prieres, par ses hommages & ses adorations : elle lui en faisoit tous les jours, & plusieurs fois le jour une espece d'amande honorable.

Toute les fois qu'elle devoit aprocher de la sainte table, ce qui lui arrivoit quatre fois la semaine, lorsqu'elle étoit particuliere, & cinq fois, lorsqu'elle étoit Abbesse, elle s'y préparoit avec tant de zele & de ferveur, qu'elle passoit pour l'ordinaire avant que de se présenter aux pieds du Confesseur, les deux & trois heures prosternée la face contre terre qu'elle arrosoit de ses larmes, la corde au cou comme une criminelle. Là se considerant comme la plus grande pécheresse du monde, elle dressoit une espece de tribunal dans sa timide conscience, où se jugeant & se condamnant elle-même, elle commençoit toûjours par prendre une discipline sanglante, qui duroit le plus souvent près de demi-heure : elle alloit ensuite accuser ses pechés avec une si grande abondance de larmes, tant de soûpirs & de gémissemens, avec des paroles si humiliantes, entre-coupées de tant de sanglots, une douleur si vive, si aiguë, & si sensible qu'on auroit jugé, si on ne l'eût pas connuë, qu'elle étoit de toutes

les pécheresses la plus criminelle, jusques là que plusieurs Confesseurs, qui ne la connoissoient pas, se sont au commencement trompés. Comme elle se disoit, & se croïoit en éfet coupable des plus grands crimes, un monstre de religion, l'objet du scandale de toutes les Sœurs, remplie d'orgueïl, de vanité, d'hipocrisie, sans ferveur, sans amour de Dieu, sans charité pour le prochain, elle se réprésentoit telle au Confesseur, qui ne la connoissant pas d'ailleurs, sur-tout la premiere & la deuxiéme fois qu'il la confessoit, étoit veritablement scandalisé de trouver dans une profession aussi sainte, & aussi austere que celle des Capucines, une Religieuse aussi imparfaite, & coupable de tant de crimes. Il s'en est même trouvé, qui l'ont traittée avec une extrême rigueur, & un grand mépris, jusqu'à la ménacer de la priver absolument de l'aproche de l'Eucharistie, si elle ne s'amendoit, lui disant que ce n'étoit pas sans raison qu'elle se regardoit comme un monstre de religion, qu'elle l'étoit en éfet.

Cette sainte fille charmée d'avoir trouvé un Confesseur qui la connût telle qu'elle se croïoit en éfet, recevoit ses avis, ses corrections, ses reproches, ses rigueurs, & ses mépris avec beaucoup d'humilité, & de reconnoissence, le supliant de la traitter toûjours de même, & de ne pas l'épargner, jusqu'à ce qu'il pût venir à bout de lui faire vaincre la maudite passion d'orgueïl, & de superbe, qui l'avoit dominée toute sa vie, & cette hipocrisie, qui avoit toûjours été, disoit-elle, le principe de toutes ses actions. Il est pourtant très-certain qu'il ne seroit pas aisé de trouver, même parmi les plus grands Saints, une vie plus pure, & plus innocente que la sienne. Un de ses Con-

fesseurs homme très-éclairé, très-digne de foi, qui l'a confessée l'espace environ de dix années, soit en qualité de Confesseur ordinaire, ou d'extraordinaire, a laissé par écrit que lui aïant permis trois diferentes fois sur ses dernieres années de faire des confessions générales, pour calmer ses peines intérieures, & les troubles qui l'agitoient cruellement, il n'y avoit jamais rien trouvé qui aprochât non seulement du peché mortel, mais non pas même du veniel volontaire. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de cette sainte fille. Une telle innocence jointe à une si profonde humilité, & aux bas sentimens qu'elle avoit d'elle-même, est un prodige de la grace, qui passe toute expression, & de toutes les dispositions la plus belle, la plus sainte, pour aprocher de la sainte table, & participer à la divine Eucharistie.

On n'entreprend pas de faire connoître les sentimens de son cœur à cet aproche : l'esprit de l'homme est trop borné pour cela, & ne sauroit fournir des expressions assés fortes pour les faire sentir, & en donner une juste idée. Dieu seul scrutateur des cœurs, & seul principe des héroïques sentimens qu'il imprimoit lui-même dans celui de cette sainte fille, peut aussi seul les connoître : l'homme ne sauroit s'élever jusques-là. On la voïoit quelque-fois comme transportée hors d'elle-même, & dans une joïe si extraordinaire, qu'elle éclatoit sur son visage, qui paroissoit tout en feu, & tellement absorbée en Dieu, qu'elle perdoit entierément la connoissance des créatures. Dès-qu'elle avoit reçu la sainte hostie, elle restoit souvent les trois & quatre heures immobile sans sentiment, comme une personne morte, ne donnant aucune marque de

vie, ſinon qu'elle brilloit comme un petit ſoleil. Si on lui parloit, elle n'entendoit rien de ce qu'on lui diſoit. Si on la remüoit, ſi on la pinçoit, elle ne le ſentoit pas: elle ne paroiſſoit plus en un mot étre de ce monde.

Elle répandoit quelque-fois les heures entieres une ſi grande abondance de larmes, qu'elle en étoit toute mouillée, & le pavé ſembloit en être arroſé. D'autres fois il lui prenoit un ſi grand & ſi violent tremblement de toutes les parties de ſon corps, qu'elle attiroit la compaſſion & les larmes de toutes les Religieuſes, qui ſe trouvoient préſentes à toutes ces diferentes impreſſions, que l'aproche de l'Euchariſtie faiſoit dans ſon ame; & n'oſant lui en parler elles-mêmes, elles prirent la réſolution d'en informer le Pere Confeſſeur, qui connoiſſant le ſouverain empire que l'obéïſſance exerçoit dans l'eſprit & ſur le cœur de cette ſainte fille, lui commanda par le mérite de cette vertu de lui déclarer le principe & la ſource de toutes ces diferentes impreſſions qu'elle reſſentoit à l'aproche de l'adorable Sacrement de l'Autel, tantôt de joïe, quelque-fois de larmes, d'autres fois d'un tremblement général de toutes les parties de ſon corps.

Cette ſainte fille habituée d'obéïr aveuglément, & ſans raiſonner au moindre ſigne de la volonté de ſon Confeſſeur, lui répondit avec ſa ſimplicité naturelle, „ mon Pere, lorſque je tremble à „ l'aproche de l'Euchariſtie, c'eſt que Dieu me „ donne à ce moment une ſi forte impreſſion „ de la grandeur d'une part de cet auguſte Miſ„ tere, de la majeſté infinie du Dieu que je viens „ de recevoir; & de l'autre de mon néant, de „ mon indignité, & de mon extrême miſere, que „ je ne puis m'empêcher de frémir, de trembler

„ de toutes les parties de mon corps, & de toutes
„ les puiſſances de mon ame. Ce tremblement
„ dure quelque-fois les ſix mois, autant de tems
„ que l'impreſſion de cette majeſté ſuprême, &
„ de ma miſere ſubſiſte dans mon ame. Lorſque
„ je pleure, j'ai Jeſus-Chriſt mourant ſur une
„ Croix pour le ſalut des hommes ſi fortement
„ imprimé dans mon eſprit & dans mon cœur,
„ qu'il me ſemble être veritablément aux pieds
„ de la Croix ſur le Calvaire avec la ſainte
„ Vierge, la ſainte Amante & le Diſciple bien-
„ aimé; de voir de mes propres yeux tout ce
„ qu'il a ſoufert; & me rapellant en même tems
„ l'ingratitude des hommes, qui par des com-
„ munions ſacrileges renouvellent tous les jours
„ les oprobres & les ignominies de la Paſſion, &
„ crucifient dérechef Jeſus-Chriſt en eux-mêmes.
„ Cette vive impreſſion pénetre mon ame de la
„ plus vive douleur, & fait de mes yeux deux
„ torrens de larmes, qui ne tariſſent qu'à me-
„ ſure que l'impreſſion s'afoiblit dans mon eſ-
„ prit: ce qui dure quelque-fois les mois entiers.
„ Enfin lorſque j'aproche de la ſainte Table avec
„ des tranſports de joïe, qui ſe manifeſtent au
„ déhors, c'eſt qu'il me ſemble quelque-fois de
„ voir de mes propres yeux corporels le ſaint
„ Enfant Jeſus, qui m'embraſſe, qui me baiſe,
„ & s'empreſſe d'entrer dans mon ame, pour y
„ prendre ſes plus cheres délices. D'autres fois
„ je ſens comme un raïon de miel, que je re-
„ çois dans ma bouche, qui goutte à goutte
„ coule dans mon cœur, & qui non ſeulement
„ diſſipe toutes mes amertumes, mais qui me
„ remplit de douceurs & de conſolations inéfa-
„ bles, & m'enflamme d'un ſi grand amour que
„ je ne puis retenir ma joïe.

„ Il ne faudroit pas vous persuader, mon cher „ Pere, ajoute-t-elle, que ces sortes de graces & de faveurs, dont je suis si indigne, me soient „ particulieres dans cette sainte Communauté : „ il y a plusieurs de nos Sœurs, qui en reçoi- „ vent encore de plus grandes, & qui s'y ren- „ dent plus fideles que moi, qui ai tout lieu „ d'apréhender qu'elles ne servent à ma con- „ damnation, tandis-que plusieurs autres que je „ connois, en font un si saint usage, que je ne „ crains pas de les apeller des Seraphines, & „ & de les regarder comme telles. Elles sont „ tellément détachées de la terre, que toute leur „ conversation n'est que dans le Ciel, & ne „ brulent que des flâmes sacrées.

Une pieuse curiosité porta le Pere Confesseur à lui demander les noms de ces grandes ames. „ Mon Pere, lui dit-elle, permettés que je vous „ dise, sans manquer au profond respect, & à „ l'obéïssance, que je vous dois, qu'il n'est pas „ expédient de manifester ce que Dieu tient se- „ cret : il est même très-avantageux pour le „ bien de la Communauté, que le monde n'en „ ait aucune connoissance : il en seroit à la ve- „ rité fort édifié, & dans un excès d'admira- „ tion ; mais peut-être serions-nous en danger de „ nous perdre nous-mêmes. Le Démon est si rusé, „ qu'il pourroit faire servir les graces de Dieu à „ nôtre perte, nous rendre semblables à lui, & „ nous précipiter comme lui dans l'abîme par „ l'orgueïl, & la superbe ; funeste experience, „ que j'en ai moi-même souvent faite, & que „ j'en fais encore malheureusement tous les jours. „ Si je n'avois pas reçu tant de graces & de „ faveurs du Ciel, ou si je les avois toûjours „ tenuës secretes, comme je le devois, je ne

„ ſerois ni auſſi vaine, ni auſſi orgueilleuſe que „ je le ſuis, & que vous me connoiſſés. Mes „ Sœurs courroient peut-être le même danger, „ & ſeroient expoſées au même naufrage.

Le Pere Confeſſeur ne laiſſa pas malgré les raiſons qu'elle lui aportoit pour s'en défendre, de la preſſer beaucoup là-deſſus, lui diſant que pour les bien conduire, il étoit néceſſaire de les bien connoître. „ Vous en connoiſſés quatre, „ lui dit la Mere Agnès ; il y en a beaucoup plus „ de cachées, qui ne ſe ſont pas encore mani- „ feſtées. Vous pouvés les comprendre ; conten- „ tés-vous de cela, je vous prie, & n'en exigés „ pas davantage de moi. Je comprens, lui repli- „ qua le Pere Confeſſeur, qu'une telle eſt une „ grande ſervante de Dieu. Oüi, mon Pere, lui „ répondit la Mere Agnès : c'eſt une des plus fa- „ voriſées des graces du Seigneur : mais il me „ paroit qu'il eſt fort expédient pour ſa perfe- „ ction, qu'elle n'en connoiſſe rien, & qu'elle „ reſte dans ſa ſimplicité. Elle doit être con- „ duite par la voïe de l'humilité : il ſeroit bon „ de lui faire bien entendre que ces douceurs „ continüelles qu'elle goûte dans l'oraiſon, & à „ la communion, ſont comme un doux lait „ dont Dieu nourrit les ames foibles, pour les „ attirer à ſon ſervice, & qu'elle doit plûtôt „ les regarder comme des marques de ſa foi- „ bleſſe, que comme des recompenſes de ſa „ vertu.

C'étoit dans ce point de vûë qu'elle regardoit celles qu'elle y goûtoit en certain tems de l'année, ſur tout dans les grandes ſolemnités. Plus les graces, & les faveurs, qu'elle y recevoit, étoient extraordinaires, plus auſſi s'humilioit-elle, & s'anéantiſſoit dans la connoiſſance de ſes

miseres. L'usage presque journalier qu'elle faisoit de cet auguste Mistere, augmentoit, bien loin d'afoiblir, & de diminüer son respect, & sa crainte religieuse; & le désir de s'unir à Jesus-Christ étoit quelque-fois si ardent, si véhément, & partoit d'un cœur si embrasé des flâmes de l'amour divin, que son céleste Epoux pressé, pour ainsi dire, de s'unir à sa sainte Epouse, operoit en sa faveur, de toutes les merveilles la plus grande, que nous admirons dans la vie de saint Bonaventure. Il se détachoit de la main du Prêtre, & se portoit lui-même dans sa bouche: c'est ce que trois diferens Prêtres Capucins, l'un Confesseur ordinaire de la Communauté, les deux autres compagnons du Confesseur, ont attesté. Ils ont souvent assuré les Religieuses, que lorsqu'ils étoient sur le point de donner la communion à la Mere Agnès, ils se sont aperçûs que la sainte Hostie se détachoit de leurs doigts, & se portoit d'elle-même sur sa langue.

Ce prodige est grand: aussi je ne doute pas qu'il ne revolte les esprits critiques, & incrédules, qui habitüés à qualifier de faux & de fabuleux tout ce qui est extraordinaire, ne manqueront pas de traiter celui-ci de vision, d'imagination & d'illusion. Ils formeront aussi sans doute le même jugement de toutes les merveilles, dont la vie de la Mere Agnès se trouve remplie. Mais qu'ils sachent qu'il n'apartient pas à l'homme charnel de juger des choses de Dieu, qu'il n'y a que ceux à-qui il communique son esprit, qui puissent en faire un juste discernement. Qu'ils sachent qu'on ne recherche pas leur aprobation; que ce n'est pas pour eux qu'on a entrepris de donner au public la vie de cette sainte fille; que c'est uniquement pour l'édification des ames

dociles, humbles, & soumises, qui comprenant seules combien Dieu est admirable dans ses Saints, n'ont pas de peine à ajoûter foi aux prodiges & aux merveilles qu'il opere tous les jours en leur faveur & par leur ministere. Quelle aparence d'ailleurs que trois Prêtres se soient accordés, pour tromper les Capucines, en leur donnant pour certain & réel, un prodige aussi extraordinaire, qui ne seroit fondé que sur leur imagination !

Mais laissons ces prétendus esprits forts & incrédules, que nous ne convertirons certainement pas ; & revenons à la Mere Agnès, & au profond respect qu'elle portoit aux Prêtres. Parfaitément instruite sur cet article des sentimens de son Pere saint François, qui disoit souvent à ses Freres dans les conferences qu'il leur faisoit, que s'il rencontroit un Prêtre à la compagnie d'un Ange, il porteroit plus de respect au premier qu'au dernier, dans cette vûë que le Prêtre consacre le corps de Jesus-Christ, ce que l'Ange ne fera jamais. Cette sainte fille avoit à son exemple un si grand respect pour eux, qu'elle les regardoit comme les images vivantes de Jesus-Christ, & ne pouvoit soufrir qu'on dît à sa présence une seule parole contraire au profond respect, qui leur est dû. Elle exhortoit sans cesse ses Sœurs à avoir pour eux la vénération, & la révérence dûë à leur éminent caractere. „ Honorons, mes cheres Sœurs, leur disoit-elle ces „ hommes divinisés. Fléchissons le genou à leur „ présence ; respectons le divin caractere, dont „ ils sont révêtus ; regardons les comme nos Peres, de qui nous recevons une nouvelle vie, „ & une vie divine par les Sacremens, dont ils „ sont les dispensateurs. Envisageons les comme „ les œconomes de la providence pour notre

„ nourriture ſpirituelle : c'eſt de leurs mains que „ nous recevons le pain Euchariſtique , qui eſt „ le pain de nos ames. Ecoutons leurs oracles „ comme ceux de Dieu-même : c'eſt à eux ſeuls , „ comme parle le Prophête Malachie , que Dieu „ a donné la clef de la ſcience : eux ſeuls nous ma- „ nifeſtent les deſſeins de Dieu ſur nous : ils ſont „ les interprêtes de ſes volontés ; & les écou- „ tant nous écoutons Dieu même : ils ſont nos „ médiateurs : ils flechiſſent ſa juſtice , attirent „ ſa miſéricorde , déſarment ſon bras tout-puiſ- „ ſant , par l'auguſte ſacrifice de la Meſſe , qu'ils „ offrent tous les jours.

C'étoit en aſſiſtant à cet auguſte Sacrifice qu'elle faiſoit paroître avec éclat ſa religion. Convaincuë que ce ſacrifice eſt une vive répréſentation , & le même que celui de la Croix , que c'eſt la même victime qui eſt immolée en l'un & en l'autre ; que c'eſt le même Prêtre , qui a ſacrifié une fois ſur la Croix , & qui ſacrifie tous les jours ſur nos Autels , elle y aſſiſtoit avec de ſi grands ſentimens de pieté , un reſpect ſi profond , & un ſi grand anéantiſſement d'elle-même , qu'elle s'attiroit l'admiration des Anges. Elle aſſiſtoit fidelément à toutes les Meſſes, qui ſe diſoient dans ſon Monaſtere ; la ſeule charité , ou l'obéïſſance étoient capables de l'en détourner. De quelque maladie , de quelque foibleſſe qu'elle fût attaquée , il falloit pour ſa conſolation lui permettre d'aſſiſter à toutes , dans la poſture la plus humble , le plus ſouvent immobile comme une ſtatuë , quelque-fois abbatuë par une ſi grande triſteſſe , qu'on auroit jugé qu'elle alloit expirer. D'autres fois elle étoit tranſportée d'une ſi grande joïe , qu'elle paroiſſoit au déhors ; d'autres fois enfin enflammée du feu

ſacré du divin amour, juſqu'à ſe conſumer, & s'épuiſer en larmes. Elle avoüoit à ſes Sœurs qu'elle n'avoit point de conſolation égale à celle d'aſſiſter à cet auguſte ſacrifice.

Lorſqu'elle ne pouvoit y communier ſacramentalément par la reception réelle du corps de Jeſus-Chriſt, elle y communioit ſpirituellement, & elle ſuivoit toûjours cette ſainte & loüable pratique d'aporter à cette communion la même préparation, & de faire la même action de graces qu'à la communion réelle & ſacramentelle : auſſi a-t-elle ſouvent avoüé à ſon Confeſſeur qu'elle y recevoit les mêmes graces, quelque-fois même de plus grandes; que cette communion faiſoit la même impreſſion dans ſon ame que la ſacramentelle. Elle avoit un grand ſoin, lorſqu'elle étoit Supérieure, d'exhorter les Religieuſes à cette pieuſe pratique, & de leur expliquer tous les avantages qu'elles en retireroient.



CHAPITRE XXIV.

De l'Oraison, & des Extases de la Mere Agnès.

L'ORAISON de la Mere Agnès aïant été presque toute sa vie inséparable de ses extases & de ses ravissemens ; & ceux-ci inséparables de son oraison, on est nécessité de les confondre les uns dans l'autre, pour parler & pour écrire de l'un & de l'autre. Dieu lui donna dès son entrée en la Religion un si grand attrait pour l'oraison mentale, qui est comme parle saint Jerôme, toute la force des ames justes, qu'elle en faisoit même étant Novice cinq à six heures par jour. On pourroit même dire, sans trop exagerer, qu'elle emploïoit presque toute la journée à ce saint exercice, sans jamais s'ennuïer. Rien n'étoit capable de la détourner de l'union qu'elle avoit avec son Dieu : elle ne le perdoit jamais de vûë, non pas même dans l'exercice du travail le plus penible, & le plus capable de dissiper l'esprit. C'est le témoignage qu'ont rendu toutes les Religieuses qui l'ont suivie de près, & que ses Confesseurs ont confirmé.

Elle passa successivement par tous les états, par la méditation, la contemplation & la mistique. Cette derniere, qu'on nomme oraison de repos, où l'ame est anéantie en Dieu, remplie de Dieu, comme absorbée en Dieu, en quelque façon divinisée ; où toutes ses operations sont de Dieu, sans qu'elle connoisse même ce que Dieu

opere en elle ; cette oraiſon, dis-je, étoit ſa plus ordinaire, principalement dans le tems de ſa retraite, qu'elle faiſoit toutes les années. D'entreprendre de faire ſentir les impreſſions qu'elle y ſentoit elle-même, c'eſt ce qui n'eſt pas de l'hiſtorien : ceux-mêmes qui ont paſſé, ou qui paſſent par cette voïe, ne peuvent en parler que très-imparfaitément : c'eſt un état qu'on peut ſentir, mais qu'on ne peut exprimer.

Toute éloquente qu'étoit la Mere Agnès, quand il s'agiſſoit de parler de la miſtique, elle ne ſavoit néanmoins que répondre à ſon Confeſſeur, lorſqu'il l'interrogeoit ſur ce qui ſe paſſoit en elle dans le tems de ſes oraiſons ; & malgré l'obéiſſance aveugle qu'elle rendoit au moindre ſigne de ſa volonté, elle reſtoit interdite, & dans l'impuiſſance abſoluë de lui expliquer ſon état, ſe contentant de lui dire „ vous me demandés, mon Pere, ce que Dieu me communique dans l'oraiſon : je voudrois pouvoir vous obéïr ; mais je ne le puis : la choſe ne dépend pas de moi : je ne le ſai pas moi-même : je ne vois, ni ne connois rien dans ce que j'y fais. Je ſai ſeulement que mon ame eſt remplie de Dieu, qu'elle repoſe dans le ſein de Dieu, comme dans ſon élement & dans ſon centre, qu'elle eſt comme abimée dans ce vaſte océan de gloire & de majeſté, où elle eſt pleinement ſatisfaite, & totalement raſſaſiée, où elle ne déſire autre choſe que Dieu, & l'accompliſſement de ſa ſainte volonté ; & où tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant ſur la terre, me paroît un pur néant. Lorſque je ſors de cette oraiſon, je ſens que je voudrois tout faire, tout entreprendre, tout ſoufrir pour plaire à Dieu. Voilà, mon Pere,

„ tout ce que je puis vous dire, ne m'en demandés pas davantage.

Lorſqu'elle ſortoit de cette oraiſon, elle étoit tellement remplie de Dieu, qu'elle lui étoit comme transformée. Son viſage devenoit éclatant : ne pouvant quelque-fois contenir ſa joïe dans elle-même, elle la manifeſtoit au déhors par des tranſports, dont elle n'étoit pas bien maitreſſe. Ces paroles étoient toutes de feu ; & elle étoit comme conſommée par l'amour ſacré. Elle prononçoit ſouvent ces paroles de l'Amant des Cantiques, *mon ame eſt liquefiée en amour par l'entretien que j'ai eu avec mon bien-aimé.* Si quelqu'une de ſes confidentes la prioit de lui faire part des graces & des lumieres que le Seigneur lui avoit communiquées dans l'oraiſon, elle lui répondoit „ je le „ voudrois de tout mon cœur, ma chere Sœur, „ vous en feriés un meilleur uſage que moi, „ qui en abuſe ſans ceſſe : mais je ne le puis : „ la choſe n'eſt pas en mon pouvoir : ce ſont „ des connoiſſances ſi ſublimes, & ſi fort au-delà „ de ma portée, que je ne puis trouver des ex- „ preſſions aſſés fortes pour les expliquer.

Cette ſainte fille n'étoit pas toujours conduite par la même voïe ; ces douceurs, ces conſolations lui étoient ſouvent retranchées. Cet état n'eſt pas permanent ſur la terre, & dans l'état de voïageur : ce ſeroit une ſorte de béatitude prématurée. Son céleſte Epoux la faiſoit ſouvent deſcendre de la montagne du Thabor, où elle avoit joüi de la gloire de la transfiguration, & où elle avoit été comme enivrée dans le torrent de délices, pour la faire monter ſur la montagne de la mirrhe, ſur le mont du Calvaire, & la rendre participante de toutes ſes ſoufrances. Il la laiſſoit les mois entiers dans des ſechereſſes, des

dégoûts, des aridités, des ennuis, des craintes, des inquietudes, qui la tenoient comme ensevelie dans des ténebres intérieures, où elle ne voïoit ni jour ni lumiere. Elle ne savoit plus prier : les distractions la suivoient par-tout. Plus elle s'éforçoit de les repousser, plus elles se rendoient importunes. L'oraison qui faisoit ses plus cheres délices, s'étoit changée en un cruel suplice. Elle se trouvoit comme plongée dans les ténebres d'une nuit obscure. Sa mémoire ne lui répré-sentoit plus les agréables especes des bonnes lectures, qu'elle avoit si souvent faites, & dont elle avoit autre-fois tiré tant de forces, & de si grandes consolations. Elle sentoit un certain endurcissement dans sa volonté, qui la rendoit comme insensible à son salut, & à sa perfection. Le feu de l'amour sacré paroissoit entierément éteint dans son cœur. Les flâmes divines qui la consumoient, étoient converties en glace. Les exercices de la Religion lui paroissoient insuportables, & elle ne les suivoit que pour n'être pas un sujet de scandale à ses Sœurs; leur compagnie lui étoit à charge; & se regardant comme une réprouvée parmi des saintes, elle les fuïoit, & cherchoit des lieux écartés, pour n'être pas exposée à leur vûë. Privée de toute sorte de douceurs & de consolations, elle ne trouvoit partout qu'amertume. Se croïant enfin abandonnée de son Dieu, elle n'osoit prononcer son saint nom. Se contentant de dire dans toutes ses prieres particulieres avec la pénitente Thaïs, *vous qui m'avés formée, aïés pitié de moi.*

Les ames que Dieu a conduites, ou qu'il conduit encore par ces sortes de voïes, où l'on n sait si l'on déplait à Dieu, ou si on lui est agréable, peuvent seules comprendre combien cet éta

où étoit tombée cette ſainte fille, étoit triſte & digne de compaſſion. *Donnés moi*, diſoit autrefois ſaint Auguſtin *une ame embraſée du feu de l'amour ſacré : elle le comprendra ſans peine.* Comme elle n'ignoroit pas ce que dit le même Docteur, que Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il aime, ſe croïant d'ailleurs abandonnée de cet unique objet, après lequel ſon cœur ſoûpiroit ſans ceſſe, & qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'aimer & de déſirer, elle ſoufroit de tous les martires le plus cruel. Aimer Dieu, être incertain, ſi on eſt aimé, c'eſt la derniere épreuve de l'amour, le plus cruel ſuplice d'une veritable Amante. „ Vous ai-je perdu, ô mon Dieu, diſoit-elle dans les tranſports de ſa douleur ? Ne „ vous trouverai-je plus ? Eſt-ce vous qui vous „ cachés à moi ? Eſt-ce moi qui me ſuis éloignée de vous ? Eſt-ce une épreuve ? Eſt-ce un „ chatiment ? Eſt-ce une pénitence ? Eſt-ce un „ abandon ?

Accablée ſous le poids d'un état auſſi violent, elle ſe jettoit aux pieds de ſon Confeſſeur qu'elle arroſoit de ſes larmes ; & après lui avoir fait un humble aveu, & un détail ſincere de tout ce qui ſe paſſoit en elle, de ſon extrême miſere, & de la déſolation, où elle ſe trouvoit, elle le conjuroit de lui donner ſes avis charitables, qu'elle recevoit toûjours comme venant de Dieu même. Son Confeſſeur, qui étoit un Religieux fort éclairé dans les voïes de Dieu, & conduit lui-même par des voïes extraordinaires, lui demandoit d'abord ſi elle aimoit cet état. „ Helas ! „ mon Pere, lui diſoit-elle, ſi c'eſt la volonté de „ Dieu, & que d'ailleurs il me préſerve de toute „ offenſe, je conſens de tout mon cœur d'y reſter toute ma vie ; quelque longue qu'elle

„ puiſſe être ; mais la crainte continüelle où je „ ſuis de l'offenſer , me fait ſouhaiter d'en ſortir. Je ne puis me perſuader que tant de penſées extravagantes , tant de folles imaginations , „ qui me paſſent dans l'eſprit , une ſi grande „ repugnance que je ſens pour le bien , & principalément pour tous les exercices de la Religion , puiſſent être exemptes de peché. J'ajoûte , „ mon Pere , que je préférerois cet état tout „ amer que je le connois , & que je le ſens , à „ toutes les douceurs & les conſolations céleſtes , „ s'il pouvoit être ſeparé de cette crainte de „ l'offenſe de Dieu : mais il me paroît , qu'il en „ eſt inſéparable , & c'eſt ce qui ſeul occaſionne „ mes troubles , & mes larmes , & ne me permet „ ni nuit ni jour de jouïr d'un ſeul moment de „ repos.

„ Tranquilliſés-vous , ma bonne Mere , lui „ répondit le Confeſſeur : il n'y a point de peché , s'il n'eſt volontaire. Vous le craignés : „ vous ne le voulés donc pas : cela eſt très-certain. Toutes ces penſées , & ces imaginations „ extravagantes , qui vous agitent ſans ceſſe , „ vous déplaiſent. Vous les combattés : vous en „ avés horreur : vous ſurmontés l'extrême repugnance que vous avés pour tout bien , & „ ſur tout pour les exercices de la Religion : il „ n'y a donc rien de volontaire , & par conſequent de criminel , rien qui puiſſe vous faire „ perdre l'amour de vôtre céleſte Epoux , qui vous „ voit avec plus de complaiſance au pied de la „ Croix , ſur le Calvaire , où vous participés à „ ſes ſoufrances , que ſur le Thabor , où il „ vous fait monter quelque-fois , pour vous faire „ jouïr de ſa gloire , & vous communiquer ſes „ douceurs inéfables. Rendés-vous toûjours , ma

„ chere Mere, fidele & très-exacte à tous les „ devoirs de la Religion, quelque repugnance „ que vous puissiés y éprouver. Cette fidelité „ vous attirera les baisers & les caresses de vôtre „ celeste Epoux, & le calme succedera bien-tôt „ à la tempête. “ La chose arrivoit toujours comme le Confesseur l'avoit prédit. Elle reprenoit sur le champ sa premiere tranquillité ; & souvent de cet excès d'abaissement & de tristesse, elle passoit à un si grand excès de joïe & de consolation : elle se trouvoit dans une si grande paix, que toutes les Religieuses en étoient dans l'admiration.

Les extases & les ravissemens suspendus durant la tempête revenoient avec le calme ; & ils étoient si fréquens, qu'on peut assurer sans hiperbole qu'ils étoient journaliers, jusques-là que les Religieuses s'y étoient tellement habituées, qu'elles n'y donnoient presque plus d'attention, passant sous silence ceux qui lui arrivoient tous les jours de communion, & presque à toutes ses oraisons, sur tout dans le temps de ses retraites, qu'elle faisoit toutes les années, & durant lesquelles elle n'en sortoit, pour ainsi dire, jamais. Une seule parole de Dieu dite à sa présence étoit plus que sufisante, pour la ravir sur le champ en extase. C'est ce que ses Sœurs ont souvent remarqué, & fait remarquer au Pere Confesseur, qui le raporte lui-même dans les mémoires qu'il a laissé sur la vie de cette sainte fille. On n'entreprend pas de détailler en particulier toutes ses extases : ce seroit un ouvrage sans fin ; toute sa vie en est remplie. On se contente d'en raporter quelques unes.

La Sœur Seraphine sa grande confidente assure qu'elle l'a souvent vuë après l'oraison élevée de cinq-à-six pieds dessus la terre toute abimée en

Dieu, éclatante de lumiere. La même raporte que l'accompagnant un jour au refectoir pour la faire diner après la Communauté, des afaires pressantes ne lui aïant pas permis de s'y trouver avec les autres, & lui aïant dit que c'étoit la volonté de Dieu qu'elle prît quelque nourriture ; à ce mot de volonté de Dieu, elle tomba dans une extase, qui lui dura plus de deux heures, tenant entre les mains le premier morceau de pain, qu'elle avoit coupé. La Sœur Seraphine eut beau lui parler, la remüer, l'agiter : elle resta tout ce tems-là immobile avec une face ardente comme le feu.

Une de ses Novices qui soufroit une grande peine intérieure, forma le dessein de la découvrir à sa Mere Maitresse : elle la chercha pour cela, & la trouva au Chœur devant le saint Sacrement avec le visage tout éclatant de lumiere. La considerant en cet état, elle n'osoit l'aprocher ; désirant néanmoins de trouver quelque soulagement à la peine intérieure, dont elle étoit si fort tourmentée, elle résolut de la faire revenir de son extase ; elle l'aproche, lui parle, la tire par la robbe, la prend par les mains ; elle n'entend pas, elle ne sent pas, elle ne remuë pas de la place ; enfin après plusieurs grandes secousses de la part de la Novice, elle revient de son extase, & lui dit avec un petit soûrire, „ que voulés-vous, ma fille ? ma Mere, lui ré„ pondit-elle, je vous ai cherché par-tout, pour „ vous communiquer une peine intérieure, qui „ me trouble beaucoup. Allés, lui repliqua la „ Mere, vous étes guérie. " Elle en fut en éfet délivrée à ce moment, & se trouva dans une paix, & une tranquillité parfaite.

Une autre de ses Novices, que Dieu conduisoit par des voïes fort extraordinaires,

a assuré le Pere Confesseur, qui le raporte, que cherchant un jour de la très-sainte Trinité la Mere Maitresse, pour lui communiquer quelque cas, ella la trouva dans le Chœur toute transportée de joïe, & comme hors d'elle-même, jettant des flammes par les yeux & par la bouche, prononçant ces paroles du grand Apôtre. *O altitudo divitiarum sapientiæ, & scientiæ Dei &c.* Elle lui ajoûta qu'au sortir de ce transport elle fit à ses Novices un entretien spirituel sur cet auguste Mistere, & leur dit des choses si sublimes sur son excellence, & sur sa grandeur, qu'elles en étoient toutes ravies, & embrasées du feu de l'amour divin.

Plusieurs anciennes Religieuses les plus respectables de la Communauté ont souvent raporté au même Pere Confesseur, qu'elles ont plusieurs fois rencontré la Mere Agnès auprès du bénitier, qui est à l'entrée du Chœur, ravie en extase, aussi immobile & insensible les heures entieres qu'une statuë de marbre, toute éclatante de lumiere, ajoûtant qu'elles se feroient fait une peine de conscience de la distraire de ses ravissemens. Dès-que l'oraison commune étoit finie, quelques Sœurs, sur tout ses confidentes, l'aprochoient quelque-fois, lui parloient, la remuoient, l'agitoient; & le plus souvent elles la trouvoient prosternée la face contre terre, couverte de son grand voile, les mains brûlantes comme du feu, & insensible à toutes leurs agitations. Le Pere Confesseur qui raporte toutes ces extases, & une foule d'autres, qu'on suprime, pour ne pas ennuïer le lecteur par tant d'exemples réïterés sur le même sujet, l'interrogeant un jour au sortir d'une de ses extases, qui lui étoient si fréquentes & si familieres, pour aprendre

d'elle-même ce qui s'y étoit passé, lui imposant pour cela le mérite de l'obéïssance, à laquelle elle ne resistoit jamais, elle lui répondit, „ mon „ Pere, tout ce que je puis vous dire, c'est que „ les cinq heures que j'ai resté en oraison, ne „ m'ont pas paru durer cinq momens ; j'étois „ remplie de tant de consolation, & de dou- „ ceurs si inéfables ; j'étois si intimement unie à „ mon Dieu, que je ne me sentois pas moi- „ même. Je ne sai ce que j'y ai fait : je sai seu- „ lement que mon ame étoit comme abimée dans „ l'essence de Dieu, & que j'y découvrois de si „ belles choses, qu'il m'est absolument impossi- „ ble de les expliquer. Il n'y a rien sur la terre „ qui puisse les répréſenter : tout ce que les plus „ savans Docteurs ont écrit de la grandeur de „ Dieu, n'en aproche pas : il est infiniment plus „ grand : sa bonté est un abîme sans fond, qui „ ne peut être sondé ; sa miséricorde est un fleuve „ immense, qui coule sans cesse sur les hom- „ mes, & qui inonde toute la terre : ses graces „ tombent sur les plus grands pécheurs, comme „ la pluye sur nos campagnes : sa justice est „ infiniment plus terrible qu'on ne le pense, „ contre ceux qui abusant de ses graces, mé- „ prisent sa miséricorde.

Le Pere Confesseur lui demanda encore, si lorsqu'elle étoit dans cet état, elle prioit pour les autres, & si elle voïoit leurs dispositions en Dieu, si elle connoissoit leur intérieur. Elle lui répondit, qu'elle prioit véritablément pour les autres, & qu'elle ne voïoit que fort rarement leur intérieur ; mais qu'elle savoit, si Dieu lui accordoit sa demande en faveur de ceux pour qui elle prioit, ou s'il la lui refusoit ; que souvent même elle voïoit en Dieu le motif du refus,

ou de l'accord, lui ajoûtant que c'étoit là pour l'ordinaire le principe des diferentes impressions, qu'on remarquoit en elle au sortir de ses oraisons & de ses extases. La plûpart des Religieuses, sur tout celles qui l'observoient de près, connoissoient en éfet à son air, & sur son visage, lorsqu'elle en sortoit, si elle avoit été exaucée ou refusée dans la demande qu'elle venoit de faire au Seigneur en faveur de ceux qu'on lui recommandoit. Elles remarquoient quelque-fois en elle un air de gayeté, d'autre-fois de tristesse, & elles concluoient du premier, qu'elle avoit été exaucée, & le contraire du dernier, à quoi elles se trompoient fort rarement.

CHAPITRE XXV.

La Mere Agnès voit dans l'avenir, & pénetre le secret des cœurs.

LIRE dans l'avenir, & pénetrer les secrets les plus impénetrables du cœur humain, c'est ce qui n'apartient proprement qu'à Dieu seul : ce sont deux perfections, ou deux operations, qui lui sont uniquément reservées : tout étant présent à ses yeux, il n'y a devant lui ni passé, ni futur ; & d'un même coup d'œil il voit tout à la fois toutes les diferences du tems, le présent, le passé, & l'avenir. L'esprit de l'homme ne peut se porter jusques-là ; il est trop borné pour porter sa vûë si loin. *Ce n'est pas à vous*, disoit autrefois le Fils de Dieu à ses Disciples, *de connoître les tems & les momens à venir, que*

mon Pere a mis en sa puissance ; & l'experience ne nous fait que trop sentir, que tous ceux qui par de vaines recherches s'éforcent d'y pénetrer, donnent pour l'ordinaire dans de grands égaremens, & y entrainent les autres, qui par une sotte & superstitieuse crédulité ajoûtent foi à leurs fausses prédictions. Cette connoissance, je le redis, n'est reservée qu'à Dieu seul. Il est aussi seul scrutateur des cœurs : lui seul en pénetre les pensées les plus secretes, tous les mouvemens, & toutes les affections. Le cœur de l'homme, dit le Sage, est comme une porte fermée, dont Dieu tient la clef : il la donne quand il lui plait, quand bon lui semble, à certaines ames privilegiées.

Toûjours admirable en ses saints, c'est à eux principalement qu'il communique cette clef, & qu'il découvre l'avenir : nous le lisons dans la vie d'un grand nombre, qui ont reçû ce don du Ciel : nous l'admirons dans celle de la Mere Agnès : elle lisoit dans l'avenir, elle pénetroit le secret des cœurs : les exemples en convaincront. Dans le tems qu'elle étoit Maitresse des Novices, elle en avoit une, qui quelques mois après son entrée au Novitiat, fut attaquée d'une maladie très-longue, & des plus dangereuses. On apréhenda d'abord qu'elle ne dégenerât en fievre lente, & étique. Sur cette apréhension, qui paroissoit assés fondée, la Communauté après avoir consulté le Médecin, & le Pere Confesseur, forma la résolution de la renvoïer chés ses parens. La Mere Agnès, qui connoissoit parfaitément la bonté de sa vocation, aussi bien que son bon naturel, suportoit avec une extrême peine cette résolution; n'osant pourtant s'oposer au torrent, elle se contentoit de solliciter en secret

le Médecin & le Pere Conféſſeur en faveur de cette pauvre malade, pour les engager à faire ſuſpendre du moins pour quelque tems, l'exécution de la réſolution priſe par la Communauté, & par leur conſeil. Ces ſollicitations étoient toûjours inutiles : elle étoit réjettée de l'un & de l'autre : ils ne vouloient pas même l'écouter ſur cet article.

N'attendant rien de la part des créatures, elle eut recours avec une grande confiance à ſon céleſte Epoux ; & ſe proſternant la face contre terre devant le ſaint Sacrement, elle le conjura avec une grande abondance de larmes de ne pas permettre que cette pauvre Novice fût renvoïée dans le monde, où ſon ſalut riſqueroit beaucoup ; que puiſqu'il l'en avoit retirée par ſa grace, elle le prioit de lui donner la ſanté & la force d'accomplir le ſacrifice. Elle entendit une voix exterieure, qui lui dit très-diſtinctement, „ ma fille, ne craignés rien : vôtre priere eſt „ exaucée : la Novice ne ſera pas renvoïée ; & „ quoique tout paroiſſe déſeſperé pour elle, & „ que ſa maladie doive durer tout le tems de „ ſon Novitiat, je changerai tellément le cœur „ de toutes les Religieuſes, qu'elles changeront „ toutes d'avis, & la mettront toutes d'une voix „ à la profeſſion.

Nôtre ſainte fille ſe releva de cette priere tellément conſolée, & tranſportée d'un ſi grand excès de joïe, qu'aïant rencontré ſur ſes pas la Sœur Seraphine la grande confidente des ſecrets de ſon cœur, elle ne put s'empêcher de lui dire, „ je ſuis très-aſſurée que la Novice ne ſortira pas : „ j'ai cette ferme confiance en Dieu, que toutes „ les Religieuſes changeront d'avis, lorſqu'on „ aſſemblera le Chapitre pour prendre les voix,

„ quoique ſa maladie doive durer juſqu'au jour „ de ſa profeſſion , après laquelle elle jouïra „ d'une parfaite ſanté. " La choſe arriva tout comme la Mere Agnès l'avoit prédit : la Novice malgré ſa maladie, qu'on jugeoit incurable, fut admiſe à la profeſſion avec l'agrément de toute la Communauté. Peu de jours après qu'elle eut prononcé ſes vœux, elle recouvra une ſanté parfaite, & devint à la ſuite du tems un modele de perfection à toutes les Religieuſes.

Une autre de ſes Novices d'une famille des plus diſtinguées de la Province de Provence , niéce de leur fondatrice étant entrée trop légérément dans la Religion , & avec moins de réflexion qu'il ne faut pour examiner ſa vocation, y menoit une vie ſi lâche & ſi peu conforme à la ferveur ordinaire aux Novices , qu'elle fournit bien-tôt matiere de plaintes, & de petits murmures à la Communauté. Les anciennes en diſoient leur ſentiment à la Mere Agnès, qui mieux inſtruite qu'elles de tous les defauts de cette Novice , lui portoit une grande compaſſion , & craignoit tout pour elle : n'y remarquant ni pieté ni zele, ni eſprit de mortification, elle ne jugeoit pas favorablément de ſa vocation. Senſible cependant à la peine que ſa ſortie du Novitiat feroit à une famille auſſi diſtinguée , à laquelle le Couvent étoit redevable de ſa fondation, elle s'éforçoit par de fréquentes exhortations qu'elle lui faiſoit en particulier , par des avis charitables qu'elle lui donnoit ſans ceſſe de la faire rentrer en elle-même , & de lui faire bien ſentir , combien ſa maniere de vivre étoit opoſée à la ſainteté de l'état qu'elle avoit embraſſé. Elle l'attendriſſoit à la verité juſqu'aux larmes , mais elle ne changeoit pas, ſe contentant de tout promettre,

& ne tenant rien : toujours également dissipée & immortifiée, elle faisoit assés connoitre qu'elle ne persévéreroit pas long-tems dans le Novitiat. La Mere Agnès voïant à regret l'inutilité de ses exhortations auprès de cette fille, eut recours à la priere sa ressource ordinaire ; & prosternée devant le saint Sacrement elle conjura son divin Sauveur avec beaucoup de ferveur, & une grande abondance de larmes, d'avoir pitié de cette pauvre fille, de la fortifier dans sa vocation, & de lui en donner l'esprit. Il lui fut sur le champ revelé qu'elle ne persévéreroit pas, & qu'elle ne tarderoit pas à retourner dans le siécle.

Extrémément afligée de cette réponse, & convaincuë d'ailleurs que Dieu accorde souvent à la perséverance, ce qu'il refuse à la premiere demande, que comme parle saint Chrisostome, il feint de ne pas nous entendre, pour nous obliger de perséverer, elle redoubla ses prieres, ses mortifications, ses veilles, ses jeunes, ses abstinences, & ses disciplines. La premiere réponse lui fut encore confirmée que cette Novice ne tarderoit pas à retourner dans le siécle.

Les bas sentimens qu'elle avoit d'elle-même lui faisant juger qu'elle étoit indigne d'être exaucée, & d'obtenir une si grande grace pour cette pauvre fille, elle intéressa quelques unes de ses Sœurs à la même œuvre de charité, & leur découvrit confidemment ce qui lui avoit été revelé sur le sujet de cette pauvre Novice. Elles s'y prêterent avec beaucoup de ferveur, mais tout fut inutile : le Ciel fut sourd à leurs prieres, & insensible à leurs larmes ; la Novice sortit peu de tems après, & retourna dans le siécle au grand regret de la Mere Agnès, qui voïant l'accomplissement de sa prédiction ne manqua pas

d'imputer à ses propres péchés, & à son insufisance à remplir l'emploi de Maitresse des Novices, la sortie de celle-là.

Dans le tems qu'elle étoit Abbesse, il y avoit dans le Novitiat une Novice du voile blanc attaquée d'une fluxion chancreuse au visage, qui la rendoit presque diforme. Bien appellée à l'état qu'elle avoit embrassé, & craignant d'ailleurs que cette incommodité ne fût un obstacle à sa profession, elle étoit extrémément inquiete, & afligée jusqu'à la désolation. Elle ne cessoit de pleurer; la crainte d'être renvoïée étoit son plus grand mal, & l'afligeoit sans contredit beaucoup plus que le mal même. La Mere Abbesse suivant sa loüable coûtume monta après la Messe de la Communauté à l'infirmerie, pour exercer sa charité à l'endroit de toutes les malades qui s'y trouvoient. Elle entra dans la chambre de cette pauvre Novice désolée au-delà de toute expression, depuis qu'elle avoit oüi dire à une de ses Sœurs, peu prudente, & fort indiscrete, qu'on ne tarderoit pas à la mettre déhors du Novitiat, & de la remettre entre les mains de ses parens. Dès-que cette pauvre Novice vit entrer son Abbesse dans sa chambre, elle se prosterna à ses pieds, & la conjura avec une grande abondance de larmes de diferer de quelque tems l'exécution de la résolution que la Communauté avoit prise sur son sujet, de la renvoïer chés ses parens, lui ajoûtant qu'elle esperoit que le bon Dieu, qui l'avoit apellée dans l'état qu'elle avoit embrassé, lui fairoit la grace de guérir de son incommodité, pour lui donner moïen d'y perséverer, & d'y faire sa profession. La Mere Abbesse naturellément fort sensible à la peine des autres, l'embrassa & la consola, en l'assurant qu'elle ne sortiroit point du

Novitiat; qu'elle y persévéreroit jusqu'à la fin, & qu'elle feroit au bout de l'année sa profession, lui ajoûtant qu'elle guériroit si parfaitément de son incommodité, qu'elle ne reviendroit plus dans tout le tems de sa vie. Le tout arriva comme la Mere Agnès l'avoit prédit : la Novice guérit parfaitément quelque tems après, & elle fit sa profession : son mal ne revint plus ; elle vecut fort long-tems dans la Religion, & mena une vie très-sainte, & très-édifiante.

Un Gentilhomme très-qualifié de la Ville d'Aix & son Epouse eurent recours aux prieres de la Mere Agnès dans une extrême afliction. N'aiant qu'une petite fille unique, qui faisoit toute leur consolation, & tout le fondement de leur esperance, on la leur enleva furtivément. Ils firent toutes leurs recherches durant plusieurs jours : mais elles furent inutiles. Sur la reputation de la sainteté de la Mere Agnès ils formerent le dessein de s'adresser à elle, pour la prier de recommander cette afaire au Seigneur : ils se rendirent pour cela à Marseille au Couvent des Capucines, où ils demanderent de parler à la Mere Abbesse, (c'étoit alors la Mere Agnès) dès-qu'elle fut descenduë au parloir, ils lui raconterent leur extrême malheur avec une si grande effusion de larmes, qu'ils l'attendrirent ellemême. Elle les consola par les paroles les plus douces, & les plus tendres ; & après les avoir exhortés à mettre toute leur confiance en Dieu, elle les assûra qu'ils recouvreroient bien-tôt leur fille. Ils s'en retournerent fort contens avec cette promesse, & dans l'esperance de voir bien-tôt l'accomplissement de la prédiction de la Mere Agnès. Leur confiance ne fut pas vaine : trois jours après leur retour, ils eurent la consolation

de recouvrer leur fille, & la ménerent ensuite à Marseille, pour remercier la Mere Abbesse de l'insigne service, qu'elle leur avoit rendu auprès du Seigneur par la ferveur de ses prieres ; & malgré le secret qu'elle leur avoit fortement recommandé, ils publierent hautement sa sainteté.

Monsieur d'Aguillenqui frere de la Mere Agnès avoit un procès très-considerable au Parlement de Grenoble, qu'il poursuivoit lui-même en personne. Il écrivit à son épouse qui se trouvoit alors à Marseille auprès de Madame de Castelet sa mere, de voir sa Sœur la Capucine, & de lui recommander bien cette afaire. Elle le fit avec beaucoup de plaisir, n'en trouvant point de plus grand dans le sejour qu'elle faisoit quelque-sfois à Marseille, que celui de voir sa belle-sœur la Capucine, pour laquelle elle conservoit une profonde vénération, & qu'elle regardoit comme une sainte. Elle fit la commission de son mari : la Mere Agnès lui promit de la recommander au Seigneur, & l'exhorta d'écrire à son frere de mettre en Dieu toute sa confiance. Quelques jours après elle fit savoir à sa belle sœur que son frere gagneroit son procès avec dépens, qu'elle pouvoit l'en assûrer la premiere fois qu'elle lui en écriroit. Madame d'Aguillenqui, qui écoutoit les paroles de sa belle-sœur, comme autant d'oracles du Ciel, ne doutant pas que Dieu ne lui eût revelé une chose qu'elle donnoit avec tant d'assûrance, le fit savoir à son mari par son homme d'afaires, qu'elle envoïa exprès à Grenoble, lui ordonnant dès-qu'il y seroit arrivé, de lui faire savoir par la poste en quel état seroit le procès. Il ne tarda pas de lui aprendre qu'il avoit été gagné avec dépens comme la Mere Agnès le lui avoit prédit. A cette agréable

agréable nouvelle elle ne put s'empêcher de dire à haute voix , „ ma belle ſœur eſt une ſainte : „ Dieu lui revele tout ce qu'elle ſouhaite d'a- „ prendre de l'avenir. Que nous ſommes heu- „ reux d'avoir dans la famille une ſi grande „ ſervante de Dieu !

Le Pere Confeſſeur raporte qu'un Eccleſiaſtique de ſes amis vint le voir au Couvent des Capucines ſur les ſix à ſept heures du ſoir durant les grands jours de l'été, pour le prier de lui procurer un billet de l'Immaculée Conception, écrit de la main de la Mere Agnès, pour une de ſes proches parentes fort malade , qui avoit beaucoup de confiance en elle , & que le lui aïant promis, il la fit apeller au parloir pour le lui demander. Elle obéït malgré ſon extrême repugnance , ſe croïant la plus grande pécheresse , qui fût ſur la terre. Elle ne pouvoit ſans rougir , & ſans une extrême confuſion ſoufrir qu'on lui fit de ſemblables propoſitions ; mais en remettant le billet elle dit au Pere Confeſſeur, qu'il ſeroit fort inutile; qu'à l'arrivée du Prêtre qui le demandoit pour ſa parente , il la trouveroit à la derniere agonie , & dans l'impuiſſance abſoluë de l'avaler ; qu'il auroit même le déplaiſir de la voir mourir quelques heures après ſon arrivée. L'événement verifia la prédiction de la Mere Agnès : le Prêtre trouva ſa parente hors d'état d'avaler une goutte d'eau, & eut le deplaiſir de la voir mourir deux heures après ſon arrivée.

Le même Pere ajoûte que s'étant ſouvent trouvé au parloir avec la Mere Agnès, lorſque des perſonnes ſeculieres la prioient de demander à Dieu tantôt la ſanté de leur pere, tantôt de leur mere, quelque-fois de leurs enfans , d'autres fois de leurs amis, ou pour quelque autre néceſſité , il

étoit fort surpris de voir que cette bonne Mere répondoit sur le champ, aux uns votre malade mourra, aux autres sa maladie sera longue & dangereuse, mais il n'en mourra pas ; à ceux-ci vous gagnerés vôtre procès, mettés vôtre confiance en Dieu ; à ceux-là sans rien determiner, se contentant de dire, il faut prier Dieu pour le pauvre malade : je vous promets de le faire de ma part. Le Pere Confesseur surpris de ces assurances qu'elle donnoit aux uns, & de cette indetermination pour les autres, lui demanda un jour, „ pourquoi, ma Mere, répondés-vous aux „ uns avec tant de certitude, & tant d'incerti- „ tude aux autres ? c'est ce que j'ai souvent re- „ marqué, lorsque je me suis trouvé au parloir, „ & qu'on vous recommandoit quelque malade, „ ou quelque afaire. Mon Pere, lui répondit la „ Mere Agnès, je le dis comme je le pense, & „ comme je le crois ; vous savés que je me suis „ entierément abandonnée à Dieu depuis long- „ tems ; je ne dis que ce que Dieu m'inspire, „ lorsqu'on me consulte : je ne sai pas seulement „ ce que je répons ; je ne sai si je donne des „ assurances aux uns, & si je laisse les autres „ dans l'incertitude du succès : il y a long-tems „ que je tiens cette conduite : je ne saurois vous „ donner aucune raison de ce que je fais. Il est „ pourtant très-vrai, ajoûte le Pere Confesseur, „ que les choses arrivoient toujours de la ma- „ niere qu'elle les avoit prédites, c'est ce que „ je puis attester, & qu'une longue expérience „ m'a apris. " On passe sous silence, pour ne pas ennuïer le lecteur, un grand nombre de faits de cette nature. On se contente d'en raporter encore un, qui paroit assés singulier, dont toute la Communauté fut témoin,

& que le Pere Confesseur raporte comme témoin oculaire.

Dans le tems que la Mere Agnès étoit Abbesse, & qu'elle avoit achevé son terme, le Général de l'Ordre vint faire sa visite à Marseille, où il assembla le Chapitre des Capucins de la Province de Provence. Cette sainte fille passionnée de se décharger du fardeau de la Supériorité, le pria avec toute sorte d'instance de tenir leur Chapitre avant son depart pour l'élection d'une nouvelle Abbesse : mais ce fut fort inutilément : le Pere Général aïant trouvé un bon embarquement pour Genes, voulut en profiter, & dit à la Mere Agnès en prenant congé d'elle, qu'il étoit fâché de ne pouvoir lui accorder sa demande, mais que le Vaisseau devant mettre à la voile dans la nuit, il ne pouvoit se dispenser d'y aller coucher avec ses compagnons, lui ajoûtant que le Pere Provincial supléeroit à son défaut après son depart. La Mere Agnès lui dit alors, „ mon très-Révé-
„ rend Pere, vous ne partirés pas de tout de-
„ main : je vous l'assûre, & vous tiendrés nôtre
„ Chapitre. " Le Pere Général ne put s'empêcher de rire, & il lui repliqua, „ si je n'étois autant
„ pressé que je le suis, je vous contenterois : mais
„ je manquerois le Vaisseau, qui certainement
„ ne m'attendroit pas. " La Mere Agnès lui con-
„ firma ce qu'elle avoit déja dit, qu'il ne partiroit pas de Marseille, sans tenir leur Chapitre : ce qui se verifia le lendemain. Le Vaisseau n'eut pas plûtôt mis à la voile, qu'il se leva une si furieuse tempête, qu'il fut obligé de r'entrer dans le Port, où tout le monde se debarqua, pour attendre le beau tems.

„ Allons, dit alors le Général à ses compa-
„ gnons, en droiture aux Capucines contenter

„ cette bonne Mere : c'eſt une grande ſervante „ de Dieu : elle a prophétiſé que nous ne par- „ tirons de cette Ville, juſqu'à ce que nous aïons „ tenu ſon Chapitre. Elle pourroit bien par ſes „ prieres nous arrêter plus long-tems ici que nos „ afaires ne nous le permettent. Pour prévenir „ ce cas, il faut l'aller contenter. " Ce qu'il exécuta ſur le champ. Le Chapitre fini, il dit à la Mere Agnès, „ vous avés, ma Mere, excité „ la tempête, pour contenter vôtre déſir, je vous „ ai ſatisfaite : vous voilà déchargée de l'emploi „ d'Abbeſſe, qui vous paroiſſoit ſi péſant : il eſt „ à préſent de la juſtice, que vous adreſſiés vos „ vœux au Ciel, pour nous obtenir un tems fa- „ vorable, & un bon paſſage. J'obéïrai à vos „ ordres, lui répondit la Mere Agnès, & j'aſſû- „ re vôtre Révérendiſſime paternité, qu'elle aura „ demain le tems du monde le plus favorable, „ & qu'elle arrivera heureuſement le même jour „ à Genes. " Tout cela arriva comme elle l'a- voit prédit. Le Général partit le lendemain avec un fort beau tems, & arriva ſur le ſoir à Genes. C'eſt bien lire dans l'avenir.

Elle pénetroit auſſi dans le ſecret des cœurs : on ſe contentera d'en raporter quelques exem- ples ; car ſi on entreprenoit de détailler tous les cas particuliers, on ne finiroit jamais cette ma- tiere : on ne s'attache donc qu'aux principaux. La Sœur Seraphine cette grande confidente de tous les ſecrets de ſon cœur, dont on a déja ſi ſouvent parlé, en raporte un fort extraordinaire, qui la regarde elle-même. Entrant au Novitiat elle n'avoit oſé confeſſer un peché, qu'elle avoit commis dans le monde, & déja confeſſé, par la crainte de n'être pas reçûë, ou d'être renvoïée après ſa reception. Elle convient à ſa grande

honte, que c'étoit une tentation du Démon, qu'elle la connoissoit telle, mais qu'elle n'auroit jamais surmontée sans le secours de sa Mere Maitresse, qui l'aïant rencontrée par hazard au jardin dans le moment qu'elle venoit de se confesser, lui aïant apliqué un doigt sur le front, elle lui dit „ vous venés de vous confesser, mais „ vous n'avés pas accusé le peché le plus grave „ de votre vie, qui pese beaucoup sur votre cons- „ cience depuis votre entrée au Novitiat. " La Sœur Seraphine sachant que Dieu seul & son bon Ange avoient été les témoins de son peché, fut toute étourdie à cette parole de sa Mere Maitresse; & sans balancer un moment elle retourna à son Confesseur, à qui elle déclara & son peché, & le cas qui venoit de lui arriver avec la Mere Maitresse.

On a déja fait remarquer que cette Novice avoit confessé ce peché, tandis qu'elle étoit dans le monde, & dès-qu'elle l'eut commis; se croïant néanmoins indispensablement obligée de l'accuser derechef dans sa confession générale qu'on lui fit faire à son entrée au Novitiat, ne l'aïant pas fait par honte, & par la crainte frivole d'être refusée ou renvoïée, elle étoit avec raison agitée de mille remords de conscience, toutes les fois qu'elle alloit à confesse, depuis environ un mois qu'elle avoit pris l'habit; & elle avouë à sa grande confusion, qu'elle auroit peut-être malheureusement perséveré dans cet état funeste, pour le moins tout le tems de son Novitiat, si la miséricorde de Dieu ne lui eût suscité la Mere Maitresse, pour lui dessiller les yeux sur son extrême malheur.

Elle ajoûte que depuis ce tems-là elle fuïoit

autant qu'elle pouvoit sa rencontre, par la crainte qu'elle ne pénetrât tout ce qui se passoit dans son intérieur, & dans le plus secret de son cœur ; mais que s'apercevant dans la suite du tems, que malgré cette précaution qu'elle prenoit, sa Mere Maitresse l'avertissoit charitablement de tous ses defauts les plus cachés & les plus secrets, elle prit une si grande confiance en elle, qu'elle n'avoit pas de consolation égale à celle de lui découvrir elle-même tout ce qui se passoit dans son intérieur. Elle ajoûte que la Mere Agnès voïoit égalément dans l'intérieur des autres Novices ses compagnes ; qu'elles n'avoient pas besoin de lui découvrir leurs defauts, & qu'elle les prévenoit, dès-qu'elles ouvroient la bouche pour le faire elles-mêmes.

La même Sœur Seraphine raporte un fait qui la regarde encore elle-même, & qui ne paroit guére moins extraordinaire que le précedent. Elle dit que le Démon lui avoit mis dans l'esprit que sa Mere Maitresse n'avoit ni assés de lumieres, ni assés de spiritualité pour la conduire. Cette pensée l'avoit occupée durant toute l'oraison, qu'elle avoit faite après Vêpres. Sa Mere Maitresse l'aïant interrogée en particulier, pour aprendre d'elle, comment elle avoit passé le tems de l'oraison, elle lui dit qu'elle ne savoit que répondre là-dessus. „ Je vous l'aprendrai donc „ moi-même, puisque vous ne le savés pas ; “ & lui fit sur le champ un détail fidele de tout ce qui s'étoit passé dans son esprit ; ce qui me donna, ajoûte t-elle une si grande confiance en elle, que je ne pouvois plus la perdre de vûë, & elle me guérit entierément de la tentation, „ qui m'agitoit cruellément. “ Le Pere Confes-

ſeur aſſûre qu'il a apris de quelques autres de ſes Novices, que ce même cas leur étoit très-ſouvent arrivé

La même Sœur Seraphine raporte qu'étant malade, & voulant cacher ſa maladie à ſa Mere Maitreſſe, pour lui épargner la peine, & le grand ſoin qu'elle ſe donnoit auprès de ſes Novices, dès-qu'elle en avoit quelqu'une malade, elle la vit entrer dans ſa chambre, lui réprochant avec un petit ſoûrire ſon peu de confiance, „ Vous „ avês beau vous cacher, lui dit-elle, je ſai „ votre mal, & j'en ſai toutes les circonſtan- „ ces. Vous ne ſauriés, ma Mere, les ſavoir, „ lui répondit la Sœur Seraphine, puiſque je „ n'en ai parlé à perſonne. Il n'importe, je le „ ſai, lui repliqua la Mere Agnès; " & elle lui en fit un fidele détail, de même que du motif qui l'avoit portée à le lui cacher. La même Sœur ajoûte que ce cas lui eſt ſouvent arrivé, & à pluſieurs de ſes compagnes. Elle finit tous ces exemples, qu'elle raporte de ſa Mere Maitreſſe, par un des cas bien particuliers, dont elle fut elle-même témoin. Elle dit que l'aïant un jour tirée à part, la Mere Maitreſſe lui dit, „ il y a une telle de vos compagnes, qui ſou- „ fre des peines intérieures, mais des plus vio- „ lentes : l'ardent déſir qu'elle a de ſoufrir pour „ l'amour de Jeſus-Chriſt l'empêche de me les „ découvrir. Je n'oſe lui en parler ; faites le „ vous-même. " Elle obéït : la Sœur lui avoüa qu'elle étoit cruellement tourmentée, mais que pour ſe mortifier, elle n'en vouloit pas parler à la Mere Maitreſſe, La Sœur Seraphine lui conſeilla de le faire. Elle ſuivit ſon conſeil, & fut en même tems parfaitement guérie.

Un Gentilhomme d'Aix homme très-pieux, &

fort intérieur, aïant oüi parler de la vertu de la Mere Agnès, souhaita ardemment d'avoir une conversation avec elle, & de la consulter sur son intérieur. Il vint à cette fin à Marseille, & fut fort surpris, dès-qu'elle lui parla, de voir que cette sainte fille commença de lui découvrir toutes ses peines, & tout ce qui se passoit dans son intérieur, avant qu'il lui eût fait la moindre ouverture. „ Ma Mere, lui dit-il, il semble que „ vous lisés dans le plus secret de mon cœur, „ puisque vous prévenés tout ce que je voulois „ vous proposer. Vous éclaircissés tous mes dou- „ tes, & vous dissipés toutes mes peines. " Ce Gentilhomme fut si consolé de cette conversation, qu'il la pria d'agréer qu'il eût à l'avenir recours à elle dans toutes ses dificultés : ce qu'elle lui accorda avec plaisir. Le même cas est arrivé à plusieurs personnes de toute sorte d'état & de condition, qui l'aïant consultée ont fait souvent la même expérience : on les passe sous silence ; on en a assés dit pour prouver que la Mere Agnès lisoit dans l'avenir, & pénetroit le secret des cœurs.



CHAPITRE XXVI.

Les miracles que Dieu a operés en faveur de plusieurs personnes par l'intercession de la Mere Agnès.

IL n'apartient proprement qu'à la toute-puissance de Dieu de faire de vrais miracles ; l'homme ne pouvant de lui-même , & par sa propre vertu s'élever au-dessus de la nature , ne peut aussi faire de lui-même des miracles , qui n'étant précisément tels que parce-qu'ils surpassent les forces naturelles , sont par consequent au-dessus de sa puissance & de son activité ; & si dans l'Eglise catolique nous attribüons ce pouvoir aux Saints , nous ne prétendons pas néanmoins soûtenir qu'ils en soient immédiatement les auteurs & les principes , mais de simples instrumens , dont la puissance de Dieu se sert quelque-fois , pour les operer en faveur de ceux qui avec une foi ferme ont recours à leur puissante intercession. Ils en sont , disons-nous , les causes morales , non pas phisiques , qualité qui n'apartient qu'à Dieu seul , qu'il communique néanmoins aux hommes , quand il lui plait , quand bon lui semble , & lorsqu'il le juge nécessaire pour l'utilité & la gloire de l'Eglise.

A la naissance de cette Eglise , les miracles étant nécessaires , pour guérir l'infidelité , & dissiper les épaisses ténebres de l'idolatrie généralement répanduë sur toute la terre , Jesus-Christ communiqua ce pouvoir à tous ceux qu'il envoïa par tout

le monde, pour annoncer ſon Evangile. Il les aſſura même qu'ils feroient de plus grands miracles que lui. Ce pouvoir s'eſt ſoutenu dans l'Egliſe, juſqu'à ce que la foi ait été établie & afermie par toute la terre. Cela n'empêche pas néanmoins que Dieu ne ſuſcite de nos jours des hommes extraordinaires, qui en operent de très-éclatans dans l'Egliſe catolique. Je dis dans l'Egliſe catolique, hors de laquelle il n'y a jamais eu, & il n'y aura jamais de vrais miracles; & tous ceux que les héretiques publient dans leur ſecte, ne ſont que des impoſtures, des ſupoſitions, des menſonges, & des tromperies.

C'eſt le raiſonnement que faiſoit autre-fois ſaint Auguſtin contre les Donatiſtes, qui pour ſeduire les ſimples, publioient de ſon tems un grand nombre de faux miracles operés par ceux de leur ſecte. „ Dieu, leur diſoit ce ſaint Docteur, ne peut „ autoriſer le menſonge : il l'autoriſeroit pourtant, „ ſi pouvant lui ſeul faire de vrais miracles, il en „ faiſoit par le miniſtere des Donatiſtes, qui ſont „ hors de l'Egliſe. Tous les miracles donc qu'ils „ publient dans leur ſecte, ſont néceſſairement faux, „ ſuperſtitieux, aparens, & trompeurs. " Cet argument de ſaint Auguſtin eſt ſans replique : il ſeroit fort à ſouhaiter que les Novateurs de nôtre ſiécle s'en fiſſent eux-mêmes l'aplication : ils en conclurroient que tous les miracles qu'ils publient de ceux de leur parti, ſont faux, ſupoſés, & trompeurs, puiſque s'il y en avoit un ſeul de veritable & de réel, Dieu auroit autoriſé le menſonge, dequoi il n'eſt pas capable, étant comme il eſt, la verité par eſſence. En voilà aſſés pour leur inſtruction : heureux, s'ils vouloient en profiter, & ouvrir les yeux ſur le ſchiſme, qu'ils occaſionnent malheureuſement dans l'Egliſe.

La Mere Agnès a été ſans contredit une de ces perſonnes extraordinaires, que Dieu ſuſcite de tems en tems dans ſon Egliſe pour l'édification des fideles, & l'afermiſſement de leur foi ; auxquelles il communique le pouvoir de faire des miracles, & d'exercer, pour ainſi dire, un empire abſolu ſur la vie & la mort, ſur la ſanté & la maladie, ſur les hommes & ſur les Démons, ſur les corps & ſur les eſprits ; & on peut avancer, ſans apréhender l'hiperbole, & ſans crainte de flaterie, que ſa vie a été un tiſſu, & une ſucceſſion continuelle de miracles, ou que Dieu a operés en ſa faveur, ou qu'elle-même ſervant d'inſtrument à ſa puiſſance a operés en faveur des autres. On ſe contentera parmi le prand nombre qu'on a trouvé dans les mémoires qu'on nous a remis, de raporter les plus conſiderables, & les plus généralement connus des Capucines, qui vivoient de ſon tems.

La Sœur Seraphine cette grande confidente des ſecrets de la Mere Agnès, qui après avoir été ſa Novice, marcha avec tant de fidélité ſur ſes traces, en raporte pluſieurs operés en ſa faveur.
„ Lorſque j'étois Novice, dit-elle, je fus atta-
„ quée d'un mal de genoux ſi violent, que je
„ ne pouvois abſolument les fléchir, ſans ſoufrir
„ de douleurs extrêmes. Embraſée néanmoins du
„ déſir de ſoufrir quelque choſe pour l'amour de
„ celui, qui a tant ſoufert pour moi, je n'en par-
„ lai jamais à la Mere Maitreſſe : je le lui cachois
„ au contraire autant que je le pouvois. Elle
„ s'en aperçut néanmoins malgré tous les ſoins
„ que je prenois de le dérober à ſa connoiſſance,
„ par l'abondance du ſang, qui couloit d'une
„ grande plaïe, qui par la longueur du tems,
„ & par ma négligence s'y étoit formée. Tou-

„ chée de compaſſion elle s'aprocha de moi dans „ le Chœur, où je chantois l'office. Elle fit le „ ſigne de la Croix ſur mon genou, & dans le „ même inſtant je me trouvai parfaitement gué- „ rie. Je crus devoir remercier ma bienfaitrice „ d'un ſi grand miracle operé en ma faveur. „ Rendés à Dieu vos actions de graces, me dit- „ elle, & non pas à moi, qui ne ſuis qu'une „ miſerable pechereſſe, indigne d'être exaucée.

La même continuë „ J'avois, dit-elle, un „ grand mal de côté accompagné d'une groſſe „ tumeur, qui me tenoit toute courbée, de ſorte „ que j'avois une peine extrême de me trainer „ par le Couvent. Paſſant par le dortoir j'eus „ par hazard la rencontre de la Mere Agnès, „ qui fort ſenſible à mon incommodité m'arrê- „ ta, fit le ſigne de la Croix ſur mon côté, & „ dans le moment l'enflure ſe diſſipa, & je me „ trouvai parfaitement guérie.

„ Dans une autre occaſion accablée d'un „ mal de tête ſi violent, que je ne ſavois où j'en „ étois, ne pouvant ni prier, ni faire autre „ choſe, je m'aprochai de la Mere Agnès dans „ le Chœur où nous étions aſſemblées; & après „ lui avoir découvert l'état pitoïable où je me „ trouvois, je la priai bien humblement de m'ob- „ tenir du Ciel quelque ſoulagement. Sans me „ répondre, elle fit le ſigne de la Croix ſur ma „ tête, & dans le moment je me trouvai parfai- „ tement guérie.

„ Aïant paſſé quelques années (c'eſt toûjours „ la Sœur Seraphine qui parle) dans un dégoût „ extrême juſqu'à ne pouvoir rien avaler ſans „ une grande repugnance: ce qui m'avoit telle- „ ment afoiblie, que je pouvois à peine mettre „ un pied devant l'autre, & me voïant par là

„ inutile au Couvent, & incapable de faire au-
„ cun ofice, je formai la résolution de décou-
„ vrir mon mal à la Mere Agnès : ce que j'e-
„ xecutai. Cette sainte fille me prenant d'abord
„ par la main me conduisit sans dire mot, au
„ refectoir, pour me faire prendre quelque nour-
„ riture, qu'elle me présenta elle-même, après
„ avoir fait le signe de la Croix sur ce qu'elle
„ m'offroit. Dans le moment je recouvrai si
„ bien l'apetit, que je ne pouvois me rassasier ;
„ & en peu de jours je repris toutes mes forces.

La même raporte qu'aïant un mal d'oreilles si violent, qu'il l'empêchoit absolument de dormir depuis plusieurs jours, elle fut inspirée de Dieu de recourir à celle qui lui servoit de médecin dans toutes ses maladies. „ Elle m'ordonna, dit-
„ elle, de commander au mal de me laisser en
„ repos. Dès-que j'eus obéï à son ordre, le mal
„ d'oreille cessa entierément, & ne revint jamais
„ depuis. Le même cas, ajoûte-t-elle m'arriva,
„ lors qu'aïant une grande plaïe sur l'épine du
„ dos, qui me causoit une douleur très-cui-
„ sante, elle me donna le même ordre, qui
„ produisit en même tems le même éfet : la plaïe
„ ne parut plus.

„ Etant au Choeur (c'est toûjours la même qui
„ parle) pour chanter le divin ofice, j'eus un
„ mal de cœur si violent, que ne pouvant plus
„ me tenir debout, je m'aprochai de la Mere
„ Agnès, qui étoit alors Abbesse, pour la prier
„ de me permettre d'en sortir. Allés continüer
„ l'ofice, m'ajouta-t-elle : vous êtes parfaitement
„ guérie : ce qui arriva sur le champ, comme
„ elle me l'avoit dit.

„ Le pouvoir de cette bonne Mere, continuë
„ la même, ne s'étendoit pas seulement sur les

„ maladies du corps : il paſſoit encore à celles „ de l'ame. J'en ai fait ſouvent l'expérience ; & „ pluſieurs de nos Sœurs, qui me l'ont confidemment déclaré, l'ont ſouvent faite comme „ moi. Je ſoufrois de grandes peines intérieures, „ mais ſi fortes, qu'elles m'accabloient juſqu'à „ ne ſavoir ce que je faiſois. Ne pouvant les ſu- „ porter plus long-tems, je pris le parti de les „ communiquer à le Mere Agnès, que je fus „ chercher, & que je trouvai dans le Chœur „ ravie en extaſe, un peu élevée de terre, & „ toute abſorbée en Dieu. Je déliberai quelque „ tems, avant que de me determiner à la dé- „ tourner d'un ſi ſaint exercice. Mes peines in- „ térieures cependant redoublant toûjours, j'en „ formai la réſolution, & je l'exécutai. Je l'a- „ pelle, je la touche, je la ſecoüe, & je la „ trouve inſenſible à tout. Je redouble mes ſe- „ couſſes, & j'aperçûs qu'elle jettoit un doux „ regard ſur moi me diſant avec un petit ſoû- „ rire, retirés-vous, ma chere fille, vous avés „ ce que vous demandés : vos peines intérieures „ ſont entierement diſſipées. J'en fus en éfet „ tout-à-fait ſoulagée dans ce moment.

La méme ſoufrant un grand mal de goſier, qui ne lui permettoit pas de chanter, pria la Mere Agnès alors Abbeſſe, de la diſpenſer de faire l'Acolite au Chœur. La Mere ſans lui répondre, fit le ſigne de la Croix ſur ſon goſier, & défendit au mal d'inquieter à l'avenir cette Religieuſe. Cas admirable ! elle entra à ce moment dans le Chœur, & chanta à ſon ordinaire, ſans ſentir la moindre incommodité. On paſſe ſous ſilence pluſieurs autres miracles, que la Mere Agnès a operés en faveur de cette ſainte fille : on en trouve dans les mémoires qu'elle a

laissés de toutes les especes. Comme elle étoit une grande servante de Dieu, fort embrasée de l'amour des croix & des soufrances, son Epoux céleste l'en favorisoit souvent, & fournissoit en sa personne de la matiere à la charité de la Mere Agnès.

La Sœur Felicienne de Marseille fut attaquée d'une hémorragie si violente & si abondante, qu'elle perdoit tout son sang. Le mal continüant depuis quelques heures malgré les rémedes qu'on emploïoit, pour l'arrêter, on la jugea à la derniere extrêmité. On courut d'abord à la Mere Agnès qui étoit alors Abbesse, pour l'avertir du danger évident où cette pauvre fille se trouvoit. La charité dont elle bruloit, l'obligea de monter sans délai à la chambre de la malade, où surprise de l'abondance de sang qu'elle avoit perduë, & qu'elle perdoit actuellement, elle fit une grande exclamation; & élevant les yeux au Ciel elle fit le signe de la Croix sur la pauvre agonisante; & dans le moment le sang s'arrêta, & elle fut parfaitement guérie. Miracle évident, qui se passa sous les yeux de toute la Communauté assemblée pour donner du secours à la pauvre malade.

La Sœur Claire de Pertuis avoit depuis quelque tems un si violent mal de côté, qu'elle ne pouvoit trouver du repos en aucun endroit, en aucune posture, ni debout, ni assise, ni couchée. La Mere Agnès la visitant un jour dans son infirmerie, & la voïant toûjours depuis long tems, en ce triste état, en fut touchée de compassion, & pleine de confiance en Dieu, elle prit le voile blanc qu'elle portoit sur sa tête, l'apliqua sur le côté de la malade, & dans l'instant elle fut non seulement soulagée, mais parfaitement guérie.

Plusieurs Religieuses qui se trouvoient alors dans la chambre de la malade, furent témoins de ce prodige miraculeux.

La Sœur Agnès de Riez soufroit depuis un an & demi des vertiges presque journaliers, mais si extraordinaires, qu'elle sentoit couler de sa tête dans son estomac des eaux si chaudes, si brulantes, & en si grande abondance, qu'elle craignoit d'en être étoufée à tout moment. Toute la médecine s'étoit épuisée à chercher des rémedes à une maladie aussi extraordinaire, & aussi étrange, mais toûjours inutilement & sans succès. Pleine de confiance à la vertu de la Mere Agnès, elle eut recours à sa charité. Cette bonne Mere lui ordonna de faire avec elle une neuvaine à la sainte Vierge à l'honneur de son immaculée Conception. La neuvaine finie la malade vint trouver la Mere Agnès à sa chambre, & lui dit en entrant, „ ma Mere rendons graces à Dieu „ & à la sainte Vierge. Je suis parfaitement gué- „ rie de ma maladie. " Elle n'en eut pas dans la suite la moindre atteinte.

La Sœur Gabriele de Manosque avoit une si grande foiblesse d'estomac, qu'elle ne pouvoit rien retenir dans son corps depuis plus de six mois, non pas même le bouillon qu'elle prenoit, ce qui lui faisoit trainer la vie du monde la plus triste, & la plus languissante : elle portoit sur son visage la paleur de la mort. Voïant l'inutilité de tous les rémedes qu'on lui avoit fait jusqu'alors, elle eut recours à la Mere Agnès, qui se contenta de lui répondre, *ma chere Sœur, si vous avés la foi, vous guérirés.* Cette bonne fille plus attentive à son mal qu'à la réponse de la Mere Agnès, n'y donna pas beaucoup d'attention. Mais le mal continüant, & devenant tous les jours

jours plus dangereux, elle se vit contrainte de revenir à la charge auprès de la Mere Agnès, qui lui fit la même réponse, qu'elle lui avoit faite la premiere fois. Elle en fit le raport à la Mere Abbesse, qui animée de l'esprit de Dieu, lui dit, „ vous ne pouvés ignorer, ma bonne Sœur, „ que la Mere Agnès est une grande servante de „ Dieu : vous avés été vous-même témoin de son „ grand crédit auprès du Seigneur ; vous en avés „ vû un grand nombre d'exemples dans le Cou„ vent ; pourquoi ne faites vous pas ce qu'elle „ vous a dit ? Vôtre infidélité met certainement „ obstacle à son grand pouvoir. Suivés donc son „ conseil, & vous éprouverés les éfets de sa „ charité. " Cette bonne fille confuse d'un si juste reproche que lui faisoit son Abbesse, alla sur le champ se mettre à genoux devant le saint Sacrement, & fit tous ses éforts autant qu'il lui fut possible, pour exciter sa foi par des actes très-fervens & souvent réïterés. Sa priere ne fut pas plûtôt achevée, qu'elle se trouva parfaitément guérie ; & elle ne fut jamais depuis sujette à cette incommodité.

Une autre Sœur étoit atteinte depuis sept-à-huit jours d'un flux de sang, qui l'avoit reduite à la derniere extrémité, jusques-là qu'on commençoit de desesperer de sa vie. On avoit d'autant plus de fondement de craindre pour elle, qu'outre le flux de sang, elle étoit si dégoutée, qu'elle ne pouvoit rien manger du tout. La Mere Agnès, qui étoit alors Abbesse, la trouvant en ce triste état, en fut si touchée, qu'elle demanda sur le champ sa guérison au Seigneur. Elle fut exaucée. A peine fut-elle sortie de la chambre de sa malade, que celle-ci s'écria, *je suis guérie.* Elle le fut en éfet. Plusieurs Religieuses,

qui furent témoins de ce miracle, ne pûrent s'empêcher de verser des larmes de joïe, & de publier dans tout le Couvent la sainteté de la Mere Abbesse, & son grand crédit auprès de Dieu.

Un grand nombre d'autres Religieuses sujetes à de grands dégoûts, ont en diferens tems, & successivement fait l'expérience de ce grand pouvoir de la Mere Agnès. Dès-qu'elles avoient recours à elle avec confiance, elle se contentoit de faire le signe de la Croix, sur les mets qu'elle leur présentoit elle-même, & elles recouvroient en même tems l'apetit. La Sœur Seraphine raporte que ce cas lui est arrivé à elle-même plusieurs fois, & à d'autres de ses Sœurs, qui lui en avoient fait la confidence.

La bonne odeur de la sainteté de la Mere Agnès n'étoit pas tellement renfermée dans l'intérieur de son Cloître, qu'elle ne se répandît au déhors. Les personnes du monde qui la connoissoient, & qui avoient en elle leur confiance, ont souvent éprouvé dans leurs aflictions, & dans leurs maladies les éfets du grand crédit qu'elle avoit auprès de Dieu. On se contentera d'en raporter quelques exemples, laissant les autres pour ne pas trop ennuïer le lecteur. Un des plus mémorables fut celui qui arriva à Marseille, à la vûë du plus grand nombre de ses habitans.

Le feu aïant pris à l'entrée du port à un vaisseau richement chargé, les marchands interessés mirent tout en mouvement pour tâcher de l'éteindre, mais inutilément : toute l'eau qu'on y jettoit, ne servoit qu'à donner plus d'activité aux flâmes. Désesperant de sauver le vaisseau & la cargaison par aucun secours humain, un des marchands à qui le vaisseau, & la plus considerable

partie des marchandiſes apartenoit, prit la réſolution d'aller aux Capucines réclamer la puiſſante interceſſion de la Mere Agnès à qui il avoit une grande confiance. Elle lui promit d'adreſſer ſes vœux au Ciel pour la conſervation de ſon vaiſſeau : ce qu'elle exécuta ſur le champ. Elle n'eut pas plûtôt achevé les Litanies de la ſainte Vierge dans une petite Chapelle intérieure, qui lui étoit dédiée, qu'on vit un grand nombre de colombes voltiger autour du vaiſſeau, & les flâmes furent tout-à-coup éteintes. Tout le monde cria d'abord miracle, & rendit gloire à Dieu, & à la vertu de la Mere Agnès.

Un autre marchand de la même Ville apellé Guigues, homme très-pieux, qui avoit beaucoup de confiance aux prieres de la Mere Agnès, ſe voïant attaqué d'une fievre continuë, & fort dangereuſe, ordonna à ſa femme d'aller inceſſamment au Couvent des Capucines, pour prier la Mere Agnès de le recommander à Dieu, & de lui dire de ſa part, que ſes afaires n'étant pas encore bien rangées, il ſouhaitoit, ſi c'étoit la volonté de Dieu, de vivre encore quelque tems pour les regler ſi bien, qu'il ne reſtât après ſa mort aucun procès dans ſa famille. La femme s'aquitta de ſa commiſſion; & à ſon retour elle aſſûra ſon mari que la Mere Agnès prioit actuellément pour lui. Satisfait de cette réponſe, il renvoïa ſa femme, lui diſant qu'il vouloit un peu repoſer. Il dormit en éfet pendant deux heures d'un ſommeil fort tranquille. Dès-qu'il s'éveilla il ſe trouva ſans mal de tête, ſans fievre, tout-à-fait ſoulagé, & jettant les yeux aux pieds de ſon lit, il y aperçut une Religieuſe Capucine entre les deux rideaux, qui lui repeta trois fois les paroles ſuivantes. *Dieu ſoit beni, vous guérirés.*

Après quoi elle disparut. Ne sachant que penser de cette vision, il regarde de tout côté dans sa chambre pour découvrir quelle étoit cette Capucine ; & ne la voïant plus, il apelle sa niece, qui étoit dans une chambre voisine, & lui demande quelle étoit cette Capucine, qu'il avoit vû aux pieds de son lit entre les deux rideaux, & qui lui avoit parlé. La niece jugeant par ce discours que son oncle étoit dans la reverie, & que l'ardeur de la fievre lui avoit causé quelque transport au cerveau, lui dit pour le tranquilliser, „ mon oncle, c'est moi-même, qui ai parû „ aux pieds de vôtre lit, habillée en Capucine „ avec un voile blanc, & un noir sur ma tête „ comme ces Religieuses le portent. Je crois que „ tu as perdu l'esprit, lui repliqua son oncle, „ ou tu crois que je rêve : cependant je ne rêve „ point : je suis parfaitement à moi-même, bien „ éveillé, & tout-à-fait libre : je n'ai ni mal „ de tête, ni fiévre ; j'ai vû, il n'y a qu'un „ moment une Religieuse Capucine de fort pe„ tite taille, bien faite, mais extrémement mai„ gre, d'un âge qui m'a parû assés avancé. Je „ l'ai vûë distinctement entre les deux rideaux „ de mon lit : elle m'a repeté trois fois ces pa„ roles, *Dieu soit beni, vous guérirés.* Je me „ trouve en éfet parfaitement guéri, comme elle „ me l'a prédit. " La niece apella d'abord sa tante pour entendre ce que son oncle lui disoit. Il fit le même récit à sa femme avec les mêmes circonstances, & lui confirma sa parfaite guérison, qui avoit suivi la vision. Elle en bénit Dieu, & lui rendit mille actions de graces, ne doutant pas au portrait que son mari lui faisoit de cette Capucine, que ce ne fût la Mere Agnès elle-même qui lui étoit aparuë.

Le Pere Confesseur qui raporte ce prodige, assûre l'avoir apris de la bouche même du marchand avec lequel il eut une fort longue conference, lors qu'il vint rendre ses très-humbles actions de graces à l'Eglise des Capucines. Il avoüë que n'étant pas facile à croire les choses extraordinaires, il n'avoit pas ajoûté grand'foi à ce qu'on lui avoit raporté sur ce fait si prodigieux, jusques-là qu'il s'éforça de persuader au marchand que c'étoit aparemment en songe que la Mere Agnès lui étoit aparû, & qu'elle lui avoit parlé. „ Non, mon Pere, lui répondit le marchand ; „ j'étois autant éveillé que je le suis à présent : „ je la voïois aux pieds de mon lit, tout comme „ je vous vois actuellement : je distinguois tous „ ses traits, & j'entendis très-distinctement les „ mêmes paroles qu'elle me repeta jusqu'à trois „ fois, *Dieu soit béni, vous guérirés.* J'avouë que „ j'étois fort surpris de voir qu'une Capucine „ étoit sortie de son Couvent pour me visiter „ dans ma maladie. Je ne pensai jamais que ce „ fût la Mere Agnès, ne sachant si elle étoit „ petite ou grande, bien ou mal faite. Je distinguai son habit, son voile, son visage, son air „ modeste ; & ne la voïant plus dans ma chambre après avoir regardé de tout côté, je présumai d'abord qu'elle avoit passé dans celle de „ ma niece, qui étoit contiguë à la mienne. Je „ fus fort choqué de l'histoire qu'elle me fit là-dessus, disant que c'étoit elle, qui s'étoit présentée à moi, aïant sur la tête les deux voiles que portent les Capucines. Je savois fort „ bien que celle que j'avois vû, n'avoit point „ son air ? aussi la traittai-je d'abord de folle. „ Voilà, mon Pere, tout ce que je puis vous „ dire sur cet article. Je me trouvai d'abord

„ parfaitement libre, ſans fievre, ſans mal de „ tête, ſans aucune douleur : c'eſt ce que je pour„ rois ſans ſcrupule atteſter mille fois avec ſer„ ment. " Le Pere Confeſſeur avouë, que n'aïant point ajoûté de foi à ce miracle la premiere fois qu'on le lui avoit raporté avec toutes ces circonſtances, il ne crut pas pouvoir raiſonnablement en douter, après avoir oüi, & ſondé le marchand.

Monſieur le Marquis de Pontevés parent de la Mere Agnès étoit ſujet à de grandes maladies, qui le reduiſoient ſouvent à la derniere extrémité. Madame la Marquiſe ſon épouſe, qui avoit une grande confiance en la vertu de ſa couſine, lui envoïoit en même tems un de ſes domeſtiques, pour lui aprendre ſa maladie, & la recommander à ſes prieres; & quoi qu'on eût quelque fois déſeſperé de ſa vie, & qu'on en écrivît en ces termes à la Mere Agnès, elle ne perdoit pourtant pas la confiance, Elle ſe mettoit en prieres, pour demander à Dieu le rétabliſſement de la ſanté du pauvre malade ; & dès-qu'il lui étoit revelé qu'il ne mourroit pas, elle répondoit à ſa couſine par le retour du domeſtique qu'elle lui avoit envoïé, lui marquant poſitivément, Monſieur de Pontevés, ne mourra pas de cette maladie : ce qui arrivoit toujours comme elle le marquoit, & qu'on attribuoit à la force & à la vertu de ſes prieres.

Mademoiſelle de Marotti de Marſeille étoit attaquée depuis environ quatre mois d'une fievre d'autant plus dangereuſe, qu'on apréhendoit avec toute ſorte de fondement qu'elle ne dégénerât en une fievre lente. Comme elle connoiſſoit la Mere Agnès, & qu'elle avoit beaucoup de confiance en ſa vertu, elle pria ſon mari de

lui aller demander de sa part un billet de l'immaculée Conception écrit de sa main. Monsieur Marotti s'adressa au Pere Confesseur, qui connoissant l'extréme repugnance que la Mere Agnès avoit à faire ces sortes de billets écrits de sa main, (cette derniere condition blessant sa modestie, & son humilité) fit quelque dificulté de le lui promettre ; se voïant néanmoins fort pressé & sollicité par ce Monsieur , il alla le demander à la Mere Agnès , & lui ordonna en même tems par obéïssance d'en faire sans délai. Cette sainte fille n'aïant jamais raisonné sur l'obéïssance, quelque dificulté qu'elle pût éprouver à ce qu'on lui commandoit , fit ce billet, & promit de faire une neuvaine à la sainte Vierge , faisant dire à la malade d'unir ses prieres avec les siennes. La neuvaine finie la malade se trouva sans fievre, & parfaitement guérie.

Monsieur François d'Aguillenqui Frere de la Mere Agnès Archidiacre de la Metropole de Roüen, & Vicaire Général de Pontoise, ne se conduisoit depuis quelque tems que par les conseils, & les avis charitables de sa sœur la Capucine, pour laquelle il avoit autant de vénération que de tendresse. Il fit un voïage à Marseille en l'année 1649. pour la consulter sur son intérieur, & sur certaines peines qu'il avoit dans l'exercice de son emploi. Après avoir resté un tems assés considerable auprès d'elle, il résolut de s'en retourner à Pontoise, & de passer à Aix pour embrasser deux de ses freres. Il les trouva tous deux malades, & même mourans. On n'explique pas son extrême désolation. Il eut sur le champ son recours à sa chere sœur, à qui il écrivit la lettre du monde la plus touchante, pour lui exposer le triste état, où il avoit trouvé ses deux freres, lui ajoû-

tant, qu'il a tout fondement d'apréhender qu'ils ne soient tous deux morts dans le tems qu'elle recevra sa lettre. Quelque parfaite que fût la soumission de la Mere Agnès à la volonté de Dieu, & à toutes les dispositions de sa providence, elle ne laissa pas d'être très-sensible à cette triste nouvelle; & après avoir donné quelques larmes à la tendresse naturelle qu'elle avoit pour ses freres, elle se retira seule au Chœur, afin de prier Dieu pour eux. Son oraison finie, où elle avoit consulté le Seigneur sur la destinée de ses deux freres, elle répondit à l'Archidiacre par le retour de l'exprès, & l'exhortoit de mettre toute sa confiance en Dieu, l'assûrant qu'il seroit bien-tôt consolé par le retablissement de la santé de ses deux freres.

Cette réponse lui fut remise en présence d'un malade: c'étoit Monsieur le Prévôt de Barjols. Il lui en fit la lecture dans le même tems que les Chirurgiens travailloient à lui ôter l'apareil sur sa cuisse toute gangrenée. L'un d'eux tout surpris s'écria d'abord miracle, „ Monsieur le Prévôt „ est guéri contre toute esperance. Voilà les chairs „ vives qui reviennent aux endroits mêmes, où „ nous avions déseperé de les revoir, les aïant „ pourries jusqu'à l'os. " Le Médecin & deux autres Chirurgiens qui étoient présens, crierent aussi miracle, & le malade lui-même s'écria d'un ton de voix puissant, *loüons Dieu de la santé qu'il m'accorde à la priere de ma pauvre sœur la Capucine. Je suis parfaitément guéri: Dieu soit à jamais béni.* Il le fut si bien en éfet, que deux jours aprés il marcha sans la moindre dificulté, & ne sentit que très-peu de foiblesse à cette jambe, qui étoit presque entierement pourrie.

On passe de la chambre de Monsieur le Prévôt

à la chambre de Monſieur d'Aguillenqui, attaqué d'un ſi terrible accident d'apoplexie, qu'il n'avoit ni connoiſſance, ni ſentiment, & qu'il étoit abſolument condamné du Médecin, & des trois Chirurgiens. Dès-qu'on lui ôta les ventouſes qu'on lui avoit apliqué ſur le dos, & qu'on lui donna le premier coup de lancete, quoique depuis deux jours il eût perdu la parole & tout ſentiment, il jetta un grand cri, diſant, *vous me faites mal*; ajoûtant ces paroles ſi conſolantes pour ſon frere, *ne me faites plus de remedes, je me porte bien; par la grace de Dieu je n'ai plus de mal.* Il n'en eut plus du tout en éfet; & dans ce moment il ſe trouva tel qu'il étoit avant ſon accident : ce que chacun attribüa à miracle. On ne pouſſe pas plus loin cette matiere, qui fourniroit à un volume entier.

CHAPITRE XXVII.

La derniere maladie de la Mere Agnès, & les peines intérieures qu'elle y ſoufrit.

Le Roi Prophête a dit qu'après que le Juſte aura ſemé dans les larmes pendant le cours de ſa vie, il recueillira dans la joïe à ſa derniere maladie, & au tems de ſa mort; c'eſt là une diſpoſition de la Providence du Seigneur, & de l'accompliſſement de ſa parole. Il a promis aux Juſtes dans ſes divines Ecritures de changer leur ignominie en gloire, leur triſteſſe en joïe, & de leur donner autant de plaiſir & de conſolation, qu'ils auront ſoufert de rudes épreuves. C'eſt

pour l'ordinaire à leur derniere maladie, & à l'heure de la mort qu'il accomplit sa promesse.

Cette loi générale trouve son exception dans la promesse de la Mere Agnès: on ne sauroit dire avec verité qu'elle ait eu part dans sa derniere maladie à cette bénédiction, & à cette promesse que Dieu a fait aux Justes. Son Epoux céleste l'a tenuë attachée à la Croix jusqu'à son dernier soûpir; & pour se la rendre entierément conforme il la délaissa, comme son Pere céleste l'avoit délaissé lui-même. Il la livra à toute sorte de peines d'esprit, à toute sorte de peines de corps.

Sa derniere maladie commença le 4. de Juin de l'année 1672. par une petite fievre, & un flux de ventre qu'elle cacha selon sa coûtume avec beaucoup de soin aux yeux & à la connoissance de la Communauté. Certaines Religieuses néanmoins qui étoient plus attentives sur elle que les autres, s'étant aperçûës de son indisposition par la peine qu'elle avoit à se trainer dans le Couvent, en avertirent la Mere Abbesse & le Pere Confesseur, qui la prenant en particulier l'interrogerent sur sa maladie, & sur la source de cette grande foiblesse qu'on remarquoit en elle. Cette sainte fille embrasée du désir de soufrir répondit que son mal n'étoit rien. „ Il est „ juste, ajoûta-t-elle de soufrir quelque chose „ pour l'amour de Dieu; qu'étant délicate & fort „ sensuelle de son naturel, son miserable corps „ ne pouvoit rien soufrir sans se plaindre. “ Réponse fort innocente, qui lui causa dans la suite des peines intérieures, qui la tourmenterent beaucoup plus que sa maladie.

On la conduisit néanmoins à l'infirmerie, & là réflechissant sur les réponses qu'elle avoit faites au Pere Confesseur, & à la Mere Abbesse,

lorsqu'ils l'avoient interrogée sur la nature de sa maladie, & jugeant qu'elle n'avoit pas répondu avec toute la simplicité qui convient à une Religieuse, sur tout lorsqu'elle est interrogée par ses Supérieurs, elle se crut coupable d'un grand crime devant Dieu. Elle en parla d'abord à son Confesseur avec une grande abondance de larmes, & en des termes, qui marquoient son extrême fraïeur, & la peine intérieure que lui causoit ce qu'elle regardoit comme une grande faute, indigne d'une Religieuse. Le Pere Confesseur, qui connoissoit depuis long-tems la délicatesse de sa conscience, & l'impression que l'ombre du peché faisoit dans son ame, lui dit d'abord pour la tranquilliser, qu'elle n'avoit point fait de peché; qu'aïant répondu à la demande que la Mere Abbesse lui avoit faite, de la maniere qu'elle la pensoit, & qu'elle la croïoit en éfet, elle n'avoit rien à se reprocher là-dessus.

„ Ah! mon Pere, lui repliqua la Mere Agnès, „ vous n'envisagés pas comme un peché & un „ grand peché le cas d'une Religieuse qui ne va „ pas simplement avec sa Supérieure, & son „ Confesseur, qui leur cache sa maladie sous „ des termes équivoques; pour moi je l'estime „ si grand & si énorme, que j'en suis toute „ troublée: mon esprit depuis ce fatal moment „ est plongé dans d'épaisses ténebres; la lumiere „ selon la ménace d'un Prophête, m'a été ôtée; „ ma volonté est tombée dans une froide indiference; les flammes sacrées, dont elle bruloit „ auparavant, sont converties en glace; ma „ conscience qui étoit si tranquille, n'a plus „ de repos; n'aller pas simplement avec son Abbesse, & son Confesseur, de quel plus grand „ crime les Religieuses peuvent-elles se rendre

„ coupables ? " Les ſolides raiſons que le Pere Confeſſeur lui opoſa, la calmerent pour peu de tems. Je dis pour peu de tems, puiſque les mêmes peines ſe renouvellerent ſur le même cas, mais plus fortes qu'elles n'avoient été juſqu'alors.

Le Démon lui remit dans l'eſprit qu'elle avoit par cette duplicité conſommé ſa réprobation ; qu'il n'y avoit plus de miſericorde à attendre pour elle ; que n'aïant caché ſa maladie à ſon Abbeſſe, & à ſon Confeſſeur que par un principe d'orgueïl & d'hipocriſie, elle s'étoit renduë exécrable aux yeux de Dieu, & avoit mis le comble à la meſure de ſes iniquités, ajoûtant que ſi elle avoit eu un ſeul dégré d'humilité, elle auroit déclaré ſon mal tel qu'il étoit, & qu'elle le connoiſſoit. Cette idée afreuſe que le Démon lui mît dans l'eſprit ſur ce prétendu crime, la jetta dans l'état du monde le plus pitoïable, où une veritable amante peut ſe trouver. Accablée ſous le poids de cette violente tentation elle eut recours au rémede en la découvrant au Pere Confeſſeur, qui emploïa toute la force de ſon eſprit, & la ſolidité de ſon raiſonnement pour la combattre, & la diſſiper.

„ Helas ! ma bonne Mere, à quoi penſés-vous, „ lui dit le Pere Confeſſeur, de vous laiſſer ſe„ duire au Démon, dans le tems que vous ne „ devriés travailler qu'à le vaincre ; de lui don„ ner entrée dans vôtre eſprit, dans le tems „ que vous devés faire tous vos éforts, pour „ l'en éloigner ? Ignorés-vous qu'il fait tout ce „ qu'il peut pour vous perdre ; & que quelque „ vaincu qu'il ſoit, il ne ſe rebutera jamais juſ„ qu'au dernier ſoûpir de vôtre vie ? Il n'y a „ plus de miſericorde pour vous, vous dit-il :

„ repondés lui hardiment qu'il y en a pour les
„ plus grands pécheurs, tandis qu'ils sont sur la
„ terre; & ajoûtés lui avec saint Leon Pape,
„ que si Judas après avoir trahi & vendu son
„ divin Maitre, ne s'étoit pas pendu de déses-
„ poir, & s'il n'avoit dit avec Caïn le premier
„ des réprouvés, mon iniquité est trop grande,
„ pour en pouvoir attendre le pardon, il auroit
„ trouvé des ressources dans la miséricorde de
„ Dieu, & dans le sang de son divin Maitre.

„ Les plus grands Saints ont essuïé les mê-
„ mes combats à leur derniere heure ; mais ils
„ ont repoussé le Démon avec mépris : faites-en
„ de même; envoïés cet ennemi de votre salut
„ dans les enfers, & dites-lui hardiment que
„ vous adorés un Dieu, qui est un pere, &
„ non pas un tiran, un Dieu misericordieux au-
„ tant que juste, un Dieu qui a toûjours les
„ bras ouverts pour recevoir tous ceux qui le
„ reclament, & qui veulent sincerément aller à
„ lui; que vous voulés l'aimer & le servir jus-
„ qu'au dernier soûpir de votre vie; que le seul
„ regret qui vous reste, c'est de ne l'avoir pas
„ tant aimé qu'il le mérite, & qu'il le com-
„ mande ; que quand vous seriés assûrée d'être
„ du nombre des réprouvés, comme cet esprit
„ tentateur s'éforce de vous le persuader, & d'ê-
„ tre assés malheureuse, que de ne pouvoir pas
„ l'aimer dans l'éternité, vous voulés l'aimer de
„ tout vôtre cœur dans le tems, & tout le reste
„ de vôtre vie. Ce sera avec ces sortes d'armes
„ que vous le mettrés en fuite.

„ Je sai, mon Pere, lui répondit la Mere
„ Agnès tout ce que vous me dites là-dessus :
„ je me le dis sans cesse à moi-même : je n'en
„ suis pourtant pas plus tranquille : la peine est

,, toûjours dans l'esprit, & je me vois malheu-
,, reusément dans l'impuissance de la chasser. Je
,, vous dirai néanmoins que j'aime cette peine,
,, parce-qu'elle ne detruit pas entierément en moi
,, la confiance que j'ai en la bonté de Dieu; &
,, si c'est sa volonté que je soufre jusqu'à la mort,
,, pourvû que d'ailleurs il ne permette pas que
,, je l'ofense, je l'accepte de tout mon cœur:
,, c'est la disposition où je me trouve. Cepen-
,, dant je ne suis pas tranquille: le Démon me
,, met dans l'esprit que ces sentimens ne partent
,, que du déhors & de l'extérieur; que mon in-
,, térieur ne s'accorde pas avec les paroles de ma
,, bouche; que mon hipocrisie en est le seul prin-
,, cipe; ce qui ne serviroit qu'à consommer ma
,, reprobation, & à me rendre plus exécrable aux
,, yeux de Dieu, qui deteste sur toutes choses
,, l'hipocrisie.

,, Que vous êtes industrieuse à vous tourmenter,
,, lui repartit le Pere Confesseur, & que le
,, Démon est rusé de vous prendre par votre foi-
,, ble! vous avés toute votre vie apréhendé, &
,, vous avés même crû que l'hipocrisie étoit la
,, compagne inseparable de toutes vos actions,
,, qu'elle étoit vôtre passion favorite & dominan-
,, te. Je me suis mille fois inutilément épuisé à
,, detruire en vous cette crainte mal fondée: le
,, Démon s'en sert à présent pour vous troubler:
,, je ne puis que vous redire ce que je vous ai
,, dit mille fois pour vous tranquilliser sur cet
,, article. Si l'hipocrisie avoit été votre passion
,, dominante, auriés-vous toute votre vie caché
,, avec plus de soin vos vertus & vos bonnes œu-
,, vres, que les autres n'en prénent pour cacher
,, leurs vices? Vous seriés-vous toujours regar-
,, dée, & même publiée la plus grande péche-

„ resse du monde , indigne de porter le nom,
„ & l'habit de Religieuse ? Ces sortes de senti-
„ mens peuvent-ils s'accorder avec l'hipocrisie ?
„ Combien de fois m'avés-vous forcé d'user de
„ mon autorité , & du mérite de l'obéïssance ,
„ pour vous faire dire ce que vous vouliés tenir
„ caché ? D'où vient que vous avés toûjours
„ cherché les lieux les plus écartés , les nuits les
„ plus obscures , pour dérober à la connoissance
„ de vos Sœurs vos pratiques austeres ? D'où vient
„ enfin que vous vous êtes éforcée toute votre
„ vie de paroître au déhors la plus imparfaite
„ de toutes les Religieuses ? L'hipocrisie inspire-
„ t-elle ces sortes de sentimens , & une telle con-
„ duite ? Rejettés loin de vous ce piége du Dé-
„ mon , qui fait ses derniers éforts pour vous
„ perdre. "

Ce discours du Pere Confesseur tranquillisa la Mere Agnès pour quelque tems. Elle le pria de lui permettre de faire une confession générale : ce qui lui fut accordé dans l'esperance qu'elle y trouveroit sa paix. Elle reçut ensuite la sainte communion avec une grande ferveur. Mais à peine eut-elle achevé son action de graces , qu'elle retomba dans le même état , dans les mêmes peines intérieures , beaucoup plus violentes que celles qui avoient précedé, de sorte qu'elle dit au Pere Confesseur qu'elle soufroit des tourmens , qui aprochoient ceux de l'enfer ; & qu'elle portoit un enfer au dedans d'elle-méme. „ Je veux ai-
„ mer Dieu , lui dit-elle , en versant un torrent
„ de larmes, & je ne le puis. Je veux me con-
„ former à sa volonté , & je ne le puis. Je veux
„ me confier en sa misericorde , & je ne le puis.
„ Je veux détester mes pechés , qui m'attirent
„ toutes ces peines , & je ne le puis. Je veux

„ réclamer la protection de la très-sainte Vierge ;
„ qui m'a toûjours été si favorable, & je ne le
„ puis. Je veux croire, & me soumettre à tout
„ ce que vous avés la bonté de me dire, & je ne
„ le puis. Voilà, mon cher Pere, le triste état où
„ je me trouve. N'ai-je pas bien raison de vous
„ dire avec le saint homme Job, que ma vie
„ aproche de l'enfer. Je suis sans amour, sans foi,
„ sans confiance, & presque sans esperance.

„ Votre tentation, ma Mere, lui répondit le
„ Pere Confesseur, ne vient pas tout-à-fait du
„ Démon : elle vient de Dieu-même, & vous
„ pouvés dire encore avec Job, la main de Dieu
„ m'a touché. Il vous guérira, lorsqu'il le jugera
„ expédient pour votre salut. Suportés cet état
„ avec une humble résignation à sa sainte vo-
„ lonté : votre Epoux céleste exige encore ce sa-
„ crifice, qui achevera de vous purifier, & de
„ vous rendre digne d'entrer dans cette gloire,
„ où rien de souillé ne peut être reçû. Baisés
„ humblement & avec soumission la main qui
„ vous frape. Elle ne vous frape, que pour vous
„ caresser. Vous n'ignorés pas ce que dit saint
„ Bernard, des baisers du céleste Epoux : vous
„ l'avés souvent enseigné à vos Novices, que
„ ces baisers sont des plaïes. Vous l'avés éprouvé
„ durant tout le cours de votre vie : il vous a
„ crucifiée avec lui. Il vous a imprimé intérieu-
„ rément par une grace particuliere les Stigmates
„ de sa Passion. Il vous a vivement fait sentir les
„ piquures de sa couronne d'épines. Il vous a
„ mille fois accablée de toute sorte de maux &
„ d'infirmités : il perfectionne à présent son ou-
„ vrage ; & pour vous rendre entierément con-
„ forme à lui, il vous délaisse dans ce lit de
„ douleurs, comme son Pere céleste le délaissa sur

la

„ la Croix. Perseverés, ma Mere, constamment sur „ cette Croix : ne demandés jamais d'en descendre : celui qui vous blesse, vous guérira.

„ Vos discours, mon cher Pere, lui dit la „ Mere Agnès, me consolent : mais ils ne me guérissent pas : je reste dans les mêmes peines intérieures : je vois toujours l'enfer ouvert sous „ mes pieds : je comprends que c'est le chatiment de mes infidélités, de mon orgueïl, & „ de mon hipocrisie, qui ont mis des bornes à „ la miséricorde de Dieu, pour ne laisser agir „ sur moi que sa seule justice. Voilà, mon Pere, „ ce que je ne puis perdre de vuë, quelques „ éforts que je fasse sur mon esprit : mon peché comme un bourreau, & un tiran impitoïable s'éleve sans cesse contre moi, & je „ ne puis m'en détourner : ma perte éternelle me „ paroît inévitable, parce que je l'ai trop souvent méritée. " Les paroles sont trop foibles pour exprimer ce que soufre une veritable amante, qui se trouve dans cette afreuse situation, & un tel delaissement.

Le Pere Confesseur prévenu que celui-là seul qui l'avoit blessée, pouvoit la guérir, que les paroles de l'homme sont trop foibles, pour operer cette merveille, jugea à propos de la laisser seule durant quelque tems ; & l'exhorta en la quittant à avoir son recours à Jesus crucifié, de le contempler sur la Croix délaissé de son propre Pere, & de méditer sur ces quatre paroles, que l'excès de la douleur que lui causoit ce délaissement, tira de sa bouche, *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avés-vous abandonné* ? Elle obéït sur le champ ; & étant tombée dans une de ses oraisons extatiques, qui lui étoient si fréquentes, elle entendit la voix de Jesus-Christ attaché à une

grande Croix, qui étoit aux pieds de son lit, qui lui dit distinctement cette douce & amoureuse parole, *ma fille, je t'accorde la grande miséricorde, que tu me demandes.* A ce moment le calme succeda à la tempête. Son ame fut remplie de tant de consolation, son esprit éclairé de si vives lumieres, son cœur si fort embrasé du feu de l'amour divin, que transportée hors d'elle-même, elle ne put s'empêcher de faire éclater sa joïe, & adressant la parole à la Sœur Pacifique de la Ciotat, qui étoit son infirmiere, elle s'écria, „ Sœur Pacifique, bénissés le Seigneur avec moi „ sur la grande miséricorde qu'il vient de me „ faire. Ma Mere, lui répondit l'infirmiere, fai- „ tes moi part de cette grace. Il m'a fait, lui „ dit la Mere Agnès, sa plus grande miséri- „ corde: il a changé toutes mes peines intérieures „ en consolations inéfables, les ténebres de mon „ esprit en de vives lumieres, les glaces de mon „ cœur en célestes ardeurs: rendons lui de très- „ humbles actions de graces d'un bienfait aussi „ insigne, accordé à une si miserable créature. „ disons ensemble le *Te Deum laudamus.* " Ce qui fut exécuté par plusieurs Religieuses, qui étoient auprès de son infirmerie, pour aider l'infirmiere, lorsqu'elle avoit besoin de leur secours, & qui entendirent tout ce que la Mere Agnès avoit dit à la Sœur Pacifique.

La Mere Abbesse informée de tout ce qui s'étoit passé, jugea à propos d'en donner sans delai avis au Pere Confesseur, qui se hâta de r'entrer dans le Couvent, où il eut la consolation de voir la tristesse universelle changée en joïe: chaque Religieuse s'empressoit de la lui marquer; & toutes le conjurerent d'emploïer son autorité, pour faire dire à la Mere Agnès quelle étoit cette

grande grace qu'elle venoit de recevoir, & qui avoit operé en elle un changement si subit, & si extraordinaire. Le Pere Confesseur le leur promit, & il l'exécuta en éfet. Il lui commanda par le mérite de l'obéïssance de lui découvrir pour l'édification de ses Sœurs, tout ce qui s'étoit passé dans son oraison. Habituée à ne jamais resister un seul moment à l'obéïssance, elle lui dit qu'après qu'il l'eut laissée, elle avoit suivant son ordre fait oraison sur le délaissement que Jesus-Christ avoit soufert sur la Croix de la part de son Pere céleste; que s'étant principalement arrêtée sur ces paroles, que l'excès de sa douleur arracha de sa bouche, *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avés-vous abandonné?* elle s'étoit trouvée toute abimée dans les soufrances de son divin Sauveur, qu'elle avoit ressenti en elle-même des douleurs si vives, & si aiguës, qu'elle n'en avoit jamais éprouvé de semblables dans tout le cours de sa vie. ,, Ces douleurs, ajouta-t-elle, ,, étoient accompagnées de grandes consolations ,, intérieures, & d'une parfaite resignation à la ,, volonté de Dieu. Je sentis en même tems revenir en moi cette grande confiance en la miséricorde de Dieu, que j'avois presque entierement perduë. Comme j'avois durant mon ,, oraison les yeux fixés sur ce grand Crucifix ,, que vous voïés au pied de notre lit, il m'a ,, parû que ce divin Sauveur a jetté un regard ,, amoureux sur moi, qui m'a blessé le cœur, & ,, embrasé de son amour, J'ai en même tems oüi ,, distinctement ces paroles de sa bouche, *ma fille ,, je t'accorde la grande miséricorde, que tu me ,, demandes, parce que tu m'as été fidele.* Ces douces paroles, continüa-t-elle, jointes à l'amour ,, qu'il a répandu dans mon cœur, ont rempli

„ mon ame d'une si grande joïe, & de consola-
„ tions si inéfables, que ne me possedant pas,
„ & comme transportée hors de moi-même, ne
„ sachant même ce que je faisois, j'ai apellé la
„ Sœur Pacifique mon infirmiere, que j'ai invi-
„ tée de rendre avec moi de très-humbles ac-
„ tions de graces pour le bienfait insigne, que
„ je venois de recevoir, sans lui expliquer en
„ quoi il consistoit, quoi-qu'elle m'ait pressé là
„ dessus, & nous avons avec quelques autres de
„ nos Sœurs, qui se sont trouvées à la porte
„ de l'infirmerie dit le *Te Deum.* J'ai continüé
„ depuis à jetter les yeux sur le même Crucifix,
„ & il m'a paru qu'il me favorisoit de ses re-
„ gards amoureux. Il me semble que j'ai fait la
„ même expérience, en regardant le petit Cru-
„ cifix que je tiens entre mes mains. J'ai senti
„ la même impression dans mon cœur; & puis-
„ que vous m'ordonnés de vous découvrir tou-
„ tes les graces que j'ai reçûës, je vous ajoû-
„ terai que la petite image de la sainte Vierge,
„ qui est attachée aux pieds de ce petit Crucifix
„ m'a paru jetter un regard amoureux sur moi,
„ & j'ai oüi distinctement sortir de sa bouche
„ ces tendres paroles, qui m'ont remplie d'une
„ joïe inéfable, *ma fille, n'aprehendes plus la ri-*
„ *gueur de la justice de mon Fils : je suis ton*
„ *Avocate.* Voilà, mon Pere, les graces que Dieu
„ a accordées à une misérable pecheresse, qui a
„ mille fois mérité l'enfer. " On n'a fait que
copier ici ce que le Pere Confesseur a écrit, &
qui est confirmé par quelques Religieuses, qui
étoient présentes.

On ne sauroit finir ce Chapitre sans faire une
reflexion bien salutaire, & bien importante. Si une
fille prevenuë de tant de graces & de bénédictions,

toûjours unie à ſon Dieu, toûjours fidele à tous les devoirs de ſon état, d'une exactitude inviolable à tout ce qu'elle avoit promis le jour de ſa Profeſſion ; qui a porté toutes les vertus Religieuſes à leur derniere perfection ; qui de l'aveu de ſon Confeſſeur n'a jamais commis non ſeulement un ſeul peché mortel dans tout le cours de ſa vie, ſoit ſéculiere, ſoit religieuſe, mais non pas même un ſeul peché veniel volontaire, & d'une volonté déterminée ; qui a reçû du Ciel le don des miracles, qui pénetroit les ſecrets des cœurs ; qui liſoit dans l'avenir ; ſi une telle fille a tremblé à ſa derniere maladie, ſi elle a ſi fort aprêhendé les terribles jugemens du Seigneur ; s'il a fallu des miracles, & des miracles du premier ordre, & des plus extraordinaires, pour la tranquilliſer, & la faire mourir en paix ; de quelle frayeur ne ſerons nous pas ſaiſis, & à quels violens combats ne devons nous pas nous attendre, ſervant comme nous faiſons le Seigneur avec tant de lâcheté, étant autant que nous le ſommes négligens à l'accompliſſement de nos devoirs, à l'obſervance de nos regles, & des loix de notre état.



CHAPITRE XXVIII.

Les douleurs extrêmes que la Mere Agnès soufrit dans sa derniere maladie, & la mort précieuse qu'elle fit.

ON n'a parlé dans le Chapitre précédent que des peines intérieures que la Mere Agnès soufrit dans sa derniere maladie, que des troubles dont son esprit fut agité : il ne conviendroit pas de passer absolument sous silence les douleurs extrêmes, dont son corps fut afligé, non plus que la patience admirable, dont elle donna dans le plus fort de ses soufrances des exemples si rares. On a déja dit que sa maladie commença le 4. de Juin de l'année 1672. par une petite fievre accompagnée d'une diarrée qui l'avoit tellement afoiblie, qu'elle pouvoit à peine se trainer dans le Couvent. La Mere Abbesse la voïant malgré cette incommodité égalément assiduë de nuit & de jour à tous les exercices de la Communauté, voïant d'ailleurs qu'elle ne se plaignoit point, & qu'elle ne se relâchoit en rien dans ses pratiques ordinaires, n'osoit par respect lui proposer de monter à l'infirmerie. Elle se résolut néanmoins de le lui faire ordonner par le Pere Confesseur, qui le fit sur le champ. Sans repliquer un seul mot, la Mere Agnès suivit l'infirmiere, & s'abandonna à sa conduite. Mais dès-qu'elle aperçut qu'on lui avoit préparé un lit avec un matelas, elle conjura avec beaucoup d'instance l'infirmiere de l'ôter, lui disant qu'il

ne convenoit pas à une fille de la Passion de mourir sur un lit mollet, tandis que Jesus-Christ, qu'elle étoit par état obligée d'imiter, n'avoit eu pour lit qu'une Croix à laquelle il étoit attaché avec de gros cloux, & pour oreiller qu'une couronne d'epines. L'infirmiere pour la contenter, lui promit de le lui ôter dès le lendemain, si sa maladie étoit aussi légere qu'elle le disoit & le croïoit, & la pria de se laisser conduire, & de ne pas s'oposer aux usages charitables de l'infirmerie. Elle se soumit malgré son extrême repugnance, & se fit une loi d'obéïr à son infirmiere comme à son Abbesse. Elle disoit à toutes les Religieuses, qui la visiterent d'abord, pour lui offrir leurs services, qu'elle n'étoit pas assés malade, pour être portée à l'infirmerie; que la trop grande charité qu'on exerçoit à son égard, la feroit soufrir à l'autre monde; que n'aïant naturellement que trop de penchant à la délicatesse, c'étoit la favoriser, & la fomenter que de la traiter en malade, tandis que le mal étoit plûtôt dans l'esprit que sur son corps. Elle disoit vrai en un sens, puisqu'il est très-certain que les peines d'esprit qu'elle soufroit, occasionnoient veritablément sa maladie.

Quoi-qu'elle protestât toûjours que son mal n'étoit rien, on jugea à propos d'apeller le Médecin, qui après avoir examiné sa maladie, n'ordonna que de petits rémedes confortatifs : ce qui fit présumer à la Mere Abbesse & à toutes les Religieuses, que la maladie de la Mere Agnès étoit aussi légere qu'elle le disoit, & le croïoit en éfet. Elle passa néanmoins une très-mauvaise nuit; & sa fievre étant considerablement augmentée, on rapella le Médecin, qui la trouva beaucoup plus mal que le jour précedent. Sa fievre

étoit des plus violentes, & elle étoit accompagnée d'une pleuresie. Il ne fit pourtant pas de nouvelles ordonnances, & se contenta de dire qu'il falloit continüer celle qu'il avoit fait le jour précédent.

Le Pere Confesseur, qui étoit fort assidu auprès de la malade, surpris de la conduite que le Médecin gardoit avec elle, le connoissant d'ailleurs très-habile dans sa profession, le prit en particulier, & lui fit confidence de sa peine, & de sa surprise, fondée sur ce que la Mere Agnès étant de son propre aveu très-dangereusément malade, il n'ordonnoit rien pour ainsi dire, qui fût capable de lui procurer le moindre soulagement, laissant uniquement agir une nature si fort afoiblie, soit par la violence du mal, soit par la délicatesse de son temperamment, soit par l'austérité de sa vie, dont il étoit parfaitément instruit.

„ Mon Pere, lui répondit le Médecin, la maladie de cette sainte fille n'est pas naturelle : tous les rémedes que je pourrois ordonner ne serviroient qu'à la faire soufrir davantage, & à prématurer sa mort. Son corps étant entiérement défait, n'aïant que la peau collée sur les os, & à peine dans les veines le sang qui lui est absolument nécessaire pour vivre, la pleuresie d'ailleurs dont elle est attaquée, exigeant de la faire saigner pour le moins trois ou quatre fois, ce seroit la poignarder que de mettre en pratique cet unique rémede que nous avons pour ces sortes de maladie. Je ne vois aucune cause phisique & naturelle de son mal ; ce qui m'oblige de le raporter à une cause supérieure & surnaturelle. Je ne doute pas que son oraison continüelle, & les grandes

„ peines d'eſprit qu'elle vient de ſoufrir, ne l'a-
„ ïent reduite à ce triſte état, dont elle ne ſau-
„ roit revenir dans le cours ordinaire de la na-
„ ture. Si elle en revient, ſa ſanté ſera ſurnaturelle
„ comme ſa maladie. Faites, mon Pere, votre
„ office auprès de la pauvre malade : je fais le
„ mien, & je me retire très-convaincu que Dieu
„ veut la retirer de ce monde pour couronner
„ ſes mérites : elle n'a beſoin que de prieres,
„ & de ſa parfaite ſoumiſſion aux ordres de la
„ divine providence.

Le Pere Confeſſeur inſtruit par le Médecin de l'extrême danger où ſe trouvoit la Mere Agnès, ſe rendit fort aſſidu auprès d'elle, & ne la perdit preſque plus de vûë, ſoit pour la diſpoſer par la reception des derniers Sacremens de l'Egliſe au grand paſſage qu'elle étoit ſur le point de faire du tems à l'éternité, ſoit pour avoir lui-même la conſolation de récueillir ſes dernieres paroles, les dernieres actions de ſa vie, & les derniers ſentimens de ſon cœur. Il admira ſur toutes choſes cet excès de patience, qui au milieu des douleurs les plus exceſſives, dont un corps humain puiſſe être accablé, ne lui permit jamais de former la moindre plainte ; & quoique toute couverte de plaïes, les os aïant percé la peau dans preſque toutes les parties de ſon corps, on auroit jugé à la tranquillité, dont elle joüiſſoit, qu'elle ne ſoufroit rien. Elle ne demanda jamais rien, & prénoit par un eſprit d'obéïſſance tout ce qu'on lui préſentoit.

Le Pere Confeſſeur s'étant aperçû que par l'ardeur de la fievre qui la conſumoit, elle avoit la bouche extrémément ſeche & preſque brulée, lui dit, „ ma Mere, voudriés-vous vous rafraichir ?
„ Ce qu'il vous plaira, mon Pere, lui répondit

elle. Mais que ne le demandés-vous, lui repliqua
„ le Pere Confesseur, lorsque vous êtes si fort
„ pressée par la soif ? Mes Sœurs, lui dit-elle,
„ sont tellement remplies de charité, qu'elles
„ préviennent tous mes besoins, sans attendre
„ que je les demande. Je me laisse conduire.

Une Religieuse voulant la soulager, & changer sa situation, qui lui paroissoit fort incommode, lui en fit la proposition. „ Ma chere
„ Sœur, lui répondit la Mere Agnès, faites ce
„ qu'il vous plaira : je suis ici pour obéïr : mais
„ souvenés-vous qu'il ne se présenta personne,
„ pour faire changer de place à Jesus-Christ,
„ lorsqu'il étoit étendu sur le cruel lit de la Croix.
„ Sa situation étoit néanmoins plus dure, & plus
„ incommode que celle, où je me trouve. "
L'infirmiere lui dit un soir avant que de la quitter, pour aller reposer, „ ma Mere, il y a quel-
„ que tems que vous ne dormés pas du tout : de-
„ mandés à Dieu la grace de dormir cette nuit.
„ Sans balancer un moment elle répondit, je
„ ferai ce que vous me commandés : mais aïés
„ la charité de m'aider à me mettre à genoux. "
Ce que l'infirmiere lui accorda, & pour obéïr à l'ordre qu'elle avoit reçû, elle fit à Dieu cette courte priere. *Mon Dieu, je vous demande durant cette nuit, le repos que mon infirmiere m'ordonne de vous demander.* Cas admirable ! à peine fut elle recouchée, qu'elle dormit d'un sommeil très-profond, & très-tranquille depuis huit heures jusqu'à minuit.

Dès-qu'elle fut éveillée, les Religieuses qui avoient passé cette nuit auprès d'elle, s'aperçûrent qu'elle étoit d'une foiblesse extraordinaire, qu'elle n'avoit presque plus de pous, une sueur presque universelle, & la paleur de la mort peinte

ſur ſon viſage ; elles coururent à la Mere Abbeſſe, pour l'avertir de l'extrémité, où ſe trouvoit la Mere Agnès. Elle s'y rendit auſſi-tôt, ſuivie de la plus grande partie de la Communauté ; & après avoir verifié ce que les infirmieres lui avoient raporté, elle fit inceſſamment apeller le Pere Confeſſeur, pour lui aporter le ſaint Viatique, qu'elle reçut à genoux dans la poſture la plus humble, la plus anéantie & la plus amoureuſe, demandant à Jeſus-Chriſt la miſéricorde qu'il avoit eu la bonté de lui promettre, avec des ſentimens ſi héroïques, des paroles ſi tendres, que toutes les Religieuſes fondoient en larmes.

Elle leur demanda pardon de tous les mauvais exemples qu'elle leur avoit donnés, & fit entre les mains de la Mere Abbeſſe la déſapropriation, de tout ce qu'elle avoit à ſon uſage, qui conſiſtoit préciſément à ſon habit, ſa corde, ſon chapelet, ſon breviaire & ſa diſcipline, lui demandant par charité le plus pauvre & le plus vil habit de la Communauté, pour couvrir ſon miſerable corps, & la grace d'être enſevelie dans le cimétiere des Religieuſes, faveur dont elle ſe dit, & ſe croïoit en éfet très-indigne. Dès-qu'elle eut rempli tous ces devoirs, elle tomba en extaſe, où elle reſta une heure entiere toute abîmée en Dieu, privée de tout ſentiment, avec un viſage brillant, & dans un calme & une tranquillité qui raviſſoit toutes les Religieuſes, qui ne pouvoient ſe laſſer de la contempler en cet état, & qui n'oſoient l'aprocher, de crainte d'interrompre les doux entretiens qu'elle avoit avec ſon bien-aimé. On apercevoit qu'elle marmottoit quelques paroles, mais qu'on ne pouvoit comprendre.

Revenuë de ſon extaſe le Pere Confeſſeur rentra

dans sa chambre ; & la trouvant dans une extrême foiblesse, il jugea à propos de lui donner le dernier Sacrement, qu'elle lui avoit souvent demandé avec beaucoup d'instance durant le cours de cette maladie ; elle s'y prépara avec la même ferveur qu'elle avoit aportée à la reception du saint Viatique : elle fit les mêmes actes d'humilité, demanda de nouveau pardon aux Religieuses des mauvais exemples qu'elle croïoit leur avoit donné ; & après les avoir remerciées de l'excès de charité, dont elles avoient usé à son égard, sur tout de l'avoir suportée durant si long-tems à leur compagnie malgré ses defauts, & son indignité, elle reçut l'Extrême-Onction, répondant à tout avec une présence d'esprit, une paix, & une tranquillité, qu'on ne pouvoit assés admirer.

Dès-que le Pere Confesseur se fut retiré, elle fit un fort beau discours à toutes ses Sœurs sur la pratique des vertus religieuses, sur tout sur celle de l'humilité, sa vertu favorite, & sur la fidélité constante qu'une Religieuse doit à Dieu, dont elle ne doit jamais perdre de vûë les bienfaits, qu'elle doit aimer uniquement, & l'aimer de tout son cœur ; & toute transportée d'amour, & comme hors d'elle-même, elle éleva la voix, & d'un ton ferme elle leur dit ces belles paroles, *Mes cheres Sœurs, qui n'aime Dieu, que peut-il aimer, qui soit digne de ses affections ? Nous ne sommes crées que pour l'aimer, & pour l'aimer éternellement ; aimons le donc de tout nôtre cœur, & commençons de l'aimer dans le tems, pour l'aimer d'un amour plus parfait dans l'éternité. O amour ! ô amour ! ô amour.* Elle finit son discours par ce transport, & cet entousiasme.

Dès-qu'elle eut cessé de parler, une Religieuse lui dit, „ ma Mere, je veux demander à ce Dieu

„ d'amour le rétabliſſement de votre ſanté. Non,
„ ma chere Sœur, lui répondit la Mere Agnès;
„ demandés lui que ſa ſainte volonté s'accom-
„ pliſſe en moi : je ne veux que la volonté de
„ Dieu ; " & toute tranſportée elle éleva une
ſeconde fois la voix, & d'un ton ferme elle re-
peta trois fois ces paroles. *Volonté de Dieu, vo-
lonté de Dieu, volonté de Dieu.* L'infirmiere pour
la conſoler lui dit, „ ma Mere, vous avés paſſé
„ toute votre vie dans l'exercice de cette volon-
„ té; oüi, ma Sœur, lui répondit-elle ; & je
„ déſire de tout mon cœur d'y mourir. Vous vous
„ êtes déja, lui repliqua l'infirmiere, déſapropriée
„ de tout. Cela eſt vrai, ma Sœur, lui repartit
„ la Mere Agnès : il ne me reſte plus rien qu'à
„ me dépouiller de moi-même, pour me révêtir
„ de Jeſus-Chriſt : c'eſt là mon unique déſir ; "
& élevant le petit Crucifix, qu'elle tenoit entre
les mains, elle s'écria une troiſiéme fois, d'une
voix haute & ferme, *mon Dieu vous êtes ſeul mon
ſouverain bien. Tout ce qu'il y a de créé, n'eſt
rien. J'adore votre puiſſance, & vous demande
votre miſéricorde.* Se tournant enſuite vers les Re-
ligieuſes, elle leur dit, *mes Sœurs, aimer, mou-
rir, & ignorer.* Ces paroles avoient été ſa deviſe
durant toute ſa vie, & elles le furent juſqu'à la
mort.

Les Religieuſes fondant en larmes la conjure-
rent de leur donner ſa bénédiction, avant que
de les quitter. „ Je ne ſuis pas votre Supérieure,
„ leur dit-elle, pour vous accorder votre de-
„ mande : je ſuis la derniere, & la plus impar-
„ faite de toutes ; & je vous prie de me bénir
„ vous-mêmes, & de m'accorder le ſecours de
„ vos ſaintes prieres, dont j'ai un ſi grand be-
„ ſoin. " La Sœur Seraphine qui connoiſſoit

parfaitement l'empire absolu que le seul mot d'obéïssance avoit sur la Mere Agnès, lui dit „ ma „ Mere, nous vous donnerons toutes notre bé- „ nédiction, & le secours de nos prieres, mais „ donnés-nous auparavant la votre par obéïssan- „ ce. " Elle n'eut pas plûtôt oüi le mot d'obéïssance, que levant la main elle les bénit toutes, & leur fit sur cette vertu un fort beau discours.

L'avant veille de sa mort elle passa une partie de la journée ravie en extase, sans sentiment, sans pous, presque sans soufle, avec un visage ardent, & tout en feu. Les Religieuses qui étoient toutes en prieres autour de son lit, la jugeant à la derniere agonie, prierent le Pere Confesseur de lui faire la recommandation de l'ame: ce qu'il fit, & qu'il réïtera trois fois de suite. Contre leur attente elle revint tout-coup de ce ravissement, & jettant un doux regard avec un souris agréable sur les Religieuses qui l'environnoient, elle leur fit comprendre qu'elle revenoit d'une extase. Le Pere Confesseur lui demanda d'abord d'où elle venoit, & où elle avoit resté si long-tems; *j'étois avec mon Dieu*, lui repondit-elle, *& le tems m'a bien peu duré.* On lui présenta du bouillon qu'elle prit, & dans le moment elle retomba dans l'extase. Les infirmieres la trouvant sans pous, & presque sans soufle, dirent au Confesseur qu'elle étoit à sa derniere agonie. „ Vous vous trompés „ toutes, leur repondit, il; voïés son visage „ vermeil, & éclatant: elle est certainement avec „ son Dieu, ne la detournés pas de ce doux & „ agréable entretien qu'elle a avec son bien-aimé. " Ce qui se verifia bien-tôt? puisque revenuë deux heures après de son ravissement, elle parla aux Religieuses, leur toucha la main, les remercia de leurs charités, & leur fit un discours si vif, si

patetique & si touchant sur la bonté & la miséricorde de Dieu, qu'elle les embrasa toutes du feu sacré de son amour, dont elle bruloit elle-même. Elle leur parla de cet amour divin avec tant d'éloquence, qu'elles jugerent qu'elle avoit puisé de si belles paroles dans l'école, & dans le cœur de son bien-aimé, & que comme le disciple de l'amour, elle avoit eu le bonheur de reposer sur son sein.

La Mere Agnès s'étant aperçûë au retour de son ravissement, qu'on avoit destiné une Religieuse, qu'elle savoit infirme, pour passer la nuit auprès d'elle, la prenant par la main elle la pria de se retirer, & d'aller reposer, lui disant qu'il n'étoit pas encore tems, & qu'on auroit soin de l'avertir. *Mais, ma Mere*, lui dit cette Sœur, *quand est-ce qu'il sera tems? lorsqu'il plaira à Dieu*, lui répondit la Mere Agnès. Elle pria ensuite l'infirmiere avec deux autres Sœurs qui l'assistoient de lui faire la grace de l'aider à se mettre à genoux: ce qu'elles lui accorderent dans la pensée qu'elle vouloit rendre l'ame à Dieu dans cette humble posture. Dès-qu'elle fut à genoux, elle commença à prier Dieu. Les Sœurs lui aïant demandé quelles prieres elle disoit, „ je dis, re„ pondit-elle, ce que le Pere Confesseur m'a or„ donné de dire à la place de l'office divin, dont „ il m'a dispensé. " Cette courte priere achevée, elle dit à ses Sœurs, „ il est bien juste que je „ dise encore quelques prieres, pour satisfaire à „ l'office de la sainte Vierge, qu'on m'a défendu „ de dire, depuis que je suis malade. Elle a toû„ jours été mon Avocate, & m'a obtenu de très„ grandes graces du Ciel. Soïés bien dévotes, mes „ cheres Sœurs, à cette divine Mere, sur tout „ au Mistere de son immaculée Conception: ce

„ Mistere est une source de graces & de bénédi-
„ ctions pour tous ceux qui l'honorent ! elle ai-
„ me qu'on l'invoque sous ce glorieux titre, qui
„ fait sa gloire particuliere. " Sa priere achevée on la remit au lit pour la derniere fois.

Quatre ou cinq heures avant sa mort Dieu lui fit soufrir toute sorte de peines corporelles. Sa poitrine extrémément chargée & suffoquée lui laissoit à peine un petit soufle pour respirer. Une fievre brulante la consumoit. Les os aïant percé la peau dans toutes les parties de son corps, lui causoient des douleurs extrêmes. Comme elle ne demandoit jamais rien, & qu'il falloit deviner ses besoins, les infirmieres croïant de la soulager, la tournoient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour lui trouver une bonne place. C'étoit néanmoins par là même qu'on augmentoit, & qu'on redoubloit ses douleurs. On n'entendit pourtant jamais sortir de sa bouche une parole de plainte, pas même le moindre signe, qui pût faire connoitre qu'elle soufrît d'extrêmes douleurs. Comme un autre Job sur son fumier elle bénissoit Dieu dans le plus fort de ses soufrances.

Le Pere Confesseur veritablement touché de compassion à la vûë de ce qu'elle soufroit, lui disoit quelque fois, „ ma Mere, à ce que je
„ vois, vous soufrés d'extrêmes douleurs. Ah !
„ mon cher Pere, lui répondit elle d'abord : il
„ s'en faut bien que je soufre autant que je le mé-
„ rite, ni autant que Jesus-Christ a soufert pour
„ moi. J'ai toute ma vie recherché mes com-
„ modités, & mes aises ; je crains avec justice
„ que ma délicatesse naturelle ne me porte à
„ les rechercher jusqu'à la mort. " L'infirmiere attendrie jusqu'aux larmes, à la vûë des soufrances, & de la patience héroïque de sa chere

malade

malade, lui disoit quelque-fois, „ ma chere
„ Mere, faites-moi la grace de me dire com-
„ ment vous souhaités que je vous accommode,
„ pour vous soulager. Ah! ma chere Sœur, lui
„ répondit la Mere Agnès, notre divin Maitre
„ sur la Croix n'avoit personne pour le soula-
„ ger : les bourreaux au contraire ajoutoient mille
„ insultes, & toute sorte d'oprobres aux tour-
„ mens qu'il enduroit pour notre amour ; &
„ vous ne pensés jour & nuit qu'à me donner
„ du soulagement dans le peu que je soufre. Je
„ crains fort, ma chere Sœur, que la trop
„ grande charité, que vous exercés à mon égard,
„ ne me soit préjudiciable, & d'être contrainte
„ de païer bien cher dans l'autre vie les lége-
„ res peines que vous m'épargnés en celle-ci.

Accablée enfin sous le poids de tant de peines d'esprit & de corps qu'elle soûtenoit depuis si long-tems avec une patience héroïque, elle succomba, & tomba veritablément dans sa derniere agonie, qui fut fort courte. Le Pere Confesseur, qui ne la perdoit pas de vûë, s'apercevant du grand changement qui s'étoit fait sur son visage devenu tout-à-coup pâle & livide, de la dificulté de sa parole, ne lui trouvant presque plus de pous, & très-intercadent, voïant ses yeux enfoncés, & un petit reste de soufle, qui lui permettoit à peine de respirer, jugea aussi bien que les infirmieres, que ce n'étoit plus une de ses extases ordinaires, qui leur avoit si souvent causé les mêmes allarmes, mais une veritable agonie, & suivant toutes les aparences la derniere de sa vie ; ce Pere lui fit pour la derniere fois la recommandation de l'ame ; & comme cette sainte fille ne perdit la connoissance qu'avec la vie, toutes les Religieuses s'aperçûrent que

toutes les fois qu'en récitant les prieres des agonisans on nommoit les saints noms de Jesus & de Marie, elle baissoit la tête, & frapoit sa poitrine; & tenant sa bouche collée sur les pieds de son petit Crucifix, après avoir prononcé trois fois le saint nom de Jesus, elle rendit son dernier soûpir le dix-huit de Juin de l'an mille six cens soixante-douze âgée de soixante-dix ans. Heureuse & mille fois heureuse mort! juste recompense d'une si sainte vie.

CHAPITRE XXIX.

Les merveilles & les prodiges qui suivirent la mort de la Mere Agnès.

DE tous les éfets de la providence divine il n'en est pas de plus impénetrable à la foiblesse de l'esprit humain, que la diferente conduite de Dieu à l'égard des Justes & des pécheurs. Quelle diference à la vie, ô mon Dieu! quelle diference à la mort! pendant la vie des pécheurs tout leur rit, tout leur prospere. Maitres de la fortune ils commandent non seulement aux hommes, mais encore, dit l'Ecriture, aux oiseaux du Ciel, aux animaux de la terre & de l'onde. Les élemens semblent être à leurs gages, pour obéïr à leurs passions. La graisse, l'abondance, dit le Prophête Job, distillent de leurs entrailles, & leur vie n'est qu'un tissu, & une succession continüelle de toute sorte de plaisirs. Toûjours dans la joïe & dans la bonne chere, comblés d'honneur & de

gloire ils paroissent n'être pas comme le reste des hommes, sujets aux miseres, & aux infirmités inseparables de la foiblesse de notre nature. Mais, grand Dieu, quel étrange changement à la mort ! tous leurs plaisirs y trouvent leur fin. Toutes leurs grandeurs s'éclipsent, toute leur gloire s'évanoüit, & tout leur faux éclat se termine à un honteux sepulcre, où leur corps est enseveli, rongé des vers, reduit en poussiere, tandis que pour l'ordinaire leur ame descend vivante dans les enfers, & leur mémoire, pour parler le langage du saint Roi David, passe avec le son des cloches, qui les conduit avec grand bruit dans le tombeau.

Telle est la fin de tous les pécheurs, bien diferente de celle des Justes, qui n'aïant le plus souvent pendant leur vie que les Croix, les soufrances, les humiliations en partage ; qui étant méprisés des uns, persécutés des autres, n'ont à la mort que joïe, que consolation, que gloire & honneur : Dieu prend plaisir, ce semble, de les élever autant qu'ils ont été humiliés ; & leur mémoire, dit le texte sacré, est éternelle dans le souvenir des hommes. C'est ce qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, & d'admirer dans la mort de la Mere Agnès. Elle fut à la verité précédée de bien des peines d'esprit & de corps : elle causa même une grande désolation dans le Monastere : chaque Religieuse croïoit avoir perdu sa Mere. Les larmes couloient en abondance de tous les yeux. Tous les cœurs étoient pénetrés de la douleur la plus vive & la plus aiguë ; une profonde tristesse étoit généralément répanduë sur tous les visages. Mais cette tristesse ne fut pas de durée : elle fut bien-tôt convertie en joïe par les merveilles qui suivirent de fort près la mort de cette sainte fille.

Une des plus remarquables, qui fut vûë de toute la Communauté fut celle qui arriva à son corps, lorsqu'on voulut le dépouiller, pour le laver, suivant la coûtume de ces saintes Religieuses. Les quatre Sœurs destinées à lui rendre cet ofice de charité, dans la pensée que leur Mere aïant mené une vie si sainte, seroit favorisée du Ciel de la même grace, qu'il accorde à la plûpart des Saints, dont les corps, comme on le lit dans l'histoire de leur vie, restent aussi flexibles après leur mort que pendant leur vie. Dans cette pensée, dis-je, elles diferent trop long-tems, & l'espace pour le moins de quatre-à-cinq heures, avant-que de la dépouiller. Lorsqu'elles voulurent le faire, elles trouverent son corps si roide, qu'il leur fut absolument impossible de lui ôter son habit, sans le déchirer, & le mettre en lambeaux : ce qu'elles vouloient pourtant éviter soit par zele de pauvreté, soit par la vénération profonde qu'elles avoient pour la bienheureuse morte, dont elles vouloient précieusément conserver l'habit. Ne sachant quel parti prendre, ni à quoi se résoudre, fort consternées d'ailleurs de cette circonstance, à laquelle elles ne s'étoient pas attenduës, une des quatre, (ce fut la Sœur Agnès de Riez) grande confidente de l'illustre defunte, qui depuis son Novitiat qu'elle avoit fait sous sa conduite, avoit toujours marché sur ses traces, suivi ses avis, & ses conseils charitables avec une constante fidélité, se sentit inspirée de lui adresser les paroles suivantes.

„ Ma chere Mere, vous avés vecû parmi nous „ d'une maniere si sainte, & si édifiante ; vous „ nous avés donné tant de rares exemples de „ toutes les vertus religieuses ; nous avons si sou„ vent été les témoins des grandes graces, &

„ des faveurs extraordinaires dont le Ciel vous
„ a favorisée tout le tems de votre vie , que
„ nous avions lieu d'attendre, & de nous flater
„ que Dieu vous feroit la même faveur , & vous
„ accorderoit le même privilege qu'il a si sou-
„ vent accordé à tant d'autres Saints , dont les
„ corps sont restés flexibles après leur mort ,
„ comme une marque , & une espece de recom-
„ pense de leur sainteté. Cependant contre notre
„ pieuse attente nous avons le déplaisir de voir
„ le vôtre comme ceux du reste des morts , qui
„ n'ont rien de distingué du commun. Il est si
„ roide que nous ne pouvons le dépouiller pour
„ le laver , sans mettre en pieces l'habit , dont
„ il est couvert , avec lequel néanmoins vous
„ n'avés pas voulu être enterrée , puisque vous
„ avés demandé à la Mere Abbesse , en recevant
„ le saint Viatique , l'habit le plus pauvre & le
„ plus usé qui se trouveroit dans le Couvent. "
Et se prosternant à genoux , elle lui ajoûta avec une grande simplicité cette courte priere. „ Ma
„ bonne Mere , demandés , nous vous en con-
„ jurons , cette grace à Dieu , de rendre vôtre
„ corps flexible , pour la consolation de toutes
„ nos Sœurs , que cette circonstance de vôtre
„ mort aflige autant que votre mort même. "

Prodige digne d'admiration ! cette sainte fille n'eut pas plûtôt achevé cette courte priere , que prenant la main de la morte elle plia sur la sienne , & la lui serra étroitément ; & son corps devint en même tems aussi flexïble que la chair d'un petit enfant. Les quatre Religieuses destinées à laver son corps , furent toutes quatres témoins de cette merveille ; & après lui avoir rendu cet office de charité , & l'avoir révétuë du pauvre habit qu'on lui avoit préparé , elles crierent hautément mi-

racle dans tout le Couvent. Elles apellerent la Mere Abbesse, & toutes les Religieuses de la Communauté, les priant de monter à l'infirmerie pour admirer le prodige qui venoit d'arriver au corps de la Mere Agnès. Elles s'y rendirent, elles le virent, elles le toucherent, & leur tristesse fut changée en joïe. „ Benissons dit la Mere Ab-
„ besse, toutes ensemble le Seigneur, qui étant
„ admirable en ses Saints, se fait déja admirer
„ en celle-ci par un miracle aussi éclatant, qui
„ ne peut raisonnablément être révoqué en dou-
„ te. "

La Mere Abbesse ordonna d'abord d'apeller le Pere Confesseur, pour le rendre témoin de cette merveille. Voici comme ce Pere expose lui-même le fait : on se contente de raporter ses propres paroles. „ J'entrai, dit-il, dans le Couvent
„ avec mon compagnon, pour voir de mes pro-
„ pres yeux le miracle que Dieu venoit d'operer,
„ à la gloire de sa fidele servante. J'aprochai de
„ ce corps vénérable avec toute sorte de respect,
„ étant accompagné de toutes les Religieuses. Je
„ le touchai aux mains, aux pieds, au visage,
„ & je puis attester que je le trouvai aussi flexible
„ que le corps d'un petit enfant. Lorsque je mis
„ ma main dans la sienne, il me parut qu'elle
„ serroit la mienne fort étroitement ; ce qui m'ar-
„ riva trois fois diferentes, à quoi je ne m'arrêtai
„ pas beaucoup, me persuadant que c'étoit le
„ mouvement naturel d'une main aussi flexible ;
„ que l'étoit alors celle de la Mere Agnès. Mais
„ la quatriéme fois que ce même cas m'arriva,
„ j'en jugeai bien autrement : ce fut quatre jours
„ après sa mort, lorsque pour séparer son corps
„ des autres, & le faire mettre dans une caisse
„ particuliere, je descendis dans le caveau, où

„ elle étoit depuis deux jours enterrée, avec mon
„ compagnon, deux freres Tierçaires, & quelques
„ Religieuses. Comme je la pris à pois avec les
„ freres Tierçaires, pour la mettre dans la caisse,
„ qui lui étoit préparée, je sentis qu'elle me
„ serroit très-étroitément la main : ce que je fis
„ bien remarquer aux Religieuses, & aux deux
„ freres, qui m'aidoient à faire ce changement.
„ Nous attribüames tous cette avanture à mira-
„ cle, n'étant pas naturel qu'un corps mort fasse
„ un tel mouvement de sa main. Il ne nous pa-
„ rut guéres moins extraordinaire de voir qu'un
„ corps mort depuis quatre jours dans les plus
„ grandes chaleurs de l'été, qu'un corps mort
„ d'une pleuresie, & d'une opression de poitrine
„ causée par un dépôt qui s'y étoit fait, ce
„ qui devoit naturellément prématurer sa corrup-
„ tion, qu'un corps tout couvert de plaïes,
„ déja pourri avant sa mort, que ce corps, dis-
„ je, non-seulement ne donnât point de mau-
„ vaise odeur, mais au contraire une odeur
„ agréable, que nous experimentames tous. Cet
„ événement nous parut tenir du miracle. “

On regarda égalément comme une grande merveille, ce grand concours de monde qui accourut en foule au Couvent au premier bruit de la mort de cette sainte Religieuse. Presque toute la Ville, grands & petits, riches & pauvres, nobles & roturiers s'y rendirent pour avoir la consolation de voir ce saint corps à la grille du Chœur, où on l'avoit exposé. Chacun publioit hautément la Mere Agnès sainte. Toutes les ruës retentissoient de cette parole, *la sainte est morte aux Capucines*. Et ce qu'il y a de plus admirable, & de plus singulier en ce cas, c'est qu'étant morte dans la nuit, & personne n'étant encore sorti

du Couvent, pour en donner la nouvelle, les portes mêmes étant encore toutes fermées, on vit à la pointe du jour une foule de peuple, qui demandoit de voir la ſainte morte: d'où l'on conclut qu'il falloit néceſſairément recourir à une cauſe ſupérieure & ſurnaturelle, & dire que Dieu, pour honorer ſa fidele ſervante, avoit operé cette merveille par le miniſtere de quelque Ange.

Chacun demandoit des fleurs qu'on avoit mis ſuivant la coutume des Religieuſes, ſur ſon corps. Quatre Religieuſes ſufiſoient à peine pour les diſtribüer. On publia en même tems pluſieurs miracles, & pluſieurs guériſons de malades operés par l'aplication de ces fleurs. On fut obligé pour contenter la dévotion de pluſieurs perſonnes de diſtinction, de couper une partie de ſon habit, de ſon voile, & de ſa guimpe pour la leur diſtribüer. Chacun s'empreſſoit de lui faire toucher ſon Chapelet, comme on le pratique aux reliques des Saints. Ce fut une eſpece de triomphe pour cette ſainte; & l'on peut aſſûrer qu'elle fut canoniſée, par la voix du peuple. On n'entendit pas d'autre langage dans toute la Ville le jour de ſa mort, ſinon *la ſainte eſt morte*. C'eſt ainſi que Dieu éleve ceux qui s'abaiſſent.

Le Pere Confeſſeur raporte une merveille qui le regarde lui-même. Il dit que le quatriéme jour après la mort de la Mere Agnès, il eut une forte inſpiration de dire la Meſſe de la Communauté pour elle; & pria la Mere Abbeſſe d'ordonner ce jour-là une communion générale de toutes les Sœurs à cette même intention. Comme il fut au *Memento* qu'on fait pour les morts durant le ſacrifice, ſon eſprit fut tellement ravi en Dieu, & ſon cœur rempli de tant de conſola-

tions inéfables, qu'il lui sembla être en Paradis, où il voïoit la Mere Agnès plus brillante que le soleil. „ L'impression, ajoûte-t'il, qu'elle fit dans „ mon esprit fut si forte qu'elle dura jusqu'à la fin „ de la Messe, & même long-tems après. Il me „ sembloit l'avoir toujours devant les yeux; & mon „ cœur étoit rempli d'une douceur inéfable. J'a- „ vois résolu, continüe-t'il, de n'en parler ja- „ mais à personne, & de garder là-dessus un se- „ cret inviolable, me connoissant très-indigne „ de recevoir de semblables faveurs. Mais je con- „ fesse que je ne fus pas bien maitre de mon „ secret, & que le désir de contribüer à la gloire „ de cette sainte fille, me fit passer au dessus de „ toute autre consideration. "

Le même Pere Confesseur parle avec plus de certitude de deux visions arrivées à deux diferentes personnes, qu'il avoit sous sa conduite & sa direction, l'une Religieuse Capucine, & l'autre séculiere. Il fait de grands éloges de l'une & de l'autre sans les nommer, parce-qu'il croit de faire violence à leur humilité, & qu'il leur a d'ailleurs promis le secret. Il commence d'abord par dire qu'il n'est pas lui-même fort crédule, & qu'il a toûjours été sur ses gardes en fait de visions ; qu'il est persuadé qu'il y a le plus souvent plus d'imagination que de réalité, plus d'illusion que de verité. Malgré cette prévention de son esprit contre les visions, il ajoûte que connoissant depuis plusieurs années les deux personnes, dont il raporte celles qu'elles ont euës sur le sujet de la Mere Agnès, que les connoissant, dit-il, d'une vertu solide, d'une dévotion mâle, qui ne tient rien de la foiblesse du sexe, d'un très-bon esprit d'ailleurs, & d'une rare pieté, il croiroit porter l'incrédulité trop loin, s'il

refusoit d'ajoûter foi à ce qu'elles lui ont raporté sur cet article.

La premiere vision regarde une fille séculiere âgée d'environ cinquante ans, qui n'avoit jamais vû la Mere Agnès, & qui ne la connoissoit que par reputation. C'étoit une fille, dit le Pere Confesseur, d'une éminente vertu, qui dès sa plus tendre jeunesse avoit fait avec l'agrément de ses Directeurs vœu de virginité, qui vivoit dans une grande retraite, & un grand éloignement du monde, très-charitable, & d'une patience héroïque dans les maladies habituelles, auxquelles elle étoit sujette, n'aïant presque aucune partie de son corps, qui n'eût sa douleur particuliere depuis un très-long tems, d'un don d'oraison très-élevé, & très-sublime, favorisée des graces les plus extraordinaires du Seigneur. Etant un jour ravie en extase, (c'étoit quelques mois avant la mort de la Mere Agnès,) elle vit de ses yeux corporels une Capucine d'un âge assés avancé. Elle fut d'abord troublée de cette apatition : mais sa fraïeur ne fut pas de durée : elle se changea un moment après en douceur, & en une grande paix intérieure, qui lui donna toute la présence d'esprit, qui étoit nécessaire, pour examiner avec attention la Religieuse qui lui aparoissoit, ne sachant si elle étoit morte ou vive. Elle entendit en même tems une voix qui lui dit fort distinctement : *c'est la Mere Agnès d'Aquillenqui, qui sera placée parmi les Seraphins après sa mort, parce-qu'elle a toûjours constamment gardé sa Regle.* Ces paroles prononcées, la vision disparut après avoir duré environ une demi-heure de tems. Elle la déclara au Pere Confesseur, lui faisant au naturel le portrait de la Mere Agnès qu'elle n'avoit jamais vûë, comme on a déja remarqué.

Auſſi dès-qu'elle aprit la nouvelle de ſa mort, elle la crut ſi fortement bienheureuſe, qu'elle ne put jamais ſe réſoudre de prier Dieu pour elle: mais elle commença d'abord à l'invoquer.

Une de ſes anciennes Novices fille d'une vertu éminente, & qui marchoit très-fidélément ſur les routes qu'elle lui avoit tracées & par ſes exemples & par ſes diſcours, confidente d'ailleurs de tous les ſecrets de ſon cœur, étant en oraiſon deux jours après la mort de la Mere Agnès, elle tomba dans une extaſe durant laquelle elle eut une viſion qui la conſola fort, & la combla de joïe. Intimément unie à ſon Dieu, & comme abſorbée en ſon amour elle vit ſaint François, qui prenant la Mere Agnès par la main, la préſenta à la ſainte Vierge, qui la reçut avec beaucoup de bonté, & la préſenta à Jeſus-Chriſt qui étoit aſſis ſur un trone de gloire ſi brillant de lumiere, qu'elle n'en pouvoit ſoûtenir l'éclat. Ce divin Sauveur la reçut des mains de ſa Mere, & la plaça à ſon côté ſur un trône qui lui étoit préparé. Elle entendit en même tems ces paroles qui ſortoient de la bouche de Jeſus-Chriſt & qui lui étoient adreſſées à elle-même. *Vois tu*, ma fille, *la petite Agnès ? Je la placerai parmi les Seraphins. Je recompenſerai ſa profonde humilité par cette ſublime élevation. Marche fidélément ſur ſes traces; imite ces vertus, & tous les bons exemples qu'elle t'a donné, ſi tu veux avoir part à la gloire qu'elle poſſede.*

Cette viſion dura tout le tems de ſon oraiſon, la remplit d'une joïe, & d'une conſolation inéfable. Elle crut devoir en faire part au Pere Confeſſeur pour ſa propre conſolation, qui la traita d'abord de viſionaire. Vous avés dormi, & revé, „ lui dit-il, tout le tems de votre oraiſon ; vous

„ venés faire paſſer vos ſonges pour des viſions
„ & des revelations. Qui êtes-vous, pauvre fille,
„ pour mériter une telle grace, que Dieu ne
„ communique qu'à des ames choiſies, & élevées
„ à un dégré éminent de perfection ? Je vous
„ connois aſſés telle que vous êtes, une des plus
„ imparfaites Religieuſes de la Communauté. Je
„ n'ai que faire d'écouter vos reveries : je ne
„ doute pas de la béatitude de la Mere Agnès :
„ mais c'eſt ſur ſa vie édifiante & merveilleuſe
„ que je fonde ma pieuſe croïance, & non ſur
„ vos viſions, que je regarde comme autant de
„ reveries. "

„ Il eſt vrai, mon Pere, lui répondit humblé-
„ ment cette Sœur, que je ne ſuis qu'une pau-
„ vre péchereſſe, & bien novice dans la pratique
„ de la vertu, ſur tout dans l'exercice de l'o-
„ raiſon. Mes défauts journaliers devroient plû-
„ tôt m'attirer l'abandon de Dieu, que ces gra-
„ ces de privilege, qu'il n'accorde ordinairé-
„ ment qu'aux ames ſaintes : mais avec cela je
„ puis vous aſſûrer que je ne dormois pas,
„ que j'étois autant éveillée que je la ſuis à pré-
„ ſent, lorſque j'ai eu cette longue, & ſi conſo-
„ lante viſion. La joïe intérieure qui m'en reſte
„ dans le cœur, me perſuade qu'elle eſt réelle,
„ & non imaginaire ; que c'eſt pour faciliter ma
„ converſion que Dieu m'a accordé une faveur,
„ dont je ſuis ſi indigne. Le Pere Confeſſeur con-
clut, que connoiſſant parfaitement le grand mé-
rite de ces deux perſonnes, auxquelles il a plû
au Seigneur de manifeſter en diferens tems avant
& aprés la mort de la Mere Agnès, la gloire
qu'elle poſſede, il ſe condamneroit lui-même d'une
trop grande incrédulité, s'il ne jugeoit ces viſions
très réelles, & exemptes d'illuſion & d'imagination.

CHAPITRE XXX.

Les Miracles que Dieu a operés après la mort de la Mere Agnès en faveur de ceux qui ont eu recours à son intercession.

ON a déja parlé des miracles que le Seigneur, pour manifester au monde la sainteté de la Mere Agnès, a operés durant le cours de sa vie, en faveur de ceux qui avec une ferme foi avoient recours à sa puissante intercession. On doit ajoûter que son crédit auprès de Dieu ne finit pas avec sa vie : il devint au contraire plus grand & plus éclatant : ce qui se verifia par la grande multitude de miracles qu'elle fit après sa mort, & dont le nombre est si grand, que pour ne pas trop ennuïer le lecteur, on se contentera d'en raporter les plus considerables, & les plus générálement connus.

On passe sous silence celui dont on a déja parlé dans le Chapitre précedent, lors-qu'au moment de sa mort son corps étoit devenu tellement roide qu'on ne pouvoit plus le dépouiller, sans dechirer son habit, à la priere de la Sœur Agnès de Riez, il devint aussi flexible que la chair d'un petit enfant. On ne rapelle pas non plus, pour ne pas user de redites, celui que le Pere Confesseur raporte, & qu'il assûre lui être arrivé à lui-même, lors-qu'en la mettant dans la caisse qu'on lui avoit préparée, elle lui serra étroitément la main. Prodige qu'il avoit déja trois fois éprouvé,

ſur lequel, comme il le dit lui-même, il n'avoit pas fait beaucoup d'attention. On n'a pas beſoin d'uſer de redites pour aporter des exemples de cette puiſſance miraculeuſe, que la Mere Agnès exerça après ſa mort en faveur de ceux, qui s'adreſſerent à elle avec confiance.

Monſieur d'Aguillenqui Archidiacre de Roüen frere de la Mere Agnès écrivit peu de tems après la mort de ſa ſœur à la Mere Abbeſſe des Capucines de Marſeille, pour la prier de la part de la Supérieure des Carmelites de Pontoiſe, fille, lui diſoit-il, d'une vertu conſommée, remplie d'ailleurs d'eſtime & de vénération pour cette illuſtre morte, de lui envoïer quelque choſe qui eût ſervi à ſon uſage, ſur tout quelques AGNUS faits de l'étofe de ſon habit. „ Je vous aſſûre, lui „ ajoutoit-il, que ces Religieuſes en feront un très-„ ſaint uſage, & que le Seigneur en tirera ſa „ gloire, & celle de la bienheureuſe defunte, „ que toute cette ſainte Communauté revere „ comme une grande ſervante de Dieu, depuis „ que je leur ai fait la lecture de la rélation de „ ſa mort, que vous avés eu la bonté de m'en-„ voïer. Elles ont déja fait une heureuſe expé-„ rience de ſon grand pouvoir auprès de Dieu : „ ce qui a augmenté leur confiance. Comme „ elles avoient une Religieuſe reduite à la der-„ niere extrémité, condamnée & abſolument „ abondonnée des Médecins, ſans aucun eſpoir „ de retour, & preſque à la derniere agonie ; „ elles me prierent avec beaucoup d'inſtance de „ leur donner quelque choſe, que j'euſſe reçû „ de la main propre de ma pauvre Sœur. Je ne „ me trouvai que deux lettres, qu'elle m'avoit „ écrites de ſa propre main peu de tems avant „ ſa mort : je les remis à la Mere Supérieure,

„ qui les porta en même tems à la malade ;
„ & après l'avoir recommandée avec toutes les
„ Religieuſes à la puiſſante interceſſion de la Mere
„ Agnès, elle recouvra ſur le champ une ſanté
„ parfaite. Ce miracle operé à la vûë de toute
„ la Communauté a tellement animé la foi & la
„ confiance de toutes ces ſaintes Religieuſes,
„ qu'elles m'ont prié en corps de vous écrire
„ de leur part, pour vous ſuplier de leur faire
„ la grace de leur envoïer quelque choſe qui eût
„ ſervi à l'uſage de ma chere ſœur.

Une Religieuſe Urſuline du Couvent de Brignolles petite ville de Provence atteinte depuis long-tems d'un crachement de ſang, qui la reduiſoit à la derniere extrémité, ſe voïant condamnée & abandonnée des Médecins, qui avoient épuiſé auprès d'elle toute leur ſcience, & éprouvé inutilément tous les rémedes convenables à cette maladie, n'eſperant plus rien de la part des hommes, elle eut recours à Dieu, & à la Mere Agnès. Elle pria la Mere de ſaint Joſeph ſœur de notre ſainte fille, & Religieuſe du même Monaſtere que la malade, de lui prêter une Croix, dont feu ſa ſœur lui avoit fait preſent : ce qu'elle lui accorda avec plaiſir, lui conſeillant de faire une neuvaine à ſon honneur. Dès le moment qu'elle eut mis cette Croix ſur ſon eſtomac, elle fut parfaitément guérie, & elle accomplit ſa neuvaine en parfaite ſanté ; & depuis cet heureux moment elle ne fut plus du tout ſujette à cette infirmité : c'eſt ce que la Mere de ſaint Joſeph écrivit aux Capucines de Marſeille, & fit ſigner la lettre par la malade en faveur de laquelle le miracle avoit été operé, & par toutes les Religieuſes de la Communauté qui en avoient été les témoins.

La Sœur Agnès de Riez cette grande confidente des ſecrets du cœur de feu la Mere Agnès, dont on a déja ſi ſouvent parlé, qui depuis ſon Noviciat marchoit ſi fidélément ſur ſes traces, ſoufroit un ſi grand dégoût depuis ſa mort, qu'elle ne pouvoit preſque rien manger. Il y avoit déja un mois que ce grand dégoût continüoit, & l'avoit reduite à n'avoir que la peau collée ſur les os. Toutes les Religieuſes ſenſibles au-delà de toute expreſſion à ſon infirmité, la ſolliciterent ſans ceſſe de recourir à la puiſſante protection de feu la Mere Agnès. „ Elle vous a, lui „ diſoient-elles, ſi ſouvent guérie de cette infirmi- „ té, tandis-qu'elle vivoit ſur la terre : pensés- „ vous qu'elle ait moins de pouvoir dans le „ Ciel, ou moins de tendreſſe pour vous ? " Mais cette ſainte fille embraſée du déſir de ſoufrir, & de l'amour des Croix, (leçon ſalutaire qu'elle avoit ſi ſouvent reçû de ſa Mere Maîtreſſe, & dont elle avoit ſi bien profité) ne pouvoit ſe réſoudre de recourir au miracle, pour en être délivrée. Se voïant néanmoins ſans ceſſe ſollicitée par la charité de ſes Sœurs, conſiderant d'ailleurs que cette vie languiſſante, qu'elle trainoit depuis quelque tems, la rendoit tout-à-fait inutile à la Communauté, & à charge à toutes les Religieuſes, elle prit la réſolution de recourir à la protection de ſa chere Maitreſſe : ce qu'elle exécuta avec tant de foi, & une ſi grande ferveur, qu'elle fut ſur le champ délivrée de ſon dégoût, & recouvra l'apetit qu'elle ne perdit jamais depuis, quoi qu'auparavant ce fût pour lui une maladie preſque habituelle. On paſſe ſous ſilence pluſieurs miracles de cette nature operés chés les Capucines. Comme elles avoient toutes une grande foi, & beaucoup de confiance en la puiſſante

puiſſante protection de cette bonne Mere, dont elles avoient admiré la vie, elles avoient auſſi recours à elle dans toutes leurs maladies, & en éprouvoient très-ſouvent & preſque toujours des éfets miraculeux.

Une Demoiſelle de Marſeille depuis long tems atteinte d'un grand & violent mal de côté, que les Médecins qu'elle avoit conſultés, jugeoient incurable, inſpirée de Dieu, & pleine de confiance au mérite, & à la puiſſante protection de la Mere Agnès, ſe fit porter au Couvent des Capucines pour viſiter ſon corps, qui étoit expoſé à la grille du Chœur à la dévotion du peuple, elle demanda des fleurs, dont ce ſaint corps étoit couvert, qu'elle apliqua ſur ſon côté malade ; ce qu'elle fit avec tant de foi & de confiance, qu'elle fut ſur le champ parfaitement guérie. Son viſage pâle & livide prit d'abord un air de ſanté, qui charma & attira l'admiration des deux Demoiſelles de ſes amies, qui l'avoient accompagnée. Elle joüit fort long-tems de cette ſanté, qu'elle avoit recouvré par l'interceſſion de la Mere Agnès, dont elle publia hautément la puiſſance & le grand crédit qu'elle avoit auprès de Dieu.

Une autre Demoiſelle de la même Ville apellée d'Iſſautier ſoufroit depuis long-tems des maux de reins des plus violents : à peine pouvoit-elle ſe trainer dans la maiſon. Après avoir inutilément emploïé toute ſorte de rémedes propres à cette incommodité, elle pria une de ſes voiſines d'aller demander aux Capucines quelques fleurs, de celles qui avoient touché le corps de la Mere Agnès : ce qui lui fut accordé. Pleine de confiance en ſes mérites, & en ſa protection, elle les apliqua ſur ſes reins ; & en un moment elle fut non-

ſeulement ſoulagée, mais parfaitement guérie.

Dans la même Ville & dans le même tems une Demoiſelle fort incommodée d'une groſſe tumeur ſur le ſein, aïant oüi raconter à quelques unes de ſes voiſines les merveilles que Dieu operoit tous les jours dans la Ville par la protection de la Mere Agnès, & par l'attouchement des fleurs qu'on avoit mis ſur ſon vénérable corps après ſa mort, ſe ſent intérieurément inſpirée d'en aller demander aux Capucines; & après avoir reclamé ſon interceſſion avec beaucoup de pieté & de confiance, elle mit ſur ſon mal les fleurs qu'on lui avoit données; en même tems l'abcès creva, & elle ſe trouva parfaitément guérie.

Le même cas arriva avec les mêmes circonſtances en faveur d'une autre femme, qui avoit une enflure à l'œil, qui lui cauſoit une douleur extrême, & qui l'empéchoit depuis quelque tems de dormir. Aïant oüi ſouvent raconter le grand nombre de miracles qui ſe faiſoient tous les jours dans la Ville, en faveur de ceux qui avec une ferme foi avoient recours à la Mere Agnès, elle forma le deſſein de lui adreſſer ſes vœux. Elle ſe rendit pour cela au Couvent des Capucines, & demanda par grace à la Mere portiere quelque choſe qui eût touché le corps de cette bienheureuſe defunte. Elle lui donna une feuille d'oranger, qu'elle apliqua en même tems ſur l'œil bleſſé, & fut au même inſtant parfaitément guérie. L'œil malade devint auſſi beau, & auſſi net que l'autre.

Madame de Simon épouſe de Monſieur de Simon Avocat général à la Cour des Contes d'Aix en Provence afligée d'un mal de dents des plus violens, qui depuis pluſieurs jours ne lui

permettoit pas de joüir d'un moment de repos, s'adressa au Pere Baltasar de Riez alors Gardien du Couvent des Capucins de cette Ville, pour le prier de lui procurer un de ces petits AGNUS que la Mere Agnès faisoit, & qu'elle distribuoit pendant sa vie. Le Pere Gardien ravi d'avoir occasion de faire plaisir à une Dame de cette distinction, lui fit present de celui qu'il avoit reçû des mains propres de la Mere Agnès qu'il portoit sur soi par dévotion. Elle l'apliqua d'abord sur sa joüe, & non seulement elle se trouva sur le champ tout-à-fait soulagée, mais par un prodige étonnant, le petit AGNUS, resta attaché, & comme collé à sa joüe jusqu'à la parfaite guérison. Le Pere Confesseur de la Mere Agnès qui raporte ce fait, assure l'avoir apris lui-même de la Dame en faveur de qui le miracle avoit été operé.

Mademoiselle de Remusat de Marseille femme d'une grande pieté avoit gardé la fievre durant toute une année, malgré tous les rémedes qu'elle avoit faits pour en guérir, de sorte qu'on craignoit tout pour elle la voïant secher sur ses pieds. L'inutilité de tous les rémedes naturels qu'on lui avoit fait jusqu'alors l'obligea de recourir aux surnaturels, & à la puissante intercession de la Mere Agnès. S'étant fait donner un morceau de son habit, elle le porta sur elle, & fut en même tems guérie. Elle se trouva aussi saine, aussi robuste & aussi bien portante, qu'avant sa maladie.

La femme de chambre de Madame de Roux soufroit depuis quelques jours un mal de dents si violent, que ne pouvant ne manger ni dormir elle aprehendoit d'en perdre l'esprit. Pleine de confiance au mérite de la Mere Agnès elle mit

en se couchant sur sa joüe un petit morceau de son habit, que les Capucines lui envoïerent, elle reposa toute la nuit tranquillement,& à son éveil elle trouva sa dent sur sa langue, quoi-qu'elle fut profondément enracinée.

Un Capitaine de vaisseau avoit passé sept-à-huit ans sans se confesser; étant attaqué d'une maladie très-dangereuse, qui en peu de temps le reduisit à l'agonie, on le pressa fort, & on le sollicita de se confesser : ce qu'il refusoit absolument, n'en voulant pas même entendre parler. Ceux qui l'aprochoient sensibles à sa perte éternelle, qu'ils jugeoient prochaine, eurent recours pour lui à la puissante intercession de la Mere Agnès, & lui mirent sur le corps, sans qu'il s'en aperçût, une piece de son habit. Il ne l'eut pas plûtôt, qu'il fut touché, & demanda un Confesseur. On le fit venir : il se confessa avec de grands sentimens de contrition, & guérit en même tems de sa maladie. La protection de la Mere Agnès lui fut salutaire & pour l'ame & pour le corps.

Une Dame étrangere tomba malade d'une maladie des plus dangereuses à Marseille chés une veuve apellée Mademoiselle de Merindol, qui avoit une dévotion particuliere à la Mere Agnès, la voïant réduite à l'extrémité elle lui proposa de se confesser : mais comme il y avoit long-tems qu'elle ne l'avoit fait, elle fremit à cette proposition, & pria fortement son hôtesse de ne lui en parler jamais, lui disant qu'elle fremissoit au seul mot de confession. Cette bonne veuve pénetrée de douleur & de compassion à la vûë de cette obstination alla aux Capucines voir une Religieuse de sa connoissance, à qui elle fit ce triste récit avec une grande abondance de larmes. La Reli-

gieuse lui conseilla de prendre un morceau de drap de l'habit de la Mere Agnés qu'elle lui donna, & de le mettre sur le corps de la pauvre malade : ce qu'elle exécuta, lui disant d'adresser ses vœux à cette sainte fille. Elle la laissa toute seule pendant une demi-heure, après laquelle r'entrant dans sa chambre, elle lui dit, „ com-„ ment vont vos afaires, je n'en ai pas de plus „ importantes, répondit-elle, & de plus pressantes „ que celle de me confesser sans delai. Faites moi „ je vous prie, la grace de m'apeller un Con-„ fesseur, qui vienne au plûtôt. " Elle se confessa en éfet avec beaucoup de componction, & une grande abondance de larmes, & reçût après cela le saint Viatique avec une pieté édifiante. Elle ne mourut pas de cette maladie : elle en revint peu de tems après, & rendit de très-humbles actions de graces à Dieu, & à la Mere Agnès dont elle publia le mérite & la sainteté.

On en passe sous silence un grand nombre d'autres à peu près de la même nature, qui ne tendant qu'à la même fin, & accompagnés des mêmes circonstances ne serviroient qu'à grossir le livre, & a ennuïer le lecteur ; il est tems de mettre fin à cette vie, qui par elle-même n'en auroit point, si on entreprenoit de tout détailler. La carriere de cette sainte fille a été très-longue, puisqu'elle a vecû soixante & dix ans, étant née l'an mil six cent deux le dix-sept Fevrier, & mort l'an mil six cent soixante & douze le dix-huit de Juin. Quoique longue elle fut toute remplie : on ne trouve aucun vuide soit dans sa vie seculiere, soit dans sa vie religieuse : elle alla toûjours de vertu en vertu. Eforçons-nous de l'imiter ; & si nous n'avons pas courage, ni assés de force pour aspirer si haut, & pour nous

proposer un tel modele, tachons du moins de l'aprocher autant que nôtre état, & nos forces pourront nous le permettre: nous prétendons à la même gloire, marchons par la même voïe: rien de souillé n'y entrera selon l'oracle du Fils de Dieu. Purifions par la penitence, & par une sincere pénitence les soüillures que nous avons eu le malheur de contracter par le peché: c'est la seule planche qui nous reste, pour éviter le naufrage après les pechés commis depuis le bâtême.

Si par mégarde j'avois écrit dans cette vie quelque chose de contraire à la foi & aux bonnes mœurs, je le désavouë, je le retracte, & soumets mon ouvrage à la censure de l'Eglise. Pour ce qui est des autres fautes, qui ne blessent ni la foi, ni les bonnes mœurs, je prie le lecteur charitable de me le pardonner.

FIN.

ERRATA.

PAg. 9. l. 23. de cette crainie, *lisés*, de cette crainte.

P. 18. l. 6. Il me suffit de dire à-présent un seul mot; *lisés*, en un mot.

P. 18. l. 24. le moindre signe de volonté, *lisés*, de leur volonté.

P. 19. l. 7. ce qu'elle connoissoit, *lisés*, ce qu'elle canonisoit.

P. 22. l. 22. qui paroit tout-à-coup, *lisés*, qui éblouït tout-à-coup.

P. 24. l. 12. uniquement attentive à épier avec addresse, *lisés*, à épier l'occasion où elle pourroit avec addresse.

P. 35. l. 16. dans cet exercice de l'oraison, *lisés*, dans l'exercice.

P. 254. l. 9. qu'il ne se parle plus de moi, *lisés*, qu'il ne se parle pas plus.

LIVRES NOUVEAUX

Qui ſe trouvent chès MARC CHAVE, Libraire près les RR. PP. Cordeliers, ruë Philonarde.

LETTRES Theologiques aux Ecrivains défenſeurs des Convulſions & autres prétendus Miracles du Tems, par le Révérend Pere Dom LOUIS LATASTE, Religieux Benedictin de la Congregation de Saint Maur, Aſſiſtant du Très Révérend Pere Supérieur Général de ladite Congregation, à preſent Evêque de BETHLEEM, & Abbé de Moirmont Diocèſe de Châlon ſur Marne. Deux vol. in Quarto. 15. Livres.

Le Roſaire Evangelique, où les Quinze Miſteres du Saint Roſaire, expliqués par des Refléxions morales, tirées des paroles des Evangiles, &c. Deux vol. in douze. 3. liv.

La Vie de la Vénérable Sœur Anne de Jeſus d'Albés, &c. Un vol. in 12. 1. liv. dix ſ.

Ouvrage ſous Preſſe en cinq Volumes in douze.

Maximes Savantes & Morales recüeillies des plus excellens Auteurs, &c. premier Volume.

Proverbes François avec diferentes manieres de parler poliment, & en figure, ſecond Volume.

Recuëil de diferentes pieces de Poëſies Françoiſes, troiſiéme Volume.

Flores Chriſtianorum & Religioſorum ſeù Miſcellanea Aſcetica, quatriéme Volume.

Flores Antiquorum ſeù illuſtrium, *&c.* cinquiéme Volume. 7. 10. ſols.

Obſervations Theologiques, Hiſtoriques, Critiques, &c. ſur l'Hiſtoire Eccleſiaſtique de feu Mr. l'Abbé Fleury. Deux vol. in Quarto. 15. liv.

On trouve chés le même Libraire toute ſorte de Livres, tant anciens que modernes, de même que le Suplement au Meſſel, & au Breviaire détachés.

